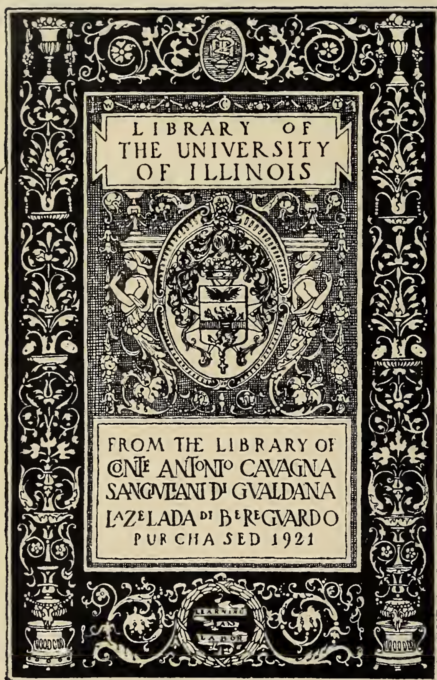

LIBRARY OF
THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
FROM THE LIBRARY OF
CONTE ANTONIO CAVAGNA
SANGIULIANI DI GUALDANA
LAZELADA DI BEREGUARDO
PURCHASED 1921

HISTOIRE

DE LA CONQUÊTE DE LA LOMBARDIE

PAR

CHARLEMAGNE.

IMPRIMERIE D'ÉD. PROUX ET Ce, RUE NEUVE-DES-BONS-ENFANS, 3.

HISTOIRE

DE LA

CONQUÊTE DE LA LOMBARDIE,

PAR

CHARLEMAGNE,

ET DES CAUSES QUI ONT TRANSFORMÉ DANS LA HAUTE-ITALIE

LA DOMINATION FRANÇAISE EN DOMINATION GERMANIQUE,

SOUS

OTHON-LE-GRAND,

PAR T. DE PARTOUNEAUX.

Verba utilia quæsivi.
(ECCLÉS., C. XII.)

TOME SECOND.

Paris,

JULES RENOUARD ET Cᵉ, LIBRAIRES.

1842.

CHAPITRE IV.



Visite de Lothaire à Louis II. — Son absolution par le pape et sa mort. — Waldrade se retire dans un couvent. — Photius est renversé. — La cour d'Orient refuse le titre d'empereur à Louis II.—Imprudent recours de ce prince au pape Adrien contre ses oncles. — *Bari* et *Canosa-Matera* tombent au pouvoir de Louis II. — L'empereur Basile en prend ombrage. — Trahison d'Adelchis. — Louis II prisonnier du duc de Bénévent. — Il recouvre la liberté. — Il est couronné à Rome comme roi de *Lorraine*. — Politique d'Adrien. — Les Maures désolent de nouveau l'Italie. — Louis II marche contre eux. — Victoire et mort du comte *Gontard*. — Autre succès des chrétiens. — Fuite et désastre des Maures. — Merveilles phénoménales de l'année 873.

— *De* 868 *à* 873. —

L'empereur, campé devant Bari dont il avait repris le siége, soutenait la guerre avec des chances tantôt heureuses, tantôt défavorables, quand il reçut dans son camp la visite du roi de Lorraine, son frère, qui s'était fait précéder par les renforts que lui avait demandés Louis.

Lothaire avait espéré d'abord avoir meilleure composition du pape Adrien que de Nicolas. Il s'était hâté d'adresser au nouveau pontife, dès son avènement à la chaire de saint Pierre, des lettres pleines de respect et de soumission. Toujours plus épris de Waldrade, il y suppliait Adrien

de consentir à son divorce avec la reine, et de légitimer son mariage avec sa concubine. L'infortunée Theutberge elle-même s'était rendue à Rome pour prier le successeur de Nicolas de consentir à la rupture d'une chaîne qui lui était devenue trop pesante. Adrien, comme Nicolas, s'était montré inébranlable. Lothaire vint donc trouver l'empereur Louis dans son camp, pour arrêter l'excommunication prête à être fulminée, craignant que son oncle Charles-le-Chauve, qu'il avait outragé en accueillant sa fille fugitive et son ravisseur, ne s'armât contre lui au nom de l'Église, et ne s'emparât de son royaume de Lorraine.

Lothaire avait, par de riches présens, mis l'impératrice dans ses intérêts. D'ailleurs, Louis affectionnait son frère : la promptitude qu'avait mise le roi de Lorraine à envoyer les renforts demandés pour la nouvelle tentative contre Bari, était un titre de plus, pour l'amant de Waldrade, aux bontés de l'empereur.

Un petit-fils de Charlemagne, le roi de Lorraine, le frère de Louis II, demandait à cet empereur sa médiation pour obtenir que le pape *daignât*, non plus sanctionner son mariage avec Waldrade, supplique irrévocablement rejetée, mais se rendre au Mont-Cassin pour y célébrer

les mystères sacrés, y permettre la présence de Lothaire, l'absoudre de sa faute, et lui donner la communion de sa main. Pour prix de cette condescendance, on promettait formellement de rompre la fatale et coupable liaison. Adrien hésitait encore, comme si cette humble démarche d'un roi, appuyée par un empereur, n'était pas une suffisante réparation du scandale donné, ou plutôt comme s'il attendait, d'un peu plus d'abaissement de la royauté, quelque nouveau triomphe pour l'autorité de la chaire pontificale (1).

L'impératrice dut aller elle-même à Rome. Mais cette fois, dit l'historien de l'Église, elle y fit entendre de ces sortes de sollicitations qui tiennent lieu de commandement absolu dans les personnes de son rang.

On se rendit, de part et d'autre, au Mont-Cassin ; le pape célébra la messe : Lothaire était présent. « A la fin du saint sacrifice, » ajoute le même historien, « le pontife, prenant en » mains le corps de Jésus-Christ, et se tournant » vers le roi, lui dit d'une voix haute et for- » tement accentuée :

« *Prince, si vous n'êtes pas coupable de l'a-* » *dultère* DEPUIS QUE VOUS AVEZ ÉTÉ AVERTI PAR LE

(1) BERTUTI-BERCASTEL, T. V.

» PAPE NICOLAS, *et si vous avez fait une ferme réso-
» lution de n'avoir plus de commerce avec votre
» concubine* WALDRADE, *approchez en toute con-
» fiance, et recevez le sacrement de la vie éter-
» nelle; mais si votre pénitence n'est pas sin-
» cère, n'ayez pas la témérité de recevoir le corps
» et le sang de notre Seigneur, et de vous incor-
» porer, en les profanant, votre propre condam-
» nation* (1). » Lothaire ose recevoir le sacrement; plusieurs seigneurs de sa suite participent à la communion. De magnifiques présens sont échangés entre le roi pénitent et le souverain pontife, qui dînent ensemble et se séparent avec les marques d'une affection réciproque. Lothaire repartit aussitôt après pour la Lorraine dit Muratori, avec l'espérance secrète de retrouver Waldrade que, peu de temps auparavant, Rome, sur les instances de l'empereur, avait relevée de l'anathème. Mais arrivé à Lucques, il fut surpris par une fièvre qui devint plus grave à Plaisance; le même mal envahit une partie de son cortége. Cette fièvre produisait les plus effroyables effets: les cheveux, les ongles, la peau même, tombaient à ceux qu'elle avait atteints, et tout leur corps n'était plus qu'une horrible plaie.

(1) B.-B., *Hist. de l'Egl.*, liv. XXVI, ann. 869.

Lothaire mourut le 10 août. On raconte que les seigneurs qui, comme lui, avaient reçu la communion, succombèrent au mal, et que ceux qui, reculant devant le sacrilége, s'étaient retirés de la sainte table, furent épargnés. Il est inutile d'ajouter qu'on crut reconnaître dans ce terrible incident la vengeance du ciel. Lothaire fut enterré, sans pompe, dans l'église de *Saint-Antoine* à Plaisance. La reine Theutberge pleura son époux infidèle, comme si jamais elle n'en eût reçu aucun outrage ; elle dota généreusement l'Église où il fut inhumé, et y fonda des prières perpétuelles pour le royal défunt. Waldrade, en apprenant la mort prématurée de son amant, alla cacher sa honte et expier les scandales de sa vie dans l'abbaye de *Remiremont*.

On conçoit, sans peine, que tous ces singuliers événemens aient servi d'une façon merveilleuse l'ambition des pontifes romains.

Un autre triomphe couronnait en même temps la constance de l'Église de Rome.

Le meurtre et l'assassinat continuaient à ensanglanter la cour du Bosphore. Bardas (866) était tombé sous le poignard de Basile, que Michel III venait d'élever du néant au rang des Césars, et dont il avait secrètement dirigé l'homicide main. Michel (867) avait été à son tour

égorgé par les ordres du meurtrier de Bardas, de ce Basile qu'il avait comblé de faveurs.

Des partisans de Photius racontent, sur la foi de *Zonoras*, autre schismatique, que lorsque Basile, après ce lâche attentat, se présenta dans l'église de *Sainte-Sophie*, cet évêque, à l'exemple de saint Ambroise, osa lui dire : « Vous êtes » indigne d'approcher des saints mystères, vous » qui avez les mains encore souillées du sang » de votre bienfaiteur. » Basile, pour venger cet affront, rétablit Ignace dans le siége patriarcal et chassa Photius.

« Ce tyran, dit Voltaire, fit *une chose juste* » par vengeance. »

Rome se vit ainsi délivrée de son plus redoutable ennemi : elle profita de cette conjoncture pour réunir à Constantinople le huitième concile œcuménique, que les légats du pape présidèrent et où se rendirent trois cents évêques. Photius et ses partisans y furent solennellement condamnés, soumis à la pénitence publique, et anathème fut prononcé contre eux. Les légats des patriarches de Jérusalem, d'Antioche et d'Alexandrie firent partie de cette assemblée, où s'établit plus que jamais, et dans les formes les plus précises, la prééminence du siége de Rome.

La dixième et dernière session de ce concile

se tint le dernier jour de février de l'année 870.

Les empereurs Basile et Constantin y parurent sur un trône, entourés de vingt patrices : ils signèrent les actes de l'assemblée, en traçant une croix avec de l'encre rouge dont ils se servaient par distinction, ce qui fit croire à l'historien *Nicétas* que ces actes avaient été souscrits avec un roseau trempé du sang de Jésus-Christ.

Des ambassadeurs de l'empereur Louis se trouvaient en ce moment à Constantinople : ils étaient venus solliciter la coopération de la cour d'Orient contre les Maures, et traiter du mariage de la fille de leur maître avec le jeune empereur Constantin. Ils assistèrent au concile aussi bien que des ambassadeurs de Bogoris, roi des Bulgares, nouvellement converti au christianisme. Les envoyés de Louis II étaient placés à la droite des empereurs; les ambassadeurs bulgares à la gauche; mais cette prééminence sur les représentans d'un roi barbare ne put compenser le dégoût que la jalouse rivalité des Grecs leur fit éprouver en refusant à Louis II le titre et les prérogatives d'empereur. Les ambassadeurs lombards n'ayant pu rien obtenir sur ce point, rompirent les négociations commencées, et quittèrent fort mécontens la cour de Constantinople.

Pendant que sur les bords du Bosphore on refusait à Louis II un titre que l'orgueilleuse Irène n'avait pas osé contester à Charlemagne, Charles-le-Chauve et Louis-le-Germanique enlevaient à l'empereur les royaumes de Lorraine et de Provence, dont la succession lui revenait de droit par la mort de son frère Lothaire. Trop occupé en Italie par sa guerre contre les Sarrasins, et peu encouragé par les résultats négatifs de sa sage modération, lors du partage de l'empire paternel, Louis II commet, en cette occasion, la faute grave de recourir à l'intervention du pape.

L'impérieux Adrien, fort de cette faiblesse de Louis, menace d'excommunication les rois usurpateurs. « Les armes que Dieu nous met en » mains, leur écrit-il, sont préparées pour la » défense de Louis II. » *Hincmar*, archevêque de Rheims, et qui a sacré Charles-le-Chauve, répond au pape de se souvenir du respect et de la soumission des anciens pontifes à l'égard des princes, et il lui fait entendre que sa dignité ne lui donne aucun droit sur le gouvernement des empires. « Quand nous représentons aux » grands, ajoute l'habile prélat, le pouvoir de » lier et de délier qui a été donné à saint Pierre » et à ses successeurs, ils disent que les royau» mes s'acquièrent par les combats et les vic-

» toires, non par les excommunications du pape » ou des évêques. Si les pontifes romains veulent » ainsi disposer de l'État, disent-ils encore, » qu'ils le soutiennent contre les attaques des » Normands, et qu'ils ne nous demandent pas » de les défendre eux-mêmes. Puisque le pape » Adrien ne peut être évêque et roi, puisque ses » prédécesseurs se sont contentés du gouverne- » ment de l'Église, et n'ont point entrepris sur » l'État qui appartient aux princes, qu'il ne » nous ordonne pas de reconnaître pour roi ce- » lui qui, se tenant éloigné de nous, ne peut » nous soutenir contre les barbares ; qu'il ne » prétende pas nous assujettir à un joug que ses » prédécesseurs n'ont pas imposé à nos ancê- » tres : nous ne pouvons le supporter (1). »

Adrien, loin de se rendre à ces raisons puissantes, plus irrité du mépris de son autorité que du froissement des droits qu'il revendique pour Louis II, ose prendre ouvertement parti pour un fils rebelle de Charles-le-Chauve, et écrit une nouvelle lettre impérieuse et menaçante à ce monarque.

Charles, doublement offensé comme père et comme roi, répond au pape sous l'inspiration

(1) *Hist. de l'Egl.*, B.-B., T. V.

d'Hincmar : « Nous avions bien voulu croire que » la première épître n'était pas de vous ; mais » la seconde ne nous permet plus de la méconnaître. Vous nous traitez de parjure, de tyran, » d'usurpateur. Si vous exigez des marques de » reconnaissance et de dévouement, écrivez-» nous comme les papes vos prédécesseurs ont » écrit aux rois nos ancêtres. Ècrivez-nous d'un » style qui convienne à votre sainteté et à notre » majesté........

» Les rois de France ne sont pas les servi-» teurs des évêques, mais les maîtres de l'État. » Les menaces d'excommunication contraires à » l'Écriture, à la tradition, aux canons, sont » sans force comme sans effet. Votre illustre et » saint prédécesseur Léon a dit que le privilége » de Pierre subsiste quand ce jugement est selon » l'équité ; il ne subsiste donc plus quand ce » jugement est injuste. »

Ainsi la fausse démarche de l'empereur Louis, imprudence dont l'ambition de Rome croyait pouvoir profiter, avait fait se fourvoyer la puissance pontificale, et donné un sujet de triomphe à l'usurpation qui, confondant sa cause avec la cause de la royauté, s'était armée de la double autorité de la force et de la raison.

De brillans succès contre les Sarrasins vinrent

un peu dédommager l'empereur du mauvais résultat de la malencontreuse médiation du pontife romain dans les affaires de France, et de l'affront reçu à la cour de Constantinople.

Les princes lombards et d'Italie avaient réuni toutes leurs forces, sous les ordres de Louis II, pour une expédition décisive : les troupes venues de Lorraine étaient un bon renfort pour l'armée impériale. *Othon*, comte de Bergame, commandait en chef sous l'empereur. Quelques combats partiels, sans importance comme sans résultat, ouvrent la campagne et exaltent l'ardeur des deux camps. Enfin le signal d'une attaque générale ébranle toute l'armée de Louis qui marche, pleine de confiance et d'enthousiasme, contre les remparts de la place. Les Sarrasins, fiers des succès de l'année précédente, comptant sur de nouveaux triomphes, trop impatiens pour attendre l'ennemi derrière des murs crénelés, se portent à la rencontre des troupes impériales. Le choc fut impétueux, la bataille meurtrière, la victoire long-temps indécise; mais, secondé par l'habileté d'Othon, par la bravoure et la discipline de ses bataillons impénétrables cette fois aux charges désespérées des mahométans, Louis II triomphe enfin de toute résistance. Les Sarrasins, mis en déroute, fuient de toutes

parts. *Bari* et *Canosa-Matera* (1) ouvrent leurs portes à l'empereur.

Louis poursuit les Maures jusqu'à Tarente : pendant qu'une partie de ses troupes fait le siége de cette place, il parcourt en vainqueur les contrées voisines infestées encore par quelques restes épars des hordes musulmanes qu'il chasse devant lui, et il châtie en passant quelques comtes d'une fidélité plus que douteuse. Ce qu'il perd en Lorraine et en Provence, la victoire semble vouloir le lui rendre en Italie. Profitant de l'éclat de son triomphe, il cherche à étendre sur presque toute la Péninsule, sinon ouvertement son autorité, du moins sa tutélaire influence ; Amalfi, le duché de Naples même, entraînés par le prestige de sa gloire, semblent prêts à se livrer au monarque victorieux. Mais l'empereur Basile, l'œil ouvert sur des provinces qu'il veut conserver, tout en laissant à d'autres le soin de les défendre, se plaint hautement de la conduite de Louis II et de ses projets ambitieux sur l'Italie toute entière.

Le vainqueur de Bari, qui a intérêt à ne pas rompre ouvertement avec les Grecs, et pour qui, du reste, le bien général parle plus haut que

(1) Muratori, *Ann. d'Ital.*, ann. 871.

l'ambition personnelle, calme les inquiétudes de la cour du Bosphore, en protestant de son désintéressement dans cette lutte : « Mon but, » en prenant les armes, » répond-il, « a été » non de m'emparer du duché de Naples, mais » de le secourir contre l'oppression des Arabes. » La remise au duc de Bénévent de la ville de Bari aussitôt après l'avoir conquise sur les Maures, lui paraît un témoignage déjà bien éclatant de sa sincérité. Pour nouvelle preuve de sa bonne foi, Louis II propose à Basile de joindre ses efforts aux siens dans le but de délivrer complètement l'Italie et la Sicile de leurs féroces oppresseurs, et il lui fait demander l'envoi d'une flotte pour couper aux Arabes toute retraite sur mer, ajoutant : *Nos enim Calabriâ, Deo auctore, expugnatâ, Siciliam disposuimus, secundùm communem placitum, libertati restituere* (1). L'ingratitude et la trahison devaient faire avorter ce noble dessein de l'empereur !

Chargé de gloire et de butin, Louis II crut pouvoir aller prendre du repos à Bénévent; mais là l'étoile de sa fortune devait un moment encore s'obscurcir.

Pendant qu'une partie de l'armée impériale

(1) MURATORI, *Ann. d'It.*, T. V.

était occupée encore au siége de Tarente, et que le reste retournait joyeux et triomphant en Lombardie, Louis II et l'impératrice s'étaient rendus auprès d'Adelchis, sous l'escorte d'une garde peu nombreuse. Le duc de Bénévent les accueille dans sa capitale avec les marques de la plus profonde gratitude et du dévouement le plus respectueux; mais, sous ce perfide semblant de courtoise soumission, Adelchis ourdissait le plus infâme guet apens contre son souverain, son hôte, son bienfaiteur.

Un jour, c'était le 25 août 871 (1), l'empereur dormait pour échapper aux chaleurs de la journée. En un moment, le palais est envahi par une troupe nombreuse de Bénéventins armés : le peu de soldats impériaux préposés à la garde de leur maître, opposent la plus énergique résistance. Louis est réveillé par le bruit du combat : il se jette sur ses armes et court partager le péril de ses braves. Adelchis, outré de cette résistance opiniâtre, ordonne qu'on mette le feu au palais. Louis se fraie un passage au milieu de l'incendie, et va chercher, dans une tour voisine, un refuge avec l'impératrice et sa vaillante escorte. On l'y poursuit... Le nombre enfin

(1) GIULINI, *Storia di Mil.*, ann. 871. — MURATORI, *Ann. d'It.*, idem.

triomphe, après trois jours d'une défense désespérée. L'empereur et les siens sont jetés dans des cachots (1).

D'après quelques historiens, Adelchis aurait été poussé à cet acte de félonie par l'appât d'une riche rançon; d'autres pensent qu'il voulut se venger de l'humeur dure et hautaine de l'impératrice et des déprédations de tous genres exercées par les soldats francs et lombards dont ses peuples auraient eu presque autant à souffrir que des dévastations des Maures; d'autres enfin croient que le duc de Bénévent, en payant les bienfaits de Louis II par une aussi noire ingratitude, ne fit que céder aux pressantes instances de Basile.

A la nouvelle de la honteuse équipée d'Adelchis, des clameurs d'indignation et de vengeance s'élèvent dans tous les rangs de l'armée impériale. Les troupes, qui rentraient en Lombardie, s'arrêtent, retournent en arrière et marchent sur Bénévent; leur cri de guerre, *Volons au secours de l'empereur*, est répété avec enthousiasme par les braves qui assiègent Tarente.

Louis II, que la disgrâce ne pouvait abattre, éprouvait dans les fers combien trop souvent

(1) ERCHEMPERTO, *Hist.*, cap. XXXIV. — MURATORI.

l'ingratitude suit de près le bienfait ; combien un revers de fortune suit de près la victoire... Plus calme dans son cachot que le duc félon dans son triomphe passager, il attendait sans crainte le dénoûment de cet étrange épisode.

Adelchis n'avait pas tardé à sentir le poids écrasant d'une telle capture : il voulait et ne voulait pas se décharger de ce lourd fardeau. L'approche à marches forcées des troupes de l'empereur, et un nouveau débarquement des Sarrasins à Salerne, mettent bientôt un terme aux hésitations du duc de Bénévent. Dissimulant les trop justes sujets d'appréhensions qui l'assiègent, Adelchis, après vingt-deux jours de mortelles angoisses, propose à l'empereur de lui rendre la liberté ; il n'exige aucune rançon, et ne lui demande que sa promesse, sur les saints Évangiles, de ne point chercher à tirer vengeance contre lui (Adelchis) de l'outrage reçu, et l'engagement formel de ne plus remettre le pied dans le duché de Bénévent avec des troupes armées. L'empereur promet ce qui lui est demandé et recouvre la liberté avec tous les siens (1).

(1) Muratori a publié, dans ses *Antiquités italiennes,* * des vers que l'on composa à cette époque, au sujet de la

* Dissert. 40.

A la nouvelle de la captivité de l'empereur, que l'on avait bientôt fait suivre du bruit de sa mort, Charles-le-Chauve s'était porté en toute hâte à Besançon, pour être plus en mesure de saisir au delà des Alpes la proie que cette mort allait livrer à son ambition. Le roi de Germanie, de son côté, se disposa à reconquérir le pays qu'il avait abandonné naguère à Louis II, du côté de la Suisse.

Les émissaires expédiés en Italie par ces princes, leur ayant rapporté l'issue du drame de Bénévent, les deux rois ambitieux en furent pour la honte d'avoir trahi leurs secrètes vues; Charles-le-Chauve se hâta de rentrer dans sa capitale.

noire perfidie d'Adelchis. Cette lamentation, comme le pense le savant historien, se chantait probablement dans les rues et sur toutes les places publiques. Voici les trois premiers vers de cette curieuse pièce :

Audite omnes fines terræ horrore cum tristitiâ
Quale scelus fuit factum Benevento civitas :
Ludovicum comprenderunt sancto Pio Augusto.

Ce qui veut dire :

Oyez vous tous, peuples de l'univers,
Oyez, avec autant d'horreur que de tristesse,
De Bénévent le trait noir et pervers ;
Ils ont osé, quelle scélératesse !!!
Prendre Louis et le charger de fers.

Le IX[e] siècle avait aussi, comme on le voit, ses *poètes*, ses *chanteurs* et son *public* de COMPLAINTES.

Louis II, à peine délivré de sa captivité, marche contre les comtes Lambert et Ildebert qu'il veut châtier, non d'une rébellion ouverte (1), mais du secret assentiment qu'ils ont donné à l'indigne trame d'Adelchis, contre lequel, d'après leur serment de vassaux, ils auraient dû s'armer à la première annonce de l'outrage fait à la personne et à la majesté impériale. Les deux comtes, effrayés à son approche, quittent *Spoletti* et *Camerino*, et se réfugient à la cour d'Adelchis qui, par son bon accueil (2), trahit le mystère de leur complicité et justifie le ressentiment de l'empereur. Louis donne le duché de Spoletti à Suppone II, l'un de ses meilleurs généraux (3). Il se rend ensuite à Rome ; mais avant de quitter ces contrées, il fonde dans les Abruzzes, en actions de grâces pour la protection du ciel qui l'a fait triompher des mauvais desseins d'Adelchis, le monastère de CAUSARIA, devenu depuis si célèbre (4).

(1) MURATORI, *Ann. d'It.*, T. v, p. 82.
(2) ERCHEMPERTO.
(3) MURATORI, *Ann. d'It.*, T. v, p. 89.
(4) Le père Mabillon croit que le monastère de *Causaria* fut ainsi nommé (*Casa Aurea*), à cause des fortes sommes dépensées par Louis II pour le construire et le doter. Muratori (*Ann. d'It.*, T. v, p. 62) pense, au contraire, que le lieu où fut créé ce pieux établissement s'appelait *Causaria* avant cette fondation : il cite des actes d'acquisitions

Pendant que Louis se dirigeait vers la capitale de la chrétienté, l'impératrice traversait les Alpes pour aller, auprès de Charles-le-Chauve et de Louis-le-Germanique, revendiquer au nom de son époux une partie de l'héritage de Lothaire. Charles reçut fort mal sa nièce; Louis, qui avait tenu Angilberge sur les fonts baptismaux, l'accueillit avec plus de bonté; mais, auprès de l'un et de l'autre, la mission, quant au fond, eut le même résultat : aucun de ces monarques ne se dessaisit de sa part des dépouilles de Lothaire. On ne prend pas frauduleusement ce qui revient à autrui pour s'en dessaisir aussitôt après, sur un simple appel au droit et à l'équité.

L'empereur, croyant imposer à ses oncles et donner plus de force à ses prétentions, ne s'était rendu à Rome que pour se faire couronner roi de *Lorraine* par le pape Adrien. Cette démarche n'aboutit qu'à irriter l'orgueil de ses rivaux. Adrien, subjugué par la présence de Louis II, n'osa lui refuser ce qu'il demandait;

faites en 871 et 872 par l'empereur, dont l'un porte *in loco qui dicitur Causaria*, et l'autre *insula quæ vocatur Casaurea.* Ce monastère est situé dans une île du fleuve de *Piscara*, qui faisait alors partie du duché de Spoletti, et qui ressort aujourd'hui de l'évêque de *Chietti.*

mais il s'abstint de fulminer contre les rois de France et de Germanie, tant les lettres impérieuses et menaçantes de Charles-le-Chauve avaient intimidé le Saint-Siége. D'ailleurs la santé de l'empereur allait s'affaiblissant, il n'avait point d'enfant mâle : comment oser menacer des foudres du Vatican un front qui bientôt peut-être viendrait à Rome ceindre la couronne impériale.

Adrien fit mieux que de ne plus menacer; voici ce que ce pontife écrivait à Charles-le-Chauve, au moment où il couronnait son rival comme roi de *Lorraine*... C'est le cardinal Baronius qui nous fait connaître cette curieuse épître dont nous ne donnons qu'un fragment (1) : « Il importe que nos paroles restent dans le plus » grand secret, et que nos lettres ne soient » communiquées à personne, si ce n'est à vos » plus intimes confidens. Nous vous disons, en » vous le promettant, et nous vous notifions, en » le confirmant, que, sauf la fidélité due à *notre* » empereur, si Votre Majesté lui survit, quel» que monceau d'or que tout autre puisse nous » offrir, nous ne reconnaîtrons, nous n'appel» lerons ou nous ne recevrons de plein gré per-

(1) *Epist.* 34. HADRIAN., II, T. VIII, concil.

» sonne autre que vous, comme roi et empereur
» romain, parce qu'en tous lieux on loue votre
» sagesse, votre justice, votre piété, votre va-
» leur, votre noblesse, votre beauté, votre pru-
» dence, votre tempérance, votre fermeté et
» vos sentimens religieux. S'il arrive que vous
» surviviez à notre empereur, nous désirons,
» nous, le clergé, le peuple et la noblesse de
» Rome et du monde entier, que vous deveniez
» non seulement duc et roi, patrice et empe-
» reur, mais protecteur de l'Église dans le pré-
» sent, et compté parmi tous les saints dans l'é-
» ternité. »

On doit reconnaître que si la persévérance fut de tous temps une des vertus des pontifes romains, ces pontifes surent quelquefois aussi employer à propos la souplesse et la flatterie, compagnes si essentielles de la persévérance, et qui servent si merveilleusement à atteindre le but que, Dieu aidant, chacun se propose ici-bas.

Louis II séjourna quelque temps à Rome. On raconte (1) que quelques courtisans, ennemis de l'impératrice, qui n'avait plus d'espoir d'avoir d'enfant, enhardis par l'absence d'Angilberge, offrirent aux passions de l'empereur une jeune

(1) GIULINI, T. I, lib. V. — MURATORI, T. V.

femme dont les charmes séduisirent un moment le monarque ; on obtint de lui qu'il ordonnerait à Angilberge de l'attendre en Lombardie ; mais l'impératrice ne tint aucun compte de cet ordre ; elle se rendit à Rome et déjoua les machinations de ses ennemis.

L'empereur se trouvait encore dans la cité des pontifes quand de nouvelles calamités vinrent fondre sur l'Italie. Les Sarrasins que sa victorieuse épée avait chassés de Bari, étaient allés cacher leur rage et leur honte en Afrique ; mais, réveillés bientôt par la soif de la vengeance, ils levèrent trente mille hommes et firent voile vers le duché de Salerne.

Dieu voulut, dit l'*Anonyme salernitain* (1), que, pendant les préparatifs hostiles des infidèles contre la Péninsule, un des leurs, du nom d'*Arran*, qui conservait le souvenir reconnaissant d'un bienfait que lui avait rendu *Guaiferio*, prince de Salerne, rencontrât un habitant d'*Amalfi* nommé *Fluro*, et le priât de conseiller à ce prince de fortifier le mieux possible sa ville de Salerne menacée d'un grand péril. Guaiferio, dès que cet avis lui fut venu, se hâta de remettre en état les remparts de sa capitale qu'il for-

(1) Cité par MURATORI, *Ann. d'It.*, T. V.

tifia par la construction de trois nouvelles tours. Les Capouans et les Toscans l'aidèrent dans ces travaux d'urgence. Le duc de Bénévent, dont Guaiferio avait invoqué le secours, se rendit à Salerne avec quelques troupes. Les deux princes furent d'abord d'avis de tenter une bataille décisive contre les Maures ; mais Adelchis, quand les Sarrasins eurent débarqué, s'effraya de leur nombre et de leurs menaces ; peu rassuré peut-être aussi sur le sort de sa propre capitale, il abandonna Salerne à la rage des infidèles qui vinrent mettre le siége devant cette ville. Ce siége, que prolonge pendant plusieurs mois la vigoureuse résistance opposée par Guaiferio, met le comble à la détresse de tout le pays salernitain. Naples, Bénévent, Capoue, n'ont pas moins à souffrir des incursions que les barbares font sur leurs terres pour se venger de l'inutilité de leurs efforts contre Salerne.

Le chef de ces bandits, *Abdila*, avait pris, aux environs de Salerne, domicile dans une église dont l'autel, chargé de coussins moelleux, lui servait de lit, et était incessamment souillé par d'impudiques profanations. Un jour, pendant qu'une pauvre fille chrétienne luttait, sur cette couche impure, contre la brutalité du tyran, une poutre tombe sur l'infâme et l'écrase sans faire

le moindre mal à la jeune vierge (1). Les Maures remplacèrent aussitôt *Abdila* par *Abimelech*, homme aussi entreprenant que rusé, et le siége de Salerne continua avec vigueur.

Guaiferio, dès le début des hostilités, s'était hâté d'envoyer à Louis des messagers chargés d'implorer son assistance. *Pierre*, beau-frère, et *Guaïmario*, fils du prince de Salerne, étaient à la tête de cette ambassade.

Louis se trouvait encore à Rome : irrité de la monstrueuse ingratitude dont on avait payé ses services, et sachant que Guaiferio avait été, comme les ducs de Spoletti et de Camerino, complice d'Adelchis, dans le sanglant outrage qu'il avait reçu à Bénévent, il refusa tout secours. Il fit plus : les ambassadeurs de Guaiferio furent par ses ordres, dit toujours l'anonyme salernitain, envoyés en exil dans des provinces éloignées.

A cette nouvelle, les habitans de Salerne, harcelés par les Sarrasins hors de leurs remparts, et décimés par la famine dans l'enceinte de leurs murs, furent réduits au désespoir. Leur courage si long-temps héroïque allait les abandonner, quand *Marino*, duc d'Amalfi, mû probablement

(1) ANONYM. SALERNIT.

moins par la pitié, dit Muratori, que par la *crainte de voir sa propre maison devenir la proie des flammes, une fois que l'incendie aurait dévoré la maison de son voisin,* Marino fit introduire des vivres dans la place assiégée. Le moral des habitans fut retrempé par ce premier secours et par l'annonce que de nouvelles instances allaient être adressées à l'empereur Louis.

En effet, l'évêque Landolfe, seigneur de Capoue, que nous avons vu il y a peu d'années mécontenter l'empereur par sa douteuse fidélité, Landolfe osa se présenter à la cour de Pavie où était retourné Louis II. Son langage fut humble et suppliant; des paroles de repentir se mêlèrent au sombre tableau des calamités qui pesaient sur une partie de la Péninsule; l'éloquence du prélat se ressentit de la grandeur du péril. L'empereur se laissa fléchir au récit de tant de désastres; pour lui, la voix de la pitié est plus puissante que le ressentiment d'une injure; il reprend les armes et part de Pavie à la tête d'une nombreuse armée.

Un corps de dix mille Sarrasins était retranché non loin de Capoue. Quand l'armée lombarde fut près de ce repaire, le comte *Gontard*, âgé de quinze ans à peine et neveu de l'empereur, supplie le monarque de lui confier le soin de

déloger et d'exterminer ces brigands. Louis II lui accorde cette faveur, et le bouillant jeune homme, à la tête d'un détachement des troupes impériales que secondent les Capouans, cette fois vaillans autant qu'ils s'étaient montrés perfides naguère, attaquent les barbares avec cette impétuosité qui ne connaît point d'obstacle : les Maures lâchent pied de toutes parts; on les poursuit à outrance, et neuf mille de leurs cadavres, selon l'assertion probablement exagérée de l'anonyme salernitain, jonchent le terrain, théâtre de ce glorieux triomphe. Les Lombards et les Capouans eurent à regretter quelques uns de leurs braves; toute l'armée poussa un long cri de douleur quand elle apprit, dans l'ivresse de ce beau succès, que le jeune comte *Gontard* avait payé de sa vie ce brillant éclair de gloire.

Ce fait d'armes avait été précédé d'une journée non moins glorieuse pour les troupes de la chrétienté et presque aussi funeste pour les Maures. Une troupe de Sarrasins, à peu près de la force de celle qui menaçait les environs de Capoue, avait envahi la principauté de Bénévent. Adelchis, vaillamment secondé par Lambert et Ildebert, que nous avons vus chercher un refuge à sa cour contre la colère de Louis II, s'était porté à leur rencontre, les avait attaqués et mis

en déroute, dans un lieu nommé *Mamma*, et trois mille de ces barbares étaient restés sur le champ de bataille.

A la nouvelle de ce double désastre et de l'arrivée de l'empereur Louis à Capoue, les Maures, qui serrent de près Salerne, demandent à lever le siége; mais *Abimelech,* se flattant de se rendre maître, d'un moment à l'autre, de cette place réduite aux abois, veut temporiser; on se mutine dans le camp des infidèles. On envahit la tente d'Abimelech... Ses propres soldats le saisissent, le chargent de chaînes et le jettent dans une barque qu'ils abandonnent aux flots de la mer. Cette meute indisciplinée remonte ensuite sur ses navires, laissant devant Salerne tous les équipages de siége et une immense quantité de blé que les assiégés, dans la crainte que cette fuite ne soit une feinte, ont la stupidité de livrer aux flammes. Les barbares, en côtoyant les Calabres, pillent ces malheureuses provinces dont ils complètent la ruine (1).

Erchemperto et Léon d'Ostie racontent que, s'étant embarqués de nouveau pour la Sicile ou l'Afrique, les Maures furent assaillis par une

(1) Anonym. Salernit. — Muratori, *Ann. d'It.*, ann. 873.

tempête furieuse qui submergea leurs vaisseaux, et que tous périrent dans ce grand naufrage.

D'autres fléaux désolèrent l'Italie au moment où, grâce à l'intervention de Louis II, allait se cicatriser, du moins pour un temps, sa large plaie musulmane.

D'après l'historien Andrea, ce fut dans le courant de cette même année que les pays de Vicence, de Brescia, de Crémone, de Lodi et tout le Milanais, furent envahis par une innombrable quantité de sauterelles (1) qui dévastèrent les campagnes et dévorèrent les semences. D'autres auteurs contemporains disent que le reste de l'Italie, la France et la Germanie ne furent pas exemptes de cette calamité. Les annales de Fulde donnent de ces insectes la description suivante : « Ils avaient quatre ailes et » six jambes, l'intestin grand, la bouche large » avec deux dents plus dures que la pierre; ils » venaient du Levant et se dirigeaient vers le » Couchant. Ces sauterelles avaient la longueur » et l'épaisseur du pouce de la main de l'homme.

(1) Un phénomène à peu près semblable vient de se faire remarquer en Italie. Un violent vent du sud, qui a soufflé du 15 au 20 juillet 1841, a porté une grande quantité de sauterelles dans les campagnes de Rome, dans Rome même, à Florence, et dans toute la Toscane.

» On trouva, dans le corps de quelques uns de
» ces insectes, des épis de blé entiers. »

Andrea raconte d'autres merveilleuses choses survenues en cette même année. « Le jour de
» Pâques, dit cet historien, on crut apercevoir,
» dans plusieurs localités et sur les arbres, les
» traces d'une pluie de terre ou de cendres.
» Le 4 mai, il tomba une rosée si froide qu'elle
» gela et dessécha les feuilles des arbres. »

D'après les *Annales de Fulde*, une *pluie de sang* (1) serait tombée à la même époque en Ita-

(1) On parle toujours, comme on le sait, de PLUIES de *soufre*, de *sang*, de *laine*, de *fer*, de *pierres*, de *cendres*, de *poissons*, de *grenouilles*, etc.

Nous nous bornerons à quelques observations sur les prétendues *pluies* de *sang* et de *cendres*.

Il est incontestable que des gouttes d'une teinte rouge tombent quelquefois en abondance de l'atmosphère. On croit généralement que cela n'arrive que dans les lieux et les instans où des essaims de papillons ou autres insectes qui épanchent un suc *rouge*, traversent les airs. Ce suc est répandu au moment où ils se dégagent de leurs enveloppes de nymphe pour déployer leurs ailes. Cette observation fut faite par M. de Peyrèse, qui vivait au commencement du XVII[e] siècle, et appuyée par *Beuman* et par *Swamerdam*. On a cru aussi remarquer que cette prétendue pluie de sang arrive à des époques de tempêtes et surtout en été. La plupart des insectes qui cherchent leur pâture sur les branches des arbres, sont emportés par de gros vents et déchirés en pièces, ce qui fait qu'en tombant ou en fuyant ensanglantés, ils laissent partout des traces rougeâtres.

Quant aux pluies de *cendres*, ce phénomène s'attribue généralement à quelque grand incendie, à un volcan, et à quelque vent violent qui pousse les cendres du volcan ou de

lie pendant trois nuits et trois jours. Giulini dit à propos de ce phénomène : « Il est possible » que cette *pluie de sang* ne soit pas autre chose

l'incendie, ou même la poussière d'un lieu dans un autre, à d'immenses distances.

Les phénomènes qui ont marqué l'année 873 sembleraient venir à l'appui de ces observations. Aucune grande éruption de volcan n'est signalée, il est vrai, pour cette année, par les historiens ; mais sans nous prévaloir du fait que les grands volcans tels que le *Vésuve* et l'*Etna*, jettent presque toujours, sans être en éruption, de la fumée et des cendres, nous chercherions à expliquer le prodige qui effraya les populations d'Italie au IXe siècle, de la manière suivante.

Les myriades de sauterelles qui couvraient le pays, battues par les vents impétueux * qui les avaient apportées d'Orient, brisées contre les arbres et contre les murs, auront laissé partout des traces de sang, et la poussière emportée par la violence de ces mêmes vents, s'étant mêlée au sang de ces insectes, aura produit la pluie de *terre* ou de *cendre rouge* dont parlent les vieux chroniqueurs. Pour ce qui est de la reproduction du même prodige, selon Giulini, dans le courant du siècle dernier sur les bords du lac de *Lugano,* peut-être faut-il l'attribuer à peu près aux mêmes causes. Si cependant le phénomène n'eut lieu que sur les *eaux de ce lac,* nous l'aurions expliqué comme les hydrologistes l'ont fait , par une singularité de même nature, qu'offrirent en 1603, les eaux du lac de *Zurich*, et, en 1703, celles du lac de *Délitz.* Ces eaux devinrent tout à coup rougeâtres , et l'on s'effraya et l'on parla d'une pluie de *sang.*

L'examen fit reconnaître que des courans d'eaux bitumineuses, chargées d'*ocre rouge de fer*, s'étaient mêlés aux eaux de ce lac. « Peut-être, dit *Valmont de Bomare,*** » y eut-il une irruption soudaine, comme il en arriva dans

* Le grand naufrage de la flotte musulmane dans l'Adriatique vient témoigner de la violence de certains vents qui régnèrent à cette époque en Italie.

** *Dict. d'Hist. nat.*, T. III, art. *Lac.*

» que la pluie de *terre* dont parle Andrea ; et, » en effet, ajoute l'historien milanais, il y a peu » d'années qu'il est tombé sur les bords du lac » de Lugano une poussière ou cendre de cou- » leur de sang. »

Les peuples furent épouvantés à la vue de ces merveilles, qu'ils regardèrent comme les signes d'un bouleversement de la nature et de la colère céleste... La raison de l'homme ne s'effraie plus à la vue de semblables phénomènes : les savans cherchent à les expliquer ; quelques points commencent à s'éclaircir, mais aucune opinion, malgré tant d'études profondes, ne s'est élevée jusqu'à l'évidence d'une démonstration mathématique ; et dans l'état actuel de la science, on peut encore considérer leur véritable cause comme un mystère.

» plusieurs rivières, lors de la dernière catastrophe dont » *Lisbonne* fut le théâtre et la victime.

» Peut-être, ajoute ce naturaliste, ces matières colorantes étaient-elles interposées entre deux couches au fond » des lacs. Il y a de ces lacs à double fond en Suède, dans » le *Jemteland.* »

Qui sait s'il n'en serait pas de même pour les lacs de *Délitz*, de *Zurich* et de *Lugano ?*

CHAPITRE V.

Louis II marche contre Bénévent. — Intervention du Pape. — Entrevue de Louis II et de Louis-le-Germanique. — Mort de Louis II. — Fâcheuse détermination de la diète de Pavie. — Charles-le-Chauve empereur. — De la formule : *Rois par la grâce de Dieu.* — Boson, duc de Milan. — Mort de Louis-le-Germanique. — Charles attaque les trois fils de ce prince. — Il est vaincu. — Paix avec ses neveux. — Etat de l'Italie. — Jean VIII demande des secours. — Ses menaces. — Départ de Charles pour la Péninsule. — Boson enlève et épouse la fille de Louis II. — Mécontentement des Lombards. — Carloman se dirige sur la Lombardie. — Panique des deux armées. — Maladie de Carloman. — Mort de Charles-le-Chauve. — Les Germains commencent à convoiter la Lombardie.

— *De* 873 *à* 877. —

Vainqueur des Sarrasins, pacificateur du pays de Naples, l'empereur Louis sent le besoin de joindre à cette double gloire le plaisir de la vengeance. Son ambition ne peut être complètement satisfaite que par le châtiment d'Adelchis. Le serment arraché par la violence et la félonie serait peu fait pour le lier; et cependant il ne veut rien entreprendre s'il n'a été dégagé de tout scrupule par une décision du souverain pontife et de l'Église. Il convoque une diète générale à Rome et porte plainte à cette assemblée, d'abord contre l'acte

de basse perfidie qui l'a rendu captif du duc de Bénévent; en second lieu, contre de criminelles démarches tentées récemment par Adelchis auprès de la cour du Bosphore; en effet, l'empereur venait d'apprendre de source certaine, que ce duc félon, effrayé à l'annonce de la marche de l'armée lombarde sur Capoue, et redoutant la trop juste vengeance de Louis II, avait invoqué l'aide des Grecs, avec la promesse de reconnaître en retour l'empereur Basile pour son souverain. La diète, présidée par Jean VIII, successeur d'Adrien II, dégage Louis du serment de Bénévent, et déclare Adelchis rebelle, traître et ennemi du peuple romain.

L'empereur se porte aussitôt avec son armée victorieuse contre Bénévent (1).... Mais Adelchis était prêt à le recevoir. Basile, dont l'habile administration avait relevé l'éclat et la puissance de la couronne de Constantinople, l'ambitieux Basile, séduit par l'offre d'Adelchis qui le met-

(1) Année 873. C'est à tort, selon nous, que quelques historiens * affirment, qu'au lieu de marcher lui-même contre Adelchis, Louis II chargea l'impératrice de la conduite de cette expédition. Le motif de cette singulière résolution de la part de l'empereur, aurait été, dit-on, la crainte d'être considéré comme parjure. Ces historiens oublient ou n'ont pas su qu'Adelchis avait exigé le même serment de l'impératrice.

* Entre autres l'*Annaliste saxon*, T. 1er scriptor Eccardi.

tait en voie de reconquérir plus tard les provinces qu'avait possédées l'empire d'Orient en Italie, s'était hâté d'envoyer une flotte qui débarquait à Otrante pendant que Louis s'apprêtait à attaquer Bénévent.

De graves hostilités entre des princes chrétiens étaient près d'ensanglanter de nouveau l'Italie que les Sarrasins, vaincus mais non chassés sans espoir de retour, menaçaient toujours de loin, et que de pareilles collisions allaient livrer sans défense à ces avides dévastateurs. Jean VIII part précipitamment de Rome et se rend au camp de Louis II. Sa médiation fait déposer les armes aux deux armées. Un traité de paix est signé entre l'empereur et le duc de Bénévent, qui peut-être attendaient avec un égal désir une occasion favorable de terminer, disons mieux, de prévenir cette guerre (1).

La santé de l'empereur s'affaiblissait chaque jour davantage : n'ayant aucun enfant mâle à qui laisser la couronne et l'empire, il jeta les yeux sur celui de ses deux oncles dont les procédés, lors du voyage d'Engilberge aux cours de France et de Germanie, avaient le moins blessé

(1) GIULINI, lib. VI.

son orgueil. Il témoigna donc à Louis de Germanie le désir de le voir; ces deux monarques se rendirent à Vérone et y tinrent un congrès dont Jean VIII fit également partie (1).

Comme le pense Giulini, il dut être question dans cette conférence des prétentions de l'empereur sur la Lorraine, et des arrangemens durent être pris pour régler cette affaire selon les vœux de Louis II, dans le cas où sa santé se rétablirait. Les deux princes firent alliance contre Charles-le-Chauve, dans le but de dépouiller ce roi des possessions usurpées par lui au détriment de l'empereur; enfin tout indique que dans cette entrevue furent arrêtées les bases du testament par lequel l'empereur Louis II (2) désigna, pour son successeur au royaume d'Italie et à l'empire, son oncle Louis-le-Germanique.

Les peuples d'Italie voyaient, avec plus d'inquiétude encore que l'empereur lui-même, s'approcher le terme d'une vie glorieuse et toute consacrée au soin de leur défense et de la prospérité commune.

L'apparition d'une comète, au mois de juin 875, vint fortifier, dit Giulini, ce pressentiment

(1) GIULINI, lib. VI, ann. 874.
(2) PUFFENDORFF, *Introd. à l'hist. de l'Univ.*, T, V, liv. V, chap. II. *Emp. d'Allem.*, *Louis II*, ann. 875.

général. L'empereur Louis mourut le 12 août de cette année, à Brescia (1). *Antoine,* évêque de cette ville, le fit inhumer avec pompe dans l'église de *Santa-Maria.*

A cette nouvelle, Ansperto, archevêque de Milan, se hâta d'expédier son archidiacre auprès de l'évêque de Brescia, avec ordre de lui demander la remise des dépouilles mortelles de l'empereur. Sur le refus d'obtempérer à cette injonction, Ansperto écrivit aux évêques de Bergame et de Crémone, de se porter à Brescia avec tout leur clergé, ainsi qu'il allait le faire lui-même à la tête du clergé milanais (2). Ce dut être un singulier spectacle que l'apparition aux portes de Brescia de ces trois pieuses troupes, sorties instantanément de Milan, de Crémone et de Bergame, revêtues de chasubles, armées de croix, de cierges et de banderoles sacrées, chantant des cantiques et marchant processionnellement à la conquête pacifique des restes mortels d'un empereur. L'émotion fut grande dans Brescia, à la vue de cette imposante procession : force fut à l'évêque Antoine d'ouvrir les

(1) GIULINI, lib. VII. Et non à Milan, comme l'ont dit *Voltaire,* le président *Hénault,* la plupart des historiens français et Puffendorff.

(2) VERRY, T. Ier, p. 107. — GIULINI, T. Ier, lib. VI, p. 356.

portes de l'église à l'archevêque métropolitain et à son pieux cortége. On y prit le corps de l'empereur, on l'embauma, on le plaça sur un magnifique brancard, et il fut transporté avec pompe à Milan... Le prêtre historien *Andrea*, à qui l'on doit ce récit, dit avoir fait partie du cortége, et avoir porté, pendant quelque temps, l'auguste fardeau sur ses épaules.

L'empereur, sept jours après son décès, fut inhumé dans l'église de Saint-Ambroise avec une grande magnificence, et au milieu des marques les plus vives de l'affliction générale (1).

Ces regrets étaient mérités.

(1) Voici l'épitaphe qui fut gravée sur sa tombe :

HIC. CVBAT. ÆTERNI. HLVDOVICVS. CÆSAR. HONORIS.
ÆQVIPARAT. CVIVS. NVLLA. THALIA. DECVS.
NAM. NE. PRIMA. DIES. REGNO. SOLIO. QVE. VACARET.
HESPERIO. GENITO. SCEPTRA. RELIQVIT. AVVS.
QVAM. SIC. PACIFICO. SIC. RECTO. PECTORE. REXIT.
VT. PVERVM. BREVITAS. VINCERET. ACTA. SENEM.
INGENIUM. MIRER. NE. FIDEM. CVLTVS. VE. SACRORVM.
AMBIGO. VIRTVTIS. AN. PIETATIS. OPUS.
HIC. VBI. FIRMA. VIRUM. MVNDO. PRODVXERAT. ÆTAS.
IMPERII. NOMEN. SVBDITA. ROMA. DEDIT.
ET. SARACERONUM. CREBRAS. PERPESSA. SECVRES.
LIBERE. TRANQVILLAM. VEXIT. VT. ANTE. TOGAM.
CÆSAR. ERAT. COELO. POPVLVS. NON. CÆSARÆ. DIGNVS.
COMPOSVERE. BREVI. STAMINA. FATA. DIES.
NVNC. OBITVM. LVGES. INFELIX. ROMA. PATRONI.
OMNE. SIMVL. LATIVM. GALLIA. TOTA. DEHINC.
PARCITE. NAM. VIVVS. MERVIT. HÆC. PRÆMIA. GAVDET.
SPIRITVS. IN. COELIS. CORPORIS. EXTAT. HONOS.

Les précieuses qualités qui distinguaient ce prince, son amour du bien public, sa valeur, sa prudence, son habileté, l'auraient peut-être mis en état, comme le dit Puffendorff(1), de relever la dignité impériale, s'il n'avait été constamment occupé dans sa guerre contre les Sarrasins. Empereur d'Occident par le nom, mais de fait roi italien, il comprit que le premier de ses devoirs était d'assurer l'indépendance et le repos de l'Italie. Il eut la sagesse de ne pas user, dans la vaine poursuite d'un empire à plus vastes limites, ces forces, cette énergie infatigables qu'il voua si noblement au bien-être de ses peuples et à la défense du sanctuaire de la chrétienté. Sous son règne, la Lombardie, redevenue heureuse, riche et puissante, put utilement prodiguer son or et ses soldats pour le salut de Rome et du reste de la Péninsule. Nous avons vu Louis II, dans cette longue guerre marquée souvent par des victoires, quelquefois par des revers, toujours par la plus héroïque constance, trouver l'occasion d'un dernier et glorieux triomphe.

Ne dirait-on pas que ce monarque, pour descendre dans la tombe, attendît que le sol d'Italie, souillé par la présence des infidèles, ravagé

(1) *Introd. à l'hist. génér.*, T. V, liv. V, ch. II, anno 875.

par leur cupide férocité, lui dût sa délivrance et son repos? Ce repos fut court à la vérité, mais Louis II, en mourant, put du moins emporter la pensée que l'Italie et l'Église étaient pour longtemps dotées de ce grand bienfait que ses armes leur avait laborieusement conquis. Et s'il fut court, après tout, ce repos, la cause n'en serait-elle pas dans la mort prématurée d'un aussi excellent prince ?

Outre la crainte de se voir désormais sans défense contre les insultes des Sarrasins, l'Italie, dans ce fatal moment, dut entrevoir bien d'autres malheurs encore. Combien l'avenir ne dut-il pas se montrer à elle gros d'orages et de misères, à la mort d'un tel roi qui, ne laissant pas de postérité masculine, la livrait à la rivalité des rois de France et de Germanie, ou à la turbulente ambition de quelques seigneurs puissans dont l'audace osait déjà convoiter la couronne !

Louis mourut après un règne d'environ vingt ans. « Il faut distinguer, » dit Puffendorff, « quatre époques différentes dans le règne de » ce prince.

» La première est de l'an 844, quand il fut » *déclaré* roi d'Italie par Lothaire et envoyé à » Rome au sujet de l'élection et de l'ordination » du pape Sergius, faites sans la participation de

» l'empereur. Sergius le *couronna* alors roi de » Lombardie, le 25 de juin, mais non en qua- » lité d'empereur. Il ne voulut pas même que » les grands de Rome lui prêtassent serment, » parce qu'il n'était dû qu'à l'empereur Lothaire » à qui il avait déjà été prêté.

» La seconde époque est de l'an 849, lors- » qu'il fut associé à l'empire par Lothaire.

» La troisième est de l'an 850, lorsqu'il fut » sacré par Léon IV le 2 décembre.

» Enfin la quatrième est de l'an 855, lors- » qu'il succéda à son père.

» On n'a pas assez distingué ces époques, » dit Puffendorff, « et on confond surtout la se- » conde et la troisième (1). »

Nous rappellerons que Louis II, déclaré roi d'Italie par Lothaire en 844, avait dès sa naissance reçu ce titre de son aïeul, *Louis-le-Débonnaire*, ce qui motiva et ce qui explique l'épitaphe gravée à Milan sur le tombeau de ce prince, et d'après laquelle Louis II *n'aurait pas vécu* UN SEUL JOUR *sans être* ROI.

Enfin nous ajouterons, pour faire apprécier toute l'amertume des regrets donnés par la Lom-

(1) PUFFENDORFF, T. V, liv. V, chap. II, ann. 875. Cet historien cite l'*Art de vérifier les dates, par des bénédictins.*

bardie à cette grande perte, que son roi, quand il lui fut ravi, n'était âgé que de cinquante-trois ans !

Une diète fut réunie à Pavie en septembre, mois qui suivit la mort de Louis II : l'impératrice, veuve Angilberge, y assista. Là, fut prise, dit Giulini, la désastreuse détermination d'offrir simultanément le royaume de Lombardie à Charles-le-Chauve et à Louis-le-Germanique. Ces deux princes, ignorant ce qui se passait à Pavie, s'étaient mis en mesure, chacun de son côté, pour s'assurer la possession de ce nouvel héritage.

Le roi de France traverse les Alpes en toute hâte, à la tête d'une armée nombreuse. De son côté Louis fait passer en Italie avec un corps de troupes, son fils Charles, appelé *Carletto* (1) par les Italiens, sans doute pour le distinguer de Charles-le-Chauve, son oncle. Bérenger, duc de Frioul, qui va devenir si célèbre, réunit ses troupes à celles du jeune prince ; mais Charles-le-Chauve avait pris les devans, s'était emparé de Pavie et y agissait en maître.

A cette nouvelle, l'armée de Germanie se livre aux plus graves désordres dans les environs de Bergame. La voix, les menaces des chefs ne

(1) GIULINI. *Petit Charles.* Plus tard on l'appela *Charles-le-Gros.*

peuvent ramener à l'ordre ces furieux gorgés de sang et de pillage : les habitans des contrées dévastées abandonnent leurs foyers et se retirent dans les montagnes. Charles-le-Chauve, voyant son neveu et son allié débordés par l'indiscipline et le désordre toujours croissans de leur armée, marche droit sur la Bavière.

Louis envoie à sa rencontre un autre de ses fils avec de nouvelles troupes ; les deux princes, au moment d'en venir aux mains, concluent une trève de trois mois. Les Germains reprennent le chemin de la Bavière et Charles-le-Chauve retourne en Italie (1).

Louis avait incontestablement plus de droits que son frère à la couronne impériale et au royaume de Lombardie. Il était l'aîné de Charles-le-Chauve, et le testament du défunt empereur l'instituait son héritier. Jean VIII, mieux que personne, avait dû connaître dans les conférences de Vérone les intentions de Louis II ; sans doute il les avait approuvées ; mais la politique de Charles-le-Chauve s'était aisément rendu favorable l'esprit fougueux du pontife. Aux droits qu'eût pu faire valoir Louis de Germanie, le roi de France opposa de ces raisons

(1) GIULINI, lib. VI.

d'État devant lesquelles le droit trop souvent fléchit.

Louis de Germanie, dit Charles, est menacé d'une mort prochaine; ses trois fils vont affaiblir son royaume en le partageant entr'eux; tandis que moi, je n'ai qu'un fils, toute ma puissance passera à cet héritier; et, avec ma puissance, je lui lèguerai mon amour et mon dévouement pour le Saint-Siége dont il sera le plus ferme appui.

Ces raisons, ce langage, furent appuyés par la présence d'une armée française ; mais la menace était superflue : Jean VIII opposa d'autant moins de résistance, que Charles déclara hautement recevoir l'empire comme un présent du pontife (1)... Le pape le proclama solennellement empereur, le 25 décembre, jour de Noël.

(1) « Les continuateurs d'Eutrope, dit le président Hé-
» nault, et non Eutrope, comme le prétend le père Daniel,
» sont les seuls de tous les écrivains qui avancent que ce
» prince, pour prix de son couronnement, renonça, en fa-
» veur du pape, aux droits qu'il avait sur la partie de l'Ita-
» lie dépendante de l'empire d'Occident, telle que les du-
» chés de Bénévent et de Spoletti, ainsi qu'au droit de
» présidence aux élections des papes. Il est vrai, ajoute le
» président Hénault, qu'il consentit à ne compter les années
» de son empire que du jour de son couronnement par les
» papes.

» Concession dont les papes ont depuis tiré un grand
» avantage. »

Charles profite de la première disposition des esprits : sans s'inquiéter d'une invasion de Louis-le-Germanique en France, et des ravages qu'y commet l'armée de son rival, il songe d'abord à consolider sa nouvelle puissance en Italie, et à la cimenter le plus solidement possible. Il convoque (1), à Pavie, une diète que préside Ansperto, archevêque de Milan, les évêques et abbés du royaume d'Italie, dix-huit vicomtes, dix comtes, et le fameux *Boson*, frère de *Richilde*, femme de Charles-le-Chauve, assistent à cette assemblée.

On voit, dans l'acte rédigé par la diète de Pavie, que le clergé sut immédiatement constater et mettre à profit les concessions qu'avait faites aux prérogatives des pontifes romains et des évêques, l'impatiente ambition de Charles-le-Chauve. « *Puisque la bonté divine*, » est-il dit dans cet acte, « *par les mérites des saints » apôtres et par leur vicaire, le seigneur* JEAN, » *vous a* ÉLEVÉ *à l'empire, nous vous* ÉLISONS » *pour notre protecteur et seigneur*. » Ces paroles sont significatives ; elles énoncent clairement et tendent à établir le double droit, pour Rome, de donner l'empire, et, pour les diètes, d'élire

(1) GIULINI, février, 876.

les rois. Pour combattre les conséquences forcées qu'on voulut plus tard en tirer à Rome, les rois de la troisième race ont adopté, dans la suite, cette fameuse formule si décriée par notre époque, qui dénature et blâme toutes les choses du passé. Nos monarques se dirent dans leurs ordonnances, *rois par la grâce de Dieu*, non seulement par piété, mais encore, comme le dit le président de Hénault, *pour marquer leur indépendance des papes, qui s'arrogeaient alors le droit de disposer des couronnes* (1). Ainsi, les esprits forts de nos jours n'ont fait qu'un grossier contre-sens dans l'interprétation de cette noble formule. Pepin et Charlemagne ne se disaient-ils pas, eux aussi, *rois par la clémence de Dieu!* Or, on doit se rappeler que, lorsqu'en 813 il associa l'aîné de ses fils à l'empire, Charlemagne s'étant agenouillé avec Louis au pied du sanctuaire, et ayant déposé la couronne impériale sur l'autel, ordonna au jeune prince de la prendre et de se la poser lui-même sur la tête... Quel put être le but du grand homme, si ce n'est de bien expliquer aux seigneurs de son empire, aux évêques et aux pontifes de Rome,

(1) *Hist. de France*, par le président HÉNAULT, T. Ier; 2e race, Charles-le-Chauve.

le vrai sens de la pieuse qualification que lui et son glorieux père avaient prise !

Le clergé ne fut pas seul à profiter des fautes de Charles-le-Chauve. Des seigneurs laïques assistaient également à la diète de Pavie, et le génie féodal qui déjà avait conquis tant de puissance sur les peuples par la protection qu'il leur avait offerte naguère contre les calamiteuses invasions des Sarrasins, vit ses prétentions à dominer en quelque sorte les rois eux-mêmes, sanctionnées par l'empressement de Charles à recevoir la couronne de Lombardie comme un don de la diète. Ansperto, président de l'assemblée en sa qualité de métropolitain de Milan, saisit habilement cette occasion de relever l'éclat de sa dignité. Il proclame, il couronne de sa main le nouveau roi de Lombardie qui le comble de présens et de faveurs en témoignage de sa reconnaissance (1).

Charles avait prodigué ses trésors à Rome, à Pavie, à Milan; il avait comme acheté l'empire et la royauté de Lombardie : croyant avoir mieux affermi ses droits par ce double couronnement de Pavie et de Rome, il songe à punir Louis de son invasion dans ses États de France. Avant de repasser les Alpes, et par mesure de sûreté,

(1) GIULINI.

il confie l'administration de la Lombardie à *Bozon*, son beau-frère, qu'il crée duc de Milan, et il lui pose sur le front la couronne *ducale :* honneur, dit Giulini, qu'aucun seigneur n'avait jusqu'alors obtenu.

Louis-le-Germanique, quittant les terres de France à l'approche de Charles, lui envoie une ambassade pour traiter et l'engager à lui céder une partie des domaines du défunt empereur.

Charles, selon Puffendorff (1), se montre disposé à transiger : les conférences, pour arriver à une conciliation, étaient entamées lorsque le roi de Germanie mourut.

La vaste domination de Charles-le-Chauve s'étendait sur la plus grande partie des possessions de son aïeul Charlemagne. Courbé sous le fardeau d'une puissance hors de portée avec la médiocrité de son génie, il voulut tenter de l'accroître encore, et disputer aux trois fils de Louis-le-Germanique l'héritage de ce prince.

Carloman avait eu pour sa part la Bavière, l'Autriche, la Bohême et la Moravie.

Louis, la Saxe, la Thuringe, la Frise, la Franconie, et la partie de la Lorraine que son père, en conséquence du partage fait avec Char-

(1) *Introd. à l'hist. de l'Univ.*, T. Ier, liv. Ier, chap. II, ann. 876.

les-le-Chauve, avait acquis après la mort de Lothaire, leur neveu.

Charles-le-Gros n'eut que la Suabe.

Aveuglé, par son insatiable ambition, sur la situation des peuples soumis à sa puissance; oubliant que la France est incessamment dévastée par les Normands; sourd à l'appel de Jean VIII qui, lui rappelant l'exemple de Louis II, invoque son secours, comme empereur, contre de nouveaux désastres qui fondent sur l'Italie, Charles-le-Chauve marche imprudemment à la tête d'une armée contre les fils de son frère.

Louis est le premier en campagne pour repousser cette injuste agression. Les deux armées se rencontrent près de la ville d'*Andenare* (1). Une déroute complète punit Charles-le-Chauve de sa coupable témérité... Le vainqueur n'a pas le temps de jouir des fruits de son triomphe : la mort vient le surprendre au milieu des joies de la victoire. Les deux frères de Louis, Charles de Suabe et Carloman, arrivent pour porter le dernier coup à l'armée impériale, si leur oncle ose vouloir prolonger les hostilités. Mais, honteux de sa défaite, hors d'état de soutenir le choc des troupes coalisées, pressé d'ailleurs par les nou-

(1) PUFFEND., *Emp. d'Allem.*, T. V, liv. V, chap. II, ann. 876.

velles toujours plus désastreuses qui lui viennent de l'Italie, ébranlé par les menaces du pape, l'empereur se hâte de conclure la paix avec ses neveux.

La situation de l'Italie était en effet alarmante.

La mort de Louis II et l'absence de son successeur à l'empire avaient enhardi les Sarrasins qui, se ruant de nouveau sur les côtes de la Péninsule, y recommençaient leurs ravages et saccageaient *Comacchio.*

Déjà une première fois, le pape Jean VIII avait écrit à l'empereur : « On répand à grands » flots le sang des chrétiens; ceux qui se dérobent aux fers et aux flammes sont emmenés » captifs; les villes, les villages, les bourgades » désertés par leurs habitans, ne sont plus que » des monceaux de ruines; les évêques sont en » fuite, réduits à mendier au lieu de répandre » le pain de la parole divine. Rome est leur » unique asile, mais Rome elle-même languit » dans la misère et n'attend que le moment de » sa destruction. L'année dernière nous semâmes nos champs, et nos ennemis recueillirent » les fruits de nos labeurs. Cette année l'espérance de la récolte n'est pas même permise, » puisqu'il ne nous est pas possible d'ensemen-

» cer nos terres et de sortir de nos murs. Et » comme si les infidèles ne suffisaient pas à notre » ruine, leur impiété trouve des auxiliaires dans » plusieurs chrétiens, je veux dire quelques uns » de ces officiers établis sur nos frontières, et que » vous appelez *marquis* (1). Ils pillent les biens » de saint Pierre à la ville et dans les environs; » ils nous font mourir non par le fer, mais plus » misérablement encore par la faim, et s'ils » n'amènent pas les fidèles en captivité, ils les » réduisent en servitude. »

Charles-le-Chauve, trop occupé par sa guerre contre ses neveux, avait laissé cette lettre sans réponse. Jean VIII lui écrit de nouveau et lui envoie des légats pour le sommer de tenir les promesses qui lui ont valu l'empire; il l'invite dans sa nouvelle épître, à se souvenir de la main qui lui a donné la couronne impériale : « *De peur,* ajoute le pontife, *que si vous nous* » *mettez au désespoir, nous ne changions peut-* » *être de sentimens...* » Langage étrange en vérité, mais justifié par les lâches concessions faites par Charles-le-Chauve, en échange des couronnes de France et de Lombardie et de la pourpre impériale.

(1) *Quos marchiones solito nuncupatis.*

Et celui à qui s'adressent ces incroyables menaces, celui qui s'en intimide, est le même monarque qui naguères écrivait au pape Adrien : « Écrivez-nous comme vos prédécesseurs ont » écrit aux rois nos ancêtres, d'un style qui » convienne à votre sainteté et à notre Majesté.... » Les rois de France ne sont pas les serviteurs » des évêques, mais les maîtres de l'État. » Et ce roi de France devenu depuis, roi de Lombardie et empereur d'Occident, n'a plus rien à répondre au langage altier du successeur d'Adrien, et ce front chargé de trois couronnes, fléchit devant une semblable menace du Vatican !

Charles-le-Chauve part en toute hâte pour se rendre à l'appel impérieux de Jean VIII, laissant la France inondée de Normands, que ses échecs récens en Germanie ont rendus plus audacieux.

Déjà ce prince avait une première fois acheté, par une somme de sept mille livres pesant d'argent, une paix que bientôt après les barbares avaient rompue ; pressé par sa situation toujours plus critique, Charles retombe dans la même faute et pousse l'infâmie jusqu'à publier, en partant, un capitulaire pour régler les tributs que ses peuples paieront aux Normands (1).

(1) Ce tribut était d'un sou pour chaque maison de sei-

Qu'est un pas de plus dans la voie de la honte quand une fois on y est entré !

Ainsi, sous un descendant de Charles-Martel, ce foudre de guerre, vainqueur des Arabes ; sous un petit-fils de Charlemagne, exterminateur des Saxons et conquérant de la moitié du monde ; sous un autre Charles enfin, la couronne impériale d'Occident se fit l'humble tributaire de quelques hordes de barbares ; et un décret souverain détermina la part que chacun devait subir de cette immolation de l'honneur national ! Cette grande honte une fois bien établie et passée à l'état de règlement d'administration publique, Charles-le-Chauve se porte au delà des Alpes...

C'était une tâche difficile que de succéder à Louis II dans le royaume d'Italie. Charles-le-Chauve avait tout fait pour rencontrer plus de difficultés encore dans cette délicate mission.

Louis, roi de Lombardie, vivait au milieu de ses Lombards ; il voyait, il réglait tout par lui-même ; et l'on sait que partout où est l'œil du maître, tout marche dans l'intérêt de tous, du roi comme des peuples, lorsque le maître veut le bien et qu'il sait vouloir en assurer l'accom-

gneur. Les hommes libres étaient taxés à proportion ; les évêques avaient ordre de faire contribuer leurs prêtres.

plissement. Or, on a pu juger si Louis comprit et sut remplir les devoirs de la royauté.

Charles, préoccupé d'autres soins, chargé du poids d'une autre couronne, harcelé par les Normands en France, absorbé par les incessantes querelles que suscitait son aveugle ambition, Charles avait dû s'éloigner de la Lombardie presqu'aussitôt après en avoir été proclamé roi.

Nous l'avons vu, à son départ de Pavie, créer Boson duc de Milan, et lui confier l'administration de son nouveau royaume. Le choix avait été malheureux. Boson, par son orgueil, sa cupidité et l'intempérance de sa vie, avait froissé l'esprit de la généralité des Lombards; sans force comme sans droit pour s'opposer aux exactions des ducs et des comtes que son exemple encourageait dans leurs odieux écarts, Boson n'inspira bientôt plus que la haine et le mépris. Et ce mépris, cette haine qu'envenimait le contraste des souvenirs légués par Louis II, ne tardèrent pas à déborder sur le trône de Charles dont Boson était le triste représentant. A ces causes de mécontentement et de déconsidération, l'empereur vint ajouter la double honte de ses fatales concessions aux Normands, et de la récente défaite qui avait couronné sa coupable agression contre ses neveux.... Charles-le-Chauve

arriva donc en Italie sous de tristes auspices.

Le pape Jean VIII vint à sa rencontre : tous deux se trouvaient à Vercelli quand ils virent arriver Boson, moins en sa qualité de gouverneur de la Lombardie que comme ravisseur, et poursuivi par la voix publique qui l'appelait assassin (1). Voici la cause de cette fermentation populaire.

L'impératrice, veuve de Louis II, s'étant retirée, après la mort de son royal époux, dans le couvent de *Santa-Giulia* à Brescia, avait confié aux soins et à la surveillance du duc de Frioul, sa fille Hermengarde, qui un moment avait été fiancée à l'un des fils de l'empereur Basile ; cette alliance n'avait manqué que par le fait et la volonté de Louis II (2). La jeune princesse était d'une beauté remarquable. Boson la vit et en devint éperdument amoureux. Il était marié ; sa femme mourut peu de temps après que cette cou-

(1) GIULINI.

(2) Les annales de *Saint-Bertin* portent :

Que l'empereur Basile, *patricium suum ad Beiram* (*à Bari*), *cum CCCC navibus miserat, ut et* LVDOICO *contra saracenos ferret suffragium, et filiam ipsius Lvdoici à* SE * *desponsatam de eodem Lvdoico susciperet, et illi in conjugio* SIBI *copulandam duceret. Sed quâdam occasione displicuit Lvdoico dare filiam suam patricio.*

*Anastase établit qu'elle était fiancée non à Basile, mais à un fils de cet empereur.

pable passion eut pris naissance : toute la Lombardie accusa Boson de l'avoir empoisonnée. Cette accusation eut un caractère de si grande certitude que le consciencieux Giulini lui-même dit, sans ménagement comme sans réticence, que la femme de ce duc mourut par le poison et que Boson fut coupable du crime.

Devenu veuf, Boson gagna ou trompa le duc de Frioul, enleva la fille de Louis II, et vint se jeter aux pieds de Charles-le-Chauve pour en obtenir la permission d'épouser Hermengarde. Il faut croire que la jeune princesse n'avait pas opposé beaucoup de résistance à son enlèvement. Charles s'empressa de consentir à cette union, qui faisait de son beau-frère et de son vassal, l'époux de la fille de son prédécesseur à l'empire ; il voulut qu'on célébrât les noces avec la plus grande pompe, et que les époux reçussent la bénédiction nuptiale des mains du souverain pontife ; enfin il ajouta au titre de duc de Lombardie dont il avait déjà doté son beau-frère, le titre non moins beau de *duc de Provence* (1).

(1) Quelques historiens d'Italie croient que Charles, à cette occasion, le proclama ROI de *Provence ;* c'est une erreur. Ce ne fut, comme nous le verrons, qu'en 879 qu'un concile de *Mantes* en Dauphiné, donna le *royaume* d'Arles ou de Provence à ce duc adroit et ambitieux, qui, par ses intrigues, parvint à gagner le pape et le clergé, et à s'appro-

En approuvant le rapt de la fille de Louis II, en accordant de nouvelles dignités à son séducteur que le cri public accusait d'un horrible attentat, Charles-le-Chauve comblait la mesure de l'irritation des Lombards et servait la cause de ses rivaux de Germanie.

Carloman entretenait depuis quelque temps de secrètes intelligences avec la Lombardie; il connaissait tout le mécontentement qu'y avait soulevé l'administration des agents de son oncle. Entrevoyant d'utiles auxiliaires dans la honte qu'avait fait rejaillir, sur Charles-le-Chauve, sa récente défaite à Andenare, et dans les nouveaux embarras qu'allaient susciter à l'empereur les entreprises des Maures; jugeant ce moment propice pour enlever la Lombardie à celui qui avait voulu lui ravir l'héritage de son père, Carloman réunit une armée nombreuse et se porta à marches forcées vers ces riches provinces. Fils de Louis-le-Germanique, il venait rappeler et revendiquer les droits de cet héritier à la fois naturel et testamentaire de Louis II.

Charles arrivait à peine à Pavie quand il reçut l'alarmante nouvelle de l'approche de son ne-

prier cette riche dépouille de la maison de Charlemagne. *

* Abbé MILLOT, *Hist. génér.*, IIe époque, chap. VIII.

veu. Peu en mesure de lui résister, il quitte à la hâte cette capitale dont le froid accueil lui a fait pressentir les dispositions peu sympathiques de ses sujets lombards, et se rend à Tortone où, croyant ajouter un titre de plus aux droits qu'on vient lui contester, il fait couronner l'impératrice Richilde par le pape ; mais à peine cet acte est-il accompli, qu'effrayé par les progrès de l'agression de Carloman, l'empereur envoie Richilde dans les défilés des Alpes avec ses trésors. Charles, à la première annonce du péril, avait invoqué l'assistance de tous les seigneurs et souverains d'Italie ; aucun d'eux ne s'était rendu à son appel ; Boson lui-même était resté sourd à ses ordres comme à ses menaces (1). Cependant l'armée de Carloman s'avance toujours ; une terreur panique s'empare des faibles troupes de l'empereur ; tout s'enfuit sur les pas de Richilde, avec d'autant plus de honte que l'armée de Carloman se met à fuir de son côté, sur le bruit faussement répandu que Charles marche contre elle avec des forces supérieures en nombre (2).

Par une étrange coïncidence des événemens, les deux princes furent presqu'en même temps

(1) GIULINI.
(2) ANN. BERTINIANI, ann. 877. — MURATORI, *ibid.*, — GIULINI, *ibid.*

frappés de maladie. Carloman contracta, dans cette expédition, le germe d'un mal qui devait le conduire au tombeau trois ans après ; de son côté, Charles-le-Chauve, surpris dans sa fuite par une fièvre violente, fut contraint de s'arrêter à *Brios*, village du mont Cenis. On assure qu'un juif, nommé *Sédécias*, médecin de l'empereur et qui avait toute sa confiance, hâta sa mort par le poison ; mais, comme l'observe le président Hénault, aucun historien ne fait connaître quels furent les instigateurs de ce crime qu'il est permis de révoquer en doute. Ne serait-il pas plus simple de n'attribuer, avec Giulini, la mort de Charles-le-Chauve qu'à un accès de rage et de honte qu'auraient occasionné à ce monarque ses revers multipliés? Voltaire dit avec quelque raison : « Que pouvait gagner Sédécias en empoisonnant son maître? Auprès
» de qui eût-il trouvé une plus belle fortune?
» Aucun auteur ne parle du supplice de ce mé-
» decin. Il faut donc douter de l'empoisonne-
» ment, et faire réflexion seulement que l'Eu-
» rope chrétienne était si ignorante que les
» rois étaient obligés de chercher pour leurs
» médecins des Juifs et des Arabes. »

L'empereur mourut le 13 octobre 877, sur ce mont élevé qui sépare les deux royaumes dont

la double possession avait été le rêve fatal de sa vie, et que ses fautes, aussi bien que son incapacité, laissaient en proie à l'ambition désordonnée des grands, aux dévastations des barbares et à la convoitise de la Germanie. Sa naissance avait suscité les premiers orages qui grondèrent sur la jeune monarchie fondée par Pepin ; son règne, qui donna tant de puissance et d'audace à la féodalité, précipita la chute des carlovingiens en France. Si son audace suspendit un moment l'effet des dispositions testamentaires de Louis II qui, en instituant pour son héritier l'aîné de ses oncles, se trouvait faire passer l'empire et la Lombardie aux mains de la branche germanique ; ses fautes ne tardèrent pas à venir en aide à ce testament, en appelant la désaffection et le mépris sur la domination française qu'avaient tant fait aimer ses prédécesseurs : sous ce règne fatal fut déplacée pour jamais, malgré quelques semblans de retour, l'influence qui, depuis Charlemagne, avait constamment présidé aux destinées de l'Italie.

FIN DE LA PREMIÈRE ÉPOQUE.

DEUXIÈME ÉPOQUE.

LIVRE Ier.

CHAPITRE PREMIER.

Une ère nouvelle s'ouvre pour la Lombardie. — Commencement de la lutte reprise mille ans après par Napoléon. — Carloman en Italie. — Jean VIII paie un tribut aux Sarrasins. — Il se rend en France. — Louis-le-Bègue refuse la couronne impériale et celle de Lombardie. — Jean VIII et les évêques de Germanie et d'Italie. — Boson échoue dans ses projets ambitieux. — Jean VIII offre simultanément la couronne impériale à plusieurs souverains. — On dédaigne ses offres. — Conflit entre le pape et l'archevêque de Milan. — Charles de Suabe se rend à Pavie. — Ansperto, malgré Jean VIII, le proclame roi de Lombardie.

— *De* 877 *à* 879. —

Le court et déplorable règne de Charles-le-Chauve en Italie avait fait perdre tout le fruit de la sage et longue administration de Louis II.

Une ère nouvelle va s'ouvrir; ère d'anarchie, de confusion, de troubles toujours croissans pour la Lombardie. Nous avons touché l'époque où les princes de Germanie commencent à faire tourner à leur profit les fautes commises dans la Péninsule sous la domination française, et où

de son côté la Lombardie, dégoûtée de la maison de France sous ce malheureux règne, jette pour la première fois ses regards sur la maison d'Allemagne.

Ici est le commencement de cette longue lutte dont, depuis mille ans, la haute Italie a été trop souvent la cause et le théâtre : lutte glorieusement reprise à la fin du siècle dernier par le grand capitaine, qui, transformant son épée victorieuse en sceptre impérial, s'est cru, comme se sont crus tant d'autres avant et après lui, fondateur d'une dynastie nouvelle.

Les premières années du XIX[e] siècle, comme les premières années du IX[e], ont vu un monarque français ceindre la couronne italienne :

Dio me la dà, guai a chi la tocca!

a dit, il y a trente-six ans (1), Napoléon en prenant sur l'autel du DÔME (2) de Milan, la cou-

(1) Le 26 mai 1805.

(2) Voici l'origine que Giulini donne à ce nom que portent depuis des siècles l'église métropolitaine de cette grande cité, et plusieurs autres églises de diverses villes d'Italie.

L'église de *San-Michele*, à Milan, se trouvant près de l'archevêché, que l'on appelait *domus sancti Ambrosii*, était, dans les temps les plus reculés, désignée sous le nom de *San-Michele* SUB DOMO. Notre historien milanais établit que, dans le IX[e] siècle, un palais archi-épiscopal existait derrière l'église métropolitaine qui, à l'exemple de l'église *San-Michele*, prit plus tard, par suite de cette proximité,

ronne des rois de Lombardie, qu'on avait apportée en grande pompe de *Monza*.

L'Europe, par ses ambassadeurs, était alors aux pieds du puissant monarque, et toute l'Italie, ivre de joie et d'espérance, s'écria avec le chef des hérauts d'armes : *Napoleone, imperatore de Francesi e re d'Italia, e coronato, consecrato e intronisato... Viva l'imperatore e re* (1)! Il a fallu à Napoléon moins de temps qu'aux descendans de Charlemagne, pour perdre une couronne achetée par des victoires autrement mémorables que celles qui avaient livré l'Italie au fils de Pepin-le-Bref. Neuf ans après l'intronisation solennelle de Milan, Napoléon était prisonnier de l'Europe, et son fils, ce deuxième roi de sa dynastie, vivait captif dans une prison dorée de l'Autriche, où il devait bientôt trouver une tombe obscure.

Trente-trois ans après (2) cette même intronisation, Milan se paraît encore de sa robe de

le nom de *duomo* ou *domo*. Cet exemple fut suivi dans beaucoup d'autres villes d'Italie.

Depuis, les *Visconti* ont élevé la magnifique basilique qui fait l'orgueil de Milan, et qui, selon la vieille coutume, a pris, comme église métropolitaine, le nom de DUOMO ou DOMO qu'elle conserve de nos jours.

(1) BOTTA, *Hist. d'Ital.*, liv. XXIIe, 1805.
(2) Septembre 1838.

fête, et dans ce même dôme dont les voûtes, les colonnes, les chapelles avaient disparu, comme pour Napoléon (1), sous les tentures de soie et de velours, sous les festons de crêpe et les franges d'or, un empereur d'Autriche recevait la même couronne de fer, et le chef des hérauts s'écriait : *Ferdinando 1°, imperatore d'Austria, re di Boemia et d'Italia è coronato, consecrato e intronisato... Viva l'imperatore e re !*

Et des acclamations de joie et d'enthousiasme répondaient à ces solennelles paroles ; et toute l'Europe prenait part à cette grande pompe par la présence de ses ambassadeurs extraordinaires; et parmi ces ambassadeurs se remarquait l'envoyé d'un roi des Français, autre fondateur d'une autre dynastie nouvelle, dont l'avènement est séparé de la chute de Napoléon par le retour au trône de France, pendant quelques années, de la vieille dynastie capétienne... et le chef de cette vieille dynastie vit aujourd'hui dans l'exil !

De tous temps, les choses de ce monde ont eu cette instabilité, et néanmoins on a vu de tous temps les partis vainqueurs croire à la perpétuité de leur triomphe, et hâter leur chute par cette aveugle confiance dans leur fortune.

(1) BOTTA, *ibid.*

La première apparition en Italie d'un prince germain aspirant au trône lombard, a reporté nos pensées vers les scènes contemporaines de ce long drame qui, long-temps suspendu, mais jamais terminé, ensanglante par intervalles, depuis dix siècles, les annales de la France, de l'Allemagne et de l'Italie.

Carloman ne tarda pas, dans sa fuite, à s'apercevoir de sa honteuse méprise. Ce prince rallie son armée, se rend à Pavie où il s'empare de la souveraineté de la Lombardie avant même d'apprendre la mort de Charles-le-Chauve. De graves affaires réclamant sa présence en Allemagne, au moment où la nouvelle de cette mort lui parvient, il écrit au pape, avant de s'éloigner, qu'il reviendra sous peu de mois se faire couronner roi d'Italie (1).

Son armée, en retournant en Bavière, fut décimée par la peste (2); on croit devoir généralement attribuer à l'influence de cette épidémie l'altération subite qui se manifesta dans la santé du jeune roi : de ce moment, dit-on, date le germe de la maladie qui le conduisit au tombeau après trois ans de souffrance et de langueur.

Le trône impérial était vacant.

(1) GIULINI, T. I[er], liv. VII.
(2) GIULINI, T. I[er], liv. VII.

Le pape croyant entrevoir, dans l'état maladif de Carloman, l'indice d'une mort prochaine, laissa percer des dispositions plus favorables au fils de Charles-le-Chauve, à l'héritier du dernier empereur, qu'à la maison de Bavière. Les souffrances physiques n'avaient pas encore éteint l'ambition de Carloman qui, ne pouvant se rendre lui-même en Italie, envoya à Rome Lambert, duc de Spoletti, et Adalbert, duc de Toscane, pour exiger du pape le serment de fidélité.... Carloman n'était pas empereur, et Jean VIII, comme naguère Sergius à l'égard de Louis II, refusa d'obtempérer à ces prétentions injustes (1). L'inaction du fils de Charles-le-Chauve et son peu d'empressement à revendi-

(1) Cette résistance constatée de Jean VIII, les motifs qu'il allégua et les persécutions auxquelles nous allons le voir en butte, lèvent l'espèce de doute qu'ont jeté quelques historiens sur la question de savoir si Carloman fut ou non *empereur*. Le père *Daniel* dit que *l'histoire parle obscurément de ce fait.* Le président Hénault doute que Carloman ait jamais porté ce titre.

On lit dans Puffendorff :

« Il ne paraît pas que Carloman ait jamais été reconnu » empereur, mais seulement roi d'Italie. *Sigonius* nous ap» prend, continue Puffendorff, qu'il y a en Lombardie plu» sieurs chartes de Carloman, datées de Bavière, dans » lesquelles il prend le titre de roi de Bavière et d'Italie. »

Giulini dit que ce prince, dès son arrivée à Pavie, agit en souverain, mais qu'aucune diète ne le proclama roi d'Italie; et nous avons vu, d'après la version du même auteur,

quer la couronne impériale, enhardissent Carloman dans ses vues ambitieuses. Le pape lui ayant refusé le serment de fidélité parce qu'il n'est pas empereur, les envoyés de Germanie demandent à Jean VIII de proclamer leur maître empereur d'Occident. Carloman était loin de Rome ; la déconvenue qui avait suivi sa première apparition en Italie ; sa fuite honteuse avec toute son armée devant des troupes saisies d'une même terreur panique, le triste état de sa santé qui ne lui promettait pas de longs jours, et puis un reste de cette habitude que s'était faite Rome de s'étayer, depuis un siècle, sur la puissance des rois et des princes francs ; tous ces motifs réunis donnaient pour le moment peu de chances de succès à la cause germaine abandonnée à de simples émissaires. En l'absence de deux rois, dont l'un, fils de Louis-le-Ger-

qu'il annonça, en partant de Pavie, son prochain retour dans la Péninsule pour s'y faire couronner *roi*.

Ainsi Carloman, en publiant des chartes comme roi d'Italie, a usé du seul droit du plus fort, sans avoir fait sanctionner le droit de la victoire par le vote des grands du peuple et des évêques. Il ne fut couronné ni à Pavie ni à Rome ; mais il ne s'en arrogea pas moins l'autorité des rois de Lombardie. *

* On peut citer, entre autres actes qui établissent le règne de Carloman en Lombardie, un testament d'Ansperto, archevêque de Milan, où on lit : *Karlomanus divinâ providentiâ ordinante, rex Longobardorum in Italiâ, anno regni ejus secundo.* (Muratori, *Antic. Italic.* Dissert. 56.)

manique, convoitait si impatiemment l'empire, dont l'autre, fils de Charles-le-Chauve, tardait tant à se prononcer, mais pouvait plus tard punir le Saint-Siége de trop de hâte s'il se laissait intimider par la parole menaçante des envoyés de Carloman, Jean VIII crut prudent et sage de temporiser. Sur son refus d'obtempérer aux vœux impérieux et pressans de Carloman, les émissaires de ce prince perdent toute mesure à l'égard du pontife. Aux menaces succèdent les effets : secondés par les ducs de Toscane et de Spoletti, ils s'assurent de la personne de Jean VIII, et le tiennent sous bonne garde et comme en une étroite prison (1). Ils espèrent, par ces mauvais traitemens, lasser sa constance et arriver à leur but; mais leur colère s'use en vains efforts : le pape résiste; Rome et l'Italie sont bientôt instruites de la brutale violence dont est victime le chef de la chrétienté; un cri unanime de menace et d'indignation s'élève partout où en parvient la nouvelle; enfin Rome éclate, elle s'arme : on marche contre les geôliers du pontife, qui n'ont que le temps de se soustraire, par une prompte fuite, à de dures représailles.

(1) GIULINI. — MURATORI.

Mais à peine sorti de ce péril, le pape en vit surgir un plus imminent, plus redoutable encore. Les Sarrasins reparurent aux portes de Rome. A la veille d'une ruine inévitable, Jean VIII, qui n'avait ni le génie ni les ressources de Léon IV, fit, mais avec moins de honte qu'un roi de France, ce qu'avait fait naguère Charles-le-Chauve : il traita avec les infidèles pour arracher aux dernières horreurs la ville de Rome, qu'il n'était ni dans sa puissance, ni dans sa mission de défendre par les armes ; et il convint de payer aux bandes musulmanes vingt-cinq mille marcs d'argent chaque année. Cette convention n'était qu'une trêve dont les conditions devaient toujours augmenter de rigueur à mesure que le Saint-Siége verrait s'affaiblir et se retirer l'appui que lui avaient créé l'épée et la politique de Charlemagne.

Jean VIII comprit toute la portée critique d'une telle situation. Déjà on était loin du temps où, sur un simple appel des populations envahies, un roi de Lombardie, Pepin, Bernard ou Louis II, marchait en toute hâte contre les barbares ; un monarque portait bien encore ce titre, mais il habitait une contrée lointaine ; d'ailleurs ce prince qui vivait au fond d'une cour de Germanie, c'était Carloman, et l'on sait les droits

récens qu'avait acquis Jean VIII à sa bienveillance.

Depuis long-temps on s'était déshabitué à Rome de tourner les regards vers le Bosphore dans un moment de péril; il ne restait donc au pape, en ces graves conjonctures, qu'à s'adresser à la cour de France. Sentant le besoin de s'assurer par lui-même des dispositions du fils de Charles-le-Chauve et de ce qu'il peut en attendre de secours, Jean VIII part inopinément pour ce royaume, annonçant à Louis-le-Bègue et aux évêques de France, d'Allemagne et d'Italie, que son dessein est d'y tenir un concile universel, pour remédier aux maux extrêmes de l'Église.

D'abord le pontife se rend à Arles (1). Boson l'y reçoit avec la plus grande pompe et y prépare, par ses flatteries, le succès d'une partie des ambitieuses vues qu'il nourrit en secret.

De cette ville, le pape se dirige vers Troyes en Champagne, où le roi de France est retenu par une maladie.... C'est là que Jean VIII convoque son concile. Le faible fils de Charles-le-Chauve n'avait été reconnu roi de France qu'après avoir promis aux évêques de faire jouir le

(1) Ann. 878.

clergé des biens et des priviléges dont il jouissait sous Louis-le-Débonnaire.

Auprès de cette puissance déconsidérée, le pape fugitif oublie qu'il est venu en suppliant, et croit pouvoir parler d'un ton d'autorité et exhaler des menaces. Bien que trente prélats seulement se soient rendus au concile qu'il a convoqué et annoncé comme devant être universel, Jean VIII y fait des lois générales, y affecte de traiter en maître les souverains eux-mêmes, et publie le fameux canon qui porte *que les puissances du monde n'auront jamais la hardiesse de s'asseoir devant les évêques s'ils ne l'ordonnent.*

Rappelant que quelques rois carlovingiens ont été sacrés par des papes à Ponthion, il décide Louis à recevoir, comme roi de France, l'onction sainte de ses mains; mais il échoue complètement dans ses instances auprès de ce prince, pour lui faire accepter la couronne impériale et celle de Lombardie.

Louis-le-Bègue, aussi malade et moins ambitieux que Carloman, repousse cette double tentation, comme une source pour lui d'embarras et un surcroît de soucis. Quant au secours qu'il est venu demander, Jean VIII n'obtient que de ces promesses vagues, de ces paroles évasi-

ves qui, dans des négociations de ce genre, équivalent à un refus formel. Le pape, déconcerté par ce double échec de ses démarches, ne reprit qu'avec anxiété le chemin de l'Italie, où il avait à craindre la vengeance de Carloman et de nouvelles exactions de la part des Sarrasins.

Le clergé d'Italie venait lui-même de se montrer hostile en ne se rendant pas au concile de Troyes. Ce clergé redoutait la colère de Carloman qui, du fond de la Germanie, avait toujours l'œil ouvert sur la péninsule italique qu'il traitait en maître, et sur les démarches de Jean VIII auprès du roi de France.

Les évêques d'Italie avaient encore un autre puissant motif d'appréhension... Tous avaient été sourds à l'appel de Charles-le-Chauve, lors de la dernière apparition de cet empereur à Pavie; tous avaient souhaité, préparé peut-être le succès de Carloman. Quel accueil le fils de Charles-le-Chauve leur aurait-il fait dans son royaume s'ils avaient osé y paraître? N'eût-il pas été imprudent de se mettre à la merci d'un roi qui croyait avoir à venger sur eux la honte et peut-être la mort de son père? Par ces motifs, Ansperto, ce fier archevêque de Milan, crut devoir ne point quitter son siége pour se rendre au concile de Troyes. Ainsi pensèrent et

agirent à son exemple tous les évêques d'Italie.

Quant à ceux d'Allemagne, il est à croire que l'influence de Charles de Suabe et de Carloman fut plus forte que la voix et les menaces du pontife de Rome : tous s'abstinrent de paraître au concile.

Il vint à la pensée de l'ambitieux Boson de faire tourner à son profit les perplexités qui agitaient l'esprit de Jean VIII.

Le décret de Charles-le-Chauve, sur la successibilité des charges et des dignités publiques, avait été un legs funeste pour son héritier au trône de France. L'ambition des grands n'en était devenue que plus insatiable, et les débiles mains de Louis-le-Bègue, incapables de saisir l'épée pour réduire les mécontens, avaient mis le royaume en lambeaux. Dans ce démembrement dont nous aurons bientôt l'occasion de nous occuper, Boson, déjà duc ou comte de Provence, avait fait ajouter à ses possessions, le beau duché de Bourgogne (1).

(1) Président HÉNAULT, *Hist. de France*, ann. 877, *règne de Louis II*, T. Ier. Giulini croit, au contraire, que Boson ne s'empara de la Bourgogne qu'après la mort de ce prince. Notre opinion est qu'il obtint le *duché* de Bourgogne des bontés ou plutôt de la faiblesse de Louis-le-Bègue, et qu'il s'en fit proclamer *roi* sous le règne des deux fils de ce monarque.

Boson voulait plus encore : voici le langage qu'il pouvait tenir et qu'il tint probablement à Jean VIII pour arriver à ses fins : « Le roi de » France a dédaigné ou craint d'accepter la cou- » ronne d'Italie. Y eût-il consenti, quel fruit » en aurait retiré le Saint-Siége? Débordé par » les grands de son royaume, faible de carac- » tère aussi bien que de santé, Louis est affaissé » sous le poids de la couronne de France et de » ses maux physiques. S'il vit, il n'y a aucun » secours à attendre de lui; s'il meurt, ses en- » fans, jeunes et inexpérimentés, se partage- » ront ce royaume morcelé, et seront encore » moins que le père en position de protéger » Rome contre ses ennemis.

» Si de la France les regards se tournent » vers la Germanie, on trouve Carloman que » Jean VIII a offensé, et que d'ailleurs le déla- » brement de sa santé rend aussi incapable que » Louis de France ou ses enfans, de venir en aide » au Saint-Siége.

» Restent les deux autres fils de Louis-le-Ger- » manique; Louis II, trop prudent et trop pa- » tient dans ses vues pour les compromettre par » une démarche prématurée; et Charles de » Suabe, que son impuissance et sa nullité ont » protégé contre l'ambition de Carloman qui

» l'aurait dépouillé s'il avait osé se montrer » audacieux, mais que l'on soupçonne toutefois » de jeter furtivement un regard de convoitise » sur la Lombardie, depuis que la mort s'ap- » proche de Carloman. Or, quel appui le Saint- » Siége aurait-il à se promettre de ce monar- » que imbécile?

» Dans cet état de choses, un prince tout » dévoué aux intérêts de Rome, un prince déjà » maître d'un tiers de la France et que le pape » proclamerait roi de Lombardie, ne pourrait-il » pas être un puissant bouclier contre les enne- » mis de l'Église? Ce prince, c'est Boson : déjà » il tient la Provence et la Bourgogne sous son » autorité; cet État, accru de tout le pays des » Lombards, deviendrait une puissance formi- » dable... et nul ne semble avoir plus de droits » à invoquer pour l'obtention de cette couronne, » et plus de chances de réussite que Boson. Il a » été *duc* de Lombardie ; sa femme est la fille » de Louis II dont le souvenir est gravé au fond » de tous les cœurs lombards. L'impératrice » Angilberge a conservé des amis dans ce royau- » me; ses froideurs pour Boson ont cessé du » jour où il lui a fait entrevoir une couronne de » reine sur le front de sa fille. Que Jean VIII se » joigne à Angilberge, à Boson, pour assurer le

» succès de cette grande entreprise, et Rome » n'aura pas d'ami plus dévoué, plus soumis à » ses ordres et plus capable de prendre en main » sa défense. »

Jean VIII, avec cette inconséquente légèreté qui fut le cachet de bien des actes de sa vie, ne doute pas de la complète réussite des projets de Boson ; il lui promet de le seconder, le proclame hautement son fils adoptif, espérant par là presser le dénoûment de cette intrigue, et il écrit à tous les souverains pour leur donner avis de sa décision... Il nous est resté son épître à Charles de Suabe, dans laquelle on remarque le passage qui suit : « Nous avons trouvé bon » d'adopter comme fils le glorieux prince Boson, » pour lui laisser la gestion et le soin des *inté-* » *rêts temporels de ce monde*, et ne nous plus » occuper que des choses de Dieu. Ainsi, je vous » conseille de vous contenter des limites de vo- » tre royaume et de vivre en paix ; car nous ex- » communions, pour le présent et pour l'avenir, » quiconque oserait tenter de se prononcer con- » tre notre bien-aimé fils en question (1). »

Le souverain pontife écrivait en même temps à l'impératrice Angilberge : « J'ai trouvé, à Ar-

(1) *Epist.* 110 *Johan. VIII papæ*, anno 878.

» les, le prince Boson, votre gendre, et votre
» fille Hermengarde, que nous nous proposons,
» avec l'aide de Dieu et sauf notre propre hon-
» neur, d'élever de toutes manières aux grades
» les plus hauts et aux premières dignités de la
» terre (1). »

Angilberge, à la réception du message de JeanVIII, se hâte de quitter le couvent de Brescia pour aller sonder les esprits de ses anciens sujets de Lombardie. Mais la veuve de Louis II n'avait pas emporté dans sa retraite les mêmes regrets qu'avait laissés la mort de l'empereur. L'avarice connue d'Angilberge et son inflexible orgueil lui avaient fait autant d'ennemis que les vertus et les exploits de Louis II avaient conquis de cœurs à ce monarque. C'était donc un triste concours à invoquer que celui de l'impératrice.

Les souvenirs conservés à la mémoire de Louis II étaient neutralisés pour sa fille elle-même, par le souvenir plus récent de sa fuite avec Boson et de la mort prématurée de la première femme de ce duc ; meurtre trop accrédité, et dont la responsabilité pesait aussi sur celle que l'on accusait au moins d'en être la cause, si elle n'en était pas la complice.

(1) *Epist.* 92, *ejusd. pap.*

Nous avons vu déjà ce que l'administration de Boson, le désordre de sa vie et la dernière catastrophe qui signala sa présence en Lombardie, avaient laissé de tristes impressions chez ce peuple ; ainsi, à tous égards, Boson s'abusait ou cherchait à tromper le pape sur ses chances de succès auprès des Lombards.

Jean VIII, à son départ de France, ordonne, par une circulaire du 1er septembre (1), à tous les princes, évèques, archevêques et primats italiens, de se porter à sa rencontre jusqu'au Mont-Cenis. Son attente est encore cette fois trompée comme pour le concile de Troyes ; personne ne répond à son appel... Outré de ce mécompte il se rend à Turin, où personne encore ne vient au devant de lui.

De là le pape se dirige, toujours plus irrité, sur Pavie, et enjoint à l'évêque de ce diocèse de lui rendre les honneurs dus à un souverain pontife, *quelqu'effort*, lui écrit-il, *que puisse faire, pour vous détourner de ce devoir, Ansperto, archevêque de Milan* (2). *Jean*, évêque de Pavie, n'ose braver cet ordre et se porte à la

(1) GIULINI, T. Ier, lib. VII, pag. 381, ann. 878. — VERRY, T. Ier, pag. 109.

(2) GIULINI, T. Ier, liv. VII. *Lettre de Jean VIII à l'évêque de Pavie.*

tête de son clergé au devant du pape qui, à peine rendu dans cette capitale, y convoque, pour le 2 décembre, un concile où il appelle de nouveau les évêques de Lombardie et les seigneurs laïcs de ce royaume. « Je suis émerveillé, écrit-» il à *Suppone*, duc de Milan (1), qu'ayant » appris que nous étions dans le ressort de » votre administration (*in tuos honores*), vous » n'ayez pas aussitôt couru à notre rencontre. » Nous voulons bien ne pas accuser votre cœur, » et n'imputer ce tort qu'à la seule crainte de » déplaire à *votre seigneur* (*Carloman*); c'est » pourquoi nous vous pardonnons; mais hâtez-» vous, toute affaire cessante, de répondre à » notre convocation, et engagez à en faire au-» tant tous ceux à qui nous avons adressé, dans » le même but, des lettres apostoliques. »

Ce concile avait pour prétexte apparent le règlement de plusieurs affaires de l'Eglise; les personnages convoqués y virent d'autres desseins que faisaient soupçonner les secrètes menées d'Angilberge et qu'accusait assez hautement la présence de Boson et de sa femme à Pavie... L'ordre de Jean VIII reste cette fois encore sans effet; aucun évêque, aucun seigneur

(1) GIULINI, *ibid.*

ne se rend au concile. Le pape, après ce nouvel outrage, s'empresse de reprendre le chemin de Rome. De leur côté, Boson et sa femme n'ont pas moins de hâte de retourner en Provence. L'année suivante, le concile de Mantes dédommagea de cet échec le couple ambitieux, en créant pour Boson le royaume de Bourgogne et de Provence.

Oublieux de ses récentes querelles avec les fils de Louis-le-Germanique, ou croyant, au moyen de quelques obséquieuses avances, leur faire jeter le voile de l'oubli sur ses imprudentes démarches, d'abord auprès du roi de France, puis en faveur de Boson, Jean VIII, de retour à Rome, écrit aux trois frères, et montre en perspective la couronne impériale à chacun d'eux, en retour de son amitié et d'une protection efficace contre les Sarrasins. Mais Carloman n'avait plus qu'à faire un éternel adieu aux grandeurs comme aux misères d'ici-bas, qui sont vues de tous du même œil, quand va s'ouvrir la tombe.

Louis convoitait la portion de l'Allemagne que la mort prochaine de son frère aîné semblait devoir laisser sans maître, Carloman n'ayant pas de fils légitime. Ce lot était plus sûr à ses yeux que le trône d'Italie, offert par un pape sans autorité.

En adroit politique, Louis, dans une conférence qu'il s'était ménagée avec Charles pour s'entendre sur le partage futur des États de leur frère mourant, avait su dissimuler au roi de Suabe le peu de stabilité de la couronne de Lombardie, et lui faire agréer cette chanceuse candidature, en échange de la Bavière qu'il se réservait. Mais pour se venger des torts et de la duplicité de Jean VIII, les deux frères convinrent entr'eux que l'influence de Rome n'entrerait pour rien dans cet arrangement amiable. Les fils de Louis-le-Germanique répondirent donc par le silence du dédain, aux pressantes instances du pontife.

Jean VIII, secrètement prévenu de cette convention qui blesse son orgueil et ce qu'il appelle ses droits, ose tenter d'en conjurer les effets ; se fondant sur le faible état de santé où languit Carloman, il déclare hautement que la couronne d'Italie doit être le partage d'un prince plus digne et plus capable de la porter. Pour aviser à ce choix important, il convoque à Rome un concile pour le mois de mai. L'archevêque Ansperto y est impérativement appelé, avec injonction formelle de ne reconnaître aucun roi de Lombardie sans le consentement préalable du Saint-Siége. Ansperto ne tient pas plus compte

de cette nouvelle convocation pour un troisième concile que de celles qui l'ont précédée. Quant à la défense de ne reconnaître de roi de Lombardie que l'élu de Rome, l'orgueilleux prélat fait répondre au pape que le titre de roi d'Italie est distinct de la dignité d'empereur, et que si la couronne impériale *doit venir* du Saint-Père, il n'en est pas de même de la couronne d'Italie, dont lui, archevêque de Milan, ou plutôt la diète du royaume qu'il préside, *a droit de disposer* (1).

Offensé de cette réponse altière, Jean VIII frappe Ansperto d'excommunication, et annonce qu'il ne lèvera l'interdit que quand l'archevêque rebelle aura fait amende honorable, soit en se présentant lui-même au Vatican, soit en expédiant à Rome un émissaire chargé des expressions de son repentir et de sa soumission... Ansperto ne s'émeut nullement de la colère du pontife ; il reste tranquillement à son siége et n'expédie aucun émissaire à Rome.... Le pape écrit alors au clergé milanais qu'Ansperto, s'étant rendu indigne du siége épiscopal par sa désobéissance, les évêques suffragans doivent être convoqués pour procéder à l'élection d'un nouvel

(1) GIULINI, T. I[er], lib. VII.

archevêque (1). Personne n'obéit à cet ordre et Jean VIII n'ose plus insister (2).

Cependant, inquiet de toutes les intrigues du pontife qui, dans sa colère, laisse percer l'intention de livrer l'Italie à la cour de Constantinople plutôt que de la voir tomber en partage à un prince qui dédaigne son concours, Charles de Suabe se décide à partir pour la Lombardie, et à s'assurer de cette couronne que ne peut plus espérer de ceindre le front mourant de Carloman.

Jean VIII, hors de lui-même à cette nouvelle, envoie en toute hâte deux évêques auprès d'Ansperto qu'il vient d'excommunier; ces prélats sont chargés de rappeler à l'archevêque les récentes injonctions de Rome, d'employer les menaces, et, au besoin, les prières et les promesses pour le ramener à l'obéissance. Ansperto, pour échapper à ces nouvelles persécutions, fait fermer sa porte à l'approche des envoyés du souverain pontife. Une lettre de Jean VIII lui-même nous fournit ces incroyables détails, et nous apprend (3) que les légats furent contraints

(1) *Epist. pap. Joah. VIII*, 21, 222.
(2) GIULINI, T. Ier, liv. VII, p. 885 et 411. — VERRY, T. Ier, p. 110.
(3) *Epist.* 126, *Legatos.... non suscipient, præforibus,*

d'expliquer le but de leur mission, à *travers la porte* du salon épiscopal.

Charles, sur ces entrefaites, arrive à Milan : Ansperto, en dépit des prohibitions et du courroux du Saint-Siége, convoque la diète générale du royaume et proclame ce prince, roi de Lombardie (1).

Ce couronnement de Charles de Suabe précéda de quelques mois la mort de Carloman (2) qui, ainsi de son vivant, eut un successeur au trône de Lombardie, comme Charles-le-Chauve, vivant encore, l'avait eu dans la personne de Carloman lui-même.

portæ dici tibi nostræ communicationes verba facientes, etc. (GIULINI, T. I[er], liv. VII. — VERRY, T. I[er], p. 109 et 110.)

(1) Vers la fin d'octobre, ou vers le commencement de novembre de 879. (MURATORI, T. V, p. 128.)

(2) Carloman, d'après les annales de Fuldes, serait mort le 22 mars 880.

CHAPITRE II.

Le pape Jean VIII et l'empereur d'Orient. — Photius reconnu patriarche. — Il dupe le Saint-Siége. — Mort de Louis-le-*Bègue* et de Carloman de Bavière. — Conflit d'ambitions. — Charles-le-*Gros.*—Jean VIII le sacre *empereur.*—Premières victoires de ce monarque. — Il quitte l'Italie. — Mécontentement de la Péninsule. — L'archevêque Ansperto. — Ses bienfaits. — Sa mort et celle de Jean VIII. — Charles-le-Gros s'empare de la couronne de France. — Le fardeau de l'empire est trop lourd pour sa faiblesse.— Nouveaux progrès de la féodalité en France et en Lombardie. — Les ducs de Bénévent se donnent aux empereurs grecs. — Bérenger de *Frioul.*— Guy de *Spoletti.* — Commencement de la rivalité de ces deux ducs célèbres. — Luitward, ministre de l'empereur. — Sa puissance. —Sa chute.— Déchéance de Charles-le-Gros. —Sa mort.

— *De* 879 *à* 888. —

Tout en Occident déjouait les espérances de Jean VIII. Les Sarrasins menaçaient Rome. La cour de France dédaignait ses offres et lui refusait ou ne pouvait lui accorder le secours qu'il demandait. Les cours d'Allemagne lui étaient hostiles. Son propre clergé méprisait ses ordres et ses censures.

Ce pontife n'avait pas attendu d'être réduit à cette extrémité pour songer à détruire, au besoin, l'œuvre des papes Étienne et Léon, et à

rejeter Rome et l'Italie sous la puissance de Constantinople.

Basile tenait toujours les rênes de l'empire du Bosphore. Ce prince avait réduit tous ses ennemis d'Orient; ses flottes naviguaient, respectées et redoutables, le long des côtes de l'Italie. Jean VIII pouvait espérer de trouver dans ce prince un appui contre les infidèles, aussi bien que contre les rois de la chrétienté qui se montraient hostiles. Aussi, tandis qu'il négociait avec le roi de France, tandis qu'il offrait à Louis-le-Bègue, à Charles-le-Gros et à Carloman, la couronne impériale; tandis qu'il agissait ouvertement en Italie en faveur de Boson et contre l'intérêt de ces mêmes princes, ses légats traitaient avec l'empereur d'Orient. En retour des bons offices qu'on réclamait de ce monarque, les envoyés de Rome lui laissaient entrevoir la destruction de l'empire d'Occident et le retour de l'Italie sous la domination de Constantinople.

Un motif apparent servait à couvrir ces honteuses intrigues.

Bogoris, roi de Bulgarie, cédant aux instances de sa femme qui était chrétienne, s'était, depuis quelques années, converti à l'exemple de Clovis et d'Egbert; et, comme ces deux rois,

il avait entraîné ses peuples dans sa nouvelle croyance. De graves disputes s'étaient élevées entre Constantinople et Rome, pour savoir de quel patriarcat ressortirait cette nouvelle province. La décision dépendait de Basile, qui avait pour lui la force et l'autorité. Les Russes ayant suivi l'exemple des Bulgares, le patriarche Ignace avait étendu sa juridiction sur ce peuple comme sur la Bulgarie. Jean VIII protesta contre ces prétentions, surtout à l'égard des Bulgares.

Quand les légats arrivèrent à Constantinople, le vertueux Ignace était mort, et l'adroit Photius avait usé de tant d'artifices auprès de l'empereur Basile, qu'il était parvenu à rentrer en grâce et à reprendre possession de l'Église patriarcale. Photius gagna les envoyés du pape; il écrivit à Rome, et fit écrire l'empereur lui-même, pour que Jean VIII l'agréât comme légitime patriarche. Il était devenu tout puissant à la cour de Basile; son orgueil s'humiliait devant le pontife romain dont il reconnaissait la suprématie, en lui demandant comme une grâce de sanctionner sa réintégration. Il faisait, du reste, dépendre de cette complaisance de Rome, la décision à intervenir sur la question des Bulgares, et l'envoi des secours dont l'Italie avait besoin contre les ravages des infidèles.

Jean VIII, sans s'arrêter à la crainte de paraître, en reconnaissant Photius, condamner la sage conduite de ses prédécesseurs, approuve le rétablissement de l'audacieux sectaire (1), sous la condition expresse toutefois, que la juridiction de la Bulgarie sera rendue au Saint-Siége, que Photius fera amende honorable devant un concile, et qu'on enverra les secours promis. Le pape déclare en même temps, que tous évêques ou clercs qui refuseraient de communiquer avec le nouveau patriarche, seront, après trois admonitions, déclarés excommuniés.

Photius, dès le mois de novembre (879), assemble le concile où, selon les lettres du pontife de Rome, il doit faire le désaveu de ses scandales passés. Trois légats du pape assistent à cette assemblée; mais c'est Photius qui la préside, et il se fait nommer dans tous les actes avant le souverain pontife. On y donne lecture des lettres de Jean VIII; mais on en supprime les articles relatifs au pardon que devait demander Photius, et à l'absolution que lui accordait le pape en raison de sa soumission et de son humilité. On ajoute à ces lettres des phrases à la louange du patriarche schismatique, et,

(1) Année 879.

dans une de ces audacieuses additions, on va jusqu'à féliciter l'empereur d'avoir fait violence à la modestie de Photius en le rétablissant même avant le consentement de Rome.

Les légats, soit qu'ils fussent corrompus par les présens du nouveau patriarche, soit que la crainte les retînt, ou que leur conduite leur fût tracée d'avance par Jean VIII, ne firent aucune observation contre ces altérations étranges. Le concile œcuménique, qui avait solennellement anathématisé et déposé Photius, fut cassé par les mêmes évèques qui avaient prononcé cette déposition, et les délégués du pape s'écrièrent en plein concile : *Si quelqu'un ne reconnaît pas Photius, que son partage soit avec Judas!* et le concile répondit par acclamations : *Longues années au patriarche Photius et au patriarche Jean!* Ainsi, jusque dans ce cri de ralliement et de fusion, Photius fut nommé avant le pape, et Jean VIII ne reçut pas d'autre titre que celui de patriarche, à l'égal du hardi sectaire.

L'orgueil du schismatique était las de s'être fait un instant violence; dès ce jour il affecta dans ses rapports avec le souverain pontife de Rome la plus parfaite égalité; bientôt après il invoqua de nouveau la suprématie de l'église de Constantinople. Quant aux promesses relatives aux

Bulgares, les légats, qui voulurent les rappeler, furent payés de belles paroles : la Bulgarie continua à demeurer sous la juridiction des Grecs.

Restait une dernière déception pour compléter toutes celles que s'était préparées Jean VIII par l'inconséquence de ses démarches. Une flotte grecque stationnait en vue de l'Italie. Le pape, assailli de nouveau par les Sarrasins, invoque son assistance ; mais la flotte, sous prétexte que les infidèles menacent aussi les côtes de l'empire, disparaît et reprend la direction du Bosphore. Jean VIII connut enfin par lui-même ce qu'on devait attendre des promesses des Grecs ; il en fut pour la honte de ses actes et de ses déceptions.

On s'explique par le récit de tous ces faits, les marques d'inconsidération que ce pontife dut rencontrer à chaque pas dans une voie constamment tracée par l'irréflexion et l'inconséquence. Les monarques, les peuples, le clergé, semblèrent s'entendre pour humilier cet homme qui cependant occupait le siége de saint Pierre; mais qui, travaillé par la même ambition que ses prédécesseurs, n'en avait ni la dignité, ni la patience, ni le génie.

Sur ces entrefaites, Louis-le-Bègue, roi de France (1), mourut, laissant pour héritiers

(1) Année 879.

Louis III et Carloman, ses deux fils, nés d'Ansgarde, sa première femme, qu'il avait répudiée.

Boson, beau-père du jeune Carloman, aida les deux frères à monter sur le trône, espérant que, pour prix de ce service, les deux nouveaux monarques ne porteraient ou n'oseraient élever aucun obstacle à son ardent désir de devenir roi. Ce fut alors qu'il fit établir en sa faveur, par le concile de *Mantes*, le royaume d'*Arles*, qui comprenait la Provence, le Dauphiné, le Lyonnais, la Savoie, la Franche-Comté et une grande partie de la Bourgogne.

Ce duc ambitieux s'était fait la part du lion. Les deux frères, mécontens de cette usurpation audacieuse, s'arment contre lui et appellent à leur aide Charles-le-Gros (1) qui, en ce moment, se trouvait en Lombardie et venait de s'en faire proclamer roi par Ansperto. Charles, craignant les secrètes menées de l'impératrice Angilberge pendant son absence, commence par la faire enlever de son couvent de *Sainte-Julie*, à Brescia, et l'exile en Allemagne; puis il passe les Alpes et se porte avec une armée nombreuse sur le théâtre de la guerre (2). Ses troupes, réunies à celles de Louis III et de Carloman, mettent en

(1) *Charles de Suabe*, appelé d'abord en Italie *Carletto*.
(2) GIULINI.

déroute l'armée de l'usurpateur dans plusieurs combats.

Boson est sauvé d'une ruine complète par une diversion de Carloman de Bavière, dont l'ambition, se réveillant un moment sur le bord de la tombe, vient injustement revendiquer une partie de l'héritage de Louis-le-Bègue.

Peu de temps après le roi de Bavière meurt. A l'annonce de cet événement, Charles-le-Gros, déjà maître de la Lombardie, juge le moment opportun pour conquérir la couronne impériale que ne pourront lui disputer ni les deux enfans qui occupent le trône de France, ni Boson qu'ont affaibli ses récentes défaites. Il repasse les Alpes avec son armée et se dirige en toute hâte sur Rome... Ce monarque ne pouvait y arriver dans des conjonctures plus favorables à son ambition.

Les Napolitains n'avaient obtenu la paix, ou plutôt une trève avec les Sarrasins, qu'à condition qu'ils se réuniraient à ces envahisseurs pour se porter contre Rome. Guaiferio, duc de Salerne, était entré dans cette ligue : Jean VIII, que l'Orient et l'Occident abandonnaient, se souvint un moment de l'énergique résolution de Léon IV, et osa affronter le péril des combats à la tête de quelques troupes que lui avait

amenées le duc de Spoletti. Ses premiers efforts avaient été couronnés de succès ; Guaiferio, gagné par le pape, s'était détaché de la coalition ; Naples même avait brisé quelques instans sa honteuse alliance ; mais ce résultat s'était obtenu par un crime, triste voie qui ne faisant atteindre qu'un but décevant, conduit au mécompte et au revers.

Voici le fait :

Sergius était duc de Naples ; les instances et les menaces du pape pour le détacher de la ligue ayant été vaines, l'évêque *Athanase*, frère de ce même Sergius, s'empare de sa personne, a la lâche barbarie de lui faire crever les yeux et de le livrer à Jean VIII, qui proclame le prélat fratricide, duc de Naples... Mais, traître à son souverain, bourreau de son frère, Athanase ne tarde pas à trahir Rome et à faire alliance avec les Sarrasins (1). La coalition, devenue plus que jamais puissante, attaque Bénévent, Capoue, Salerne ; elle menaçait d'envahir Rome, quand Charles de Suabe paraît devant cette capitale avec son armée : il offre ses secours à Jean VIII en échange de la couronne impériale.

Le pape le sacre et le proclame empereur (2).

(1) PUFFENDORFF, *Hist. de l'Univ.*, Tit. II, l. II, ch. II.
(2) Les *Annales de saint Bertin* croient que ce couron-

Charles marche aussitôt contre les infidèles, délivre de leur désastreuse présence les environs de Rome et les pousse jusqu'à Ravenne; mais de nouveaux et graves intérêts l'appelant au delà des Alpes, il interrompt tout à coup ses succès et retourne en Germanie.

Un tel départ, dans un moment aussi critique, était presque une défection pour la malheureuse Italie, qui se dégoûta plus que jamais d'une domination étrangère. Dès lors quelques seigneurs italiens osèrent concevoir la pensée de s'emparer de la souveraine puissance, et commencèrent à faire naître dans les esprits l'opinion que c'était là le seul moyen de remédier aux maux dont la Péninsule était accablée. Ce projet, nouvelle péripétie du drame historique qui nous occupe, devait recevoir, peu d'années après, son exécution.

Charles, pendant son séjour à Rome, était parvenu, dit Giulini, à réconcilier Jean VIII avec Ansperto, que le Saint-Siége, par un récent et

nement eut lieu le 25 décembre 880, jour de Noël. Le *cardinal Baronius* le reporte au jour de Noël de l'année suivante 881.

Muratori pense que cette solennité eut lieu dans l'un des deux premiers mois de l'année 881, mais il ne sait préciser ni le jour, ni même lequel de ces deux mois. (*Antiq. Italic.*, dissert. 8 et 41. — *Annal. d'It.*, T. v, p. 133 et suiv., ann. 880 et 881.)

dernier effort, avait vainement tenté de déposséder de son archevêché. Ce prélat était doué de rares vertus, de grandes qualités, et possédait des richesses immenses dont il fit le plus noble usage. Par ses soins et à l'aide de ses trésors, furent reconstruits, autour de Milan, les murs d'enceinte qu'avait élevés l'empereur Maximien, et qui protégèrent cette ville jusqu'à l'invasion de Barberousse, au XIIe siècle.

« Profitant, » dit le comte Verry, « de la faiblesse ou de l'absence des rois, Ansperto agit » lui-même en souverain bienfaisant et en restaurateur de sa patrie. Il releva le courage des » Milanais, et rappela dans la ville une grande » partie de la population que la terreur en » avait exilée. De cette époque, » ajoute le même historien, « date la renaissance de cette cité célèbre, qui ne recouvra toutefois son rang de » capitale de la Lombardie que deux cents ans » après (1). »

Sous l'habile et prévoyante administration d'Ansperto, les couvens, les abbayes, les églises, les hôpitaux, reprirent une nouvelle vie, par l'ordre, l'économie, la discipline qu'il sut y maintenir. Il aimait la justice et se montrait

(1) Comte VERRY, T. Ier, p. 3.

ferme et inébranlable dans ses résolutions : *Effector voti, propositique tenax,* ainsi que le dit son épitaphe conservée à Milan dans l'église de Saint-Ambroise (1).

Anselme, archidiacre de la métropole, fut le successeur d'Ansperto.

Jean VIII suivit de près au tombeau (2) son orgueilleux adversaire de Milan. Les annales de *Fulde* disent qu'il fut assassiné à coups de marteau ; l'histoire de l'Église ne parle pas de cette mort violente.

Selon Baronius, la condescendance ou plutôt l'étrange faiblesse de ce pape à l'égard de Basile et de Photius, aurait donné lieu à la fable de la *Papesse Jeanne :* la légèreté, l'inconséquence des actes de ce pontife, l'auraient fait appeler *Jeanne la Papesse.* Dans le même sens, les An-

(1) GIULINI, T. Ier, p. 366. — VERRY, T. Ier, p. 108.
La famille des *Confalonieri* de cette ville prétend compter ce prélat illustre parmi ses plus anciens membres.
Le comte Giulini croit la chose possible, probable même ; seulement cet historien ne pense pas que jamais Ansperto ait porté le nom de *Confaloniero.* Ce n'est que quelque temps après la mort de cet archevêque, que sa famille paraît avoir occupé la place de *Confaloniero* de père en fils, et en avoir pris le nom, comme nous l'avons remarqué pour les *Visconti ;* comme le firent aussi les *Capitani*, les *Gastaldi*, et plusieurs autres anciennes familles dont le nom, si ce n'est la véritable descendance, est venu jusqu'à nous.
(2) En décembre 882.

glais ont depuis appelé un de leurs rois, la *Reine Jacques.* De même, mais dans un sens héroïque et conséquemment tout opposé, fut poussé naguère en Hongrie ce cri d'enthousiasme si fameux : *moriamur pro rege nostro, Mariâ-Theresâ.*

Nous rapportons l'opinion de Baronius, en rappelant toutefois que le plus grand nombre des anciens partisans de cette fable honteuse, ont placé Jeanne entre Léon IV et Benoît III.

L'Italie, après le départ du nouvel empereur, était retombée dans ce déplorable état d'abandon où nous l'avons vue plongée quelquefois, mais à de rares intervalles, depuis Charlemagne. Plus que jamais elle fut délaissée par Charles-le-Gros, que la mort de Carloman de Bavière, de Louis III, et enfin de cet autre Carloman, fils de Louis-le-Bègue, avait rendu maître d'un des plus vastes empires qu'ait jamais réunis sous sa loi la couronne de France.

Un fils de Louis-le-Bègue et d'Adélaïde, sa seconde femme, *Charles,* âgé seulement de quatre ans, devait être l'héritier de ses frères ; mais les grands du royaume, gagnés par les largesses de Charles-le-Gros, excluent du trône le faible enfant, prétextant non seulement sa trop grande jeunesse, mais encore son état douteux

de fils légitime, attendu qu'il est né d'une seconde femme de Louis-le-Bègue du vivant de la première. Les armes et les arguties ne manquent pas quand on veut frapper qui ne peut se défendre. Charles-le-Gros se saisit donc de la couronne de France qui revenait à son neveu et la réunit à ses autres vastes possessions. Triomphe funeste, fortune trop immense pour le faible génie qui osa l'ambitionner. Charles se trouva empereur d'Occident, roi d'Italie, maître de toute la Germanie, de la Pannonie et de la France, à l'exception des provinces usurpées par Boson, mais qui du reste ressortaient encore en quelque sorte de sa souveraineté. La domination de ce monarque s'étendait en outre sur les contrées comprises entre les Pyrénées et l'Èbre.

Il fallait toute la force de Charlemagne pour soutenir le poids d'un tel empire qui écrasa Charles-le-Gros; et encore, en de semblables conjonctures, tout le génie du grand homme n'y eût peut-être pu suffire.

Dans la tourmente qui va envelopper et engloutir la puissance de Charles-le-Gros, il faut se garder d'attribuer tant de calamités à la seule faiblesse de ce malheureux prince. Il est, par intervalles, pour les peuples, pour les empires, des situations tellement compromises, des ten-

dances tellement entraînantes et irrésistibles, que nul effort humain ne semble capable de maîtriser ces situations et de refouler ce courant envahisseur auquel tout cède. Conquérir est chose moins malaisée que conserver après la victoire. Le génie d'un seul suffit pour la conquête, et encore faut-il que le conquérant n'ait pas de trop longs jours pour ne point survivre à l'éclipse de sa glorieuse étoile.... Après lui, viennent des successeurs plus ou moins à sa taille, sur la puissance desquels le temps et les choses humaines agissent de toute la force de leur action dissolvante. Le char lancé atteint par l'énergie de l'impulsion première, une certaine hauteur, mais au delà vient la pente où l'on descend, la pente telle que les années et les passions des hommes l'ont faite. On lutte d'une main plus ou moins exercée, parfois on parvient à ralentir un peu la marche, mais on marche, mais on descend toujours ; puis vient un moment où tout moyen de lutte, tout effort pour enrayer, tourne à mal et précipite le char vers l'abîme qui est là, béant, avide, terrible, inévitable. Vienne alors un homme quel qu'il soit : les rênes se briserônt aux mains du plus habile, du plus fort, et l'on roulera dans le gouffre si Dieu ne dit au char: ARRÊTE. Dieu ne le dit pas toujours,

sa sagesse veut que toutes nos passions portent leurs fruits; elle permet que toutes les utopies humaines aient leurs jours de triomphe, d'essai et de désillusions. Dieu a ses vues, que nous avouons humblement ne pas toujours comprendre; car, à travers ce long enchaînement de siècles où tout se bouleverse, se relève, se reconstruit et se brise pour se réédifier encore, une chose nous semble rester seule immuable, malgré tant de leçons, d'épreuves et d'amers désenchantemens, et cette chose, c'est la folie des hommes et leur stupide engoûment pour tout ce qui porte un cachet de nouveauté.

Charles-le-Gros avait imprudemment saisi le sceptre de Charlemagne dans une de ces crises décisives où nulle main ne peut plus le tenir sans péril, et où il échappe promptement à une main débile : situation critique, sans issue, désespérante ; les fautes de ses prédécesseurs, les malheurs du temps et les impérieuses tendances de l'époque ainsi l'avaient faite.

Charles-le-Chauve, en donnant le duché de France à *Robert-le-Fort*, bisaïeul d'*Hugues Capet*, et en rendant héréditaires les grandes charges de la couronne, avait non seulement fécondé, comme nous l'avons dit, le germe de l'effroyable confusion et des rivalités ambitieu-

ses qui menacèrent si près de son origine l'œuvre immense de Charlemagne; mais encore posé lui-même les premiers fondemens de la dynastie qui devait s'établir sur les ruines des carlovingiens. Les ravages toujours croissans exercés par les Normands en France, et par les Sarrasins en Italie, ne purent que compliquer cette désastreuse situation.

Un vent de tempête grondait donc en France contre la royauté carlovingienne ; là, l'heure du triomphe des grands vassaux était venue; l'horizon lombard était chargé de nuages non moins menaçans. Déjà Bénévent avait brisé le lien qui, depuis quelque temps, enchaînait en quelque sorte ce duché à l'empire des fils de Charlemagne. Les ducs de Bénévent s'étaient enfin ouvertement déclarés vassaux des empereurs grecs.

D'autres ducs ambitieux, forts de l'absence de Charles, s'essayaient par des luttes incessantes contre ses ministres ou ses émissaires, à braver son autorité, à ébranler un trône dont les marches cessaient de paraître infranchissables à leur audace.

Bérenger, duc de Frioul, et *Guy* (1), duc de Spoletti, se distinguaient parmi les plus puis-

(1) Ou *Guido.*

sans et les plus dangereux seigneurs du royaume de Lombardie. Nous verrons bientôt ces deux rivaux célèbres se disputer et occuper l'un après l'autre le trône impérial.

Guy ouvre le premier la tranchée. Ce n'était plus assez pour ce vassal altier que de tenir sous sa loi les duchés de Spoletti et de Camerino; sa fougueuse ambition lui marquait, dans un prochain avenir, un grand rôle à jouer au milieu de cet écroulement de l'empire colossal dont il comptait avec orgueil le fondateur parmi ses aïeux (1). Mais de puissans rivaux pouvaient lui barrer le passage : il lui fallait, pour en

(1) Les annales de Fulde et la chronique de Rheginon disent que *Guy* était fils de *Lambert*, son prédécesseur comme duc de Spoletti.

C'est une erreur.

Eremperto prouve que Lambert et Guy dont nous parlons, étaient tous les deux fils de Guy, duc de Spoletti. A la mort de leur père, Lambert, l'aîné des deux fils, hérita de ce duché. Bientôt ce prince mourut sans enfans, et eut pour successeur Guy, son frère. *

Muratori adopte cette opinion.

D'après cet écrivain, la parenté de Guy avec les rois carlovingiens n'est pas douteuse; mais Muratori ne saurait

* *Ughelli* transcrit un document de l'année 887, émané de *Théodose*, évêque de *Fermo*, où sont nommés tous les évêques du duché de Spoletti et de Camerino; pièce importante à consulter pour se rendre compte du territoire composant ce duché.

Rimini, *Fossombrone*, *Ancona*, *Camerino*, *Sinigaglia*, *Spoletti*, *Fano*, *Pesaro*, *Umana*, *Perugia*, *Osimo*, *Rieti*, *Cagli*, *Lodone* (non so che sia, dit Muratori), *Urbino*, *Nocera*, *Terni et Forli*. (UGHELLI, *Ital. sacr.*, T. II, *in Episc. Firman.* — MURATORI. T. V, p. 161, ann. 887.)

triompher, grandir de puissance et de force ; il lui fallait aussi, fût-ce même par des exactions et des scandales, occuper la renommée, pour que son nom, quand l'heure serait venue, eût déjà quelque éclat dans le monde. Les Sarrasins avaient reparu dans la campagne de Rome. Le pape appelle Guy à son secours. Le duc de Spoletti est sourd à la voix du saint Père, et traite, pour son propre compte, avec les Maures, afin de mettre son duché à l'abri de leurs dévastations. Il fait plus, on le voit tout à coup, à la tête d'une armée, fondre sur la *Pentapole*, et se rendre maître de la presque totalité de ces riches contrées que le pape tenait de la munificence des empereurs carlovingiens.

Le souverain pontife demande à Charles-le-Gros vengeance de cette brutale agression (1). « Ajournant toutes autres affaires de l'empire, » hâtez-vous, lui écrit-il, de revenir en Italie. » Dieu fasse qu'on vous voie non seulement à » Pavie, mais le plus près possible de nous ; car

préciser le chaînon d'où part cette filiation glorieuse qui fait de Charlemagne un des aïeux de Guy.

Le père Daniel dit, sans bien l'établir, qu'il était fils d'une fille de Pepin, roi d'Italie, fils de Charlemagne. (MURATORI, T. V, p. 165, ann. 888.)

(1) *Epist.* 279, ann. 882.

» telle est l'urgente nécessité du moment (1)...»

Charles envoie aussitôt des commissaires impériaux à *Fano*, ville de la Pentapole ; le pape va les y rejoindre. Par ordre de l'empereur, le duc de Spoletti est sommé de venir rendre compte de sa conduite. Guy méprise cet ordre, et brave les menaces d'un empereur dont le vain titre lui paraît désormais sans prestige comme sans autorité.

Charles-le-Gros, pressé par de nouvelles instances du pape, passe lui-même les Alpes; Guy, accusé d'avoir formé alliance avec les Maures et les Grecs, est mis au ban de l'empire pour crime de lèse-majesté. La présence de l'empereur intimide un moment les grands vassaux d'Italie que Guy croyait pouvoir compter parmi ses plus sûrs alliés, et enhardit en même temps ceux des princes italiens qu'une jalouse riva-

(1) Le pape écrivait en même temps (epist. 286) à Anselmo, archevêque de Milan :

« Dans ce malheureux pays, nous endurons, de la part » des païens aussi bien que des chrétiens criminels, des » persécutions telles qu'il m'est impossible de vous les dé- » crire.

» Entre autres actes innombrables de rapines, de dépré- » dations et de cruautés, un scélérat, lombard de nation, » agent de Guy, marquis de Spoletti, s'est emparé de » quatre-vingt-trois hommes, et leur a fait impitoyablement » couper les mains ; plusieurs de ces malheureux en sont » morts subitement. »

lité rend ennemis secrets du duc de Spoletti.

Le duc de Frioul, Bérenger, qu'importunent l'ambition et la renommée toujours croissante de Guy, accepte de l'empereur la mission de marcher avec ses troupes et l'armée impériale contre le duc rebelle. Guy, resté seul dans sa révolte audacieuse, quitte la Pentapole et même le duché de Spoletti où sa tête est mise à prix. Bérenger envahit une partie de ses États et se serait emparé de tout le duché, si la peste, qu'il rencontra dans sa course et qui se répandit bientôt dans une grande partie de l'Italie, ne l'avait contraint à la retraite.

Charles se hâte de déposséder Guy de ses États. Bérenger obtient une partie des dépouilles de son rival; quelques seigneurs, soupçonnés d'être les amis secrets du duc de Spoletti, sont aussi privés de fiefs et de bénéfices qui leur viennent de leurs ancêtres et que se partagent d'avides courtisans (1).

Cette violence qui, en d'autres temps peut-être, eût pris le nom d'acte de vigueur, sema de nouveaux germes d'irritation et de troubles, le bras qui portait ces coups étant trop débile pour en maîtriser les conséquences.

(1) MURATORI, *Ann. d'It.*, T. V, p. 147, ann. 883.

Adalbert, duc de Toscane et beau-frère de Guy, accueille le duc fugitif à sa cour qui devient un foyer de séditions et d'intrigues. De toutes parts l'orage grossit sur la tête de Charles. La rivalité qui divisait naguère les grands vassaux italiens, se fond bientôt dans une haine commune contre le joug étranger. Charles, effrayé de sa propre audace, parle de clémence et s'efforce d'attirer à sa cour de Pavie le duc de Spoletti. Guy, par un dernier reste de condescendance pour le titre d'*empereur* que, dans ses secrètes vues peut-être, il ne veut pas trop abaisser, consent à déposer (1) au pied du trône impérial quelques mots de repentir en échange de ses États qu'on a hâte de lui rendre.

De nouveaux ravages, commis par les Normands en Lorraine et dans la basse Germanie, forcent Charles à s'éloigner une fois encore de la Péninsule, et délivrent Guy de cet importun voisinage.

Sur ces entrefaites, le pape Marin Ier vint à mourir ; il eut pour successeur Adrien III. Quelques historiens affirment, sans le prouver, que ce pape, enhardi par l'impuissance des descendans de Charlemagne, osa publier deux bulles, dont l'une défendait aux empereurs de s'im-

(1) MURATORI, ann. 885.

miscer dorénavant dans l'élection des papes ; et l'autre qui, laissant pressentir la mort prochaine de Charles-le-Gros sans descendance masculine, avait pour but de déclarer les grands vassaux d'Italie aptes à prendre les rênes du royaume lombard et même de l'empire. Muratori exprime des doutes sur l'existence de ces deux actes.

Voyant les nombreux embarras suscités à Charles-le-Gros, Guy, qui un moment s'était fait l'ennemi des papes et l'allié des infidèles, sent que le temps n'est pas loin où le concours de Rome pourra devenir utile à son ambition secrète. Son attitude, d'hostile qu'elle avait été, devient obséquieuse et soumise à l'égard d'Adrien, dont il gagne la bienveillance au point que le souverain pontife l'appelle son *fils d'adoption* (1). Adrien avait en ce moment besoin de secours contre les Sarrasins qui infestaient les bords du Garigliano ; il demande l'assistance du duc de Spoletti. Guy prend les armes, attaque leurs retranchemens qu'il enlève ; il pille leur camp et passe au fil de l'épée tout ce qui n'a pu trouver un refuge dans les montagnes ; de là, le vainqueur marche sur Capoue qui se soumet à ses armes.

(1) Voir la lettre de *Foulques, archevêque de Rheims, à Adrien III*. (FRODOARD, *Hist. Remens.*, lib. IV, c. I.)

Anastase, ce frère barbare que nous avons vu joindre par un crime le titre de duc de Naples au titre d'évêque; Anastase, qu'un traité lie aux Sarrasins, envoie ravager les environs de cette place dès qu'il reçoit l'avis que le duc de Spoletti s'en est éloigné. Guy revient sur ses pas, son approche suffit pour délivrer les Capouans de ces bandes dévastatrices, dignes alliées des Maures.

Mais les actions de Guy ne sont pas toutes aussi méritoires. Eremperto raconte qu'*Aïon*, duc de Bénévent, s'étant rendu à Capoue pour conférer avec le duc vainqueur sur quelques difficultés qui avaient refroidi leurs relations, ce dernier eut la perfidie de le retenir prisonnier; que Guy parut ensuite sous les murs de Bénévent, en compagnie d'Aïon qu'il forçait de se montrer à ses côtés; que les Bénéventins, voyant ces deux princes ensemble et les croyant en bonne intelligence, se hâtèrent d'ouvrir leurs portes, et que les troupes de Guy, à l'aide de ce stratagème, s'emparèrent de la place sans coup férir. Pendant cette prise de possession, ajoute Eremperto, le duc de Spoletti, ayant toujours Aïon à ses côtés, courait employer auprès des habitans de *Sipunto*, la ruse qui lui avait livré la capitale; mais Guy n'est pas plutôt maî-

tre de cette autre place, que les habitans de Sipunto découvrent sa perfidie; le tocsin appelle aussitôt aux armes toute la population; Guy, réfugié dans une église, n'échappe à la mort qu'en remettant le prince Aïon aux mains de cette population fidèle, en promettant l'oubli de l'outrage qu'il reçoit et en prenant l'engagement, par serment solennel, de n'en jamais tirer vengeance (1).

Guy, heureux de se tirer de ce mauvais pas à si bon compte, reprit en toute hâte le chemin de son duché. Si sa gloire eut un peu à souffrir de cette triste mésaventure, son orgueil sut trouver un dédommagement dans l'étrangeté de l'épisode qu'il venait d'ajouter à une vie sur laquelle il voulait à tout prix jeter de l'éclat.

Bérenger, duc de Frioul, n'apportait dans ses desseins, ni moins d'ambition, ni moins d'audace, ni moins de persévérance pour en assurer le succès. Fils du duc *Eberhard* ou *Evrard*, et de *Ghisla* ou *Giselle*, fille de Louis-le-Débonnaire, il sentait son ambition et son énergie s'accroître de toutes les lâchetés des autres descendans de Charlemagne. Soumis à l'empereur quand il s'était agi d'abaisser un rival et de s'en-

(1) EREMPERT., *Hist.*, cap. LVIII. — MURATORI, *Annal. d'It.*, T. V, p. 157.

richir des dépouilles du duc de Spoletti, il ne tarda pas à braver l'empereur lui-même et à l'attaquer dans la personne de son ministre favori, quand le prétexte de venger une injure vint donner un libre cours à son impatience d'un joug que chaque jour lui rendait plus pesant.

Voici, d'après les annales de Fulde, ce qui donna lieu à cette première explosion.

Luitward, que Charles-le-Gros avait élevé des derniers rangs à l'évêché de Vercelli, et à la dignité de ministre archi-chancelier, s'était asservi son maître, au point d'être plus puissant que lui dans l'empire. C'était Luitward que l'empereur avait chargé, dans le temps, d'engager Adrien III à se rendre à une grande diète convoquée à Worms, dans le dessein, dit-on, de faire reconnaître Bernard, son fils naturel, pour son héritier. La mort d'Adrien empêcha seule ce voyage, auquel la persuasive éloquence de Luitward avait déterminé le pontife romain.

Etienne V, successeur d'Adrien, ayant été consacré avant d'avoir obtenu le consentement de l'empereur, Charles s'était irrité de cet oubli de sa prérogative, et ce fut encore Luitward qu'il envoya avec quelques autres évêques à Rome, pour déposer Étienne. Luitward calma

l'irritation de l'empereur en lui persuadant, à son retour, que l'élection avait été canonique et unanime, et qu'elle était régulière puisqu'elle avait eu l'approbation de l'archevêque de Milan, ministre impérial. Charles, apaisé par le rapport de Luitward, qui peut-être dans ce conflit s'était plus préoccupé de sa dignité d'évêque que de son caractère d'archi-chancelier de l'empire, se désista de sa menace.

Le crédit de Luitward allait toujours grandissant ainsi que sa puissance. L'envie, cette triste commensale de tous les rangs et de toutes les conditions humaines, l'envie grandit avec la fortune du favori et multiplia contre lui les plus graves inculpations.

On l'accusa, entr'autres griefs, de contraindre les plus illustres familles d'Italie et d'Allemagne, à donner leurs filles en mariage à ses parens dont il cherchait vainement à voiler la basse origine par l'éclat de sa faveur. Le rapt et la violence lui faisaient, disait-on, justice des refus.

On raconte qu'une fille d'*Unroco*, prédécesseur et frère de Bérenger, duc de Frioul, ayant été, par les ordres de ce ministre dictateur, enlevée de force du couvent de *Sainte-Julie* de Brescia, pour devenir l'épouse d'un neveu de Luit-

ward (1), Bérenger saisit cette occasion pour courir aux armes et se jeter à la tête de ses gens de guerre dans les seigneuries de l'audacieux prélat, et qu'il y porta la dévastation.

Mais, comme pour le duc de Spoletti, l'autorité expirante de l'empereur devait une fois encore obtenir sur le duc de Frioul un stérile triomphe. Bérenger, par l'ordre de Charles-le-Gros, adressa quelques paroles d'excuses à Luitward, après toutefois lui avoir repris sa nièce, et il dut indemniser le puissant ministre par des présens dont l'envie et la haine se hâtèrent de demander compte à l'insolent favori.

Luitward, par l'humiliation qu'il avait fait subir à Bérenger, espérait avoir plus que jamais assuré sa puissance et sa supériorité sur les grands vassaux de l'empire. Cette espèce de triomphe fut le terme de sa fortune. Toutes les rivalités entre les grands vassaux firent trève et se turent un moment pour faire faisceau contre l'homme qui prétendait tout niveler au dessous

(1) Les chroniques de l'époque rapportent que les religieuses du couvent de *Sainte-Julie* ayant, lors de l'enlèvement de la fille d'*Unroco*, adressé à Dieu leurs plaintes et leurs prières, le neveu de Luitward, à qui elle devait être livrée, fut frappé de mort la nuit même de ses noces, et que leur jeune compagne rentra innocente et pure dans leur pieux asile.

de lui et tout fouler aux pieds; tous ces orgueils blessés se liguèrent pour faire de cet orgueil dominateur un grand holocauste à leur jalousie toujours croissante et à leur haine long-temps comprimée.

La faiblesse de la santé de Charles et la préoccupation d'esprit qu'exigeait la conduite d'un empire trop vaste pour lui, avaient influé sur les facultés mentales de ce prince. On profita de cette circonstance pour faire parvenir jusqu'à lui des accusations qui touchaient à son honneur et dont s'irrita sa fierté; on sema des insinuations infâmes à l'occasion de la confiance que l'impératrice accordait à Luitward. Charles, avec cette précipitation et cette brusque violence de tous les hommes faibles quand leur tête s'irrite, chasse son ministre sans rien examiner et le dépouille de ses honneurs.

Peu de jours après il fait comparaître l'impératrice *Richarde* devant son conseil, et déclare, à la grande surprise de toute l'assemblée, que depuis dix ans il n'a eu aucun commerce avec elle. L'étonnement redouble quand la princesse ajoute à cette déclaration de l'empereur, qu'elle n'a jamais partagé sa couche et qu'elle est restée vierge; elle fait l'offre, au moins étrange, de le prouver par le duel ou par l'épreuve du feu.

L'innocence de Richarde fut *reconnue* et proclamée; mais l'impératrice, fuyant une cour où l'on avait voulu la couvrir d'opprobre, se retira dans un monastère d'Alsace où elle mourut en odeur de sainteté.

L'audacieuse ambition et l'inflexible fermeté de Luitward avaient servi de bouclier à la faiblesse de Charles-le-Gros. Ce rempart tombé, les mille têtes de l'hydre féodale surgissent de ses décombres. La chute du ministre favori enhardit toutes ces ambitions de vassaux, à qui, pour les satisfaire, il faut au moins une couronne de roi. Le péristyle une fois franchi, on envahit le temple et l'on souille le sanctuaire.

Maintenant c'est l'empereur qu'on attaque; c'est à l'empereur qu'on demande compte de l'honneur de la France, livré aux Normands par un traité honteux; de cet honneur national si vaillamment soutenu dans les murs de Paris, malgré les horreurs de la famine et une effroyable contagion, par le comte *Eudes* et l'évêque *Goslin*, et que Charles a marchandé lâchement à prix d'or avec des barbares.

Tous les cœurs se soulèvent de mépris, la révolte se propage et devient générale. Les grands de la Germanie, profitant de cette fermentation qui agite la France et l'Italie, s'assemblent en

diète à *Tribur* près de *Magonça*, déposent Charles-le-Gros et élèvent à l'empire *Arnould* ou *Arnolphe*, bâtard de Carloman de Bavière (1).

L'empereur, dépossédé et réduit au plus complet isolement, va mourir dans une obscure retraite qu'offre à son infortune la compassion de *Lutber*, archevêque de Mayence.

Ainsi finit misérablement et flétri par le mépris de tous, ce prince qui, pour reculer les limites d'un empire déjà trop vaste pour son étroit génie, froissa l'équité, dépouilla un enfant de l'héritage de son père, et se fraya, par son aveugle ambition, la voie vers l'abîme qui s'ouvrit enfin sous ses pas pour l'engloutir.

(1) PUFFENDORFF, *Hist. univ.*, ann. 888.

CHAPITRE III.



Pourquoi nous datons notre deuxième époque de la venue de Carloman en Italie. — Le royaume de France est scindé en plusieurs royaumes. — On y reconnaît Arnolphe comme empereur. — Folle équipée de Guy. — Bérenger est proclamé roi de Lombardie. — Il fait hommage de sa royauté à Arnolphe et se reconnaît son vassal. — Bataille de *Brescia* entre Guy et Bérenger. — Trève. — Malheur des guerres civiles. — Les hostilités recommencent. — Dénombrement des deux armées. — Bataille de *la Trebbia*. — Horrible carnage de part et d'autre. — Guy, vainqueur, se fait à son tour couronner roi de Lombardie — Il offre comme Bérenger son hommage à Arnolphe.— Temporisation du roi de Germanie. — Résolution audacieuse de Guy. — Il part pour Rome.

— *De* 888 *à* 891. —

Ici, chaque pas dans l'histoire du continent européen, et surtout de la Lombardie, est un pas dans le chaos : puisse le récit que nous entreprenons, ne pas trop se ressentir de la confusion des faits !

Charles-le-Gros étant le dernier roi de France qui ait porté le titre d'empereur et de roi d'Italie, peut-être s'étonnera-t-on que nous n'ayons pas compris son règne dans la première époque de cette histoire.

Nous l'avons dit : le vrai point de départ d'une

ère nouvelle, et conséquemment de notre seconde époque, a dû être la venue de Carloman en Italie, et la prise de possession du trône lombard par ce prince *germain*. Le rapide passage d'un roi de France sur ce trône, ne nous paraît plus qu'un des incidens épisodiques, qu'une des nombreuses péripéties de ce drame nouveau, où s'opère en Italie la laborieuse transformation de la domination française en domination germanique.

D'ailleurs Charles-le-Chauve ne s'était emparé de la couronne de France qu'au détriment de la branche française des carlovingiens, représentée par son neveu, par celui qui va bientôt paraître dans l'histoire sous le nom de *Charles-le-Simple*. Charles-le-Gros régnait en *Suabe;* il était monarque *germain* quand il vint dans la Péninsule se faire proclamer roi de Lombardie. Ce règne appartient donc à la seconde époque, aussi bien que l'apparition sur la scène de tous ces princes italiens, français, germains, bourguignons, qui, presque tous du sang de Charlemagne, vont se disputer, sous l'influence, sinon toujours immédiate, au moins indirecte de la Germanie, l'empire et le royaume des Lombards.... De ces incidens nouveaux, de ces phases sanglantes et quelquefois glorieuses,

de ces étranges conflits, de ces luttes acharnées, surgira enfin, au x[e] siècle, la révolution mémorable qui va faire passer l'empire d'Occident et le royaume d'Italie aux descendans de ces sauvages Saxons que Charlemagne, fondateur de cette grande puissance, avait, cent douze ans auparavant, traînés en esclavage et impitoyablement décimés.

Arnolphe, à peine élevé au trône impérial (1) par l'assemblée de Tribur, où n'avaient assisté ni les seigneurs de France, ni les grands d'Italie, voulut faire reconnaître son autorité dans toute l'étendue de l'empire, et s'emparer même, à titre de roi, comme successeur de Charles-le-Gros, de la France et de la Lombardie. Mais l'Italie, mais la France, sont couvertes d'une foule de compétiteurs prêts à lui disputer les débris de cette puissance formidable.

Alain-le-Grand, continuateur de l'œuvre fondée sous Louis-le-Débonnaire par *Noménoé* en *Bretagne,* s'est fait roi de cette province.

L'*Anjou* se constitue en royaume sous *Ingelger,* tige de cette illustre maison.

Rodolphe (2), qui a pour père le comte *Con-*

(1) Ann. 888.

(2) Rodolphe était petit-fils de *Wilph* ou *Welff*, père de l'impératrice *Judith*, seconde fille de Louis-le-Débonnaire.

rad, et dont nous verrons plus tard le fils s'asseoir sur le trône de Lombardie pour bientôt après en descendre ; Rodolphe, l'aïeul de l'admirable Adélaïde qui sera l'héroïne d'un des épisodes les plus attachans de cette histoire ; Rodolphe se fait roi de la Bourgogne *supérieure* ou *Transjurane*, qui comprend la Suisse, les Grisons, le Valais, Genève et la Savoie.

Rainulphe, duc d'Aquitaine, érige en royaume les pays situés entre les Pyrénées et la Loire, et prend aussi le titre de roi.

Enfin, nous avons vu sous le règne des deux fils aînés de Louis-le-Bègue, la Provence et la Bourgogne, constituées en royaume en faveur de Boson. Ce prince étant mort depuis peu, avait eu pour successeur son fils *Louis* que nous verrons bientôt aller, lui aussi, au delà des Alpes, essayer pour son malheur la couronne impériale.

Au dessus de tous ces compétiteurs et de ces rois subalternes, s'élève le fier Odon ou *Eudes.* Ce glorieux défenseur de Paris contre les Normands, avait osé, à la mort de Charles-le-

Son père *Conrad*, était frère utérin d'Eudes et de Robert, qu'on va voir rois de France ; lesquels étaient fils de Robert-le-Fort, tige de la troisième dynastie. (Présid. HÉNAULT, T. Ier, 2e race, art. *Eudes*. Ann. 888.)

Gros, aspirer au titre de *roi de France*, espérant réduire, par la suite, tous ses rivaux à l'humble rang de ses feudataires. Et tandis que l'orgueilleux Eudes se faisait proclamer (888) roi par l'assemblée de Compiègne, et sacrer par Gauthier, archevêque de Sens, le troisième fils de Louis-le-Bègue, le jeune Charles, était encore exclu du trône, sous les vains et injustes prétextes qui déjà avaient fait échouer ses droits contre la fortune de Charles-le-Gros.

Tous ces princes français, on le conçoit, n'avaient pas ainsi morcelé ce beau royaume pour livrer les dépouilles de leur roi, de leur maître, du jeune Charles de France enfin, à un monarque étranger, à Arnolphe, bâtard de Carloman de Germanie. Mais à défaut de l'autorité directe, Arnolphe obtint de cette France mutilée, fractionnée, ce qu'il n'eût jamais osé lui demander et en attendre si elle était restée compacte et dans toute la force de son unité sous un seul et même souverain. Bien que la France n'eût pas été représentée à Tribur, les rois secondaires dont elle était parsemée, trop divisés entre eux, peu confians d'ailleurs dans leur propre puissance et dans leur force isolée, souscrivirent aux décisions de cette diète, et tous se hâtèrent de rendre hommage à Arnolphe en sa

qualité d'empereur. Le nouveau roi de France dut se résoudre à subir la loi commune. « Eudes, » qui n'a pas réuni les suffrages de toute la na- » tion, » dit le président Hénault (1), « est *cité* à » Worms par l'empereur Arnolphe, *qui est con-* » *tent de sa soumission et le laisse libre* posses- » seur de son royaume. »

Les Italiens, comme nous l'avons vu, n'avaient pas plus que les Français assisté à la diète de Tribur ; le choix d'Arnolphe comme empereur, était peu de leur goût ; mais ils ne songèrent pas, dans les premiers temps, à lui contester cette dignité ; seulement, comme en France, on ne voulut pas reconnaître l'autorité directe qu'Arnolphe affectait de s'arroger sur tous les royaumes qui avaient fait partie de l'empire d'Occident ; ce prince réclamait le droit de royauté sur la Lombardie, comme une des conséquences de son élévation à l'empire : on repoussa cette prétention... Carloman et Charles-le-Gros, comme rois de Lombardie, avaient paralysé dès le principe l'essor qu'eût pu prendre en Italie la domination germanique ; avant de s'établir sur les débris de la puissance des Français, cette domination directe devait passer par

(1) *Hist. chron.*, T. Ier, 2e race, art. *Eudes*. Ann. 888.

des épreuves, que d'ailleurs rendait inévitables la tendance générale des peuples et des grands à cette époque. Les races, remontant vers la diversité de leur origine, semblaient plus que jamais tendre à s'isoler, à se subdiviser ; partout, nous le voyons, se démembraient les grands royaumes, les sociétés se fractionnaient; le temps était aussi venu pour la Lombardie, d'essayer un moment de vivre de sa propre vie et de déchirer elle-même ses propres entrailles.

Nous avons dit que de tous les seigneurs d'Italie qui pouvaient convoiter la couronne lombarde, *Guy* et *Bérenger* étaient par leur habileté, leur puissance, et en leur qualité de descendans de Charlemagne, les deux seuls compétiteurs à qui s'offrissent, pour le moment, de sérieuses chances de succès. Étrangers il est vrai par leur origine, ils avaient cessé de le paraître aux yeux des Lombards eux-mêmes, qui s'étaient habitués, depuis au moins deux générations, à voir les familles de ces princes gouverner héréditairement les duchés de Frioul et de Spoletti.

Une collision terrible aurait infailliblement éclaté entre ces deux prétendans, au premier avis de la déposition et de la mort de Charles-le-Gros, si l'un d'eux, Guy, bercé des plus chi-

mériques espérances, ne s'était laissé entraîner par des conseils insensés et peut-être perfides ; car qui peut savoir si la politique de son rival ne les lui aurait pas secrètement ménagés. Quoi qu'il en soit, quant à la source de ces conseils, le duc de Spoletti, en apprenant les événemens de Tribur, court à Rome et ose se faire couronner roi de *France* par le pape, qui a la faiblesse de condescendre à ce vœu insensé. Guy franchit aussitôt les Alpes ; mais il les repasse bientôt après, une courte apparition à Metz lui ayant ouvert les yeux sur le néant de ses prétendus droits et de ses brillantes espérances.

Pendant cette folle équipée, Bérenger, resté seul et sans rival, maître du royaume des Lombards, se rend à Pavie (1) et y reçoit la cou-

(1) *Fiamma* et *Bonincontro Morigio* croient à tort que cette solennité eut lieu à MONZA. * Ce que dit Giulini à

* « Cette ville appelée d'abord *Modicia*, commença au IXe siècle » à prendre le nom de *Modœtia*, pour s'appeler plusieurs siècles » après, *Monza*. » (GIULINI, T. Ier, p. 287.)

C'est dans l'église épiscopale de cette ville que se conserve aujourd'hui et depuis des siècles la *couronne* de *fer* qui a servi au couronnement des prédécesseurs de Bérenger, de ses successeurs, de Napoléon, et dernièrement encore de Ferdinand Ier, empereur d'Autriche.

L'étranger qui désire voir cette relique si curieuse par les souvenirs qui s'y rattachent, doit se pourvoir d'un permis de l'autorité, dont l'exhibition n'est pourtant pas toujours rigoureusement exigée.

Vous faites annoncer votre visite au sacristain, et après vingt minutes d'attente, on vous invite à vous rendre à l'église.

Un prêtre en étole, et l'aspersoir à la main, précédé d'enfans de chœur, portant une croix, des cierges allumés, la coupe, l'eau bénite, escorté de deux clercs et du sacristain, s'avance vers la

ronne de *fer* des mains d'Anselmo, archevêque de Milan, aux acclamations d'un grand nombre

cette occasion et au sujet d'une autre assertion non moins erronée de ces historiens, nous a paru assez curieux pour mériter d'être traduit et transcrit fidèlement.

« Un historien contemporain de Bérenger et qui a écrit »le panégyrique de ce prince, dit positivement qu'il fut cou» ronné à Pavie; d'autres mémoires on ne peut plus dignes » de foi, établissent que les rois, successeurs de Bérenger, » furent également couronnés dans cette capitale.

» La faveur dont jouirent les habitans de MONZA auprès » de Bérenger, peut avoir porté *Morigio* à croire que ce » couronnement eut lieu dans cette dernière ville; mais cet » écrivain n'est pas excusable quand il affirme que Charle» magne ordonna que les empereurs prendraient trois cou» ronnes:

» *Une* D'ARGENT à AQUISGRANA;

» *Une* DE FER à MONZA, pour les royaumes de Saxe, de » Normandie et d'Italie;

» Et *une* D'OR à ROME, pour l'empire du monde.

» *Fiamma*, ajoute Giulini, est encore moins excusable » quand il prétend que *Maximien Auguste* avait le premier » institué cette couronne de *fer* dont on devait ceindre le

chapelle qui renferme le précieux dépôt, en récitant à haute voix des prières auxquelles le pieux cortége fournit les répons.

Un magnifique tabernacle, placé au haut de l'autel d'une des chapelles latérales, renferme une riche croix de deux mètres de hauteur environ, où se trouve scellée sous verre la couronne de *fer*.

Le prêtre monte sur l'autel et en descend avec la croix qu'il tient avec le même recueillement que s'il avait en main le calice de l'eucharistie.

Cette couronne est un bandeau d'or incrusté de pierres précieuses, dont la partie intérieure est comme adhérente à un cercle plat en *fer* que les hommes d'Eglise nous dirent, à Monza, être un des clous de la croix du Sauveur, que sainte Hélène, mère de Constantin-le-Grand aurait envoyé à saint Ambroise.

La couronne, telle qu'elle est aujourd'hui, avec ces joyaux et ce *cercle en fer*, d'où elle a pris son nom, fut, nous dit-on aussi, restaurée et mise en l'état où on la voit de nos jours, par les ordres de Bérenger. Cela est possible, probable et peut se croire.

Quant au don de sainte Hélène à saint Ambroise, une difficulté se présente et controverse gravement l'assertion du docte sacristain.... C'est que la mère de Constantin était morte avant la naissance du saint archevêque de Milan.

d'évêques et de seigneurs de Lombardie. Muratori pense que les grands du duché de Spoletti s'abstinrent de sanctionner ce choix par leurs suffrages, attendant l'issue de l'aventureuse tentative de leur duc.

Arnolphe avait déjà reçu les hommages de la plupart des nouveaux rois qui s'étaient partagé les lambeaux de la France. Ce prince n'eut pas plus tôt appris l'élévation de Bérenger qu'il réunit des troupes pour marcher sur la Lombardie. Bérenger se hâte de lui envoyer d'humbles messages; mais Arnolphe veut plus que des actes de soumission par ambassadeurs, il exige que Bérenger lui-même vienne au pied du trône de Germanie lui faire hommage de la cou-

» front des rois de Lombardie, et quand il ajoute que Charlemagne prescrivit que cette solennité aurait lieu à MONZA.

» Cette opinion n'est pas vraisemblable sous plusieurs » rapports.

» Parmi tant d'écrivains contemporains qui racontent les » faits et actions de ces divers princes, il n'en est aucun qui » ait parlé de MONZA à propos de leur couronnement.

» Je parle de Charlemagne et de ses successeurs, dit toujours l'historien milanais; quant aux rois lombards et » goths, il est *certain* et *prouvé* qu'ils ne se faisaient pas » *couronner* en prenant possession du royaume.

» *Cassiodore* et *Paul*, dans la description de cette cérémonie, ne font point mention de la *couronne*.

» Restent les *rois d'Italie* du temps de *Maximien Auguste* : cette distraction de l'historien est par trop étrange » et ne peut que faire rire à ses dépens tout homme qui a » quelque teinture d'une bonne érudition. »

ronne lombarde et se reconnaître son vassal; c'est à ce prix seul qu'il consent à confirmer sa royauté.

Bérenger, que menacent les approches d'une armée formidable, et qui ne peut compter sur l'assistance de tous les grands d'Italie, dont le secours lui serait si nécessaire pour conjurer l'orage qui se forme en Germanie contre lui, Bérenger quitte sa capitale et va porter l'hommage de sa vassalité à la cour de Trèves.

« Dans la marche de la société, » dit un publiciste (1) moderne, « tout se tient, tout est » indissolublement lié; l'effet de la veille de» vient cause du lendemain. Il n'y a pas dans » l'histoire des faits généraux un jour qu'on ne » puisse imputer à celui qui l'a précédé. »

Si Bérenger n'avait pas fait fléchir le genou de sa jeune royauté devant le bâtard de Carloman, en qui Rome ne voulait voir qu'un simple roi de Germanie tant qu'il n'aurait pas reçu la couronne d'empereur de la main d'un de ses pontifes, certains successeurs d'Arnolphe n'auraient pas songé, par la suite des temps, à exiger foi et hommage de la part des princes d'Ita-

(1) M. DE BARANTE, *Des Communes et de l'Aristocratie*, p. 35.

lie à qui cet acte de vassalité fut souvent opposé comme précédent impérieux par des rois germains qui n'avaient pas même revêtu la pourpre impériale.

Le duc de Spoletti, déçu de ses espérances et apprenant que Bérenger a quitté ses nouveaux États pour aller se faire octroyer derechef à Trèves sa royauté subalterne, se hâte de repasser en Italie avec une troupe de partisans ramassés en France; son duché s'arme pour lui avec enthousiasme, et la Toscane elle-même, dont le duc Adalbert II reconnaît les lois de Bérenger, se laisse gagner à la cause de Guy.

Cependant les amis de Bérenger ne restent pas inactifs à la vue de ces trames hostiles contre leur maître; des émissaires sont envoyés par eux en toute hâte à la cour de Trèves; le roi de Lombardie quitte aussitôt Arnolphe : il trouve, aux frontières de ses nouveaux États, des troupes rassemblées par le dévouement de ses fidèles, et marche au devant de Guy qui croyait le surprendre. La rencontre des deux armées a lieu dans les environs de *Brescia* (1); une lutte sanglante mais non décisive s'engage sous les murs de cette ville; la victoire, long-temps incer-

(1) MURATORI. — GIULINI, ann. 888.

taine, semble pencher vers les drapeaux de Bérenger, quand la nuit vient mettre fin au combat. Ce prince reste maître du champ de bataille; mais cette gloire est trop chèrement achetée pour qu'il tente d'y ajouter immédiatement par de nouveaux triomphes.

Le lendemain Guy le fait prier par ses parlementaires de lui laisser rendre les devoirs de la sépulture à ses morts, dont le nombre s'élève à plusieurs milliers (1). Cette faveur lui est accordée : une trève de quelques mois est signée par les deux rivaux qui, l'un et l'autre, ont un égal besoin de combler les vides que cette lutte meurtrière a laissés dans les rangs de leur armée. Les guerres civiles n'ont pas de longues trèves. Quand les fils d'une même patrie s'arment les uns contre les autres, la lutte prend un caractère d'acharnement et de violence presqu'inconnu aux guerres ordinaires. Dans la plupart des collisions de peuple à peuple, la voix calme du devoir vous appelle sous les drapeaux du pays contre l'étranger; on s'arme pour la défense des intérêts généraux et de cette abstraction si diversement comprise que l'on appelle *honneur*

(1) PANÉGYRISTE, *anonyme.*—MURATORI, T. V, p. 169 et suiv.

national... Dans les discordes intestines, le souffle dévorant des partis vous pousse vers telle ou telle bannière; chacun s'arme alors pour la cause que rendent personnelle des sympathies ardentes ou des haines passionnées, et souvent plus que tout cela, l'orgueil et l'amour-propre engagés par le choix qu'on a fait de cette même cause. La victoire, dans les guerres contre l'étranger, est souvent clémente et quelquefois magnanime; les vaincus, dans une guerre civile, obtiennent rarement merci; presque toujours c'est un duel à mort.

Guy et Bérenger furent bientôt en présence. Ces sanglans démêlés ont trouvé un poète qui en a transmis le récit épique aux âges futurs.

Ce poète, connu sous la dénomination de *panégyriste anonyme* (1) de Bérenger, rapporte les noms des plus illustres chefs qui guidaient les bannières de l'un et de l'autre parti.

Anscar, frère de Guy, avait amené de France cinq cents hommes d'armes à pied;

Gaussin et *Hubert* avaient conduit chacun trois cents chevaux des mêmes contrées;

(1) *Adrien de Valois* (Valezius) a publié un volume in 12, renfermant ce curieux poème et des notes latines que cette œuvre lui a suggérées. Nous avons pu consulter à la Bibliothèque royale de Paris, un exemplaire de ce livre très rare et difficile à se procurer.

Puis venait l'ardente jeunesse de *Toscane*, de *Spoletti* et de *Camerino* ;

Albéric qui, plus tard, en récompense de sa brillante valeur, obtint le marquisat de *Camerino*, marchait à la tête d'un corps nombreux d'infanterie ;

Reynier, son émule en courage, commandait à de non moins vaillantes cohortes ;

Trois cents hommes d'élite, armés de pesantes cuirasses, obéissaient à la voix de *Guillaume* ;

Ubald, père du comte Boniface qui un jour sera duc de Spoletti, *Ubald*, chef de hardis condottieri qui, dès cette époque, commençaient à vouer leur sang et leur vie à qui les leur payait le mieux ; *Ubald*, avec ses hommes à métier guerroyant, a rejoint l'armée de Guy ;

Enfin, des milliers de combattans, plus propres à diriger la charrue de leurs champs qu'à manier le fer des batailles, sont aussi accourus sous les drapeaux du duc de Spoletti.

L'armée de Bérenger comptait parmi ses principaux chefs, *Gualfred*, marchant à la tête de trois mille guerriers du Frioul qui, plus tard, devait le reconnaître comme son marquis ou son duc ;

Deux mille soldats armés de cuirasses com-

battaient sous les ordres des trois fils de *Suppon*, duc de Lombardie ;

Leuton, son frère *Bernard*, et un autre *Albéric*, commandaient à de nombreux escadrons de cavaliers venus du fond de la Germanie ;

Boniface, *Bérard*, *Azzo*, *Obric*, brillaient aux rangs des plus intrépides chefs de cette armée qu'étaient aussi venus grossir par milliers des soldats rustiques arrachés par le signal des combats au calme de leurs obscures chaumières.

Le poète panégyriste ajoute qu'on voyait dans les deux camps plusieurs évêques qui avaient échangé la mitre et la crosse pastorales pour des casques et des armes meurtrières. La muse discrète du chantre de cette vieille querelle, tait le nom de ces belliqueux prélats, par respect pour leur caractère sacré d'évêques.

Les annales de Spoletti ont recueilli (1) avec orgueil les détails de cette lutte fameuse qui eut sa journée de *Pharsale* et son *Lucain* anonyme pour en transmettre à la postérité les poétiques souvenirs.

Les deux armées se rencontrèrent sur les bords de la *Trebbia* au territoire de Plaisance (2); le choc fut terrible.

(1) CAMPELLI, *Storia di Spoletti*, liv. XIX.
(2) MURATORI, *Ann. d'It.*, T. V, p. 173.

« Il se fit un si effroyable carnage, dit Rhé-
» ginon, tant de sang humain y fut répandu,
» que, selon la parole de Dieu (1), le royaume,
» déchiré par ses discordes intestines, subit
» presque la calamité de la désolation. »

Tanta strages ex utrâque parte post modum facta est; tantusque humanus sanguis effusus, ut juxtà Domini vocem, regnum in seipsum divisum, desolationis miseriam pœnè incurrerit (2).

La victoire, rendue long-temps incertaine par la bravoure et l'acharnement de l'un et l'autre parti, se décide enfin, cette fois, en faveur du duc de Spoletti. Bérenger vaincu, se retire à Vérone avec les débris de son armée. Guy, mettant à profit son triomphe, court à Pavie, y réunit une diète qui, déclarant n'avoir élu Bérenger pour roi de Lombardie, que contrainte par la force et trompée par les plus odieuses intrigues (3), confère la couronne au *magnanime* VAINQUEUR de l'ennemi commun... *Vœ victis*, est une maxime à l'usage de tous les peuples et de tous les temps !

(1) *Regnum in se divisum desolabitur.*

(2) RHEGIN., *in Chronic.*

(3) Cet acte d'élection est rapporté dans le recueil publié par Muratori sous le titre de *Rerum italicarum*, T. II, page 1.

A peine couronné, Guy envoie des ambassadeurs à Arnolphe, avec prière de le reconnaître et de confirmer sa royauté en échange de son hommage et de sa foi; mais le fils de Carloman avait déjà reconnu Bérenger qui, dans sa défaite, attendant le moment de prendre une éclatante revanche, avait aussi ses émissaires auprès de la cour de Germanie.

Arnolphe était alors préoccupé de l'imminence d'une guerre près d'éclater entre lui et le duc de Moravie. D'ailleurs la continuation des troubles d'Italie, en épuisant des partis rivaux qui faisaient ombrage à sa puissance, servait merveilleusement ses desseins secrets. Il resta plus d'une année dans une neutralité qui lui permit de juger les hommes et les choses de manière à pouvoir plus tard prendre le parti le plus utile à son ambition.

Seulement il eut soin par quelques édits, où toutefois il ne prenait pas encore explicitement le titre de roi de Lombardie, de faire acte de souveraine puissance dans ces contrées : tel fut, entre autres, le décret qui maintint l'impératrice Angilberge dans ses possessions et ses propriétés de la Péninsule.

Guy, peu rassuré par l'attitude d'Arnolphe et les intrigues de Bérenger pour recouvrer la cou-

ronne de Lombardie, eut recours (1) à un moyen audacieux qui lui parut devoir imprimer plus de force et de stabilité à sa naissante puissance.

« Arnolphe, se dit-il, refuse de me recon-
» naître comme roi ! mais Arnolphe n'a reçu le
» titre d'empereur que de la diète de Tribur.
» Cette élection, à laquelle la France et l'Italie
» n'ont pris aucune part, ne peut, en réalité,
» créer de droit qu'en Germanie. C'est au pied
» des autels de Saint-Pierre que Charlemagne
» et ses descendans ont pris ou reçu la couronne
» impériale qui les faisait les arbitres des rois.
» Depuis Charles-le-Gros, aucun front n'a ceint
» à Rome ce glorieux diadême. L'anarchie qui
» dévore la France l'a peuplée d'une foule de
» faibles dominateurs, et celui (2) qui prend le
» vain titre de *roi de France*, traité lui-même
» comme usurpateur par la majeure partie des
» Français, est hors d'état de jeter un regard
» d'ambition sur cette couronne que l'on garde
» aux bords lointains du Tibre.

» Arnolphe, lui-même, ne soutient contre
» *Suintebold*, duc de Moravie, qu'une lutte

(1) MURATORI, *Ann. d'It.*, ann. 891.

(2) *Eudes*. Ce ne fut, comme nous le verrons, que deux ans après, en 893, qu'il rendit une partie du royaume de France à Charles-le-*Simple*.

» désavantageuse dont l'issue paraît devoir être
» pour lui la perte de la Bohême.

» Profitons des obstacles élevés sur la voie
» de ceux qui pourraient être nos rivaux pré-
» férés. Allons à Rome et osons faire poser sur
» notre tête la couronne impériale : celle-là du
» moins, pour être portée, n'aura plus besoin
» de la sanction d'aucun potentat de la terre. »

Plein de cette idée, l'audacieux Guy, qui se rappelle avec orgueil que le sang de Charlemagne coule dans ses veines, quitte Pavie et prend le chemin de Rome.



LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER.

Les papes Marin Ier, Adrien III et Étienne V. — Mort de Photius. — Guy empereur. — Le pape Formose. — Lambert est associé à l'empire. — Arnolphe prend le parti de Bérenger. — Guy soutient la lutte. — Nouvelle prise d'armes. — Siége et défense de Bergame. — Arnolphe, roi de Lombardie. — Il y laisse Bérenger avec le titre de roi. — Mort de Guy. — Humeur changeante des Lombards. — Collisions entre Lambert et Bérenger. — Arnolphe revient en Italie. — Il poursuit Lambert et Agiltrude, sa mère, à Rome. — Stratagème d'Agiltrude. — Arnolphe sacré empereur par le pape. — Il retourne en Germanie. — Partage de la Lombardie entre Lambert et Bérenger. — Siége et prise de Milan par Lambert. — Supplice de Maginfredo. — Récit du vieux Landolphe. — Vision de Lambert.

— *De* 891 *à* 897. —

Au milieu de tous ces conflits d'ambition, Rome était presque toujours restée livrée à elle-même. Le rapide passage de *Marin Ier* sur le siége pontifical, avait été marqué par une désapprobation solennelle des actes de son prédécesseur, relativement aux affaires d'Orient. Ce pape avait repoussé Photius de la communion de l'Église. Après moins de deux ans de pontificat, la mort de Marin laissa vacant le trône

de saint Pierre, auquel nous avons vu (884) appeler *Adrien III.*

Le nouveau pontife, malgré les instances et les menaces de l'empereur Basile, protesta, comme son prédécesseur, contre le rétablissement du schismatique patriarche de Constantinople. Son règne fut de peu de durée, mais assez long pour le rendre témoin des horribles excès commis par les Sarrasins, qu'encourageaient les tristes dissensions des princes de la chrétienté. Adrien eut la douleur de voir toute l'Italie méridionale ravagée, les moines de *Saint-Vincent* et du *Vulturne* massacrés, et leurs couvens livrés au pillage aussi bien que la célèbre abbaye du *Mont-Càssin.*

Nous avons vu Guy, quand il n'était encore que duc de Spoletti, d'abord ajouter à ces désastres par ses propres excès ; puis, changeant de politique, chercher à en arrêter le cours en prêtant un tardif appui au pape Adrien. On croit que toutes ces vicissitudes hâtèrent la mort de ce pontife, qui eut pour successeur *Etienne V.*

La mort de Basile ayant appelé au trône d'Orient son fils *Léon-le-Philosophe,* ce pape eut le bonheur, en compensation de tous les maux soufferts depuis long-temps par l'Église, de voir Photius ignominieusement expulsé du siége de

Constantinople. Le hardi schismatique finit, dans la disgrâce et l'infortune, une vie d'orages, qu'un génie hors ligne et une vaste érudition, mieux dirigés, auraient pu rendre utile au monde et glorieuse pour lui-même. Son schisme ne mourut pas avec lui; l'Église d'Orient avait en elle un germe de corruption qui, développé plus tard, a opéré la triste scission qui, aujourd'hui encore, la sépare de l'Église de Rome.

Étienne V occupait le Saint-Siége quand Rome reçut la visite de l'ambitieux Guy.

Gagné par les promesses et la soumission de l'heureux rival de Bérenger, se souvenant des récens services rendus à l'Église par celui qu'Adrien III appelait son fils d'adoption, et espérant en obtenir de nouveaux secours, le pape, sans hésiter, le proclame empereur, bien qu'un autre prince ait déjà revêtu la pourpre impériale en Germanie. Mais ce prince, mais Arnolphe s'est jusqu'à ce jour contenté de son élection de Tribur. Il n'est pas venu demander lui-même l'onction sainte aux pontifes de Rome; il semble dédaigner cette sanction suprême qui *seule*, à en croire le Vatican, établit et consolida naguère la domination des Francs dans la Péninsule, et sans laquelle l'influence germanique ne saurait être qu'éphémère et sans durée. A un em-

empereur proclamé à Tribur, sans l'aveu et la participation du Saint-Siége, le pape saura opposer un autre empereur couronné de sa main à Rome, et dont l'audace lui est une garantie des efforts qui seront tentés pour soutenir l'œuvre du pontife romain. Qu'importent les maux qu'enfantera cette rivalité! En attendant, l'autorité du Saint-Siége n'aura pas été impunément méconnue!

Guy, fier de son nouveau titre, retourne en Lombardie. A l'exemple des autres souverains ses prédécesseurs, il convoque les ordres du clergé et de la noblesse (1). Fascinés par l'éclat de sa récente victoire et par le prestige de tant d'audace, tous se rendent à l'appel du nouvel empereur ; on l'entoure d'hommages et de protestations de fidélité ; on l'enivre d'encens et de flatterie ; l'étoile d'Arnolphe va, lui dit-on, pâlir et s'éteindre comme celle de Bérenger devant l'étoile du vainqueur de la *Trebbia*. Guy répand à pleines mains les faveurs et les dignités ; il accorde plusieurs priviléges aux églises et aux villes du royaume, et il promulgue des lois ou décrets

(1) GIANNONE, *Storia civile del regno di Napoli*, anno 891. — *Biblioteca storica di tutte le nazioni*, vol. II, lib. VII, cap. III, p. 439. Edit. Milano, per Nicolo BETTONI, anno 1821.

tendant à constituer le mieux possible l'administration de ses États (1).

Ébloui de la haute dignité que sa téméraire ambition vient de conquérir, le nouvel empereur oublie bientôt que, lasse de toute domination étrangère, l'Italie, en cherchant d'abord des souverains dans les ducs de Spoletti et de Frioul, et en applaudissant ensuite avec enthousiasme à son sacre comme empereur, a entrevu et honoré en lui et en Bérenger, moins des descendans de Charlemagne que des princes italiens; il oublie que dans leur double avènement, elle a salué le triomphe de la cause italienne sur les prétentions de l'étranger; et l'imprudent rival de l'ancien duc de Frioul, ne songeant qu'à se prévaloir avec orgueil de son illustre origine, fait graver sur le sceau de l'empire ces mots insensés :

Renovatio regni Francorum.

(1) On trouve, dans le recueil des *lois lombardes*, des décrets de l'empereur Guy, que les compilateurs y ont insérés, comme ayant été publiés par ce prince en sa qualité de *roi de lombardie*, et qui eurent de son vivant, comme après lui, force et vigueur en Italie.

Il en est un au livre Ier, sous le titre : *de Commitiis.*

Un autre au même livre.... *de Invasionibus*

Un autre au livre IIe.... *de Successionibus.*

Et deux autres au livre III, — 12e et 13e titres.

Ces décrets font honneur à la sagesse et à la sagacité de Guy.

Presque tous les vainqueurs dans les luttes politiques se perdent par l'abandon et le mépris des principes et des causes qui les ont fait triompher. A cette manifestation publique qui froisse l'orgueil des Lombards, des murmures éclatent sur tous les points du royaume ; les partisans de Bérenger et des agens de la cour de Germanie cherchent à augmenter l'irritation des esprits ; mais Guy, au milieu de ce mécontentement qui chaque jour s'accroît, ne semble préoccupé que d'une seule pensée.

Les empereurs carlovingiens associaient de leur vivant un de leurs fils à l'empire. Guy, autant sans doute pour se faire l'imitateur de Charlemagne, de Louis Ier et de Lothaire, que pour mieux assurer dans sa famille la transmission d'un pouvoir que sa présomption lui fait considérer comme pour toujours consolidé dans ses mains, Guy se dirige toup à coup vers Rome avec son fils Lambert, et va demander au pape de ploclamer ce fils son collègue au trône impérial.

Étienne V était mort sur ces entrefaites. Le pape *Formose* qui lui avait succédé, bien que moins favorable à Guy que son prédécesseur, dut se résigner à couronner ce jeune prince. « L'his-
» toire, dit Giulini, n'offrant aucun exemple
» qu'un empereur ait éprouvé un refus du Saint-

» Siége pour s'associer un collègue à l'empire. »
Cette association, comme le fait observer l'auteur milanais, ne fut que pour la dignité d'empereur (qui n'était qu'un vain titre), mais non pour le royaume d'Italie dont Guy conserva seul le gouvernement.

La cour de Trèves ne put voir sans ombrage l'essor ambitieux de Guy. Arnolphe venait de mettre fin à sa lutte contre Suentebold, le *Morave*, et pouvait accorder enfin une attention sérieuse aux affaires de la Péninsule. Jaloux du titre d'empereur qu'avait osé prendre un roi qu'il regardait comme son vassal, ou plutôt un vassal qu'il n'avait pas même reconnu comme roi, ce prince prit ouvertement parti pour Bérenger, dont l'ambition lui paraissait moins à craindre à Pavie que celle de son audacieux rival. *Zuentebold*, fils d'Arnolphe, partit pour la Péninsule à la tête d'une imposante armée.

Plusieurs seigneurs d'Italie, les uns dès longtemps dévoués à Bérenger, d'autres mécontens de la devise adoptée par Guy, qu'ils considéraient comme une insulte à ce que l'on appellerait aujourd'hui la *nationalité* lombarde, vinrent au devant du jeune prince germain et lui amenèrent des renforts. On vit, non sans quelque étonnement, figurer parmi les auxiliaires

de Zuentebold, *Maginfredo*, comte du palais de Guy et comte de Milan (1), que l'on croyait l'un des plus dévoués partisans du nouveau régime.

Guy ne se laisse pas décourager par ces nombreuses défections et se renferme dans Pavie. Zuintebold et Bérenger viennent attaquer cette place; leurs efforts échouent contre le courage et la constance de Guy. Le fils d'Arnolphe, fatigué des obstacles qu'il rencontre et de la longueur d'une lutte qu'il croyait terminer par sa seule présence, lève le siége et ramène ses troupes en Germanie. Guy fond alors avec toutes ses forces sur Béranger, qu'une prompte fuite au delà des frontières de Lombardie dérobe seule à la poursuite de son ardent compétiteur. Le roi vaincu va chercher un asile à la cour d'Arnolphe, où le suivent d'autres seigneurs italiens, ennemis des deux nouveaux empereurs.

Le pape Formose n'avait couronné qu'à regret (2) le fils de Guy; ses secrètes sympathies étaient pour la cause de Bérenger. Il fit supplier Arnolphe de venir lui-même en Italie, soit pour assurer le triomphe de cette cause, soit pour mettre fin à de sourdes intrigues ourdies à Rome

(1) GIULINI, lib. VIII.
(2) MURATORI. *Ann. d'It.*, anno 893.

contre le pape lui-même, et qui menaçaient l'Église d'un schisme scandaleux. Le désordre et la confusion étaient sur les marches du trône apostolique comme sur tous les trônes du continent.

Les instances de Formose, jointes aux pressantes sollicitations de Bérenger et des autres seigneurs d'Italie réfugiés à la cour de Trèves, déterminèrent Arnolphe à une nouvelle prise d'armes. La fin de 893 ou les premiers jours de 894 virent l'armée de Germanie, que commandait Arnolphe lui-même, camper sous Vérone qui, dévouée à Bérenger, ouvrit ses portes sans résistance. Brescia imita cet exemple.

Il n'en fut pas de même de Bergame, où commandait un comte *Ambrogio* ou *Ambroise*, pour l'empereur Guy. On dut faire le siége de cette ville et la battre en brèche au moyen de machines de guerre. La défense fut longue et opiniâtre de la part des troupes et des habitans. Prise enfin d'assaut le 2 février (1), cette malheureuse ville subit toutes les cruelles conséquences d'une agression de vive force. L'évêque Adalbert, qui avait partagé les périls et soutenu par son exemple le courage des assiégés, fut jeté dans une

(1) VIEILLE CHRONIQUE de *Bergame*, découverte par *Giulini*, ann. 894.

prison. Le comte Ambroise, cherchant un dernier refuge dans une tour, s'y défendit longtemps en désespéré. Tombé enfin au pouvoir d'Arnolphe, il fut pendu à un arbre par ordre de ce prince. La ville fut pillée et à demi détruite ; ses remparts furent démolis. Cet exemple terrible intimida les autres villes qui ne songèrent plus à résister. Milan fit sa soumission ; Maginfredo, à qui l'insuccès de la première expédition avait fait chercher un asile à la cour de Germanie, et qui avait suivi Arnolphe dans cette nouvelle invasion, reprit sa charge de comte de Milan et de comte du palais, au nom et par l'autorité de ce prince.

Guy et son fils s'étaient éloignés de Pavie à l'approche de l'armée victorieuse, et trop formidable cette fois pour songer à lui résister.

Arnolphe entre en triomphateur dans cette capitale qui s'est hâtée de lui ouvrir ses portes. Il y réunit une diète ; et tout fait croire, bien qu'il n'en reste aucune preuve écrite, qu'il s'y fit couronner ou tout au moins proclamer roi d'Italie (1), sans enlever toutefois ce titre à Bé-

(1) Voici ce qui fait penser à Giulini qu'Arnolphe se fit proclamer roi d'Italie dans cette circonstance.

Quoiqu'il n'eût pas cessé de se prévaloir de ses droits sur ce royaume, et qu'il eût fait, depuis l'élection de Tribur, à l'égard de ce pays, quelques actes de souveraine puissance,

renger qu'il replaça sur le trône lombard, comme son vassal, aux mêmes conditions, sans doute, que le furent les rois de Lombardie sous Charlemagne et sous les premiers successeurs du grand homme. Arnolphe nourrissait d'autres projets : son ambition n'était qu'à moitié satisfaite ; Rome attirait son regard ; Rome avait disposé d'une couronne dont l'éclat, au front de Guy, blessait son orgueil ; il lui tardait d'aller lui-même, dans la capitale de la chrétienté, chercher la réparation de ce qu'il appelait un outrage à sa majesté, une atteinte à ses droits ; mais la crainte que le duc de Moravie ne profitât de son absence pour recommencer la guerre, lui fit ajourner l'accomplissement de son dessein. Il partit, laissant derrière lui d'autres périls non moins grands que ceux qu'il allait affronter.

Guy, à la nouvelle inespérée de ce départ, sent renaître l'espoir d'arracher la Lombardie aux mains de Bérenger. Il quitte à la hâte sa

Arnolphe n'avait jamais, avant cette guerre contre Guy, explicitement pris dans ses décrets le titre de *roi d'Italie ;* tandis qu'il résulte de plusieurs chartes et autres pièces émanées de ce prince, et citées par Giulini, qu'il a pris cette dénomination depuis son entrée dans la capitale des Lombards, et que l'année de cette même entrée y est désignée comme la *première année de son règne* en Lombardie. (GIULINI, T. Ier, lib. VIII, anno 894.)

retraite; mais, arrivé sur les bords du *Taro*, entre Parme et Plaisance, il est surpris par un crachement de sang qui résiste à tous les secours de l'art, et il meurt rêvant à de nouvelles luttes. Digne fin d'une turbulente vie. Humeur âpre et fière, nature demi-chevaleresque et demi-sauvage, mélange de courage héroïque et de basse perfidie, éclair de génie qui sait mettre à profit la victoire, inébranlable constance qui rend plus fort que le revers, soif ardente de gloire ou plutôt de renommée à tout prix, ambition sans frein et qui trouvait presque son excuse dans une indomptable audace, dans le sentiment d'une illustre origine et dans l'abaissement où languissaient alors tous les rois de l'Europe; cœur altier où bouillonnait le sang français mêlé au sang italien; type rude, ébauche grossière de cette brillante chevalerie que, plus tard, épura l'esprit saint des croisades et que polit le contact de l'Orient; dans ce peu de lignes nous avons crayonné l'esquisse de ce Guy si fameux.

La Lombardie, après la mort de Guy, se maintint calme pendant quelques mois; mais ce repos ne devait être qu'une courte trêve dans un pays où peuples, grands et souverains ne recevaient plus d'impulsion que du souffle désorga-

nisateur de l'anarchie. L'année suivante (1) vit se former et éclater de nouveaux orages.

Nous approchons du moment où les paroles qui suivent trouvent leur application. « Les Ita- » liens, » dit l'abbé Millot (2), « n'étaient jamais » contens de leurs rois, et le changement ag- » gravait toujours leurs infortunes. On appelait » les étrangers en Italie; on cherchait en quel- » que sorte le joug pour se délivrer des oppres- » seurs; on se repentait, on ne voulait point » obéir, et l'on faisait des rois au hasard. Les » révolutions sont d'ordinaire les fruits de la » discorde. L'Italie, à cette époque, était un » des pays les plus malheureux de l'Europe. »

Liuthprand donne à ce goût funeste de changement un but raisonné. « Il entrait, » dit cet écrivain (3), « dans la politique des seigneurs » d'Italie, à cette époque, d'avoir toujours deux » maîtres, pour les comprimer tous les deux, » l'un par la peur de l'autre, et sans doute pour » n'obéir à aucun. » Etrange calcul, qui ne pouvait être et ne fut qu'une cause incessante de troubles et de ruine pour la Lombardie.

Un parti opposé à Bérenger, profitant d'une

(1) 896.
(2) *Hist. mod.*, IIIe époq., chap. Ier.
(3) LIUTHPRAND, lib. Ier, cap. X.

absence momentanée de ce prince, se réunit tout à coup à Pavie; les conjurés se forment en diète, y appellent le jeune empereur Lambert, remarquable par son élégance et sa beauté, comme le dit Liuthprand (1), mais peu fait encore aux travaux de la guerre, et le proclament roi de Lombardie. Bérenger apprend à Vérone cette déclaration hostile de la prétendue diète de Pavie, et se dispose aussitôt à combattre son jeune rival. Maginfredo, comte de Milan, sommé le premier par Lambert de le reconnaître comme son empereur et roi, s'y refuse, et maltraite, par des excursions sur leurs territoires, les villes qui se sont déclarées pour le fils de Guy.

Chose déplorable! Le comte de Milan prenait les armes pour Bérenger ou Arnolphe, et l'archevêque de cette même cité, Anselmo, avait présidé la diète et proclamé roi d'Italie le jeune Lambert... (2) Que de désordres n'entraînent

(1) *Sed quia Italienses, geminis uti Dominis volunt, quatenus alterum alterius terrore coercant, Widonis regis defuncti, filium nomine Lambertum, elegantem juvenem adhuc, ephœbum minusque bellicosum regem, constituunt.* (LIUTHP., *Ibid.*)

(2) Ce même Anselmo avait couronné Bérenger sept ans auparavant. (PUFFENDORFF, *Hist. univ.*, T. II. *Rois italiens.*)

pas à leur suite ces tristes divisions entre des hommes qu'une seule et même pensée, qu'un seul et même but, le bien-être de tous, devraient toujours réunir sous une seule et même bannière! Préposés pour le bonheur général, ils deviennent trop souvent les premiers fauteurs des malheurs publics.

Cependant Formose redoublait d'instances auprès d'Arnolphe pour qu'il vînt recevoir de lui cette couronne impériale que ses mains avaient déjà placée sur le front d'un autre. Bérenger suppliait de son côté le bâtard de Carloman, de l'aider à achever contre Lambert l'œuvre entreprise naguère contre Guy. Arnolphe, dont toutes ces instances flattent les vues secrètes, quitte de nouveau la Germanie; mais cette fois il y porte la pensée de détruire à son profit, la double royauté de Lambert et de Bérenger lui-même. En effet, à peine arrivé à Milan, Arnolphe s'empare du pouvoir suprême et partage le royaume de Lombardie en deux grands gouvernemens. *Walfredo* eut le duché de Frioul, premier apanage de Bérenger, et Maginfredo, qui, dans sa récente levée de boucliers contre Lambert, avait moins combattu pour Bérenger que dans l'intérêt du roi de Germanie dont il était l'agent secret, Maginfredo eut

le duché de Lombardie ou *duché de Milan* (1).

Bérenger, prévenu à temps des projets hostiles de celui qu'il avait imprudemment appelé à son aide, avait évité la rencontre du roi de Germanie qui le fit vainement rechercher dans toute la Péninsule : il attendit dans sa retraite une occasion favorable de se venger.

D'autre part, pendant qu'Arnolphe s'arrête à Milan pour régler le gouvernement de sa nouvelle et facile conquête, Agiltrude, mère du jeune empereur Lambert et femme d'énergique résolution, se rend à Rome (2) avec son jeune fils et y proteste contre l'invasion du roi de Germanie; mais son œil clairvoyant a bientôt entrevu les dispositions malveillantes de Formose. Aussitôt elle lève une armée que viennent renforcer des partisans de Lombardie ; elle place sous bonne garde, le souverain pontife et s'apprête à disputer l'entrée de Rome au fils de Carloman.

Arnolphe, à la nouvelle de ces hardis préparatifs, marche avec son armée sur Rome : il trouve cette ville en un tel état de défense qu'il hésite à l'attaquer; mais ses soldats, irrités, dit-on, des insultes des Romains, l'obligent à or-

(1) Giulini.
(2) *Ibid.* — Muratori.

donner l'assaut et enlèvent la place de vive force.

Liuthprand donne une singulière et ridicule cause à cette détermination vigoureuse ou plutôt à ce grand résultat.

Cet écrivain raconte qu'un lièvre étant parti du milieu des rangs des Germains fut poursuivi par plusieurs soldats; que ce mouvement ébranla toute l'armée, et qu'on courut dans la direction des remparts avec de si grandes clameurs, que les Romains épouvantés mirent bas les armes. La ville fut prise, et Agiltrude eut à peine le temps de se retirer avec son fils dans le duché de Spoletti.... Jadis des oies sauvèrent Rome : cette fois, selon le dire de Liuthprand, un lièvre aurait livré à l'ennemi les murs de la ville éternelle.

Arnolphe est reçu triomphalement dans Rome (1). Le pape Formose qui, il y a à peine quatre ans, a sacré le fils de Guy comme empereur, pose la couronne impériale sur la tête d'Arnolphe à qui le peuple romain prête serment de fidélité, *sauf la foi due au pape* FORMOSE !

Ce prince se hâte, après son couronnement, de quitter Rome pour aller assiéger Lambert et

(1) MURATORI, anno 896.

son intrépide mère dans *Fermo*, leur dernier refuge.

Agiltrude, voyant que toute résistance par la force serait vaine, se décide à employer l'artifice. Elle gagne un homme de la suite d'Arnolphe et le charge de donner un breuvage léthargique au prince; l'effet de ce breuvage est tel qu'Arnolphe reste assoupi trois jours sans se réveiller; l'alarme que cet accident cause à l'armée, donne le temps à Lambert et à sa mère de quitter Fermo.

Le jeune empereur retourne en toute hâte à Pavie dont ses partisans lui ouvrent les portes. Son premier acte de souveraineté est un décret qui confère à sa mère, en reconnaissance de ses courageux efforts, le château de *Coirana* et ses dépendances dans le pays de Tortone (1).

Arnolphe, trompé dans ses espérances, lève le siége de Fermo et dirige sa marche sur Pavie; mais il ressent en route les premières atteintes d'une maladie grave à laquelle n'est peut-être pas étranger le perfide breuvage d'Agiltrude. Ces souffrances, jointes à la nouvelle que le Nord s'est encore révolté, lui font reprendre en grande hâte le chemin de la Germanie, et il

(1) GIULINI, lib. VIII, même année.

laisse à Milan, pour défendre et conserver son autorité, un de ses bâtards, *Ratoldo* ou *Raoul*, à la tête de quelques troupes dévouées.

Lambert et Bérenger s'étaient secrètement unis contre leur ennemi commun. A peine Arnolphe fut-il éloigné, que ces deux princes convoquèrent à Pavie un congrès dans lequel l'Italie supérieure leur fut partagée, malgré la présence en Lombardie de Ratoldo qui, se sentant trop faible pour lutter contre cette ligue nouvelle, n'osa sortir de Milan pour prévenir ce sanglant affront.

Bérenger eut les pays en deçà du *Pô* et ceux en delà de l'*Adda*.

Tout le reste échut à Lambert.

La première pensée du fils de Guy, après ce partage, fut de se rendre maître de Milan.

Ratoldo, désespérant trop tôt de défendre cette ville, eut la lâcheté de l'abandonner à l'approche de Lambert. Fuyant devant un ennemi qu'il aurait pu combattre et peut-être vaincre, il ramène en Germanie, par la voie du lac de *Cômo*, les troupes que son père a imprudemment confiées à son inexpérience.

La résistance et les obstacles qu'après cette désertion Lambert rencontra dans le siége de Milan, ne prouvent que trop combien il eût été

facile à Ratoldo de conserver cette ville à son père. Maginfredo, resté seul avec les habitans, osa soutenir le siége. Sa défense fut courageuse, longue, opiniâtre : elle se prolongea depuis les derniers jours de juin 896 jusqu'au 31 janvier de l'année suivante (1). Souvent rebuté par les difficultés de cette entreprise, Lambert fut sur le point de l'abandonner. Qu'eût donc été cette résistance, si les troupes germaines de Ratoldo avaient uni leurs efforts à l'héroïque constance des Milanais! Maginfredo, que la cour de Trèves n'osa ou ne put secourir, finit par succomber dans la lutte : vaincu et tombé au pouvoir de Lambert, il fut décapité (2).

Les Annales de Fulde et l'historien *Ermann Contratto* ajoutent qu'un fils et un gendre de Maginfredo furent privés de la vue (3).

Contratto fait remarquer que la sentence contre le malheureux comte ou duc de Milan fut non seulement rendue par Lambert, mais par Bérenger lui-même, dont Maginfredo avait dans le temps secondé la cause. Sans approuver ces cruelles extrémités où entraînent les guerres civiles, nous ferons observer à notre tour, pour

(1) GIULINI, *Storia di Milan.*
(2) *Ibid.* — MURATORI, ann. 897.
(3) GIULINI, T. II, p. 61. — VERRY, T. Ier, p. 114.

être juste envers Bérenger, que le comte de Milan avait en dernier lieu abandonné ce prince pour s'attacher à la cause d'Arnolphe.

Landolphe le Vieux (1) est tombé, en racontant ce siége, dans des erreurs d'autant plus inconcevables, dit Giulini, que cet historien ne vivait que cent quatre-vingts ans après cette époque. Selon Landolphe, Lambert aurait paru devant Milan au VIe siècle, et le siége aurait duré dix années.

Cet écrivain, qui se trompe si étrangement et sur l'époque où vivait Lambert, et sur la durée de son entreprise contre Milan, rapporte certaines circonstances que le judicieux Giulini, à part quelques exagérations, admet comme assez vraisemblables.

Il résulterait du récit de Landolphe, adopté par l'historien *Castelsepprio*, que Lambert, découragé par la longueur du siége, et, désespérant de se rendre maître de Milan, s'éloignait de cette ville, quand il vit venir à lui un paysan qui lui suggéra un moyen de s'emparer plus tôt de la place; profitant de cet avis inattendu, le jeune empereur aurait renouvelé ses attaques.

Disons d'abord que le récit de cette première

(1) LANDOLFO *il Vecchio.*

circonstance, qui rappelle la situation de Charlemagne au pied des Alpes et l'expédient qui le tira d'embarras, est considéré par Giulini au moins comme altéré et méritant peu de confiance.

Les Milanais qui, un moment, s'étaient crus hors de tout péril et au terme de leurs angoisses, ne purent, continue Landolphe, se défendre d'une cruelle anxiété en voyant les travaux du siége reprendre avec une nouvelle ardeur, et dirigés de telle sorte que leur défense n'aurait pu long-temps se prolonger. Las de tant de fatigues, de privations et de combats, et à la veille de se voir livrés aux calamités d'une ville enlevée d'assaut, ils se montrent disposés à traiter avec l'armée impériale.

Lambert propose qu'il lui soit loisible d'entrer avec les siens dans la ville pour établir sa conquête et sa possession. Sur la crainte qui est exprimée par les Milanais des désordres que pourrait leur occasionner le séjour de troupes ennemies dans leurs murs, le jeune empereur s'engage à sortir aussitôt après de la ville avec son armée (1); il garantit qu'il ne se commettra,

(1) Giulini aurait peut-être repoussé tout cet épisode et la ruse finale qui, d'après Landolphe, aurait rendu Lambert maître de Milan; mais notre auteur milanais, en bon ci-

pendant ce court séjour, aucun désordre ni dommage, et promet formellement, ajoute le vieil historien, qu'*une fois sorti de la cité, il ne repassera plus sous ses portes.*

Des habitans craignaient que quelque piége ne fût tendu à leur bonne foi; mais Lambert et quarante chefs de son armée ayant juré sur l'Évangile que toutes les conditions seraient fidèlement et ponctuellement exécutées, les Milanais n'hésitèrent plus, et Lambert entra avec son ar-

toyen, a voulu tirer parti de l'engagement pris par Lambert de ne pas séjourner dans la ville.

« Les habitans, » dit Giulini, « invoquèrent un usage an» cien, d'après lequel il était interdit à tout empereur ou roi » de séjourner dans Milan. Ce droit, d'après quelques histo» riens, aurait été accordé par Théodose à la prière de » saint Ambroise. »

Giulini croit voir quelques indices de cette *prérogative* dans les édits de Charles-le-Chauve et de quelques uns de ses successeurs.

Les décrets de ces princes portaient ordinairement :

Actum Paviæ, fait *à* Pavie,

Actum Romæ, fait *à* Rome.

Tandis que dans d'autres on voit : *Actum* AD *Milanum*, PRÈS de Milan et non *à* Milan.

Fort de cette découverte, Giulini s'écrie fièrement : « Si » Milan n'était pas la résidence des rois, c'est que cette » ville avait le privilége de ne pas loger des souverains dans » ses murs et qu'elle usa de cette prérogative. »

Le comte Verry, qui, pour se montrer franc dans cette question, n'en est pas moins bon milanais que le comte Giulini, voit une puérilité et une absurdité dans cette assertion. « L'amour-propre des historiens milanais, » dit cet écrivain, « souffrait de voir *Pavie*, et plus tard *Monza*, préfé-

mée dans Milan. On l'y reçut en vainqueur et en souverain, et il en sortit aussitôt après suivi de ses troupes. Aucun désordre ne fut commis par l'armée impériale.

Joyeux de cette heureuse issue de la guerre, les Milanais exaltaient avec enthousiasme la magnanime bonne foi de Lambert qui méditait secrètement leur ruine. Suivons le récit plus ou moins fabuleux de Landolphe.

Le jeune empereur, dans son rapide passage à Milan, avait fait chercher et retrouvé quel-

» rées à *Milan* par les rois d'Italie pour leur résidence, et
» ils se sont efforcés d'expliquer l'abandon de Milan par la
» supposition de l'inexplicable immunité dont cette ville se
» serait prévalue. »

Cet abandon de Milan doit, selon Verry, s'attribuer à l'état déplorable où cette cité fut réduite pendant plusieurs siècles, après les ravages exercés en 452 par les Huns, sous Attila, et en 539, par les Goths et les alliés de leur roi Vitigès.

Tous les nobles et les riches, de l'aveu même de Giulini, habitaient la campagne, sans doute par suite de la ruine de leurs maisons de ville et par la crainte de nouveaux ravages. Leurs châteaux étaient fortifiés et susceptibles au moins de défense.

« Les habitans de la ville, » dit toujours le comte Verry,
« vivaient misérables ; peu de maisons étaient construites
« en pierres ; la plupart étaient en bois et recouvertes de
» chaume.

» C'est ce qui fit abandonner Milan par les souverains,
» qui n'auraient pu y trouver une résidence convenable
» pour eux et leur cour. »

Voilà, ce nous semble, une explication claire et sainement motivée de l'*Actum* AD *Milanum*, invoquée par Giulini.

ques uns de ses anciens partisans que la terreur tenait dans le silence et l'obscurité. Il fut convenu avec ses amis que, la troisième nuit qui suivrait le jour de la sortie de Lambert, une large brèche serait faite par eux à une partie intérieure du mur d'enceinte de la ville, près de l'église qui, depuis, a pris le nom de *Sant-Andrea-al-Muro-Rotto*.

« Au moment désigné, » dit toujours notre vieil historien, « Lambert rentra dans Milan par cette » ouverture, éludant ainsi le serment par lequel » il s'était engagé à ne plus repasser *sous une* » *porte* de la ville. Furieux de la longue résis- » tance qu'il avait rencontrée, l'empereur livra » Milan au pillage; on égorgea les habitans sans » distinction ni d'âge, ni de sexe; les princi- » paux édifices et les fortifications furent ren- » versés. »

Giulini trouve de grandes exagérations dans ce récit, dont les dernières circonstances se rapporteraient plutôt à l'époque de la prise de Milan par les Goths.

Sans doute le vainqueur, irrité de l'opiniâtre résistance des assiégés, leur fit sentir le poids de sa colère; mais la vengeance ne fut point poussée jusqu'à cet horrible massacre de toute la population, et à la destruction des remparts

qui, relevés par l'archevêque Ansperto (1), ne furent plus tard renversés que par Barberousse.

La mort de Maginfredo, le supplice de son fils et de son gendre, rapportés par Landolphe, ne sont contestés par aucun historien d'Italie. Tous s'accordent sur ce point comme sur l'incident qui aurait tout à coup sauvé Milan des dernières conséquences de la fureur de Lambert.

Cet incident, le voici ; nous le reproduisons sans commentaire :

On raconte qu'au milieu de ses plans de vengeance, qui ne tendaient rien moins qu'à la complète destruction de Milan, Lambert eut une vision où saint Ambroise lui apparut vivement courroucé contre lui.

Le jeune empereur, effrayé de cette apparition menaçante, se hâta de quitter Milan qu'enfin il laissa en repos.

(1) Milan, depuis la restauration de ses remparts, due aux soins et aux largesses d'Ansperto, avait neuf portes belles et fortifiées.

Les murs d'enceinte de cette ville, qui couvre aujourd'hui sept milles de terrain, occupaient tout au plus, au IX[e] siècle, le tiers de cet espace.

Les églises de *Santa-Valeria*, de *San-Simpliciano*, de *San-Dionisio*, de *San-Nazaro*, de *San-Calimero*, de *San-Celso*, de *San-Vittore*, de *San-Francesco*, alors *San-Nabore*, renfermées de nos jours dans l'enceinte de la ville, formaient comme une ceinture sacrée hors de ses murs, à cette époque reculée.

CHAPITRE II.

La France peut, moins que jamais, s'occuper de l'Italie. —La Lombardie sous Lambert et Bérenger. — Scandales à Rome. — Schisme de Sergius et intervention de Lambert. — Mort de ce prince. — Bérenger seul roi de Lombardie. — Les Hongrois. — Bérenger les défait sur les bords de l'*Adda*. — Il est battu près de la *Brenta*. — Conjuration contre Bérenger. — Louis, de Provence, proclamé roi de Lombardie et empereur. — Trames contre Louis. — Guerre entre ce prince et Bérenger. — Alternative de succès et de revers. — Stratagème de Bérenger. — Il se rend maître de Louis. — Sa vengeance. — Nouveaux embarras pour Bérenger. — Réapparition des Maures. — Coup d'œil sur le siècle écoulé.

— *De* 897 *à* 900. —

L'hérédité de la couronne dans la famille des carlovingiens, par ordre de primogéniture, n'était pas dans la lettre expresse de la loi ; mais la loi naturelle, mais les coutumes souvent plus fortes que la loi écrite, avaient consacré ce principe d'hérédité légitime.

L'avènement de Charles-le-Gros, au préjudice du troisième fils de Louis-le-Bègue, fut une usurpation qu'on voulut vainement colorer par les nécessités du temps et la trop grande jeunesse de Charles-le-Simple.

Nous avons vu Charles-le-Gros expier dans l'exil, dans l'abandon et le mépris des peuples,

la facile victoire du fait contre les droits d'un enfant.

Nous avons vu Eudes lui succéder dans la royauté de France; mais, tout actif, tout redoutable que se soit montré ce prince guerrier dans ses luttes contre les Normands, Eudes, qui a terrassé l'étranger et sauvé Paris, est à son tour vaincu par cet élan d'enthousiasme qu'inspire quelquefois à un peuple l'honneur de replacer sur le trône un rejeton de la tige de ses rois.

Les mêmes seigneurs qui, après la mort de Carloman, fils de Louis-le-Bègue, avaient exclu Charles-le-Simple, frère du dernier roi, pour livrer la couronne de France à Charles de Suabe, dégoûtés des princes germains par l'épreuve de ce triste règne, et effrayés du morcellement et du désordre toujours croissant de l'État, se prirent à invoquer la légitimité du troisième fils de Louis-le-Bègue. Ils l'invoquèrent, cette légitimité, tant comme un abri tutélaire contre toutes ces ambitions subalternes et rivales qui se croisaient, se heurtaient et menaçaient de tout détruire dans leur choc impétueux, que pour opposer aussi aux nouvelles prétentions des rois de Germanie, la force d'un droit qui, bien entendu et bien appliqué, eût

pu être la sauve-garde de tous. Le principe qu'en ce moment on invoqua était le seul capable de faire recouvrer à la nation son repos, son bien-être et son ancienne suprématie, en la rendant à son unité monarchique, et en la délivrant de ces despotes sans nombre qui, par le fractionnement, l'avaient affaiblie au point d'en faire la vassale de l'étranger; de ces despotes qui, n'étant après tout que des usurpateurs heureux, provoquaient et justifiaient des usurpations nouvelles de la part de quiconque se sentait assez fort pour les tenter.

Mais ce grand élan des Français n'aboutit qu'à une demi-mesure, remède souvent plus funeste que le mal qu'on veut combattre. Charles-le-Simple fut proclamé roi de France à treize ans; Eudes ne put se résoudre à lui abandonner que la moitié de sa proie; gardant pour lui-même tous les pays qui sont entre la Seine et les Pyrénées, il ne restitua au fils de Louis-le-Bègue que les contrées renfermées entre la Seine et la Meuse (1).

Un principe vrai n'a de force qu'autant qu'il

(1) Président HÉNAULT, *Abrég. chronol.*, T. I[er], 2[e] race, ann. 893.

Nous croyons toutefois devoir rappeler que, d'après quelques historiens, notamment l'abbé *Millot*, Eudes n'au-

est appliqué dans toute son étendue; on le compromet quand on restreint les droits et les conséquences qui s'y rattachent : de tutélaire et de conservateur qu'il pouvait être, il ne devient

rait accepté la couronne qu'après l'avoir long-temps refusée, et qu'il aurait déclaré en outre ne monter sur le trône que pour le conserver au fils de Louis-le-Bègue.

On lit dans *Mézeray*, au sujet de l'élection du comte Eudes comme roi :

« Quelques auteurs du temps disent que les Français ne » l'élurent que pour *tuteur du pupille et gouverneur ou » régent du royaume.* Ils apportent pour preuve qu'il ré- » sista fort à cette élection, qu'il prit soin de l'éducation » de Charles, que lorsqu'il fut en âge il lui rendit *une par- » tie* de son royaume, et que, quand il mourut, il le lui re- » mit tout entier; et si quelqu'un demande pourquoi, n'é- » tant que régent ou tuteur, il prit la qualité de roi, ils ré- » pondent que dans ce siècle-là, et dans les trois ou quatre » suivans, les tuteurs prenaient le titre des terres de leur » pupille qu'ils administraient. »

On a cité récemment ce passage de Mézeray pour exalter la fidélité d'Eudes à son roi légitime, et l'on a extrait encore du même historien ce passage :

« Il recommanda fort à son frère Robert et aux autres » seigneurs, de reconnaître le roi Charles, qu'il espérait de » voir être bientôt capable de régner par sa vertu, comme » il l'était déjà par sa naissance. »

Nous avons jugé plus sévèrement la conduite d'Eudes; et nous trouverions dans les paroles mêmes de Mézeray que l'on a citées, la justification de notre opinion.

Comment, en effet, Eudes, nommé *tuteur* ou *régent*, ne rendit-il à son roi légitime qu'une *partie* de son royaume? Et comment attendit-il le moment de sa mort pour en faire la restitution intégrale? C'est donc avec raison que nous avons signalé l'ambition d'Eudes, comme un des embarras du règne de Charles-le-Simple.

plus alors qu'un nouveau germe de troubles et de bouleversemens. La France ne gagna rien ni pour son repos intérieur, ni pour son influence au dehors, à cette restauration incomplète de Charles-le-Simple, une couronne ainsi partagée n'ayant acquis au jeune prince ni assez de puissance, ni assez de prestige pour arrêter les effets désastreux du conflit de toutes les ambitions désordonnées qui, depuis long-temps, se disputaient les lambeaux du royaume.

Ces désordres, toujours renaissans et toujours plus graves, firent de plus en plus perdre de vue l'Italie à la cour de France, qui laissa échapper, sans même y prendre garde, ce beau fleuron de la couronne de Charlemagne. Le diadème impérial même fut comme oublié, dans ces temps de confusion, par le dernier rejeton mâle de la race légitime du grand empereur.

D'autre part, Arnolphe, que sa débile santé devait conduire au tombeau trois ans après son couronnement à Rome, Arnolphe ne songeait, pas plus que le roi de France, à troubler Lambert et Bérenger dans la possession de la Lombardie qu'ils venaient de se partager. Jaloux l'un de l'autre, s'observant tous les deux, mais n'en venant à aucune hostilité de peur d'offrir, par leurs dissensions, une proie trop facile à la

France, à la Germanie ou à tout autre ennemi commun, Bérenger et le fils de Guy paraissaient satisfaits de la part qu'ils s'étaient faite.

Il y eut un moment de repos et de calme en Lombardie. Les deux princes, qui la tenaient sous leur puissance, étaient doués d'éminentes qualités et auraient pu cicatriser, avec le temps, les plaies que tant de guerres avaient laissées saignantes; mais sous le calme couvait la tempête. Tous les deux, l'un à l'aube de la vie et après un dernier et rapide éclair de gloire, l'autre chargé d'années et après avoir épuisé la coupe des vicissitudes, devaient tomber victimes de la plus noire ingratitude sous un bras assassin.

La première atteinte que reçut le repos de la Lombardie sous la double domination de Lambert et de Bérenger, fut un contre-coup des troubles qui agitaient l'Église de Rome.

Jetons un rapide coup d'œil sur ces misères du foyer de la chrétienté.

Le pape Formose était mort peu de jours après avoir couronné Arnolphe. Il eut pour successeur l'indigne *Boniface,* dont le pontificat ne dura que quinze jours. La mort de Boniface délivra l'Église d'un pape qui en eût été la honte.

Étienne VI le remplace : le choix n'est pas plus heureux. Ce règne, qui n'a que quelques

mois de durée, est marqué par une scène odieuse. Étienne rassemble un concile d'évêques et de prêtres dignes de lui; il fait exhumer le corps du pape Formose et commande qu'on l'apporte au milieu de l'assemblée. Le cadavre est placé sur un siége apostolique, près d'un avocat chargé de sa défense.

« Évêque de *Porto*, » dit d'une voix menaçante le pape Étienne à ces restes inanimés, « pourquoi l'ambition vous a-t-elle fait usurper » le siége de Rome? »

Après ces paroles qui tiennent lieu de sentence, on dépouille le cadavre des vêtemens sacrés qui l'ont suivi dans la tombe; on lui coupe la tête et trois doigts, et on jette dans le Tibre cette tête qui a porté la tiare. Tous les évêques ordonnés par Formose sont dégradés par Étienne. Chassé bientôt du siége pontifical qu'il souille et déshonore, ce déplorable pape est jeté dans une prison où il meurt étranglé (1).

Romain, Gallesin et *Théodore* ne font que s'asseoir et passent inaperçus sur la chaire de saint Pierre, qui enfin est dignement occupée

(1) Captus et ipse, sacraque abiectus ab œde, tenebrîs carceris inicitur, vinclis que innectitur atris, et suffocatum crudo premit ultio leto. (FRODOARD, ann. 897.)

par *Jean IX*, pontife d'une grande sagesse et d'une admirable piété (1).

Mais cette élection ne s'est pas consommée sans obstacles; Jean IX a rencontré un dangereux compétiteur dans *Sergius*, qui, vaincu et chassé de Rome, cherche à son schisme un refuge en Toscane, auprès du marquis ou duc *Adalbert*.

La Toscane se reconnaissait vassale de Lambert; le fils de Guy s'était prononcé en faveur de la candidature de Jean IX. Bientôt les bruits d'une révolte du duc Adalbert, fomentée par les intrigues de Sergius et l'ambition de *Berthe*, sa femme, fille de la fameuse Waldrade et de Lothaire de Lorraine (2), viennent arracher le jeune empereur au repos qu'il goûte depuis quelques mois dans sa *villa* de MARENGO (3).

Lambert, qu'ont aguerri trois ans d'une vie belliqueuse, réunit à la hâte une centaine de cavaliers pour les opposer à l'armée peu nombreuse d'Adalbert qui ose marcher sur sa capitale. Il attaque les Toscans à l'improviste et pendant la nuit, près de *Borgo-san-Donino*, entre

(1) BÉRAULT-BERCASTEL, *Hist. de l'Egl.*, T. V, p. 19 et suiv. — MURATORI, T. V, p. 208.
(2) MURATORI, *Ann. d'It.*, T. V, p. 207, anno 898.
(3) GIULINI, lib. IX.

Parme et Plaisance (1), les met en pièces, et fait prisonnier l'imprudent Adalbert qu'il conduit à Pavie en triomphe. De là il se rend à Ravennes pour conférer avec le pape Jean IX, qui lui fait approuver les actes d'un concile récemment tenu à Rome. Ce concile condamnait les violences scandaleuses d'Étienne VI à l'égard du pape Formose, et le schisme de Sergius.

De son côté, profitant de sa position de protecteur à l'égard du pontife, et attribuant les désordres suscités par l'ambitieux rival de Jean IX à la violation des coutumes introduites par les premiers empereurs francs, Lambert fait reconnaître expressément par le concile l'obligation, pour les papes nouvellement élus, de ne pas se faire consacrer avant l'arrivée et sans l'agrément des commissaires impériaux. On se rappelle que ce jeune souverain de la moitié du modeste royaume de Lombardie, avait été sacré à Rome par le pape Formose, et portait le titre pompeux mais toujours plus compromis d'empereur. Il fallait que, par suite du schisme de Sergius, les désolations de l'Église de Rome fussent bien grandes pour la rendre humble au point de laisser revendiquer, par un prince d'aussi

(1) MURATORI.

médiocre importance, les droits des empereurs d'Occident, et pour lui reconnaître solennellement des prérogatives que les papes cherchèrent si souvent à éluder sous les règnes des premiers descendans de Charlemagne, dans toute la splendeur de leur puissance impériale.

Il faut que, dans ces tristes momens, l'abandon dans lequel languissait l'Église fût extrême, pour que nous la voyions réduite à demander la protection du jeune Lambert et s'en faire une égide contre ses ennemis.

On lit dans Bérault-Bercastel :

« Il s'était introduit un bien grave abus à » Rome, savoir : qu'à la mort du pape on pillait » le palais pontifical, d'où le brigandage se ré» pandait par toute la ville. On dépouillait de » même les maisons épiscopales à la mort des » évêques.

» Le concile de Rome ne se contenta pas de » défendre ces honteux pillages, sous peine » des censures ecclésiastiques; il *menaça* les » coupables de *toute l'indignation de l'empe*» *reur*(1). »

(1) *Hist. de l'Égl.*, T. V, liv. XXVIII (898). — MURATORI, T. V, p. 209. *Quod quid facere præsumerit, non solum ecclesiasticâ censurâ, sed etiam imperiale indignatione feriatur.*

A une autre époque, nous avons vu de ces sortes d'injonctions et de menaces; ceux qui portaient alors le titre d'*empereur* étaient autrement puissans et redoutables que le fils de Guy; leurs menaces empêchèrent rarement les abus qu'elles avaient pour but de réprimer; en sorte que, moins que jamais, on dut appréhender de s'attirer le courroux impérial alors que le trop peu redoutable Lambert portait le titre d'empereur.

Le jeune monarque se hâta de reprendre, après le concile, le chemin de sa villa de *Marengo,* pour se livrer aux plaisirs de la chasse, sa passion dominante. Il ne croyait pas, le malheureux prince, courir à la mort, à une mort misérable et prématurée.

Nous avons vu que, lors de la réduction de Milan par Lambert, Maginfredo avait subi le dernier supplice, et que l'on avait crevé les yeux à un fils et au gendre de ce comte. Maginfredo avait un autre fils que le vieux Landolphe appelle *Azzone*, mais à qui Giulini et Verry, d'après Liuthprand, donnent le nom d'*Ugone* ou *Hugues*. C'était un enfant : sa grande jeunesse intéressa Lambert, qui l'épargna, l'attacha à sa personne, et finit par l'affectionner au point de le vouloir constamment à ses côtés,

et de lui donner, en dépit de l'envie, la charge de comte de Milan qu'avait occupée son père (1).

Un jour, dans une partie de chasse, le corps du jeune empereur fut trouvé gisant par terre et sans vie au fond d'une épaisse forêt.

On ne sut alors et l'on ne sait pas encore d'une manière précise ce qui occasionna cette mort inattendue. Lambert n'avait auprès de lui, dans ce moment, que Hugues, le fils de Maginfredo, le fils de son ancienne victime!

Hugues raconta que l'empereur, courant de toute la rapidité de son cheval contre une bête fauve, était tombé, s'était brisé le cou, et qu'il avait trouvé la mort dans cette chute.

On crut, dans le premier moment, à l'exactitude de ce récit; mais Liuthprand affirme que le jeune Hugues, exempt plus tard de toute crainte, et peut-être pour acquérir des droits aux faveurs de Bérenger qui, au bruit de la mort de Lambert, s'était rendu à Pavie et s'y était fait proclamer roi de toute la Lombardie, donna à Bérenger lui-même d'autres détails sur cet événement.

Voici ce que Liuthprand et d'autres auteurs après lui, racontent à ce sujet (2).

(1) LIUTHP., lib. Ier, cap. XXII. — GIULINI, T. II, l. IX. — VERRY, T. Ier, p. 114. — MURATORI, T. V, p. 211, anno 898. — *Chron. noval.*, Part. II, T. II. *Rer. ital.*

(2) VERRY, T. Ier, p. 114.

Lambert, fatigué de la chasse, s'était couché à terre pour prendre un peu de repos et de sommeil. Hugues se trouvait seul auprès de son jeune souverain. Oubliant toutes les bontés dont Lambert l'avait comblé, ne se souvenant que de la mort violente de son père et des cruels traitemens infligés à sa famille, le fils de Maginfredo se saisit d'un bâton et en frappa violemment à la nuque l'empereur endormi.

Le vieux et crédule Landolphe raconte, de son côté, que Hugues, au lieu d'un bâton, se servit d'une *grande épine* pour donner la mort à son bienfaiteur. Il ajoute que cet événement eut lieu, non dans les environs de la *villa de Marengo,* mais dans le territoire de Modène, près d'un lieu qui, depuis, reçut le nom de *Spina-Lamberti,* et que l'on nomme aujourd'hui par altération *Spilamberto.*

Si le nom de *Spilamberto* n'a pas d'autre origine connue que celle que lui a façonnée le bon Landolphe, nous pensons qu'elle est encore à trouver.

Certes, Hugues étant à la chasse, aurait pu, pour consommer son abominable dessein, faire usage de toute autre arme que d'une *grande épine;* mais il lui importait de ne point laisser de trace sanglante de l'attentat, et la blessure

nécessairement faite, soit par la *grande épine*, soit par toute arme à tranchant ou à pointe, aurait témoigné contre son récit qui, d'abord, laissa chacun convaincu que Lambert s'était rompu le cou en tombant de cheval.

Quant au lieu de l'événement, l'erreur de Landolphe nous paraît manifeste.

Les décrets de Lambert, en date des derniers jours de septembre, sont expédiés de *Marengo*: tout tend à établir que ce prince périt dans les premiers jours d'octobre, et qu'il habitait encore cette résidence, comme l'affirme Liuthprand, quand il fut assassiné.

Il est à remarquer, qu'à dater de la mort de Lambert, le nom de Hugues ne paraît plus dans les annales de l'histoire, si ce n'est toutefois sous la plume du bon Landolphe.

Cet écrivain raconte, qu'aussitôt après le meurtre de l'empereur, Hugues, montant sur le cheval de sa victime (sans doute, observe ironiquement Giulini, parce qu'il valait mieux que le sien), se serait porté précipitamment à Milan, dont il aurait, de concert avec l'archevêque, fait relever les murs d'enceinte ruinés par Lambert.

Nous avons dit déjà que cette destruction des murs de Milan, par le fils de Guy, n'eut lieu que dans la crédule imagination de Landolphe.

Pour ce qui est du sort de Hugues après la consommation de son crime, de judicieux historiens pensent que Bérenger ne put voir que d'un mauvais œil un jeune homme, meurtrier de son roi et de son bienfaiteur, et que, condamné à une existence obscure et oubliée, Hugues perdit toutes les faveurs et les charges qu'il devait aux bontés de Lambert. On voit, en effet, bientôt après un comte de Milan, autre que le fils de Maginfredo, figurer dans les chartes de cette époque. *Sigifredo* ou *Sigefredo* (1) était revêtu de cette dignité peu de temps après la réunion des deux couronnes de Lombardie sur la tête de Bérenger.

De tous temps les gouvernemens nouveaux ont eu une tendance marquée à détruire, ou, pour le moins, à jeter à l'écart les destructeurs des régimes qu'ils ont remplacés. Cet instinct de nature, signalé par Tacite, se retrouve dans la conduite de Bérenger à l'égard de l'assassin de son rival en puissance. Quelquefois vengeur salutaire de la morale outragée, mais bien plus

(1) On lit dans MURATORI, *Ann. d'It.*, T. V, p. 223, anno 901 :

« En ce temps-là, *Sigefredo* était comte du palais et » comte de Milan, ainsi qu'il résulte d'un *placita* tenu » par ce seigneur à Milan dans la cour ducale. »

souvent triste inspiration de la peur, de l'égoïsme et de l'ingratitude, ce même instinct s'est fait de nos jours un des axiomes de la politique.

Bérenger ne resta pas long-temps paisible possesseur de la couronne de Lombardie.

Une nouvelle horde d'aventuriers, d'origine tartare, venus de la Scythie (1), et désignés sous le nom de Hongrois, s'étaient emparés de la Pannonie qui, depuis cette époque, a pris le nom de Hongrie.

La Bulgarie, la Moldavie et la Carinthie avaient successivement subi leurs dévastations.

Arnolphe, dans sa guerre contre Zuintebold, avait dû, pour réduire ce dangereux ennemi, recourir au secours non moins dangereux, de *Wratislas*, duc de Pologne, et de *Casula*, duc de Hongrie (2). Cet empereur, en reconnaissance des services rendus par les Hongrois, en cette occasion, leur avait abandonné la Transylvanie. Bientôt ces peuples barbares se ruèrent comme un torrent débordé sur toute l'Allemagne. L'art des siéges leur était inconnu aussi bien que le combat de pied ferme; maniant l'arc

(1) *Ex horrendâ Scytharum genere origine ducens.* (REGIN., *Rer. Ital.*, T. II, art. II.)

(2) PUFFEND., *Hist. de l'Univ.*, T. V, liv. V, ch. II.

avec une admirable dextérité, ils n'avaient pour armes que des dards et des haches ; ils chargeaient l'ennemi et se dispersaient aussitôt après, frappant et disparaissant comme la foudre ; toujours à cheval, même dans les haltes, même en tenant conseil. Leur tête était rasée, leur air sombre et leur bouche taciturne. On ne voyait leurs regards farouches s'animer, on n'entendait leurs voix que dans la mêlée des batailles. Leurs femmes n'étaient ni moins intrépides, ni moins féroces : partout l'effroi précédait ces barbares (1), partout ils laissaient, pour traces de leur passage, du sang et des ruines.

Après avoir épuisé l'Allemagne, ces nouveaux envahisseurs fondent sur l'Italie ; sans s'inquiéter des places fortes qu'ils laissent sur leurs derrières, ils dirigent vers Pavie leur course menaçante.

Bérenger, à l'approche du péril, se hâte de réunir une armée qui, grâce à l'assistance de l'archevêque de Milan (2), est bientôt sur un pied formidable ; il se porte vivement à la rencontre des Hongrois, et les surprend près de l'*Adda*, au moment où ils le croyaient encore bien éloigné d'eux.

(1) REGIN., anno 889. — LIUTHPRAND, lib. V, cap. V.
(2) GIULINI, lib. IX. — MURATORI, ann. 889.

A cette apparition inattendue, les barbares désespèrent de pouvoir lutter avec avantage contre l'armée lombarde, trois fois plus nombreuse que leurs bandes sauvages. Ils battent en retraite, ou plutôt ils fuient en désordre, et traversent pendant la nuit l'Adda dont les flots en engloutissent un grand nombre, tant leur fuite est tumultueuse et précipitée. Bérenger les poursuit à outrance jusqu'à la *Brenta*. Dans cette extrémité, les Hongrois envoient des émissaires au roi de Lombardie pour traiter de la paix. Ils proposent de rendre tous les prisonniers tombés dans leurs mains, de s'engager à ne plus remettre les pieds dans la Péninsule, et de donner leurs enfans pour otages, demandant seulement qu'il leur soit loisible de rentrer sains et saufs en Hongrie.

Bérenger qu'enhardit le succès de son entreprise, repousse toute proposition d'accommodement. Ce prince, dit Muratori, ne savait probablement pas le proverbe :

« A NEMICO CHE FUGGE, FAGLI I PONTI DORO.

» *Fais des ponts d'or à l'ennemi qui fuit* (1). »

Le retour des envoyés et la réponse dont ils

(1) MURATORI, *Ann. d'It.*, T. V, p. 218, anno 900.

sont porteurs jettent la stupeur et la désolation dans le camp des barbares ; tout espoir de salut leur est enlevé; leurs femmes, leurs enfans vont devenir comme eux la proie d'un inflexible vainqueur. Dans ces momens extrêmes le désespoir a des inspirations qui semblent dominer le sort et maîtriser la fortune.

Una salus victis, nullam sperare salutem :

« VAINCRE OU MOURIR ! » Tel est le cri suprême de ces hordes réduites aux abois.

Tandis que les Lombards se livrent sans aucune appréhension de danger, à la joie des festins, que leurs groupes épars et délivrés du poids de leurs armes, font résonner l'air de leurs chants joyeux, que leurs coupes se remplissent et se vident à la ronde, et que de spiritueuses liqueurs joignent à l'enivrant espoir de l'infaillible victoire qui les attend, une exaltation dangereuse, les barbares, comme une mer qui a brisé ses digues, se précipitent avec fureur au milieu de leurs fêtes ; de bachiques refrains retentissent au loin encore, que déjà le sang ruisselle dans une partie du camp des chrétiens; aux chants succède un long cri de destruction et d'épouvante. Tout fuit en désordre et sans armes; les Hongrois s'attachent aux pas des fuyards qui jonchent la terre de leurs morts. Ce

n'est pas un combat, c'est un carnage (1).

Cette victoire si complète, si inattendue et qui coûte la vie à plusieurs milliers d'Italiens, livre la Lombardie aux barbares; leur férocité et leur orgueil s'accroissent de l'éminence des périls que leur audace a conjurés, et de la terreur mortelle qui pour eux a précédé le triomphe (2).

Les villes, les églises, les couvens sont dévastés et pillés. Des comtes, des évêques, parmi lesquels on cite l'opulent Luitward de Vercelli, cet ancien favori de Charles-le-Gros, sont dépouillés de leurs richesses et mis à mort.

Gorgés de sang, chargés de trésors et de rapines, les Hongrois retournent l'année suivante chez eux, formant de nouveaux projets d'invasion dans cette belle Lombardie dont la route leur est enfin connue.

Un désastre arrive rarement seul, il en entraîne d'autres à la suite. Qu'un malheur déflore une couronne; que la main de l'adversité frappe une fois seulement à la porte d'un roi, l'ingratitude et la sédition sont là pour y heurter aussitôt après.

L'inconstance des Italiens trouve un aliment

(1) MURATORI, *Ann. d'It.*, T. V, p. 218.
(2) GIULINI.

nouveau dans la défaite de Bérenger. Cet esprit de versatilité eût fait peut-être, à la vérité, que vainqueur ou vaincu, le roi de Lombardie aurait à son retour rencontré la révolte sur ses pas; mais vainqueur, il l'eût étouffée; vaincu, il fut moins fort qu'elle.

Pendant cette malheureuse expédition de Bérenger contre les Hongrois, des prélats, des seigneurs avaient fomenté une sédition nouvelle et conspiré la ruine du roi de Lombardie. Parmi les principaux factieux figurent Sigifredo qui lui devait le comté de Milan, et le gendre même du roi, *Adalbert*, marquis d'Yvrée (1).

Profitant de son absence et de la confusion qu'ont amenée ses revers, les conjurés appellent à Pavie le roi de Provence et de la Basse-Bourgogne, *Louis*, fils de Boson et petit-fils, par sa mère, de l'empereur Louis II. Le jeune roi se hâte de passer les Alpes à leur voix, et reçoit dès son arrivée dans la capitale, la couronne de Lombardie, sans qu'aucun serviteur ou ancien ami de Bérenger prenne la défense de son maître absent.

Abandonné de toutes parts, Bérenger, dont un bien petit nombre de fidèles suit la mauvaise

(1) Adalbert était l'époux de *Ghisla* ou GISELLE, fille de Bérenger.

fortune, n'a d'autre parti à prendre, dans le premier moment, que de s'enfermer à Vérone; mais là, la défection appauvrit encore les rangs si clairsemés de ses partisans. Son jeune rival l'y poursuit, l'en chasse et l'oblige à chercher un nouveau refuge en Bavière, auprès de *Louis IV* (1).

Louis IV était un enfant de sept ans (2). A la mort de son père Arnolphe, quelques seigneurs et évêques de la Germanie l'avaient proclamé roi et empereur des Romains, et cette espèce de diète avait écrit au pape :

« Nous avons élu tout d'une voix le fils de » notre seigneur, bien que très jeune; nous » avons voulu conserver l'ancienne coutume, » suivant laquelle les rois des Francs sont tou- » jours de la même race. »

Rome voulut bien reconnaître dans Louis IV le roi de Germanie, mais non un successeur de Charlemagne à l'empire. Rome était lasse de voir des Marcomans, des Cattes, des bâtards, prendre le titre d'*Auguste*. On s'y indigna, on ne put qu'y sourire de pitié quand vint la nouvelle que, sur les bords du *Mein*, dans un village barbare nommé *Fourkiem* ou *Forcheim*, le fils

(1) MURATORI, T. V, p. 223.
(2) PUFFEND., *Hist. univ.*, T. V, liv. V, c. II, ann. 900.

d'un bâtard, un enfant avait été proclamé empereur des Romains, titre que Charlemagne, ses descendans et Arnolphe lui-même, étaient venus chercher sur les bords du Tibre et sous les dômes sacrés de Saint-Pierre.

Le fils de Boson met à profit ces dispositions hostiles du pontife de Rome à l'égard de la cour de Trèves.

Guy, duc de Spoletti, et à peine roi de Lombardie, a osé ceindre le diadème impérial; pourquoi, lui, roi de Provence, de Bourgogne et de Lombardie; lui, le fils de Boson et d'Hermengarde; lui, le petit-fils de l'empereur Louis II, n'aspirerait-il pas au même honneur?

Louis de Provence s'en va donc trouver à Rome le successeur de Jean IX... *Benoît IV* occupait le Saint-Siége..... Sans hésiter, et sans doute pour braver la cour d'Allemagne, comme déjà un de ses prédécesseurs l'avait fait en proclamant Guy empereur, malgré la décision de la diète de Tribur, Benoît IV, en dépit cette fois du récent résultat de la réunion de Fourkeim, pose la couronne des Césars sur le front du fils d'Hermengarde (1).

(1) Le 12 février de l'année 901, d'après Muratori et Giulini.

Liuthprand raconte qu'après son sacre, le nouvel empereur visita la Lombardie, et qu'ayant parcouru toutes les provinces de son nouveau royaume, il lui prit envie de voir aussi la Toscane. Adalbert II en était le duc : Berthe, sa femme, Berthe, l'orgueilleuse fille de Waldrade, avait entouré d'éclat cette petite cour ducale, foyer d'élégance et d'intrigues. Tout y fut disposé cette fois pour faire un brillant accueil au nouvel empereur. Les troupes toscanes, dit toujours Liuthprand, réunies sur le passage de Louis, furent si imposantes par leur nombre et la richesse de leur tenue; princes et courtisans déployèrent pour cette solennité tant de luxe, tant de magnificence et de pompe, que Louis de Provence laissa, dans un entretien confidentiel avec ses familiers, échapper ces mots qui, bientôt divulgués et mal commentés, devinrent pour lui une fatale imprudence :

« Cet Adalbert devrait plutôt prendre le titre » de *roi* que celui de *duc ;* car il ne lui manque » rien de ce que j'ai, si ce n'est le nom de *roi* » ou d'*empereur*. »

Ce propos fut partout redit : Adalbert et sa femme crurent y entrevoir un trait d'envie et peut-être d'ironie et de blâme. C'en fut assez pour l'esprit ombrageux de Berthe; ses intri-

gues fomentèrent bientôt une formidable insurrection contre le jeune empereur.

Adalbert II et Sigefredo, comte du palais et de Milan, que nous venons de voir tous deux parmi les principaux fauteurs de la révolte contre Bérenger, se proclament les chefs de la réaction nouvelle.

La Lombardie est bientôt en feu ; l'ancien rival de Guy et de Lambert, rappelé par un parti puissant, se montre en face de l'ennemi qui, une première fois déjà, l'a dépossédé (1).

Louis avait fait venir en grande hâte des renforts de Bourgogne et de Provence ; la lutte s'engage, vive, sanglante, acharnée ; elle étend ses dévastations sur les belles contrées lombardes. Partout retentissent des cris de guerre ; partout brillent le fer des combattans et les flammes de l'incendie ; on prend et on reprend des places ; on dispute pied à pied le terrain des champs de bataille ; chaque parti a ses alternatives de triomphes et de revers.

Mais tous les périls du fils de Boson ne sont pas dans la bravoure des soldats de Bérenger ; certes de tous temps les guerriers de Bourgogne et de Provence furent de taille à se me-

(1) Muratori, *Ann. d'Ital.*, ann. 903.

surer avec les peuples les plus intrépides de la terre ; mais Berthe, par de sourdes intrigues plus difficiles à combattre que des cohortes bardées de fer ; Berthe, l'âme et le foyer de cette collision sanglante, a soufflé l'esprit de défection dans les rangs impériaux. L'armée de Bérenger se grossit de tout ce qui déserte le camp de Louis. Réduit à ce que le fer des combats a épargné de ses braves Bourguignons et Provençaux, abandonné de ses partisans d'Italie, le fils de Boson est à la veille de tomber aux mains de son rival ; mais Bérenger le laisse librement repasser les Alpes, après toutefois avoir exigé de lui le serment de ne plus retourner dans la Péninsule (1).

Resté seul maître de la Lombardie, avec l'assentiment de la cour de Trèves qui, du reste pour le moment, eût été peu en mesure de lui en disputer la possession, Bérenger cherche à réparer les maux de la guerre dans ses États. Son cœur généreux couvre du voile de l'oubli tous les torts de ceux qui causèrent ses disgrâces ; sa sage administration ramène l'union et le calme parmi ses sujets. Un moment la Lombardie respire ; mais l'horizon, à peine éclairci,

(1) MURATORI, *Ann. d'It.*, T. V, p. 224 et suiv.

se charge de nouveaux nuages; Bérenger, au milieu de ses travaux de restauration sociale, est atteint par une grave maladie (1). Louis de Provence, à cette nouvelle, oublie le serment qui, l'année précédente, a désarmé le ressentiment de son vainqueur; il rassemble en toute hâte des troupes nombreuses qu'il conduit au delà des Alpes; il s'empare de Pavie, que Béranger, miné par la souffrance, n'a pu lui disputer, et il marche sur Vérone où s'est réfugié son rival. La trahison lui ouvre les portes de cette place; Bérenger n'a que le temps de fuir, et va cacher sa tête mise à prix, dans une retraite ignorée qui échappe à toutes les recherches de son ardent compétiteur.

Le jeune empereur se félicitait du succès de son parjure et se reposait de ses fatigues, quand le bruit de la mort de son rival vint compléter la sécurité que lui avait donnée son facile triomphe; ce bruit n'était qu'une ruse de Bérenger et de ses partisans.

Louis se croyant enfin, par cet événement, maître absolu et sans compétiteur du royaume de Lombardie, dissémine ses troupes, prolonge son séjour à Vérone et y vit quelque temps dans une parfaite confiance. Mais l'ennemi veille dans

(1) MURATORI, *ibid.*, ann. 904.

la cité et hors de ses remparts. Une nuit, tandis que tout dort paisible au palais impérial, *Adélard* (1), évêque de Vérone, agent secret de Bérenger, introduit secrètement ce prince dans la place avec quelques soldats dévoués.

L'alarme est bientôt donnée au jeune empereur; mais ses troupes dispersées ne sont plus à temps de lui porter secours. On assiège son palais; quelques gentilshommes fidèles, ayant à leur tête *Romorand d'Utel* (2), capitaine des gardes du Roi, se font tuer en cherchant à protéger la fuite de leur maître qui, pressé par le péril, court se réfugier dans une église; Bérènger l'y atteint, lui reproche son parjure, lui fait grâce de la vie; mais moins indulgent cette fois que lors de la première disgrâce de son rival, il lui fait crever les yeux avant de le renvoyer, et exige de lui une renonciation formelle à la couronne lombarde (3).

(1) MURATORI, *Ann. d'Ital.*, T. V, pag. 224 et 232, ann. 905. *

(2) *Romorand d'Utel* était de *Nice*. M. S. *delle cose di Nizza*, bib. ardiss., cité dans l'histoire de Nice.

(3) GIULINI. — MURATORI, T. V, *ibid.*

* Nous adoptons, pour le second retour et la mésaventure de Louis, les dates de Muratori qui prouve que Liuthprand est dans l'erreur en rapportant cet événement à 902. L'opinion de Muratori, on ne peut mieux motivée, s'accorde avec celle de l'*Annaliste saxon*, de *Marianus Scotus*, de *Fiamma* ** et d'autres chroniqueurs accrédités. Louis dut rentrer en Italie vers la fin de l'année 904, et en sortit aveugle dans le courant de l'année suivante.

** FLAMMA, *In manipul.* — FLOR., T. XI, *Rer. ital.*

Si l'on en croit l'auteur du *panégyrique* de Bérenger, ce fut contre la volonté de ce prince que ses partisans infligèrent ce supplice à son parjure compétiteur. Muratori ne voit dans cette assertion qu'une adulation de poète. *Giovanni Bracacurta*, accusé d'avoir par trahison livré la ville de Vérone à Louis, fut massacré par les soldats de Bérenger, dans une tour où il avait cherché un secret asile (1).

Les troupes provençales et bourguignones, à la nouvelle du malheur de leur souverain, prirent en désordre et par détachemens dispersés la route de France. Adalbert, marquis d'Yvrée, ce chef de la première conjuration contre son beau-père, leur fit éprouver de grandes pertes pendant leur passage des Alpes (2).

Nous voyons, dans ce triste drame, les mêmes hommes élever et abaisser tour à tour, appeler au trône, et puis en chasser ignominieusement,

(1) Voici ce que le *panégyriste* de Bérenger dit à ce sujet :

Tu ponens etiam Curtum femorale Johannes,
Alta tenens turris si fortè resumere vitam
Sis potis : hinc traheris tamen ad discrimina mortis.
Et miser in patriâ nudus truncaris arenâ. *

(2) MURATORI, T. V, p. 225.

* ANONYM., *In paneg. Bereng.*, lib. IV.

pour les y replacer encore, des princes jouets et victimes de leur capricieuse versatilité; et cela au mépris des sermens, des bienfaits reçus, et des liens de famille les plus sacrés.

Délivré de l'empereur Louis, Bérenger se hâta de faire rentrer la Lombardie dans la voie qu'il lui avait tracée, et d'où l'avait détournée cette collision récente : voie de repos, de restauration et de prospérité, s'il n'eût encore rencontré des entraves; les Hongois, les Sarrasins, de nouvelles rivalités à combattre, des séditions toujours renaissantes à réprimer, vinrent augmenter les travaux et les difficultés d'un règne qui eut et ses fautes et ses phases glorieuses. Selon *Andrea Dandolo* (1), les Hongrois ayant de nouveau pénétré en Italie, l'année qui suivit le désastre du fils de Boson, Bérenger aurait envoyé, pour les combattre, vingt mille hommes, dont un bien petit nombre serait échappé à la rage de ces meutes acharnées. Le roi de Lombardie, pour sauver ses États de leurs dévastations, leur aurait, toujours au dire de Dandolo, fait l'abandon de riches trésors. Il est à croire que cet auteur confond les époques et que le

(1) DANDUL., *In Chron.*, T. XII. — MURATORI, *Rer. ital.*, ann. 906.

fait qu'il rapporte n'est autre chose que le grand désastre éprouvé par Bérenger en 900, sur les bords de la *Brenta.* Les Hongrois firent encore, il est vrai, des courses en Italie, mais seulement quelques années plus tard. Nous verrons bientôt comment Bérenger chercha à tirer parti de la présence de ces dangereux nomades qui pesaient sur les frontières septentrionales de ses États, tandis que de nouvelles hordes de Sarrasins venus d'Espagne et jetés par la tempête sur les côtes voisines de ses provinces méridionales, s'emparaient d'un lieu (1) devenu depuis formidable aux populations chrétiennes de ces contrées. Les habitans,

(1) LIUTHPRAND, lib. I, cap. I, *In italicarum provincialiumque confinio.*

Quelques auteurs placent ce lieu en Provence; le père Beretti le croit situé entre *Nice* et *Monaco* en Italie.

Ces deux assertions paraissent également fondées.

Un corsaire africain, poussé par la tempête sur les rochers du golfe de *Sambracie* en Provence, depuis appelé golfe de *Grimaud*, fit naufrage contre ces récifs. Perdant l'espérance de reprendre la haute mer, cet aventurier et ses compagnons, au nombre de vingt, se décidèrent à chercher un asile dans ces contrées. Les Maures s'étant enfoncés dans les terres, arrivèrent en face d'un antique château, nommé depuis la *Garde-Fresnet*, situé sur la sommité d'une roche escarpée, vis-à-vis l'ancienne *Heraclea* des Romains, aujourd'hui *Saint-Tropez*; favorisés par l'obscurité de la nuit, ils surprirent le fort, en égorgèrent la faible garnison, et s'établirent dans ce site réputé jusqu'alors inexpugnable; d'autres forbans vinrent les y rejoindre, et formèrent, de concert avec eux, un établissement

dit Muratori, contribuèrent par leurs folies à augmenter l'audace et la férocité de ces *oiseaux de proie*. La Provence déchirée par des dissensions intestines, s'offrit elle-même à leur avidité. La Bourgogne, le Montferrat et les environs de Turin furent successivement ravagés pendant que le Capouan, les États de Rome et de Bénévent étaient en proie au même fléau.

Des hordes de Sarrasins s'étant fait un nouveau repaire sur les bords du fleuve *Garigliano*, non loin de Gaëte, l'avaient fortifié et en sortaient incessamment pour dévaster l'Italie méridionale. Les mêmes causes qui avaient livré

intermédiaire entre la France et la Ligurie, afin de pouvoir plus commodément se livrer à leurs brigandages.

Lorsque les environs de Saint-Tropez eurent été dévastés jusqu'au *Var*, et qu'ils n'offrirent plus d'aliment au pillage, les Maures se divisèrent en deux bandes: la plus nombreuse se retira à la *Garde-Fresnet*, l'autre s'empara du *Port-Olive* (Olivula), aujourd'hui *Villefranche*, entre *Nice* et *Monaco;* détruisit ce village, en égorgea les habitans, et se fixa sur le promontoire du golfe de *Saint-Hospice*, position qui lui parut convenable pour établir une communication avec la *Garde-Fresnet* ou le *Grand Fraxinet*. (Ce mot *Fraxinet* vient de l'arabe et signifie *forteresse*.) Les barbares se retranchèrent, à l'aide de branchages et de fascines, sur les hauteurs qui dominent *Saint-Hospice* et *Villefranche*. Cette nouvelle forteresse devint en peu de temps aussi formidable que celle du golfe de *Sembracie*.

(Voir FRODOARD. — LIUTHPRAND. — MURATORI. — GIULINI. — RUFFI. — PAPON, *Hist. génér. de Florence*. — DURANTE, *Hist. de Nice*, T. Ier, chap. III. — BERETTI, *Chorographia*, T. X, *Rerum italic.*)

la Provence et l'Italie aux Barbares, contribuaient à perpétuer, dans les deux pays, la présence calamiteuse de ces étrangers. Au delà comme en deçà des Alpes, ces cupides envahisseurs trouvaient des auxiliaires chez les peuples et les princes chrétiens qui, battant des mains à la ruine de leurs adversaires, fils de la même patrie et chrétiens comme eux, subissaient bientôt après, à leur tour, le même traitement de la part de leurs intraitables alliés.

Nous avons vu, dans ce chapitre, comment s'est terminé le IXe siècle en Lombardie; siècle si triste pour l'Italie et la France, mais dont le cours, toutefois, fut marqué pour le nord de la Péninsule, par d'assez longues périodes de gloire et de bien-être. Bernard, Pepin, Louis II, sont de ces noms dont un peuple garde la mémoire pour les bénir et les regretter aux bons comme aux mauvais jours. L'ère des jours mauvais s'ouvrit pour la Lombardie avec la tombe de Louis II.

L'aurore du IXe siècle avait vu se consolider la conquête des Francs, et son déclin vit le terme de cette domination, un premier essai de la domination germanique et une double invasion de barbares.

Charlemagne et ses premiers successeurs avaient doté la Lombardie d'une législation sage et tutélaire (1). Déjà les sciences, la religion, les arts, l'industrie s'étaient ressentis, dès les premières années et jusqu'au delà de la moitié du IXe siècle, de cette heureuse et bienfaisante impulsion ; mais l'aveugle ambition des successeurs nationaux ou étrangers de ces premiers princes, leurs divisions incessantes, l'absence trop fréquente et trop prolongée des souverains, l'intrigue des grands et des petits, la cupidité des comtes et autres gouverneurs, le manque d'une loi positive de successibilité au trône, les fautes, les inconséquences de la cour de Rome, trop mêlée aux intérêts temporels de ce monde, l'oubli ou l'inobservance des lois et règlemens publiés par Charlemagne et ses fils, enfin l'invasion de l'Italie par les Sarrasins, et plus tard par les Hongrois, tristes fléaux attirés sur la chrétienté par l'appel des populations chrétiennes, toutes ces causes ont fait du IXe siècle, pour l'Italie comme pour la France, une époque de désordre, de scandale, d'anarchie et de mi-

(1) *La pace si lungamente conservata inqueste contrade sotto gl'imperadori Caroli*, etc. dit Muratori, T. V, p. 133.

Mercè del buon governo degl'imperadori Carolini avea la Lombardia coll'altre vicine provincie goduta per più di cento anni un invidiabil pace. (*Ibid.*, T. V, p. 183.)

sère; mais la Lombardie, nous le répétons, eut la moindre part des maux et la part la plus large des jours glorieux et prospères.

Ce siècle épuisa l'influence française au delà des Alpes, et commença, nous l'avons dit, à y faire poindre l'ère germanique, ère qui, cette fois néanmoins, ne fit que s'essayer dans la Péninsule, mais non encore s'y établir solidement, les bases de la stabilité, les conditions de la vie manquant à ces nouveaux fondateurs; car la puissance germanique était alors en des mains que paralysaient les mêmes obstacles, les mêmes causes qui avaient dépossédé du sceptre lombard les successeurs français de Charlemagne. Des carlovingiens régnaient à Trèves comme en France, et l'heure de la décadence et de la ruine avait sonné pour cette dynastie au delà du Rhin aussi bien que sur les bords de la Loire et de la Seine. La Germanie avait ses princes médiocres et ses rois enfans, comme la France ses Louis-le-Bègue et ses Charles-le-Simple; elle avait son envahissante féodalité, ses Zuintebold, son éruption des Hongrois, comme la France avait ses Eudes, ses Bozon, ses Sarrasins et ses Normands. Aussi la fin du IXe siècle vit-elle l'Italie d'abord ardemment convoitée, puis négligée,

puis oubliée et même dédaignée par les princes germains, comme elle l'avait été naguère par les rois carlovingiens de France. Enfin le nord de la Péninsule, cédant à l'instinct général de fractionnement qui travaillait l'Europe, voulut, lui aussi, dans les dernières années de ce siècle, vivre de sa propre vie; il essaya, usa et ne tarda pas à abuser de sa nationalité lombarde.

Maintenant s'ouvre le x[e] siècle, que Muratori appelle *secolo di ferro*, et qui, comme le dit Giulini, fut le plus funeste de tous ceux que l'histoire d'Italie ait à enregistrer dans ses annales. Les calamités vont grandir et se propager dans cette période nouvelle, plus peut-être pour la Lombardie que pour le reste de la Péninsule.

Le cadre que nous nous sommes tracé ne comprend qu'une portion du x[e] siècle : nous ne soulèverons donc qu'un coin du sombre voile qui l'enveloppe.

CHAPITRE III.

Etat de la France à la mort d'Eudes. — Alphonse III en Espagne. — Alfred-le-Grand en Angleterre. — Le pape Sergius. — Marosie. — Jean X. — Théodora. — Nouvelles excursions de barbares. —L'Italie se couvre toujours de plus en plus de forteresses. — Le prince de Bénévent combat les Maures. — Il demande le secours de Léon, empereur d'Orient. — Jean X implore aussi l'aide de Bérenger. — Le roi de Lombardie se rend à Rome et y est proclamé empereur. — Il assiège les Maures dans leurs retraites. — Attaque désespérée des barbares.—Complète victoire de Bérenger.— Berthe et son fils Guy, prisonniers de Bérenger. — Noble fermeté de Berthe.— Leur délivrance. — Jugement de Liuthprand sur Berthe contredit par Muratori.

— *De* 900 *à* 919. —

Eudes en rendant au fils de Louis-le-Bègue le trône de ses pères, s'était, comme nous l'avons vu, fait une large part.

A la mort d'Eudes (898), l'Aquitaine, la Neustrie et une partie de la Bourgogne avaient reconnu Charles pour leur roi : honneur qui, sous ce faible monarque, se réduisit en un stérile hommage de la part de quelques grands devenus dans leurs gouvernemens ou royautés héréditaires, plus maîtres que celui qui s'appelait roi de France.

Tandis que la race de Charlemagne donnait le triste spectacle d'une puissance qui s'écroule

et d'une famille dégénérée qui s'éteint, *Alphonse* III dans la Péninsule hispanique, et *Alfred* en Angleterre, réhabilitaient l'honneur des rois, et conquéraient tous les deux, par un long et glorieux règne, le surnom de *Grand*, sanctionné depuis pour l'un comme pour l'autre par la postérité.

Pourquoi faut-il qu'Alphonse III, après quarante-six ans d'un règne de sagesse et de lumières, ait imité (910) le pernicieux exemple donné par Charlemagne en partageant ses États entre ses deux fils ! Précédent suivi par ses successeurs et qui devint funeste à l'Espagne.

La même année qui vit mourir le pape Jean IX (1), fut marquée pour l'Angleterre par la mort d'Alfred-le-Grand. Rome perdit en lui un ami zélé autant que généreux et magnifique. Alfred mourut assez tôt pour n'être pas témoin des tristes scandales jetés au monde du haut du trône pontifical : spectacle honteux qui peut-être eût altéré, sinon la foi religieuse, du moins le respectueux dévouement de ce grand prince pour les souverains pontifes. Toutefois il est à remarquer que, durant cette longue période de désordre et de confusion où des fronts déshono-

(1) En 900.

rés osèrent ceindre la tiare, le bruit confus des sectes sembla s'apaiser, et la voix des hérésies se tut comme pour ne pas susciter de trop grandes épreuves à l'Église si tristement travaillée au fond de ses propres entrailles. Chose étrange! jamais le respect des peuples, des rois et du clergé pour le Saint-Siége ne fut plus grand qu'en ces temps malheureux où le bercail de la chrétienté fut confié à d'indignes pasteurs (1)!.. Le secret de cette puissance indestructible ne pourrait s'expliquer si on le cherchait dans des combinaisons terrestres et des calculs humains.

Benoît IV, qui eut à peine le temps d'acquérir des droits à la vénération et aux regrets de la chrétienté, légua (2) le siége de Rome à *Léon V* que renversa l'ambitieux *Christophe* après deux mois de pontificat, et qui expia dans un cachot où il mourut, l'honneur d'avoir occupé le siége des pontifes. Six mois après (3), l'usurpateur était à son tour dépossédé par *Sergius*, ce prêtre turbulent, rival audacieux de Jean IX, et dont sept ans d'exil n'avaient fait qu'irriter l'ambition. Si l'on en croit Liuthprand, *Marosie*, fille du marquis ou duc Adal-

(1) *Hist. de l'Egl.*, par B.-B., T. V, liv. XXVIII, p. 1.
(2) Année 903.
(3) Année 904.

bert (1) dont la cour avait servi d'asile à Sergius : Marosie, devenue si célèbre par sa beauté, le dérèglement de ses mœurs et son habileté dans les affaires, aurait été d'un grand secours à ce prêtre proscrit pour s'établir sur la chaire de Rome.

Cette femme, selon le même historien, n'aurait fait en donnant la couronne pontificale à Sergius, que couronner un amant aussi débauché qu'elle, et poser les bases de sa propre puissance dans la capitale de la chrétienté.

Muratori repousse ces imputations comme injustes ; il cite Frodoard, écrivain contemporain de Liuthprand, et oppose l'opinion du premier de ces historiens aux récits injurieux de l'écrivain lombard qu'il accuse de légèreté, de passion, et surtout de cette jalousie qui fait de l'avilissement des grands noms le triomphe et la joie des esprits médiocres.

Nous croyons que Sergius ne manqua pas de quelques grandes qualités comme prince ; mais à nos yeux, comme pour Jean X, attaqué aussi bientôt après par Liuthprand, le blâme d'être monté au trône pontifical avec le concours d'une femme intrigante et justement décriée, pèse sur sa mémoire. Une honteuse soudure accole pour

(1) Fille du premier lit.

jamais aux noms de *Sergius* et de *Jean X*, les noms flétris de *Marosie* et de *Théodora* (1).

Il est triste d'avoir à marquer de cet impur stigmate le front d'un des pontifes les plus remarquables qui aient ceint la couronne de saint Pierre. Il ne suffit pas de se montrer habile et grand une fois au pouvoir, il faut, pour que la gloire soit pure, que la source de la puissance l'ait été, et qu'aucun des échelons foulés pour atteindre le faîte, n'ait gardé ou laissé l'empreinte d'une souillure.

Jetons un coup d'œil sur l'état où se trouvait l'Italie avant la consécration de Jean X.

La Lombardie, oubliée par la France, par la Germanie, par Constantinople, vivait, depuis quelque temps, paisible et prospère sous la sage administration de Bérenger. La politique de ce prince avait purgé l'Italie de la présence des Hongrois ; mais sa trop grande prévoyance

(1) Plusieurs auteurs disent que Théodora était la sœur cadette de Marosie. D'après Liuthprand et Muratori, Marosie était fille de Théodora.*

* LIUTHP., *Hist.*, lib. II, ch. XIII. — MURAT., *Ann. d'Ital.*, T. V, p. 248, anno 914.

Ces derniers historiens reconnaissent Marosie comme fille d'Adalbert de Toscane.

Or, nous voyons Théodora pousser par ses intrigues Jean X au trône pontifical, du vivant de Berthe, femme d'Adalbert.

Cette Théodora peut avoir été la sœur de Marosie, mais certes elle ne fut point sa mère, à moins toutefois, qu'épouse du premier lit d'Adalbert, elle n'ait divorcé avec ce prince qui, du vivant de sa première femme, aurait épousé la fille de Waldrade.

alimentait ces hordes dangereuses (1) le long de la frontière nordique de ses États, et les montrait, comme une menace toujours vivante, à ses grands vassaux et à son armée elle-même dont il suspectait la fidélité.

Tandis que les contrées septentrionales de la Péninsule, tremblantes au souvenir des dévastations exercées par les barbares du Nord, étaient ainsi tenues en respect par la vue de ces nuages amoncelés et toujours près d'éclater à son horizon, le centre de l'Italie et les approches de Rome étaient incessamment livrés à la fureur des Maures.

Les Hongrois et les Sarrasins, guerriers nomades, sans discipline, marchant sans ordre, dédaignant la gloire, évitant autant que possible les batailles en rase campagne, pénétrant au cœur des pays les plus abrités par la nature, n'y cherchaient que le pillage et se dérobaient par la rapidité de leurs chevaux à la poursuite de l'ennemi en cas d'insuccès : terribles dans leur triomphe, ils ne laissaient plus à ceux qui désespéraient de les combattre corps à corps et de les exterminer, d'autres ressources con-

(1) *Verùm quia Berengarius firmiter suos milites habere fideles non poterat, amicos sibi Hungaros non mediocriter effecerat.* (LIUTHP., *Hist.*, lib. II, cap. II.)

tre leurs attaques furieuses que de solides et infranchissables remparts. Plus que jamais on sentit dans ces temps de crise le besoin d'enceintes bastionnées, derrière lesquelles, à la première alarme, les familles et les richesses mobilières pussent trouver un abri.

La Lombardie, moins harcelée que les provinces méridionales par les Sarrasins, mais plus rapprochée des Hongrois du côté du Nord, ne se montra pas moins empressée que le reste de la Péninsule de pourvoir à sa sûreté en se couvrant de murailles crénelées et de châteaux forts. Tandis que le royaume de Bérenger complétait ce système de défense pour son territoire, en présence des Hongrois qui, immobiles sur sa frontière, semblaient attendre un signal de l'intérieur pour se mouvoir et attaquer, les Maures, campés sur les bords du Garigliano, l'œil constamment ouvert sur les contrées qui les avoisinaient, portaient la sape et le feu partout où commençaient à s'élever ces refuges tutélaires.

Aténolphe Ier, prince de Bénévent et de Capoue, tenta vainement de repousser et de réduire ces barbares. Un jour ayant fait établir un pont de bateaux à *Traghetto*, il traverse le Garigliano et attaque vivement les Maures qu'il met en déroute complète ; l'ennemi, secouru par des

habitans de Gaëte, se reforme dans ses lignes, reprend l'offensive et se jette à l'improviste, pendant la nuit, sur le camp des chrétiens dont il fait un grand carnage; mais les troupes d'Aténolphe se rallient près du pont et tiennent tête aux assaillans avec une vigueur telle que les Sarrasins retournent en toute hâte vers leurs retranchemens (1).

La guerre continua; le prince de Bénévent se sentant trop faible pour la soutenir seul, songea à invoquer quelque puissant secours.

Le roi de Lombardie eût été peut-être en mesure de faire revivre pour toute l'Italie les beaux temps de Louis II; mais Aténolphe avait été long-temps l'égal de Bérenger, et il répugnait à son orgueil d'invoquer cette protection...... Quelque vernis de générosité et de désintéressement qu'on emprunte pour rendre un service, trop souvent on s'en paie par l'abaissement et la confusion de l'obligé. A cette époque où la force tenait lieu de tout, et où la féodalité enlaçait de ses réseaux de fer le faible et l'opprimé dont elle se constituait la protectrice, demander l'aide d'un grand, c'était en quelque sorte faire acte de vasselage, et le prince de Bénévent ne

(1) LEO OSTIENSIS, lib. II, cap. L, cité par MURATORI, *Ann. d'It.*, T. V, p. 238, anno 908.

voulait pas se constituer le vassal de l'ancien duc de Frioul.

Un recours au roi de France eût sans doute moins blessé l'irritable susceptibilité de Landolphe; mais, nous venons de le voir, la France, à force d'avoir des rois, n'en avait aucun; la Germanie avait eu trop à se plaindre de Rome lors de l'élévation au trône impérial de Louis IV, pour que la Péninsule, dans un aussi grand péril, osât recourir à la cour de Trèves, que, du reste, la mort d'Arnolphe et la grande jeunesse de son successeur avaient jetée dans bien des embarras.

Léon-le-Philosophe occupait le trône d'Orient. Aténolphe tourne les yeux vers ce monarque et lui envoye un de ses fils.

Léon, séduit par l'espoir bien suranné et toujours déçu de relever en Italie la puissance de Constantinople, accueille le jeune prince avec de grandes protestations d'amitié et de brillantes promesses de secours (1).

Aténolphe mourut l'année suivante (2); son fils Landolphe revint de Constantinople tout glorieux d'en rapporter le titre de *patrice* en échange de l'hommage qu'il avait fait à la cour d'Orient de la souveraineté de ses États (1). La

(1) LEO OSTIENSIS, *Chron.*, liv. I, c. LII.
(2) MURATORI, T. V, p. 242, ann. 910.

mort de Léon, qui suivit de près celle du prince de Bénévent, vint ajourner l'accomplissement des promesses que cet empereur avait prodiguées à Landolphe. Les Maures continuèrent donc à désoler impunément la malheureuse Italie ; et pendant quelques années, on vit les papes eux-mêmes laisser la Péninsule en proie aux plus affreux désastres sans songer à plaider, auprès des puissans de la terre, la cause de la chrétienté. Sergius étant mort, *Landon* lui succède ; après Landon vient *Anastase III.* Ce pape qui, comme son prédécesseur, ne laisse aucune trace de son passage au trône pontifical, fait place enfin à l'archevêque de Ravennes qui, à l'exemple de Sergius, quittant, contrairement aux lois et aux règlemens canoniques, son siége épiscopal, et poussé sur le trône de saint Pierre par les intrigues d'une femme impudique s'est rendu célèbre sous le nom de *Jean X.*

Nous avons dit que selon Liuthprand et plusieurs historiens après lui, Jean X n'aurait eu pour atteindre à ce faîte des grandeurs de l'Église, d'autre titre qu'une figure remarquablement belle, et un commerce criminel avec Théodora, sa protectrice.

(1) *Ibid.*, p. 245, anno 911.

Jean X, aurait été au contraire, selon Muratori, qui ne nie pas du reste la source honteuse de son élévation, un homme d'une grande âme, d'un esprit élevé et d'un grand courage. Le panégyriste de Bérenger va plus loin; il représente Jean X comme un pontife plein de sagesse, de lumières et fort attaché à ses devoirs.

Parmi ces qualités attribuées au successeur d'Anastase III, il en est que l'impartialité de l'histoire ne saurait lui refuser, tout en laissant à sa mémoire la souillure de son entrée au pouvoir pontifical par des moyens honteux.

Grandeur de vue, sagesse dans le gouvernement de l'Église, fermeté et constance dans l'accomplissement de ses desseins : telles furent les incontestables qualités de ce pontife célèbre, qui ne mérita ni un blâme sans réserve, ni des éloges exclusifs, ni surtout les malheurs qui flétrirent ses dernières années.

S'inspirant du glorieux exemple de Léon IV, Jean X, à peine parvenu au pouvoir, conçoit le projet de détruire les hordes musulmanes qui infestent l'Italie. En même temps que ses ambassadeurs vont rappeler à la cour de Constantinople les promesses de secours faites au fils d'Atenolphe, et assistent à l'armement d'une flotte qui doit lui venir en aide dans le golfe de

Gaëte, l'habile pontife envoie des émissaires avec de riches présens à Bérenger, pour obtenir son puissant concours dans cette grande entreprise. Soit que ce prince fût arrêté par les frais que pouvait entraîner une telle expédition (1), soit qu'il voulût mettre un haut prix à la coopération qu'on lui demandait, Bérenger répondit aux envoyés du pape : « Que ne vous adres-» sez-vous à votre empereur Louis ! » En effet, le fils de Boson, bien que réduit par son dernier désastre à ses seules possessions de Bourgogne et de Provence, continuait, lui chétif, lui pauvre aveugle, à porter le vain titre d'empereur. Jean X comprit la pensée du roi de Lombardie, et aussitôt il montra la couronne impériale à l'ambitieux monarque (2). Bérenger, à ce signal qu'il attendait, rassemble ses troupes ; à leur tête il se rend à Rome et y fait une entrée triomphale.

Une nouvelle heureuse précède sa venue, comme un fortuné présage pour les succès bel-

(1) MURATORI, T. V, p. 251, anno 915.

(2) *Dona duci (Berengario) mittit, sacris advecta ministris*
Quo memor extremi tribuat sua jura diei
Romanis, fauvet Ausonias quo Numica terras,
Imperii sumpturus eo pro munere sertum
Solus et occiduo Cæsar vocitandus in orbe.
(ANONYM. *in Paneg. Bereng.*, lib. IV.)

liqueux qui l'attendent. Une flotte nombreuse, équipée par les Arabes qui occupaient la Sicile, et faisant voile vers les rivages d'Italie pour secourir sans doute leurs compagnons campés dans la Péninsule, venait d'être assaillie par une tempête qui l'avait dispersée et détruite (1).

Quand on sut à Rome, dit le poète panégyriste de Bérenger (2), que le roi de Lombardie approchait de la grande cité, le sénat, le peuple et les écoles de toutes les nations qui se trouvaient à Rome, Grecs, Saxons, Français et autres, se portèrent à la rencontre du monarque, bannières et enseignes déployées..... Tous chantaient les louanges de Bérenger dans leur langue nationale.

Les jeunes nobles Romains fermaient cet imposant cortége; parmi eux on remarquait *Pietro*, frère du pape et le fils du consul *Teofilatto*. Ces jeunes hommes, après avoir baisé les pieds du roi, le complimentèrent au nom de la cité.

Jean X, revêtu de ses habits pontificaux et entouré de son clergé, attendait, sur les degrés du péristyle de Saint-Pierre, le prince, qui au milieu d'un immense concours de monde arri-

(1) *Chron. arabic.*, art. II, cité par MURATORI, *Annal. d'It.*, T. V, p. 252.
(2) ANONYM., *in Paneg. Bereng.*, lib. IV.

vait sur une belle haquenée blanche que lui avait envoyée le pontife.

Bérenger mit pied à terre, et pendant qu'il montait les marches du saint temple, le pape Jean X se leva du siége où il était assis et s'avança vers le prince; tous deux, le front radieux de satisfaction, se tendirent cordialement la main et se donnèrent l'accolade de bien-venue aux acclamations joyeuses de la foule.

Les portes de la basilique restaient fermées; elles ne s'ouvrirent qu'après que Bérenger eût promis par serment de confirmer, quand il aurait ceint la couronne impériale, toutes les donations en biens, en États, en puissance que le Saint-Siége tenait de la munificence des anciens empereurs ses prédécesseurs et ancêtres (1).

(1) Selon le panégyriste, cette entrée solennelle aurait eu lieu le samedi saint, et le couronnement de Bérenger, comme empereur, le jour de Pâques, en l'année 916.

Muratori s'attache à prouver * que ce monarque reçut la couronne impériale le jour de Noël de l'année 915. Il appuie cette opinion sur d'assez solides argumens; mais resterait alors à expliquer comment une aussi grave erreur a pu prendre place dans un panégyrique dont l'auteur paraît avoir été contemporain de Bérenger, ou au moins avoir vécu peu de temps après la mort de cet empereur; peut-être, sous le règne de son petit-fils, comme serait tenté de l'admettre Muratori.

Voici ce que dit cet historien (T. v, p. 254, ann. 916,)

« *Adrien de Valois*, qui fut le premier à tirer des ténèbres

* Tome v, anno 916, 921, 924, p. 254, 263 et suiv., et 271.

Quand vint le grand jour du couronnement, le pape et le roi de Lombardie, salués sur leur passage par les bruyans vivats d'un immense concours de peuple, se rendirent à la basilique du Vatican.

Là, Bérenger reçut l'onction sainte, fut proclamé empereur des Romains, et Jean X posa sur son front une couronne d'or enrichie de pierres précieuses. Le clergé et le peuple chantèrent des hymnes en actions de grâces. Puis, on intima silence, et on lut à haute voix le diplôme par lequel le nouvel *Auguste* confirmait à l'Église romaine et à ses souverains pontifes les donations souscrites en leur faveur par

» ce poème historique, précieux fragment d'un siècle obs-
» cur, a pensé que l'auteur était contemporain de Bérenger;
» mais en présence de si graves erreurs sur des faits im-
» portans que le poète aurait dû mieux connaître, puisqu'il
» se montre lui-même vieux à la fin de son œuvre qu'il ter-
» mine au couronnement, laissant à d'autres le soin de ra-
» conter le reste de la vie de Bérenger,

Et post imperii diadema resumite laudes.

» Je ne saurais me persuader que ce poème ait été com-
» posé du vivant de Bérenger. Il paraîtrait toutefois peu
» vraisemblable qu'après la mort de l'empereur, quelqu'un
» ait entrepris une aussi longue et pénible tâche. Cependant
» il n'est pas hors de possibilité que le marquis d'Yvrée,
» devenu plus tard lui-même roi d'Italie, ait pris soin de
» faire honorer, par ce panégyrique, la mémoire de l'em-
» pereur son aïeul. » Nous ajouterons que la mort peut avoir
arrêté le poète au milieu de son œuvre.

les empereurs précédens, avec menace de châtiment contre quiconque troublerait les successeurs de saint Pierre dans la jouissance de ces dons.

Grande fut la munificence de Bérenger dans la distribution de ses présens en armes, ornemens, costumes, couronnes d'or et joyaux de tous genres. Le pape, le clergé, les troupes, le sénat, toutes les églises de Rome eurent leur part de ces largesses. Des pièces d'or et d'argent furent jetées avec profusion au peuple réuni dans la basilique de Saint-Pierre, dans les rues et sur les places publiques (1).

Jean X, au milieu de ces pompes et de ces fêtes, n'oubliait pas quel prix il avait mis à la couronne impériale qu'un descendant de Charlemagne était venu prendre de sa main. Par ses soins et tandis que s'accomplissait la grande fonction du couronnement, la flotte grecque montrait son pavillon le long des rivages d'Italie, prête à combattre tout ce qui tenterait de porter secours aux bandes de Sarrasins campés sur les bords du Garigliano. Les princes de Bénévent, de Gaëte et de Naples, émus à la voix du pontife, appelaient leurs peuples aux armes.

(1) *Antiq. italic.*, dissert. III, p. 108. MURATORI.

Albéric, marquis de Camerino, accourait à la tête de nombreuses troupes pour renforcer cette puissante ligue. Le nouvel empereur, jaloux de justifier le *choix* du pape et de mériter l'honneur qu'il venait de recevoir, se hâte de prendre le commandement de cette armée.

Bérenger forme ses troupes en deux camps et bloque étroitement les Sarrasins dans leur repaire fortifié et réputé inaccessible; toutes les issues, tous les abords sont interceptés, coupés; au bout de trois mois de blocus, la famine réduit les Maures à la dernière extrémité. Les barbares n'écoutent plus que le désespoir; leurs retraites et le riche butin qu'ils y entassaient depuis long-temps, deviennent la proie d'un incendie que leurs mains ont allumé; puis, en masse et tête baissée, ils se jettent au milieu des chrétiens, espérant enfoncer leurs rangs par ce choc impétueux, et trouver leur salut dans des montagnes voisines couvertes d'épaisses forêts. Mais, moins heureux que les Hongrois sur les bords de la Brenta, les Maures sont reçus et poursuivis avec vigueur par les troupes de Bérenger; pas un seul n'échappe au glaive ou aux fers des chrétiens.

La joie fut grande à Rome et dans toute l'Italie quand vint la nouvelle de cet heureux résultat. Bérenger partagea la gloire de cette bril-

lante expédition avec le pape Jean X qui, non content de l'avoir conçue et d'en avoir habilement préparé le succès, voulut y assister en personne pour encourager les troupes par sa présence.

Cet exemple, contraire aux maximes de l'Église, ne fut que trop imité dans la suite par d'autres pontifes, qui n'eurent pas toujours à invoquer un aussi noble but pour justifier leur présence au milieu de ces sanglantes luttes où se décimaient les peuples.

Bérenger retourna triomphant à Pavie. Soigneux de réparer les maux de la guerre, qui trouvaient leur compensation dans la gloire récemment acquise à la Lombardie, il dut aussi, pour maintenir le calme dans ces belles contrées, tenir l'œil ouvert sur les princes ses vassaux dont il n'avait que trop éprouvé l'inquiète versatilité.

L'année qui suivit sa victoire sur les Sarrasins, vit mourir un prince qui fut un des plus puissans moteurs de ses revers et de sa restauration sur le trône d'Italie.

La mort d'Adalbert II (1), duc et marquis de Toscane, souche de la fameuse maison d'*Est*,

(1) MURATORI, anno 917.

délivra le nouvel empereur d'un de ces hommes dont l'amitié sans lendemain et la haine plus durable sont également à redouter.

Adalbert laissa à sa femme Berthe trois enfans, *Guy* (1), *Lambert*, et la trop fameuse *Hermengarde* qui, peu de temps avant la mort de son père, avait épousé Adalbert, marquis d'Yvrée, veuf de *Ghisla* ou *Giselle*, fille, comme nous l'avons dit, de l'empereur Bérenger.

Il est difficile de suivre année par année l'histoire de ces temps obscurs. *On ne puise qu'avec peine dans une source qui ne coule pas toujours* (2). Quelquefois les événemens font défaut. Est-ce oubli ou omission de la part des historiens, ou est-ce plutôt cette heureuse lacune d'incidens qui se rencontre parfois dans les repos si rares que l'ambition et la folie des hommes accordent aux peuples? Parfois aussi nous rencontrons dans cette histoire de violentes collisions, dont les causes et le début se cachent

(1) Selon Liuthprand, Guy,* sans doute en sa qualité de fils aîné, fut reconnu marquis de Toscane par le roi de Lombardie.

(2) FRÉDÉGAIRE, continuateur de Grégoire de Tours.

* LIUTHP., *Hist.*, lib. II, ch. XV.
Filius ejus Wido à Berengario rege marchio patris loco constituitur.

sous le voile mystérieux de ces temps reculés. Ainsi Liuthprand nous montre, deux ans après la mort d'Adalbert II, son jeune fils, *Guy* de Toscane et Berthe sa veuve, retenus prisonniers par l'empereur Bérenger à *Mantoue* (1).

Pourquoi cette rupture? quels revers purent jeter en captivité le fils et la veuve du fier Adalbert de Toscane? Muratori lui-même l'ignore. La cause nous échappe, mais les suites en sont connues; elles furent glorieuses pour Berthe. C'est un noble et imposant spectacle, en effet, que de voir cette princesse telle que nous la montrent les historiens d'Italie, puisant de nouvelles forces dans l'excès de son infortune, commandant du fond de sa prison la fidélité à ses troupes, et donnant l'exemple de la constance et du courage aux gouverneurs de ses villes de Toscane. Désespérant de réduire un pays si noblement gardé à ses maîtres absens et dans les fers, Bérenger se vit contraint, après une longue et vaine attente, de rendre la liberté à Berthe et à son fils.

La plume envenimée mais cette fois véridique de Liuthprand ternit un peu l'éclat de cette belle page historique, rare monument

(1) Année 919.

d'honneur et de fidélité, et l'explique aux dépens de la vertu de Berthe dont il fait une autre Marosie, tant pour son ambition que pour le dérèglement de ses mœurs (1). Muratori accuse cette fois encore Liuthprand de médisance, et fait observer qu'à cette époque Berthe avait soixante ans. Nous devons faire remarquer, pour être juste, que Liuthprand ne dit pas que la fille de Waldrade ait attendu ses douze lustres pour se faire des *fidèles*. Au reste, ce dérèglement de mœurs reproché à Berthe n'est aujourd'hui mis en doute par aucun historien.

Quand on veut ramener à l'époque de la simplicité, de la franchise et des bonnes mœurs, on dit encore en Italie : *Al tempo che Berta filava* (au temps que Berthe filait)... Mais le simple et bon peuple ne se doute pas que, par cette expression proverbiale, il ne se fait que l'écho d'une amère ironie digne de Liuthprand (2).

(1) *Berta autem, Adalberti uxor, cum Widone filio post mariti obitum non facta est minor quam vir suus potentiæ. Quam tum calliditate et muneribus, tùm hymenæi exercitio dulcis, nonullos sibi fideles effecerat. Undè contigit, ut dùm paulo post à Berengario simul cum filio caperetur, et Mantuæ in custodiâ teneretur, sed firmiter tenuerit, eamque post modum de custodiâ simul cumfilio liberavit.* (LIUTHPRAND, *Hist.*, lib. II, cap. XV. — MURATORI, T. V, p. 260, anno 919.)

(2) *Biogr. univ.*, publiée par MICHAUD, art. *Berthe.*

CHAPITRE IV.

Repos de l'Italie. — Nouvelles trames contre Bérenger. — Appel de ce prince aux Hongrois. — Rodolphe de Bourgogne proclamé roi de Lombardie. — Bataille de *Fiorenzuola*. — Bérenger a de nouveau recours aux Hongrois. — Mort de ce prince. — Destruction de Pavie et châtiment des meurtriers de l'empereur. — Conflit d'ambitions rivales. — Nouvelle crise de désordres en Lombardie. — Etat de la Germanie, de Constantinople et de la France. — Rodolphe s'empare une seconde fois de la Lombardie. — Influence d'Hermengarde. — Tout semble sourire à cette nouvelle royauté.

— *De* 919 *à* 924. —

Il y eut un moment de repos presque absolu en Italie, après l'éclatante victoire de Bérenger sur les bords du Garigliano. A peine quelques querelles entre princes voisins et quelques rares invasions tentées par les Maures de Sicile que refoulaient dans leur repaire les princes de Capoue et de Bénévent, venaient réveiller l'esprit guerrier de la Péninsule. Le plus grave conflit qu'aient enregistré les annales d'Italie, pendant cette courte période de calme, est le combat qu'eurent à soutenir (1) les Capouans et les Bé-

(1) Anno 921.

néventins contre *Ursileo* ou *Orseolo,* général grec, qui perdit dans cette lutte la victoire et la vie (1). Les vainqueurs s'emparèrent de la Pouille, qui resta pendant sept ans en leur pouvoir (2).

La Lombardie eut sa part de ce salutaire repos, sous le sceptre de Bérenger, dont l'or et la politique continuaient à garantir ses États de la désastreuse visite des Hongrois. Ces barbares ravageaient la Moravie, la Bohême, la Styrie, le pays des Dalmates et des Bulgares, en attendant que le roi de Lombardie, poussé à bout par l'envie et l'ingratitude, ennemis souvent plus dangereux que la plus formidable armée, rompit enfin lui-même la digue qu'il avait opposée si long-temps aux flots de cette multitude avide prête à tout envahir.

(1) LUPUS PROTOSPATA, *In chronic.*, T. V, *Rer. italic.*, *Anno* 921, *interiit Ursileo Stratigo in prœlio de Asculo, mense aprilis et apprehendit Pandulfum Apuleo.* On doit lire, d'après l'observation motivée de *Camillus Pellegrinus,* et adoptée par Muratori, *Landulfus Apuliam* et non *Pandulfum Apuleo.*

Muratori, pas plus que *Lupus Protospata* et l'annotateur *Camillus Peregrinus* qu'il cite, et que nous avons consultés, ne fait mention des causes qui amenèrent ces collisions entre les Grecs et le Bénévent. On se rappelle qu'il y a peu d'années ce duché avait reconnu pour maîtres les empereurs de Constantinople.

(2) LIUTHPRAND, *In legationibus*, cité par Muratori, anno 921, T. V, p. 264. *Principem Landolfum septennio potestative Apuliam sibi subjugasse.*

Aucun prince ne connut plus que Bérenger la bonne et la mauvaise fortune. Les revers n'avaient jamais abattu sa constance : la victoire et les grandeurs humaines n'avaient pas davantage altéré les nobles qualités de son âme. Personne ne poussa plus loin que lui la clémence et l'oubli des injures.

Bérenger, depuis trente-trois ans, était roi de Lombardie ; il portait depuis sept ans le titre d'empereur, lorsque quelques grands que fatiguaient sa longue et glorieuse prospérité, la tranquillité de l'Italie sous son règne, et peut-être même le souvenir des bienfaits dont il les avait comblés, vinrent lui préparer de nouvelles traverses. Leur inquiète jalousie parvint à lui susciter un nouveau rival dans la personne de *Rodolphe* II, roi de la Bourgogne transjurane, dont l'autorité s'étendait jusque sur la Suisse, la Savoie et d'autres contrées voisines de la Lombardie. Un mariage avec *Berthe*, fille de *Burcard*, duc de *Suève* (1), avait valu à Rodolphe cette augmentation de puissance qui, ainsi que cela

(1) MURATORI, T. V, p. 265. Les auteurs de l'*Art de vérifier les dates* doutent que *Berthe*, épouse de Rodolphe II, fût réellement la fille de *Burcard* (II, 431) ; mais ils ne font pas connaître sur quels motifs ils se fondent pour ne pas partager un sentiment adopté par tous les historiens. A ce propos, nous croyons devoir faire remarquer que cette

se voit toujours, n'avait fait que donner plus d'essor à son ambition (1).

Adalbert, marquis d'Yvrée, veuf de la fille de l'empereur; *Olderic* ou *Odelric*, comte du palais, et un autre seigneur très puissant, nommé *Gilbert*, comblé comme eux des bienfaits de Bérenger, furent les principaux artisans de cette trame. A la tête des conjurés se trouvait aussi le nouvel archevêque de Milan, *Lambert*, à qui l'on n'attribue d'autre sujet de mécontentement que d'avoir été contraint, selon l'usage abusif et condamnable de ce temps là, d'acheter

reine *Berthe*, douée des plus précieuses et des plus rares vertus, laissa une mémoire vénérée qui n'est pas effacée encore dans la Suisse *romande*. Il est des historiens qui pensent que le dicton proverbial, pour rappeler un âge d'or, *du temps que Berthe filait*, se rapporte à l'épouse de Rodolphe plutôt qu'à la fille de Waldrade.

(1) Un écrivain moderne a commis l'étrange erreur de désigner Rodolphe comme fils de Bérenger et comme son héritier naturel.

DANDULUS (*Rer. italic.*, T. XII, p. 199) dit, par erreur, que ce Rodolphe était fils de *Ricardo*, qu'il qualifie de duc de Bourgogne. Selon les historiens les mieux renseignés, Rodolphe était, comme nous l'avons dit, fils de Rodolphe I[er], duc de la Bourgogne transjurane, petit-fils de Conrad et petit neveu du fameux Eudes. Tel est aussi l'avis du président Hénault et de *Zurlauben*, qui l'a développé dans un mémoire inséré au *Recueil de l'Académie des Inscriptions*, XXXVI, 142. On retrouve la même opinion dans la *Biographie universelle*, publiée par Michaud, art. *Rodolphe II.*

le consentement de l'empereur pour prendre possession du siége épiscopal, au moyen d'abondantes largesses dont les officiers du palais furent les seuls à profiter.

Bérenger, sur quelques soupçons, fit arrêter Olderic, qu'il confia à la garde de l'archevêque Lambert, en attendant que justice fût faite du coupable : la complicité du prélat se cachait encore dans l'ombre : les chefs conjurés seuls la connaissaient. Peu de jours après l'arrestation d'Olderic, des émissaires impériaux portent l'ordre à l'archevêque de remettre le prisonnier entre leurs mains.

Lambert répond à ce message que tout évêque qui livrerait à la justice séculière un malheureux condamné à mort, agirait contre les lois canoniques et mériterait de perdre l'épiscopat. Il refuse d'obtempérer à l'ordre qui lui est intimé ; le prélat factieux fait plus encore, il favorise l'évasion secrète d'Olderic, sans s'inquiéter du ressentiment de Bérenger.

Les conjurés n'ayant plus rien à ménager après un tel éclat, pressent avec de nouvelles instances Rodolphe de se rendre en Italie. En attendant que leur royal allié réponde à cet appel, ils réunissent leurs partisans sur les montagnes voisines de Brescia.

Deux chefs de Hongrois, nommés *Dursac* et *Bugat*, se trouvaient à cette époque sur les frontières de la Lombardie. Bérenger qui entretenait, comme nous l'avons vu, de secrètes intelligences avec ces barbares, croit le moment venu d'invoquer leur funeste assistance. Sur un signal du roi de Lombardie, ces hordes sauvages franchissent la frontière, pénètrent dans le pays lombard, et Bérenger les jette sur les rebelles comme on lâcherait aux arènes une bête féroce contre une victime dévouée à la mort.

En un moment le refuge des révoltés est envahi, dévasté et inondé de sang. Oldéric se fait tuer en combattant avec vaillance. Le marquis Adalbert, plus rusé que brave et perdant tout espoir de se sauver les armes à la main, se dépouille de ses riches vêtemens, prend les simples habits d'un soldat, se mêle à la foule des prisonniers et demande à être conduit dans un château appelé *Calcinaia*, où ses parens, quoique pauvres, dit-il, trouveront les moyens de le racheter. Là, en effet, un de ses soldats qu'il y rencontre, obtient à vil prix sa rançon.

Gilbert, moins heureux, est reconnu par un des chefs; on le maltraite, on le dépouille d'une partie de ses vêtemens, et il est conduit dans un état de nudité presque complète devant Bé-

renger. Le comte rebelle se prosterne aux pieds de l'empereur dans une posture que son misérable accoutrement rend ridiculement indécente et qui provoque la bruyante hilarité des courtisans (1). La clémence de Bérenger ne se dément même pas à l'égard d'un des hommes qui ont le plus abusé de ses bontés ; il pardonne à Gilbert, lui fait donner des habits convenables et lui rend la liberté :

« Je n'exige de toi aucun serment, » lui dit-il, « les sermens sont de faibles liens pour les » cœurs que ne peuvent retenir dans le devoir » l'honneur et la reconnaissance; mais je te » voue à la justice de Dieu si tu viens encore à » me trahir. »

Peu de temps après, Rodolphe, sur les instances réitérées d'Adalbert et de Gilbert lui-même, passait les Alpes et venait à la tête d'une puissante armée, disputer à Bérenger la couronne de Lombardie.

Débordé par la faction ennemie, Bérenger dut une fois encore chercher un refuge à Vérone. Rodolphe fit une entrée triomphale à Pavie, où il fut proclamé roi des Lombards par les plus puissans des rebelles.

(1) MURATORI, *Ann. d'It.*, T. V.

Il restait à Bérenger son duché de Frioul dont la fidélité ne lui avait jamais failli aux mauvais jours. Ce monarque rassemble (1) ses loyaux serviteurs et marche vers Pavie pour tenter la fortune des combats. Rodolphe vole à sa rencontre; les deux armées qu'anime une égale ardeur, se trouvent en présence à *Fiorenzuola*, entre *Plaisance* et le bourg de *San-Donnino*.

C'était le 29 juillet... Un combat acharné s'engage entre les deux partis; le sang coule en abondance dans cette lutte où, comme dans toute guerre civile, les frères combattent contre les frères, et les pères contre les enfans.

.... Acer avus lethum parat ecce nepoti,
Sternendus par eum. . . .   . (2)

Un fils d'Adalbert d'Yvrée et de Ghisla ou Giselle, fille de l'empereur, combattait dans les rangs des ennemis de son aïeul dont il portait le nom : cette citation semble lui être applicable.

Les deux prétendans se montrent dignes, par le courage qu'ils déployent dans le combat, de commander à de si valeureuses troupes.

Rodolphe, après des prodiges de bravoure,

(1) Anno 923.
(2) PANÉGYR. de Bérenger. *Là, l'aïeul irrité médite la mort de son petit-fils qui lui-même s'apprête à immoler son aïeul.*

est contraint ou fait mine de céder à la tenace impétuosité des soldats de Bérenger; ses troupes, débordées de toutes parts, prennent la fuite; les impériaux se mettent à les poursuivre à outrance, en poussant des cris de victoire; mais la face du combat change tout à coup. Tout porte à croire que cette fuite fut une ruse de guerre pour entraîner l'ennemi hors de ses lignes et l'attaquer après, dans l'abandon d'une poursuite d'autant plus désordonnée que la victoire ne paraissait pas douteuse.

En effet, le comte *Boniface*, qui avait épousé Gualdrade (1), sœur de Rodolphe, et le comte *Gariard*, autre seigneur puissant, s'étaient pendant toute la bataille tenus à l'écart hors de la vue de l'ennemi et à la tête d'une forte réserve.

Quand la déroute vraie ou simulée des troupes de Rodolphe eut entraîné sur les pas des fuyards les soldats de Bérenger, et porté le désordre de la poursuite dans les rangs des vainqueurs, les deux généraux bourguignons sortirent de leur retraite, et se précipitant sur l'ennemi, changèrent brusquement sa victoire en une fuite désastreuse. Gariard fit prisonniers tous ceux qui jetaient les armes à ses pieds,

(1) Ou Waldrade.

mais Boniface donna ordre de tout massacrer impitoyablement (1).

Bérenger ayant perdu ses plus braves troupes dans ce désastre, se retira à Vérone. La victoire fut, du reste, si chèrement achetée par Rodolphe, que ce prince dut retourner en Bourgogne pour y recruter des renforts.

Une seconde fois l'empereur eut le tort impardonnable d'invoquer le secours des Hongrois.

Que ne brisa-t-il plutôt ce sceptre si longtemps et si glorieusement porté ! L'abandon volontaire d'une puissance dont il n'avait usé que pour assurer le repos et le bonheur de l'Italie, bienfaits qui ne lui avaient valu en retour que l'envie et l'ingratitude, aurait attiré le respect sur la retraite et les dernières années de ce noble descendant de Charlemagne ; tandis que ce fatal recours aux barbares ternit l'éclat d'une belle vie qui touchait à sa fin et servit dans le temps, sinon de justification, du moins de pré-

(1) *Jam Rodulphi pæne omnes milites fugerant, et Berengarii dato victoriæ signo colligere spolia satagebant ; quum Bonifacius atque Gariardus subito ex insidiis properantes, hos tanto levius quanto inopinatius sauciabant.* (LIUTHPRAND.) Notre version diffère peu de celle de Luithprand. Muratori ajoute : *Gariardo accetava chiunche se gli rendeva prigione ; Bonifazio a niuno dava quartiere.* (*Annal. d'It.*, T. v, p. 293, ann. 923.)

texte à l'odieux attentat dont ce prince fut victime.

A la voix de Bérenger, un corps considérable de Hongrois conduits par *Salard*, leur chef, fondit de nouveau sur le nord de la Péninsule et courut mettre le siége devant Pavie (1).

Vérone elle-même fut ébranlée dans sa fidélité quand elle vit son roi confier la défense de sa cause à d'aussi indignes auxiliaires, à des païens féroces et indisciplinés, aussi redoutables comme alliés que comme ennemis. Les factieux profitent de cette faute du monarque pour porter à son comble l'exaspération des esprits; des pensées de meurtres et de régicide finissent par se faire jour à travers les plaintes, trop fondées cette fois, des fauteurs de désordres; et ce fut un habitant de Vérone, un noble nommé *Flambert*, qui se fit le lâche instrument de leur implacable haine.

La mort de l'empereur fut décidée. Flambert, dont Bérenger avait tenu le fils sur les fonts baptismaux, Flambert osa se charger de porter le coup... Ainsi est faite la condition des hommes! Trop souvent la main qui s'arme du poignard étreignit jadis, en signe de gratitude,

(1) En février 924.

la main bienfaitrice de celui qu'elle frappe.

L'empereur prévenu du complot, et imperturbable dans sa sérénité comme dans sa clémence, fait venir le coupable, lui représente avec bonté l'infamie d'un crime qui outrage tous les sentimens et qui rompt les liens les plus respectés parmi les hommes. Puis, lui offrant un vase d'or : « Acceptez, » dit-il, « cette » coupe : qu'elle soit entre nous le gage de l'oubli de votre faute et de votre retour à la vertu. » Vous avez déjà reçu de moi bien des faveurs, » rendez-vous digne d'en recevoir de nouvelles. » Votre empereur se souviendra toujours qu'il » est le parrain de votre fils. »

Le cœur s'émeut à la pensée que cette magnanimité, que ce noble langage ne firent qu'irriter le ressentiment de l'infâme qui avait juré la perte de son bienfaiteur.

La clémence accroît la haine quand elle ne la désarme pas.

La même nuit (1), le cœur satisfait, et plus confiant que jamais dans les effets de sa bonté inépuisable, Bérenger, au lieu de se renfermer dans son palais, alla coucher sans garde selon

(1) LIUTHP., *Hist*,, lib. II, cap. VIII et suiv. — MURATORI, *Ann. d'It.*, T. V, p. 270. — GIULINI, T. II, anno 924.

son habitude, dans un petit pavillon de son jardin, non loin d'une église où sa piété le conduisait à minuit pour assister aux offices.

Au son de la cloche qui appelle aux prières nocturnes, l'empereur se lève et s'achemine seul vers le saint lieu; le bruit inusité de quelques pas furtifs vient le tirer de sa pieuse rêverie; il écoute, et son regard aperçoit dans l'ombre des hommes s'approchant en silence; bientôt le monarque croit reconnaître Flambert parmi eux, Flambert qu'il a aimé, qu'il aime, qu'il a comblé de biens; Flambert dont il a le matin même couvert l'odieuse faute sous le voile d'une sublime clémence; calme, sans soupçon, il l'appelle pour s'assurer que c'est bien lui, le père de son filleul, qui vient le chercher dans sa retraite; bientôt n'en doutant plus, « Flambert, » lui dit-il en lui tendant la main, « quel motif t'amène à » cette heure auprès de ton roi, de ton ami? »

Flambert s'approchant sans répondre, écarte tout à coup la main que lui tend Bérenger, et plonge un poignard dans le sein de son bienfaiteur : l'infortuné monarque se sentant frappé, pousse un cri moins de douleur peut-être que de surprise, il chancelle, il tombe; les autres conjurés se jettent sur la royale victime et l'achèvent à coups d'épée.

Telle fut la triste fin d'un prince dont le règne de plus d'un tiers de siècle opposa une puissante digue à l'esprit d'anarchie qui, se hissant sur son cadavre et promenant sa face hideuse sur toute la Péninsule italique, s'empara de cette ère déplorable que Muratori appelle *secolo di ferro, secolo pieno d'iniquità.*

Ce fut une grande et belle vie que la vie de Bérenger, si traversée de misères et de gloire, de bonheur et d'adversités; toujours noble et calme à travers les périls et les complots semés sur ses pas; toujours rayonnante de piété en face des débordemens de Rome elle-même; toujours sublime de clémence au milieu des plus noires ingratitudes.

On a blâmé amèrement ce prince d'avoir appelé d'indignes auxiliaires. Nous avons, nous aussi, exprimé le regret de rencontrer cette triste page dans l'histoire d'un tel monarque; disons-le toutefois, ou plutôt rappelons qu'en Espagne, en France, en Italie, en Germanie, plusieurs princes de la chrétienté avaient avant lui commis la même faute. Funeste exemple que Bérenger suivit peut-être dans la prévision que les maux préparés à l'Italie par la versatilité et l'inquiète ambition des grands, dépasseraient ceux qu'on pouvait redouter de la

part des Hongrois qu'il se flattait de pouvoir diriger et contenir.

La mort de ce prince fut pleurée. Liuthprand raconte (1) que de son temps on montrait devant une église, à Vérone, une pierre qu'on disait teinte du sang de Bérenger, et que rien encore n'avait pu effacer cette tache.

Le temps, tôt ou tard, fait disparaître ces traces de folie et de crime sur nos places, sur les dalles et les seuils épouvantés des édifices publics; mais l'histoire est là, et son burin austère a d'impérissables stygmates pour le meurtre et la trahison... Quelquefois on voit chez un peuple des monumens élevés par une génération repentante en expiation d'un grand crime, brisés par la génération qui vient après, comme importuns, comme accusateurs d'un passé qu'on ose ne plus déplorer... Hommes insensés! que n'effacent-ils le crime en effaçant les traces du repentir! Mais le crime reste, il reste pour jamais cloué au pilori de l'inflexible histoire, et leur stupide brutalité ne fait qu'imposer à l'historien la triste tâche d'enregistrer deux crimes de plus, la profanation et l'appel à de nouveaux attentats!

(1) Liuthp., *Hist.*, lib. II, cap. XX.

Le meurtre de Bérenger fut suivi d'une terrible et prompte vengeance; ce prince avait élevé à sa cour un jeune seigneur qu'il affectionnait, nommé *Milon*, et à qui l'histoire donne le titre de comte de Vérone. On dit que si l'empereur eût écouté les sages avis de ce serviteur dévoué, cette illustre vie n'aurait pas été aussi imprudemment livrée aux poignards des assassins; mais il est des hommes pour qui, tomber sous les coups imprévus de l'ingratitude et de la trahison est moins cruel que soupçonner d'avance le crime, et vivre dans une incessante appréhension des traîtres et des ingrats.

Milon fit saisir et mettre à mort les meurtriers de son maître pendant que l'incendie et le pillage ruinaient Pavie. Cette capitale, qui ne sut ni se défendre ni capituler, fut prise d'assaut par les Hongrois qui la mirent à feu et à sang. Frodoard (1), auteur contemporain, dit que quarante-trois églises furent la proie des flammes; que l'évêque de la ville et celui de Vercelli périrent dans l'incendie; que jamais

(1) FRODOARDUS, *In chron.*, T. II, *Rer. Franc.* — DUCHESNE. — LIUTHPRAND (*Hist.*, lib. III, cap. 1er et suiv.) fixe la date de ce désastre au 12 mars 924. La mort de Bérenger, que Muratori * rapporte au même mois, ne précéda que de peu de jours la ruine de Pavie.

* MURATORI, *Ann. d'Ital.*, T. V, p. 270 et suiv., anno 924.

destruction ne fut plus complète et massacre plus affreux; qu'il ne resta de cette population si nombreuse que deux cents habitans; et de tant de palais et d'églises, que des monceaux de ruines. Ce récit nous paraît d'autant plus exagéré que, selon Liuthprand, on aurait vu, en peu d'années, la ville de Pavie renaître de ses cendres, aussi belle, aussi peuplée que jamais; plus riche que Rome elle-même, à qui elle n'aurait eu à envier, dit le même historien, que les reliques précieuses des saints apôtres.

Frodoard raconte, en outre, (et Muratori paraît admettre cette opinion) que les Hongrois, chargés de butin, au lieu de s'en retourner par le Frioul, comme l'a prétendu Liuthprand, prirent le chemin de la France par les Alpes; que Rodolphe et le comte *Hugues* cherchèrent à rejeter ces hordes vagabondes dans des défilés étroits et périlleux; mais que les Hongrois eurent l'adresse de s'ouvrir des issues ignorées et se répandirent dans le Languedoc. Rodolphe fit passer par les armes tous ceux de ces barbares qui tombèrent en son pouvoir (1).

Nous avons assisté à l'agonie de la formidable puissance fondée par Charlemagne; nous avons

(1) MURATORI, *Annal. d'It.*, T. V, p. 272, anno 924.

consacré quelques pages au souvenir d'un de ses plus glorieux descendans en Italie; il nous faut arriver à ce moment suprême qui vit passer les lambeaux de cette domination carlovingienne sur la Péninsule, des mains indignes des derniers descendans italiens du grand homme aux mains glorieuses d'Othon-le-Grand.

Quelque répugnance qu'on éprouve, il faut montrer, au milieu d'un nouveau chaos d'ambitions rivales, la couronne d'Italie tombant du front de Rodolphe, faible et inconséquent jeune homme, sur le front de ce fameux Hugues, comte de Provence, dont la politique cinique et la vie effrontément débauchée, souillent les pages déjà si ternies de l'histoire de cette triste époque.

Quatre prétendans, *Rodolphe, Hugues, Lothaire, Bérenger,* vont tous s'intituler rois de cette pauvre Lombardie qui ne sait quel souverain reconnaître dans ce conflit d'ambitions diverses. Conséquence logique du triomphe de la féodalité dans sa lutte plus que séculaire contre les rois des grandes monarchies. Déplorable désordre qui livre le champ de la lutte à des rivalités tellement subalternes que, pendant plusieurs années, le diadème impérial est comme oublié par tous ces avides quêteurs de couronnes. Les annales de l'histoire présentent, pour

cette époque, dans la succession de la pourpre des empereurs d'Occident, une lacune de quelques années, comme pour lui éviter de tomber dans la boue. On croirait presque se trouver à cette honteuse phase de l'histoire romaine (476) qui vit *Odoacre*, roi des *Erules*, dépouiller le faible *Romulus-Augustule* de la dignité impériale et dédaigner de prendre le titre de *César* (1).

Ainsi semblerait avoir fait le roi de Germanie, *Henri l'Oiseleur*, le seul monarque d'alors capable de toucher au diadème impérial sans le ternir, et qui, pendant tout son règne, refusa ce périlleux honneur. Puis nous verrons enfin venir Othon-le-Grand.... Othon, sentant que la couronne des Césars est à sa mesure, la posera sans crainte sur sa glorieuse tête, qui donnera à ce diadème plus d'éclat qu'elle n'en aura reçu.

Mais en attendant, le dédain, l'oubli ou l'impuissance, soit de la Germanie, soit de la France, soit de Constantinople, laissent la Lombardie et la Péninsule entière se précipiter dans une nouvelle crise de désordres et d'anarchie, d'où va surgir le despotisme le plus déhonté.

A la mort de Louis IV (912), dernier des des-

(1) PUFFEND., *Hist. univ.*, T. V.

cendans germaniques de Charlemagne, les Austrasiens avaient offert la couronne au vieux *Othon,* duc de Saxe, s'inquiétant peu des droits, comme prince carlovingien, de Charles-le-Simple, roi de la France occidentale. Charles était trop décrédité pour que les Germains, qu'on appelait les Français orientaux, voulussent se soumettre à sa puissance. Le duc de Saxe, s'excusant sur son grand âge, désigna *Conrad,* duc de Franconie, bien que son ennemi personnel, comme le plus digne d'occuper le trône.

Conrad, dans un règne de cinq ans, justifia le choix dont on l'avait honoré; répondant avant de mourir au noble procédé d'Othon, ce prince engagea les seigneurs du royaume à lui donner pour successeur, *Henri,* fils de ce généreux duc de Saxe, à qui lui-même il était redevable de la couronne.

Henri, proclamé roi de Germanie dès l'année 919, occupait ce trône lors de la mort de Bérenger. La Lombardie eût été, dans ces temps de troubles, une facile conquête pour ce prince; la couronne impériale elle-même n'eût pu lui échapper s'il eût daigné tendre la main pour la saisir. Nous verrons bientôt en quelles circonstances elle lui fut offerte. Mais Henri ne voulait ni l'une ni l'autre de ces couronnes, à tra-

vers lesquelles son expérience entrevoyait trop de vicissitudes.

De son côté, Constantinople était livrée au fils de Léon, à ce *Constantin Porphyrogénète* qui dotait l'Orient de cinq maîtres à la fois en associant à l'empire *Romain Lécapène* et les trois fils de ce grand amiral. Léon, par cette imprudence, avait semé des germes de troubles et de divisions trop irritans pour que la cour du Bosphore pût s'occuper d'autre chose que de ses propres misères et de ses intrigues intérieures. Nous venons de voir cette cour essayer ses forces contre Bénévent, et faire preuve d'impuissance dans cette entreprise que couronnèrent une défaite honteuse et la mort d'Orsileo, généralissime des troupes grecques.

Quant à Charles-le-Simple, son titre de descendant direct de Charlemagne eût pu le rendre le plus redoutable prétendant à l'empire d'Occident et à la couronne de Lombardie; mais, nous le répétons, l'étroite pensée de Charles était trop absorbée par les embarras que lui suscitaient les Normands et l'ambition toujours inassouvie de ses grands feudataires, la plupart devenus rois, pour que ce prince pût jeter un regard intéressé sur ce qui se passait près du Tibre et du Tesin.

Aussi, pour Charles-le-Simple, la mort de Bérenger au delà des Alpes fut-elle un incident aussi stérile que l'avait été la mort de Louis IV au delà du Rhin.

Le champ restait donc libre et ouvert aux ambitions secondaires dans la Péninsule.

Le crime de Flambert avait délivré Rodolphe du seul rival qu'il crût avoir à redouter; ce prince se hâta de rentrer en Lombardie où il fut reçu en maître.

Adalbert, marquis d'Yvrée, venait de mourir; il s'était, comme nous l'avons vu, prononcé dans la dernière guerre en faveur de Rodolphe; son fils avait combattu contre Bérenger son aïeul. Nous avons dit que, veuf de la fille de l'empereur, Adalbert avait épousé, en secondes noces, Hermengarde, fille de Berthe, duchesse de Toscane. Hermengarde eut l'habileté de se faire un mérite auprès de Rodolphe de la prise d'armes d'Adalbert contre l'empereur. Rodolphe était jeune et impétueux; Hermengarde était belle et intrigante; elle captiva le jeune prince dont elle eut peu de peine à ensorceler l'esprit et le cœur; et elle dirigea (1) son conseil avec le comte Boniface qui, par le succès de sa manœu-

(1) MURATORI, T. V, p. 273, anno 924.

vre à la bataille de Fiorenzuola, avait acquis des droits à la gratitude et à la confiance du nouveau roi de Lombardie. Tout sembla sourire à l'aurore de cette nouvelle puissance. Les divers peuples d'Italie envoyèrent leurs humbles félicitations, les grands vinrent rendre hommage à celui que la fortune comblait de sa capricieuse faveur ; et Venise elle-même, qui, par la supériorité de sa marine, dominait déjà l'Adriatique en attendant qu'elle devînt une des reines de la Méditerranée et de l'Océan, Venise lui porta aussi le tribut de sa soumission (1).

Cet enivrement des premiers instans du triomphe, au milieu d'un peuple si mobile dans ses affections comme dans ses haines, devait être de courte durée pour le prince imprudent qui avait rendu une femme telle qu'Hermengarde, arbitre de ses conseils et de ses actes !

(1) Rodolphe confirma les *immunités* et *libertés* que cette république avait acquises sous les divers souverains ses prédécesseurs.

Parmi les priviléges reconnus par ce prince, on remarque le décret qui mentionne expressément le droit de battre monnaie *dont les ducs* (*doges*) *de Venise jouissent, dit ce diplôme, depuis une longue succession de temps.*

Declaravit ducem Venitiorum potestatem habere fabricandi monetam quia ei constitit, antiquos duces hoc continuatis temporibus perfecisse. (DANDULUS, *In chronic.*, T. XII. — MURATORI, T. V, p. 274, anno 925.)

LIVRE III.

CHAPITRE PREMIER.

La fille et les petits-fils de Lothaire et de Waldrade. — Berthe. — Hugues. — Guy. — Lambert. — Hermengarde. Perfidie d'Hermengarde à l'égard de Rodolphe. — Soulèvement de la Lombardie contre ce roi. — Siége de Pavie. — Ruse d'Hermengarde. — Inconséquence et crédulité de Rodolphe. — Sa déchéance. — Burcard. — Son ambassade. — Sa mort. — Ambition de Hugues. — Situation des papes. — Hugues est proclamé roi de Lombardie. — Comment il tient les promesses faites avant son avènement. — Entrevue de Hugues et de Jean X. — Fausses protestations du roi de Lombardie. — Mort de Jean X.

— *De* 924 *à* 929. —

Le IXe siècle a eu ses épisodes romanesques, et entre tous ces épisodes il n'en est pas qui aient appelé l'intérêt plus que les amours de Lothaire et de Waldrade. Rome, jetant un regard sévère sur les scandales de la cour de Lorraine, fulminant ses excommunications contre l'amant couronné et sa faible maîtresse; la tremblante Waldrade, touchée par les exhortations d'un émissaire du Saint-Siége, s'arrachant à l'ivresse d'une cour dont l'amour d'un roi l'a faite arbitre souveraine, s'acheminant vers Rome en pénitente, mais, trop éprise encore pour consommer le sacrifice, revenant sur ses pas à la prière de son amant.

Cet amant-roi, faisant à son tour un pèlerinage à Rome pour désarmer le Vatican, obtenant le pardon par le sacrilége et frappé de mort subite peu de jours après... Waldrade expiant l'éclat de ses fautes dans le silence d'un cloître.

Voilà ce que nous avons eu à raconter.

Une fille était née de ces amours adultères. Cette fille, qui avait reçu le nom de *Berthe*, épouse en premières noces du comte *Rotbald* ou *Théobald* (1), et en secondes noces d'*Adalbert-le-Riche*, duc de Toscane, fut cette célèbre Berthe, *donna accortissima*, dit Muratori, dont les intrigues élevèrent au trône d'Italie, pour l'en précipiter bientôt après, le jeune Louis de Provence; ce fut cette Berthe qui, devenue veuve d'Adalbert et prisonnière de Bérenger avec son fils, lutta victorieusement contre l'empereur du fond de sa prison, tant elle avait su

(1) Ce comte était beau-frère de Boson Ier. Il s'était rendu dangereux par le nombre de ses vassaux et son excessive ambition. Après la mort de Boson, la reine régente, fille de l'empereur Louis II, avait donné à *Rotbald* ou *Théobald* qui dirigeait sa politique, l'investiture de la Provence, à titre de *grand fief*, à condition qu'il prêterait hommage de fidélité à Louis, son *seigneur roi et suzerain*, et qu'il l'aiderait de tous ses moyens en temps de guerre. *

Ainsi commença la dynastie des *ducs*, *comtes* ou *marquis de Provence*.

* Ruffi. — Papon, *Hist. gén. de Provence*. — Louis Durante, *Hist. de Nice*, T. Ier, ch. III, p. 130 et 131.

inspirer de dévouement aux gouverneurs de ses provinces, dévouement qui, selon Liuthprand, aurait trouvé, comme nous venons de le voir, sa cause et son mobile dans l'artificieuse coquetterie et les mœurs déréglées de cette princesse.

Les enfans de cette célèbre Berthe, fille d'une mère non moins fameuse, vont prendre une importante place sur la scène qui s'ouvre devant nous.

Hugues, l'aîné des fils de Berthe et de Théobald, gouvernait en souverain la Provence (1) et une partie de la Bourgogne, avec le simple titre de *comte* ou de *marquis*, au moment où Rodolphe était venu s'emparer du trône de Lombardie laissé vacant par la mort de Bérenger.

On se rappellera que la fille de Waldrade avait eu de son mariage avec Adalbert, deux fils, *Guy* et *Lambert*, dont le premier avait hérité du duché de Toscane, et une fille *Hermengarde* qui, à la mort de *Ghisla*, fille de l'empereur Bérenger, avait épousé *Adalbert*, marquis d'Yvrée.

Nous avons vu ce même marquis d'Yvrée et

(1) Le roi Bozon (Louis IV) avait chargé ce fils de Théobald et de Berthe de tout le royaume d'Arles, en se retirant dans le monastère de Vienne en Dauphiné. Hugues, bien que simple gouverneur, avait acquis toute la puissance d'un roi.

son fils armés par l'influence d'Hermengarde, contre l'empereur, leur beau-père et grand-père; et à la mort de ce même empereur, nous avons vu Hermengarde devenue veuve, se précipiter dans le parti de Rodolphe, dont elle était l'âme et le conseil, et gagner à cette cause les seigneurs les plus puissans d'Italie. Liuthprand affirme que cet empire, elle l'avait acheté au prix dont Berthe avait naguère payé la fidélité des seigneurs de Toscane.

Des affaires graves avaient momentanément éloigné Rodolphe de Pavie qui se relevait de ses ruines; le nouveau roi de Lombardie, se croyant sûr d'Hermengarde, lui avait, pendant son absence, imprudemment abandonné les rênes d'un royaume que les artifices de cette femme allaient faire passer en d'autres mains.

Hugues, frère utérin d'Hermengarde, convoitait depuis la mort de Bérenger la couronne de Lombardie. Ce prince avait acquis de la renommée par l'habileté et le courage qu'il venait de déployer contre les Normands, dont les hordes sanguinaires dévastaient la Provence, et par sa brillante victoire sur ces aventuriers aux environs de *Saint-Gilles*. Sa sœur et sa mère, ces deux femmes puissantes par l'intrigue et leur habileté, travaillaient en secret au succès de ses

vœux ; ce fut sans doute pour mieux en assurer l'accomplissement qu'Hermengarde s'empara de la confiance de Rodolphe ; arbitre d'une cour dont l'absence de ce prince achevait de la rendre maîtresse absolue, elle souleva tout à coup et les seigneurs et le peuple contre le roi.

A la nouvelle de cette révolte inattendue, Rodolphe rassemble une armée et vient camper sous les murs de Pavie qu'on avait relevés à la hâte.

Son camp occupait le confluent du *Tessin* et du *Pô*. La position des assiégés dans une ville détruite, sans ressource et sortant à peine de ses ruines, semblait désespérée ; l'audace d'Hermengarde s'accrut avec la grandeur du péril. On ne pouvait conjurer ce péril par la force ; elle eut recours à la ruse.

Une nuit, Hermengarde fait passer à Rodolphe un billet écrit de sa main, par lequel elle l'avertit que les officiers qui jouissent le plus de sa confiance, trahissent sa cause ; qu'ils lui ont offert, à elle, Hermengarde, de lui livrer leur roi mort ou vif ; et qu'il ne reste plus à Rodolphe d'autre moyen de salut que de se confier au dévouement de son ancienne amie (1).

(1) GIULINI. — MURATORI.

L'imprudent jeune homme, pour qui les premières trahisons d'Hermengarde n'ont été qu'une leçon stérile, s'épouvante à la lecture de cette lettre perfide.

La nuit suivante, l'esprit bourrelé d'inquiétudes, attéré par cette triste confidence qu'il n'ose dévoiler à personne de crainte de rencontrer un conspirateur dans celui qu'il rendrait dépositaire de son secret, et ne se croyant enfin entouré que de traîtres, qui déjà ont fait marché de sa liberté et de sa vie, le jeune roi trompe la surveillance de ses gardes et de ses officiers, quitte secrètement son camp et vient se jeter dans les bras d'Hermengarde.

Cependant le jour revient: les chefs du parti de Rodolphe s'étonnent que leur roi, à l'heure accoutumée, ne se soit pas montré encore à ses troupes; on se presse autour des sentinelles préposées à la garde de sa personne; on les interroge; aucune sentinelle, aucun officier n'a vu sortir le roi depuis l'aurore; on n'ose d'abord, par respect, pénétrer dans la tente royale, et l'on se résout à patienter. Mais après une longue attente qui irrite l'impatience et la curiosité, on finit par s'introduire dans l'enceinte réservée au roi seul. La surprise redouble quand on s'aperçoit que Rodolphe est absent; mille conjectures diver-

ses circulent dans les rangs de l'armée ; on accuse les officiers et les gardes ; on croit à l'enlèvement, au meurtre du roi par des traîtres ; la défiance et le découragement s'emparent de tous les cœurs. Parmi les mille soupçons, les mille propos qui se croisent, qui se heurtent dans ce désordre général, il n'est qu'une seule pensée peut-être qui ne soit venue à l'esprit de personne, et cette pensée c'est le soupçon du fait dans sa réalité. Aussi, qu'on juge de la surprise, de l'indignation de toute l'armée quand un émissaire d'Hermengarde introduit dans le camp de Rodolphe, vint annoncer, au milieu de la fermentation produite par la disparition du roi, que ce prince s'était, pendant la nuit, rendu de sa personne, et sans aucune suite, dans les murs de Pavie ; qu'il y avait fait sa paix avec la princesse et les principaux rebelles ; que, par suite de cette réconciliation, il avait recouvré la royauté de Lombardie ; qu'il ordonnait à ses troupes de lever immédiatement le siége ; et que si l'on hésitait à exécuter son ordre, il viendrait lui-même attaquer ses propres soldats à la tête de ceux qui la veille étaient armés contre lui (1). Le seing de Rodolphe produit par le

(1) GIULINI. — LIUTHPRAND. — MURATORI.

parlementaire ne laissait aucun doute sur cette déclaration inattendue.

Liuthprand, qui raconte cette incroyable aventure, ajoute que les partisans italiens de Rodolphe, outrés de la conduite de ce prince, honteux d'avoir pris les armes pour sa cause, se hâtèrent de replier leur tente et se retirèrent pour la plupart à Milan. Les soldats de Bourgogne, plus déconcertés encore, reprirent le chemin de leurs foyers.

La double perfidie de la fille de Berthe n'eut pas assez de ces premiers succès; il fallait à l'habileté d'Hermengarde, pour être satisfaite, amener les amis de Rodolphe à prononcer eux-mêmes la déchéance de son royal amant, et à appeler au trône celui dont elle préparait l'élévation.

Lambert, archevêque de Milan, qui avant tous s'était prononcé pour Rodolphe, révolté de la conduite inexplicable de ce roi, fut le premier à le déclarer indigne du trône; instrument, sans s'en douter, d'Hermengarde qui avait secrètement fait travailler son esprit, il fut le premier aussi à prononcer le nom de *Hugues*; les troupes, venues en ce moment du camp de Pavie, se trouvèrent là tout à propos pour joindre les expressions de leur ressentiment aux plaintes

de l'archevêque, pour pousser un cri de déchéance contre Rodolphe et se prononcer en faveur du nouveau candidat au trône lombard.

Des émissaires furent délégués (1) vers le marquis de Provence pour lui offrir la couronne de Lombardie qu'il eut l'air de refuser d'abord, pour mieux prendre son temps et donner plus de prix à son acceptation. Un tel choix, un tel triomphe étaient dignes de couronner les ténébreuses intrigues de deux femmes justement décriées.

Satisfaite d'avoir assuré la ruine de Rodolphe par tant d'intrigues et surtout par le triste rôle qu'elle lui a fait jouer dans cette comédie dont elle tient et dirige tous les ressorts, Hermengarde rend la liberté à ce jeune roi, plus embarrassant et importun pour elle comme captif, que redoutable dans le libre exercice de sa royauté éphémère en Lombardie.

Rodolphe, honteux de s'être laissé aussi grossièrement jouer par une femme, privé de ses soldats de Bourgogne qui avaient repassé les Alpes, ne rencontrant partout chez les Lombards que des marques de dédain et de mépris, perdant enfin toute espérance de relever, pour le mo-

(1) Anno 925.

ment, une cause si lâchement compromise par ses inconséquences, Rodolphe n'a pas d'autre parti à prendre que de retourner en toute hâte en Bourgogne. Mais son âme ulcérée emporte la pensée secrète de revenir bientôt disputer à quiconque osera s'y asseoir, le trône de cette même Lombardie qui, si elle a été le récent théâtre de sa folle légèreté, le fut aussi naguère de sa valeur à la bataille de *Fiorenzuola*.

Quelques mois après ces singulières scènes de Pavie, on voyait un seigneur, suivi d'une brillante et nombreuse escorte, s'arrêter non loin des remparts de Milan, et visiter l'intérieur de la basilique de *San-Lorenzo*, aujourd'hui renfermée dans l'enceinte de cette capitale. Les murs sacrés qui, cette fois, *eurent des oreilles*, entendirent ce seigneur étranger dire aux cavaliers qui l'entouraient :

« Voilà un édifice qui, converti en forteresse,
» tiendrait dans le devoir, non seulement les
» Milanais, mais encore la plupart des princes
» d'Italie. »

En approchant des portes de Milan, le même seigneur laissa échapper, d'un ton de forfanterie, ces mots en langue tudesque :

« Je veux perdre mon nom de Burcard, si
» je n'apprends pas à tous ces manans d'Italiens

» à se contenter d'un seul éperon, et à ne che-
» vaucher que sur des cavales (1). »

Ces propos et d'autres de même nature parvinrent aux oreilles de l'archevêque de Milan.

Or, Burcard était le beau-père de Rodolphe. Il avait franchi les Alpes avec un corps d'avant-garde pour aider ce prince à reconquérir la couronne de Lombardie.

Burcard, après la mort de Conrad, s'était emparé de la *Suève* où il commettait mille iniquités. Oublieux des torts récens de son gendre qui, malgré les liens qui l'unissaient à sa famille, avait publiquement entretenu des relations criminelles avec Hermengarde, Burcard s'était fait le champion de la querelle de Rodolphe : et non content de l'appuyer par ses armes, il avait voulu être son ambassadeur auprès des indociles Lombards.

Diplomate fanfaron à voix haute et à courte vue, grotesque trancheur de nœuds gordiens, ne connaissant pas d'autre argument que la menace et le sabre, cet étrange médiateur fut introduit auprès de l'archevêque de Milan qui,

(1) *S'egli non insegnava a tutti gl'Italiani a contentarsi di un solo sperone e di cavalcar delle cavalle, egli non era Burcardo.* (GIULINI, T. I, ann. 925. — MURATORI, T. V, p. 276.)

s'entendant avec Rome et les enfans de Berthe, était devenu, comme nous venons de le voir, un des partisans les plus prononcés du marquis de Provence.

Ces sortes d'ambassadeurs, outres enflées de bruit et de vent, matamores de théâtre, ne sont que des jouets et des dupes pour l'homme que ne sauraient intimider les éclats de leur voix et le vain bruit de leur cotte d'arme. L'archevêque fit au duc de Suève l'accueil le plus pompeux ; il éblouit sa vanité par les hommages qu'il lui fit rendre ; flatta son orgueil par des paroles de soumission, et lui accorda une faveur dont il était fort avare, en le laissant poursuivre et tuer un cerf dans ses forêts (1).

Mais pendant qu'il enivrait son hôte par la splendeur de ses fêtes et la pompe de ses festins, Lambert envoyait de secrets émissaires aux principaux seigneurs italiens pour les engager à se délivrer de ce brutal ennemi, disons mieux, disons-le à la honte de cette triste époque, pour conseiller un lâche assassinat sur un ennemi sans défense, et revêtu du caractère inviolable de négociateur.

Fier du prétendu succès de son ambassade,

(1) LIUTHPRAND, cité par Muratori, T. V, p. 276. — GIULINI, T. II, ann. 925.

d'où il ne rapportait que de belles promesses; gonflé par le prodigieux effet que sa venue semblait avoir produit sur les Italiens, Burcard avait quitté Milan. Le lendemain de son départ, il chevauchait sans défiance avec sa suite, sur la route d'*Yvrée* après avoir couché à *Novarre*. Mais une embuscade l'attendait à peu de distance de cette dernière ville : les fils de Berthe (1), à la tête d'un parti nombreux, tombent à l'improviste sur lui.

Burcard, attaqué d'une aussi brusque façon, cherche un moment à se défendre; le nombre des assaillans l'accable de toutes parts; s'étant fait jour à travers la mêlée, il s'enfuit dans la direction de Novarre de toute la rapidité de son coursier qui, excité par le pas des chevaux lancés à la poursuite de Burcard, ne sent bientôt plus la main qui cherche à le diriger. Arrivé près des remparts de Novarre, le fougueux animal tombe et roule avec son cavalier dans les fossés de la place. On y poursuit Burcard, on le presse, on l'entoure : le malheureux expire enfin percé de cent coups de lance. Ceux des gens de sa suite qui ont pu fuir comme lui, cherchent un refuge dans l'église de *San Gau-*

(1) Frodoard. — Muratori. — Giulini.

denzio; mais on les y atteint, et ils y sont impitoyablement massacrés comme leur maître.

Rodolphe, saisi d'épouvante au récit de cet odieux forfait, suspend sa marche agressive, reprend le chemin de la Bourgogne et renonce pour jamais à l'Italie.

Hugues, pour mieux asseoir sa puissance, avait voulu s'assurer du concours de Rome. Ce fut sans doute ce qui amena ce court interrègne de quelques mois entre le départ de Rodolphe de Pavie et l'apparition de son successeur dans la Péninsule.

L'habile politique du fils de Théobald n'avait pas perdu un moment de vue le drame qui se passait dans la capitale de la chrétienté, car il ne pouvait oublier que Charlemagne, pour mieux s'emparer de la couronne de Lombardie, aussi bien que du sceptre impérial, s'était étayé sur les vœux et l'appel d'un pape.

Le monde chrétien offrait alors un étrange spectacle. Par suite de la situation que leur avaient faite la turbulence de quelques grands, les intrigues de deux femmes dissolues, et l'oubli ou le mépris chez quelques papes eux-mêmes de leur propre dignité, les pontifes romains n'étaient plus à Rome, dans ce centre de la chrétienté, que les instrumens sans puissance

et les jouets décrédités d'un conflit désordonné d'ambitions rivales. Eh bien, pendant ce temps, leur nom pour le reste du monde catholique était plus que jamais, nous le répétons, un objet de respect et un sûr moyen d'influence. Hugues l'avait bien compris : sa politique avait entrevu la possibilité de faire tourner à son profit le ressentiment secret que Jean X devait nourrir contre ceux qui, après avoir réduit son autorité à néant, le tenaient comme captif dans la capitale de la chrétienté. De loin il avait suivi toutes les intrigues de Marosie tendantes à la rendre souveraine maîtresse dans Rome. Cette femme, sous prétexte de venger le marquis Albéric, son mari, qui avait trouvé la mort dans de récentes querelles qu'elle avait allumées entre lui et le pape, s'était emparée du môle d'*Adrien*, avec l'aide de ses nombreux adhérens, et dominait ainsi Rome et le pontife. Pour mieux assurer sa puissance usurpée, elle venait de proposer à Guy, fils de Berthe, de l'épouser et de lui porter Rome pour dot, offre honteuse et hardie s'il en fût jamais (1), mais moins étrange toutefois que l'adhésion qu'elle rencontra à la cour de Toscane.

(1) Guy et Marosie étaient l'un le fils, l'autre la fille d'Adalbert de Toscane, mais n'avaient pas la même mère. (LIUTHPRAND. — MURATORI et autres.)

Dans ces momens de détresse et de dernier dénûment où se trouvait réduit le Saint-Siége, Hugues eut l'habileté de se faire secrètement représenter au pape comme un sauveur; et il se montra prêt à s'armer, en faveur du pontife, contre ce même Guy, son frère utérin, qui, séduit par les habiles manœuvres de sa sœur Hermengarde, avait fait, comme nous l'avons vu, lâchement couler pour la cause de Hugues le sang de Burcard !

C'était l'âge d'or et tous ses bienfaits que promettait à l'Italie le marquis de Provence. Et il n'y eut qu'une voix dans tout le clergé italien, secrètement influencé par le pape, et chez tous les princes de la Péninsule entraînés par Hermengarde, pour l'appeler au trône de Lombardie. Tous accoururent à *Pise*; et des cris d'enthousiasme accueillirent sur le rivage, lors de son débarquement, ce futur réparateur de tant de maux. Là vinrent aussi les ambassadeurs de Jean X, pour l'inviter, au nom de toute l'Italie, à accepter cette couronne, objet depuis si longtemps de sa secrète et ardente convoitise.

De la capitale de la Toscane (1) Hugues se rend à Pavie où on le proclame roi, et va se

(1) *Pisa quæ est Tusciæ provinciæ caput.* (LIUTHPRAND.)

faire couronner ensuite à Milan dans la basilique de Saint-Ambroise, des mains de l'archevêque Lambert (1).

Enfin la voilà sur le front de Hugues, cette couronne acquise au prix de tant de promesses qui toutes bientôt se convertirent en autant de déceptions... Sur ce trône d'où elle avait précipité le généreux Bérenger, la Lombardie put enfin contempler ce nouveau monarque de son choix.

Un roi, quelqu'indigne qu'il puisse être du trône, trouve toujours des courtisans et des panégyristes. Un écrivain, dont la plume a distillé le fiel sur tant de renommées, Liuthprand a eu le courage de transmettre aux siècles qui allaient suivre, l'éloge de ce prince (2), honte du trône,

(1) Muratori, contre l'avis de quelques auteurs, * croit et nous paraît établir que les deux solennités de l'*élection* et du *sacre* eurent lieu vers le mois de juin de l'année 926.

(2) *Fuit rex Hugo, non minoris scientiæ quam audaciæ, nec inferioris fortitudinis quam calliditatis. Dei etiam cultor, sanctæ religionis amatorum amator, in pauperum necessitatibus curiosus; erga ecclesias sollicitus, religiosos philosophosque viros non solum amabat, verum etiam fortiter honorabat. Qui etsi tot virtutibus clarebat, mulierum tamen illæcebris eas fœdabat.* (LIUTHPRAND, *Hist.*, tit. III, cap. V.)

Nous pourrions ajouter que la flatterie du courtisan

* *In not. ad Sigonium*, SAXIUS.

solennissima volpe, renard consommé, selon l'expression de Muratori.

Liuthprand, dans sa jeunesse, avait été page à la cour de Hugues, qui souvent avait confié des missions d'un haut intérêt au père de cet historien (1); et le sujet reconnaissant transigea avec la conscience de l'écrivain, ou plutôt la violenta, car l'impartiale histoire est là pour donner un formel démenti à chacune de ses assertions élogieuses, et la convertir en blâme sévère.

Quel homme! quel prince que cet Hugues!

Ille.... dolis instructus et arte pelasgâ;

Jamais politique plus glaciale, jamais duplicité plus cauteleuse, jamais hypocrisie plus sèche et plus affranchie de scrupule, ne se jouèrent plus effrontément de la foi des promesses, des droits des peuples et des devoirs d'un roi. Nul homme ne poussa plus loin la cupidité; nul prince ne brisa

dicta peut-être autant que la gratitude de l'ancien serviteur ce portrait tracé par la plume de Liuthprand.

En effet, cet évêque historien fut chargé de missions importantes par l'empereur Othon qui, comme nous le verrons, avait épousé *Adélaïde*, veuve de *Lothaire*, fils du roi *Hugues*; ce fut sans doute pendant qu'Adélaïde portait le titre d'impératrice, que Liuthprand consacra ces lignes louangeuses à la mémoire d'un monarque dont il avait été le page, et qui avait été beau-père de cette princesse.

(1) LIUTHPRAND, lib. III, cap. V. — MURATORI, T. V, p. 282, anno 927.

plus résolument les liens du sang et de l'amitié pour arriver, n'importe par quels moyens, aux fins que se proposaient son ambition et son avarice. Parens, amis, ses complices même, ces crédules instrumens de son élévation, tout était sacrifié quand l'inexorable voix de son intérêt s'était fait entendre. Il parlait de clémence, tout couvert du sang de ses victimes et poursuivi par les gémissemens des malheureux que sa froide fureur avait jetés en proie à ses geôliers. Il affectait un grand respect pour l'Église et les ministres du culte, parce qu'il pouvait être parfois utile à ses vues de les invoquer à son aide, et son âme sceptique avait en mépris la religion : il riait en secret de ses dogmes et de son austérité que son cynisme outrageait par toute espèce de débauches et de scandales publics.

L'indocile Lombardie avait voulu changer de maître, et le roi qu'elle crut se donner et qu'on lui imposa, se montra bientôt mauvais fils, frère barbare, maître ingrat, ami dangereux, ennemi perfide et implacable.

Ce nouveau maître avait promis le rétablissement de l'ordre, le redressement de tous les torts, la répression de la licence. Son sceptre fit courber et les forts et les faibles sous un

niveau de fer. Il bâillonna le peu de liberté que les mœurs des temps avaient laissée aux grands et au peuple, et qu'il avait d'abord exploitée au profit de son élévation, mais qu'il appela licence et cause d'incessantes perturbations, une fois parvenu à ses fins; l'ordre qu'il rétablit fut cette stupeur d'abattement d'un peuple qui trouve un farouche despote dans l'homme qui s'était posé comme la future source de toute félicité. On avait salué la venue d'un Titus, d'un Marc-Aurèle, on rencontra un Tibère.

Le premier soin de Hugues, à peine assis sur le trône, fut de contracter alliance avec tous les princes ses voisins, sauf à lacérer plus tard ceux de ces traités dont pourraient ne plus s'accommoder les secrètes vues de sa politique. Les cours lointaines reçurent également la visite de ses ambassadeurs. Liuthprand raconte que ce fut son père qui eut mission (1) de porter à Constantinople la nouvelle de l'avènement de *Hugues* au trône lombard.

D'après le récit de cet historien contemporain, l'ambassadeur reçut un accueil flatteur de *Romain* (2), qui alors occupait le trône d'Orient.

(1) Année 927.

(2) Muratori s'étonne avec raison qu'il ne soit pas fait mention dans cette circonstance, de *Constantin Porphy-*

Une plaisante aventure marqua cette mission. L'envoyé de Hugues avait été chargé d'offrir en présent à l'empereur, deux chiens d'une espèce rare et inconnue sur les rives du Bosphore. Ces deux quadrupèdes, admis à l'honneur de l'audience impériale, se mirent, pour leur compliment de bienvenue, à pousser d'affreux grognemens en apercevant l'empereur (1); bientôt ils firent plus que grommeler et aboyer, on les vit tout à coup se ruer sur l'auguste majesté, la menaçant de leurs ongles et de leurs dents, étranges lettres de créance que les courtisans et les gardes du palais refoulèrent à l'aide de leurs dagues et de leurs pertuisanes... Ce singulier incident ne nuisit en rien du reste au succès de l'ambassade de Liuthprand, qui s'en revint de Constantinople rapportant à son maître des paroles de paix et de bonne amitié.

Le moment de tenir les engagemens pris en vue de mieux s'asseoir sur le trône, arriva pour Hugues... Nous venons de voir que ce prince, n'étant encore que marquis de Provence, avait formellement promis à Jean X de le délivrer de l'oppression où le faisait languir l'ambitieuse Ma-

rogénète qui régnait alors en Orient, et qui avait associé à l'empire ce *Romain Lécapène.*

(1) Liuthprand.

rosie et d'empêcher le monstrueux hymen projeté entre Guy et cette femme.... L'union tant redoutée par le pontife s'effectua sans que le nouveau roi de Lombardie s'employât pour y mettre obstacle ; et le joug sous lequel gémissait Jean X depuis long-temps, devint plus intolérable que jamais, par suite de ce mariage d'un duc de Toscane avec celle qui déjà tenait Rome et le pontife sous sa dépendance.

Jean X crut devoir demander une entrevue au roi des Lombards. Hugues, sur sa prière, se rendit à Mantoue. Le nouveau roi se montra dans cette circonstance ce qu'il fut depuis en toutes occasions, prodigue d'excuses banales pour motiver ou colorer un manque de foi, et riche de fallacieuses promesses pour l'avenir. Il fit et dit si bien que le pontife revint à Rome, convaincu que son royal allié avait tout tenté, mais vainement pour empêcher cet hymen déplorable dans l'intérêt de Rome, des papes et de la morale publique outragée... Hugues, dans cette conférence, se montra si respectueux, si dévoué, qu'il ne resta plus à Jean X que le regret d'avoir pu douter un moment des dispositions d'un prince qui lui paraissait devoir être désormais son plus ferme appui contre ses ennemis. Ce respect, ce dé-

vouement, nous les verrons se manifester bientôt par l'empiètement de toutes les prérogatives de l'Église et par la violation de toutes ses règles (1)... Jean X ne tarda pas à connaître, par une triste expérience qui lui devint fatale à lui-même, tout le néant des protestations amicales d'un tel allié.

Bientôt Rome se vit plus que jamais sous le joug d'une puissance autre que l'autorité du pape. L'ombre même de cette autorité ayant fini par devenir importune à Marosie et à son époux, des brigands pénétrèrent, par leurs ordres, dans le palais de Latran, et y égorgèrent, sous les yeux même de Jean X, son frère *Pietro*, son ami, son seul soutien. Pressentant dans un avenir rapproché quelque grande disgrâce, Jean avait invoqué de nouveau l'assistance de son allié le roi de Lombardie; mais Hugues avait été sourd à ce cri de détresse.

Jean, peu de jours après le meurtre de son frère, fut lui-même traîné dans un cachot où bientôt il trouva une mort déplorable. Les his-

(1) Nous aurons à signaler, entre autres mesures qu'on peut qualifier ainsi, le décret par lequel Hugues * donna à *Manassès*, archevêque d'*Arles*, les évêchés de *Vérone*, de *Mantoue* et de *Trente*, dont les titulaires avaient été violemment expulsés.....

* *Hist. de l'Eglise*, B.-BERCASTEL, T. v, p. 51 et 52, note 1.

toriens s'accordent à dire que Marosie l'y fit étrangler ; et *Frodoard* (1) affirme que Guy ne fut pas étranger à ce crime. Ainsi périt victime de l'audacieuse ambition d'une femme impudique, ce pape que les intrigues d'une autre femme non moins dissolue avaient élevé au trône de saint Pierre et dont le règne avait eu naguères tant d'éclat.

A Jean X succéda Léon VI (2), dont Platine loue les mœurs et le zèle; mais qui n'ayant siégé que sept mois, n'offrit aussi bien qu'Étienne VII, qui occupa deux ans le Saint-Siége après lui, que le triste spectacle d'une stérile et d'une impuissante dignité.

Tandis que s'éclipsait, pour un temps, dans Rome l'autorité des successeurs de saint Pierre qu'il avait juré de rétablir, Hugues sembla vouloir laisser sommeiller dans ses États l'hydre des discordes politiques, ou plutôt il la musela pour asseoir plus solidement sa puissance. Devenu enfin maître de toutes les positions au dedans, il attendit l'issue des saturnales du dehors pour en tirer tout le profit possible. Pen-

(1) FRODOARDUS, *in Chronic.*, T. II. — *Rer. Francor.*, DUCHES. — MURATORI, *Ann. d'Ital.*, T. v, p. 284, ann. 928.

(2) Selon le cardinal *Baronius*, Léon VI, incarcéré comme Jean X, aurait eu le même genre de mort.

dant quelque temps on le vit ne se préoccupant que du soin de cette organisation intérieure qui n'était qu'un nivellement de plomb passé sur tout ce qui pouvait autour de lui s'élever et lui faire ombrage, affectant de ne porter aucun regard de curiosité ou de convoitise hors de la limite de ses États, et laissant ses voisins en repos, sans doute pour mieux endormir ceux dont en secret il méditait la perte et convoitait les dépouilles.

Se confiant en la force compressive de son système de domination, Hugues crut pouvoir, sans compromettre sa royauté, s'absenter un moment de la Lombardie et se rendre dans ses possessions de Bourgogne où l'appelaient de graves intérêts. Depuis quelque temps l'ambition du comte de *Vermandois*, qui retenait captif le roi de France, menaçait de s'emparer de toutes ses provinces longeant le Rhône... Hugues dut traverser les Alpes en toute hâte pour tenter d'opposer une digue à cet envahissement; mais force lui fut, pour ne pas tout perdre, de faire le sacrifice d'une partie de ses domaines sur la rive gauche du fleuve. Il revint dans le royaume lombard avec la secrète pensée de s'indemniser de ces pertes au détriment de ses voisins d'Italie; mais Hugues, qui croyait avoir, par ses *prudentes* mesures,

rendu impossible le retour des séditions, sans songer qu'en pareil cas l'excès des remèdes préventifs engendre les maux mêmes qu'on veut éviter, Hugues retrouva l'esprit de ses sujets moins assoupli qu'il ne s'en était flatté, au joug de son despotisme.

Les yeux, quelque temps fascinés par l'éclat des promesses de l'aspirant au trône, s'étaient ouverts enfin à la triste réalité des actes du despote couronné.

Mais un grief surtout qui touchait plus qu'à la fortune et à la liberté des citoyens, un grief où se trouvait compromis l'intérêt le plus cher, le plus sacré des familles, s'était élevé plus menaçant que tous les autres, s'était redit de bouche en bouche, et, pénétrant dans tous les cœurs, y avait semé des germes d'une inquiète méfiance chez les uns, d'un implacable besoin de vengeance chez d'autres, et d'un profond dégoût chez tous.

Ce grief, c'était le scandale d'une vie effrontément livrée aux plus sales débauches (1). Non content de se montrer en Lombardie entouré d'une foule de bâtards, triste et honteux témoignage de ses déportemens passés, Hugues en

(1) GIULINI, *Storia di Mil.*, T. II. — MURATORI, *Ann. d'It.*, T. V.

augmentait le nombre en outrageant la pudeur publique, en cherchant des victimes partout où le poussait l'instinct de ses passions toujours inassouvies, en portant enfin la corruption et la honte au sein de familles paisibles et respectées jusqu'alors, et qui ne trouvaient aucun abri contre les séductions de son or ou les brutalités de sa puissance sans frein.

La patience des peuples a sa limite : et l'un des maux du despotisme poussé à l'extrême, surtout quand il se fait un jeu de ce qu'il y a de plus sérieux et de plus sacré parmi les hommes, c'est d'enfanter la révolte, cette déplorable *et ultima ratio* des sujets opprimés. Souvent alors le joug de fer qui étreignait les peuples se convertit dans leurs mains en armes menaçantes qui tuent ou chassent tôt ou tard l'oppresseur éhonté.

CHAPITRE II.

Conspiration de Gualbert et d'Everard. — Leur châtiment. — Hugues associe Lothaire, son fils, au trône lombard. — Il convoite la couronne impériale. —Lâches calculs de son ambition. — Infâmes projets. — Il les effectue. — Sa fuite de Rome. — Il revient pour attaquer cette ville. — Résistance d'Albéric. — Hugues est contraint de lever le siége. — Nouvelles trames contre ce prince. — Nouvelles invasions des Sarrasins. — Mort de Jean XI. — Léon VII lui succède. — Efforts de ce pape pour réconcilier Hugues et Albéric. — Mort de Léon VII. — Hugues est insensible aux maux qui désolent l'Italie. — Ses caprices. — Ses haines. — Ses déportemens cyniques. — Adélaïde. — Le drame approche de son dénoûment. — Mort de Pierre Candiano. — La *fête des mariés* à Venise.

— *De* 930 *à* 939. —

Deux juges de la ville de Pavie, *Gualbert* et *Everard*, dit *Gezon* (1), puissans par leurs richesses, par l'illustration de leurs familles et le nombre de leurs adhérens, furent les premiers à méditer la perte de Hugues. Muratori, pas plus que Liuthprand, ne précise la cause qui arma contre leur souverain ces deux nobles habitans de Pavie, dont l'un, Gualbert, avait pour gendre *Gilbert*, comte du palais. Quelqu'ignoble attentat (2) commis par Hugues contre l'honneur

(1) LIUTHP., *Hist.*, lib. III, cap. X.
(2) MURATORI. (T V, année 938) nomme parmi les maî-

d'une de ces deux puissantes maisons, dut être le premier mobile de cette conspiration que l'œil méfiant et toujours ouvert du roi déjoua dès sa naissance. N'osant d'abord attaquer de front le complot dont il cherchait à connaître l'importance et les ramifications, il fit avertir les chefs eux-mêmes qu'ils étaient découverts, leur envoya des paroles de clémence et d'oubli, et se montra disposé à faire droit à leurs griefs (1).

Par cet adroit manége il jette de l'hésitation et de la crainte au cœur des conjurés; des révélations lui viennent; il voit que la trame n'a pu s'ourdir fortement encore, que la conspiration n'a pas eu le temps d'étendre ses racines; que sa feinte sécurité, à travers le manteau de sa fausse clémence, a imposé au plus grand nombre des complices; enfin que les chefs restent comme isolés et livrés à sa vengeance. Dès lors

tresses de ce roi dissolu, *Rose*, fille de Gualbert, dont il eut un enfant. Ne pourrait-on pas attribuer à cet outrage le juste ressentiment de Gualbert? A moins qu'on ne veuille penser, chose monstrueuse, que cet amour ne vint qu'après le supplice du père; ce qui pourrait en quelque sorte s'induire des paroles suivantes de Muratori: *In oltre amo forte Roza figlia di quel medesimo Gualberto, a cui egli* AVEA FATTO *tagliare il capo, la quale gli partori una bellissima figliuola.* « *Il aima aussi beaucoup Rose, la fille de ce même* » *Gualbert, à qui il* AVAIT FAIT *trancher la tête; cette Rose* » *le rendit père d'une très belle fille.* »

(1) LIUTHPRAND, *ibid.* — GIULINI. — MURATORI.

la perte de Gualbert et de Gezon est résolue.

On lit dans Muratori, qui emprunte ce récit de Liuthprand :

« Hugues prétexta une tournée dans les pro-
» vinces et ramena à sa suite une formidable
» escorte de soldats qu'il mit sous la conduite
» de *Sanson*, homme très puissant et ennemi
» déclaré de Gezon.

» La noblesse de Pavie, lorsque le roi ren-
» trait dans sa capitale après un voyage de quel-
» que durée, avait l'habitude de venir à la ren-
» contre du monarque à une assez grande dis-
» tance de la ville.

» Léon, évêque de Pavie, reçut secrètement
» l'ordre de faire fermer les portes de la cité
» dès que la noblesse en serait sortie, et de
» ne plus laisser ensuite rentrer personne. L'or-
» dre fut exécuté: Gualbert, Gezon et leurs
» amis furent, de cette sorte, entourés et enlevés
» par les troupes du roi. Gualbert eut la tête
» tranchée ; on creva les yeux à Gezon, et on
» lui coupa la langue pour avoir médit de son
» souverain. Le fisc étendit son avide main sur
» leurs trésors, et les complices de ces deux
» victimes furent jetés dans les cachots (1). »

(1) MURATORI, *Ann. d'It.*, T. V, p. 287, anno 930.

Cet acte rigoureux, ajoute Muratori, servit à accroître la renommée de Hugues et à faire craindre et respecter sa puissance non seulement à Pavie, mais dans tout le royaume lombard, succès que n'avait pu obtenir le trop indulgent empereur Bérenger.

Nous allons suivre Hugues dans le nouvel essor que ce facile triomphe donne à son ambition... Mais au milieu de ces rêves fastueux qui devaient aboutir à sa ruine et à sa honte, une sombre pensée vient l'assaillir.

Un roi, s'il n'avait l'oreille ouverte qu'à la voix fallacieuse des courtisans, mettrait bientôt en oubli, pour ce qui le regarde, la fragilité des choses d'ici bas et même de la vie humaine; mais les conspirations ont leur voix aussi, voix terrible, voix de revers qui parfois vient avertir les puissans de la terre, au milieu de leur léthargique félicité, qu'eux aussi sont hommes fragiles et mortels. Alors le souverain qui a usurpé le trône, ou qui n'y est monté qu'à l'aide de fallacieuses promesses qu'il a depuis mises en oubli, jette un regard inquiet sur ses enfans à qui ni l'affection des peuples, ni la loi antique ne garantit l'hérédité de son pouvoir, et il songe à conjurer l'orage qui, grondant autour de lui, menace surtout sa descendance.

Disons encore qu'en des temps où des rois légitimes sont peu certains de transmettre la couronne à leurs héritiers naturels, ceux que la violence ou la ruse a mis en possession d'un trône, doivent être assaillis par de bien plus poignantes inquiétudes, et y ajouter la crainte de se voir dépossédés par les mêmes armes qui naguères les ont aidés à triompher.

Hugues croyant, en suivant l'exemple de plusieurs de ses prédécesseurs, mieux assurer cette hérédité à sa famille, se hâta, dès qu'il fut maître de la première sédition, de s'associer pour collègue à la royauté, son fils *Lothaire*, et le fit proclamer roi par une diète générale où se rendirent tous les grands de l'État (1).

Mais bientôt ce trône partagé ne peut plus satisfaire son ambition. Ce prince, d'ailleurs, est travaillé par le besoin incessant de se dédommager des pertes que lui a coûtées du côté de la France l'agression du comte de Vermandois. Deux projets plus qu'audacieux surgissent et fermentent en même temps dans sa tête.

Guy, son frère utérin, époux de la scandaleuse Marosie, avait suivi de près le pape Jean X dans

(1) Selon *Sigonius*, Lothaire aurait été proclamé roi en 932 : selon *Rossi*, en 930. — Muratori établit que l'avènement du jeune roi eut lieu en 931. (*Ann. d'It.*, T. v, p. 289.)

la tombe. Marosie était restée seule maîtresse de Rome; les grands subissaient le joug de sa déplorable influence, le peuple suivait le torrent; l'impudique femme disposait de la tiare; c'était presque tenir dans ses mains la couronne impériale, oubliée, perdue de vue dans ces temps d'anarchie. Hugues ose concevoir le hardi dessein d'épouser la veuve de son frère, de succéder aux autres époux ou amans de cette infâme Marosie qui venait de placer sur le trône pontifical le fils que, selon quelques historiens, elle avait eu du pape Sergius III (1). Ce fils, tout jeune encore, portait le nom de Jean XI.

Hugues se dit : « Époux de Marosie et maître » de Rome, la couronne de Charlemagne est à » moi. »

Guy, Lambert, un bâtard de Carloman, un Bérenger, un Louis de Provence, ont bien porté ce diadème, pourquoi appréhenderait-il de s'en décorer à son tour, lui qui par Lothaire de Lorraine descend aussi du fondateur de l'empire?... Mais avant de tenter cette grande entreprise et de se diriger sur Rome, il lui faut ac-

(1) Muratori repousse cette assertion et la combat, en soutenant l'opinion que Jean XI était fils du marquis Albéric, attendu que ce fils naquit pendant que ce prince était l'époux de Marosie. Les deux opinions peuvent fort bien se concilier par la maxime fameuse : *Pater est...* etc.

complir l'autre projet que lui a suggéré la mort de Guy. Cette mort a livré le duché de Toscane à Lambert, second fils d'Adalbert et de Berthe. Tandis que ce Lambert, frère de Hugues seulement par sa mère, est en possession de la plus belle principauté de l'Italie, le jeune Boson, frère aussi du monarque, mais de père et de mère, languit inoccupé, oisif à la cour de Pavie.

Enlever la Toscane à Lambert, et investir de ce duché Boson, en qui il trouverait certainement un vassal plus docile que ne saurait jamais l'être le fils d'Adalbert, ne serait-ce pas pour Hugues prendre possession lui-même de ce riche héritage? Mais comment parvenir à déposséder Lambert?.... La voie des armes en cette occasion répugnait à sa politique.... Voici, d'après Giulini, Muratori et tous les historiens d'Italie, y compris Liuthprand lui-même, ce hardi panégyriste de Hugues, voici le moyen qui s'offrit à l'esprit pervers du despote pour assurer la réussite de son plan; ce moyen, nouvelle et sanglante flétrissure pour la mémoire de sa mère, Hugues seul était capable de le concevoir et d'y recourir.

Ce prince fait répandre le bruit que Berthe sa mère n'a pas eu d'enfans d'Adalbert, son mari, duc de Toscane; que Guy, Lambert et Hermen-

garde, dont les intrigues et les efforts réunis l'ont élevé au trône lombard, ne sont que des enfans supposés ; que Berthe les a empruntés à d'autres femmes et les a fait passer pour les siens propres, afin de pouvoir, sous leur nom, continuer à régner sur la Toscane après la mort de son mari (1); qu'en conséquence Lambert n'a aucun droit à la souveraineté d'un duché dont la fraude seule l'a fait maître. Le roi de Lombardie pensait que pour peu que ce bruit vînt à se propager et que cette opinion s'accréditât, la déchéance de Lambert, prononcée, effectuée par Hugues lui-même, ne paraîtrait plus ni odieuse, puisque Lambert ne serait plus considéré comme le frère de Hugues, ni injuste, puisqu'on ne verrait plus en lui un fils et un héritier naturel d'Adalbert.

Lambert s'indigne de ces rumeurs outrageantes répandues par le roi lui-même ; il demande à Hugues, selon la singulière coutume de cette époque, l'épreuve du combat. Le roi désigne pour son champion un jeune homme nommé *Téduin* ; Lambert se présente lui-même dans la lice, il terrasse son adversaire ; mais cette victoire du fils d'Adalbert n'empêche pas son perfide frère

(1) LIUTHPRAND, *Hist.*, lib. III, cap. XIII.

de s'emparer de sa personne, de lui faire crever les yeux, et d'investir Boson du duché de Toscane (1).

Ainsi, l'un après l'autre, devaient tomber, brisés par la main de Hugues lui-même, ceux qui furent les premiers, les plus résolus artisans de sa grandeur et de sa fortune... Déjà l'ombrageux monarque, en reconnaissance de toutes les intrigues ourdies par Hermengarde pour assurer le triomphe de sa candidature au trône de Lombardie, l'avait dès long-temps condamnée à une complète impuissance. Cette femme audacieuse vécut depuis aussi délaissée et obscure qu'elle avait été jadis brillante et courtisée.

Hugues, après le succès de sa lâche machination contre Lambert, songe à réaliser son

(1) MURATORI, *Ann. d'It.*, T. V. — GIULINI, *Storia di Milano*, T. II. Muratori croit que la race d'Adalbert ne s'éteignit pas avec Lambert, et présente des raisons assez plausibles de croire qu'il resta de lui ou de Guy, son frère, ou même de leur oncle, quelque prince de la maison d'Est. « Illustre maison, ajoute Muratori, * qui refleurit de nos » jours dans la royale famille de Brunswick, régnant en Angleterre et en Germanie, et dans la maison des ducs de Modène. » Si Guy ou son frère donna le jour au prince qui fut la tige de la maison d'Est, cette illustre maison, les ducs de Modène et la maison de Brunswick trouvent leur souche commune par les femmes, dans les amours de Lothaire et de Waldrade.

* *Ann. d'It.*, T. V. p. 292.

autre projet. Il se rend à Rome où il épouse Marosie dont il avait eu soin de faire sonder les dispositions secrètes avant de hasarder ce voyage; mais bientôt l'esprit altier de la noblesse romaine se lasse de l'orgueil et de la dureté de ce nouveau maître qui croit déjà tenir en mains le sceptre des empereurs.

Marosie, mère de Jean XI, avait un autre fils nommé *Albéric*, qui ne le cédait en rien à Hugues pour l'ambition, pour la violence et l'âpreté du caractère, pour la force et l'inflexibilité de la volonté. Ce fils supportait plus impatiemment que personne un joug d'autant plus intolérable pour lui, qu'en sa qualité de fils du *marquis Albéric*, il aspirait lui-même à dominer dans Rome.

Un jour, au moment de se mettre à table, le jeune prince, cédant au désir ou plutôt contraint par l'ordre de sa mère, donnait à laver au roi; il le fit de si mauvaise grâce, que son beau-père irrité le frappa au visage du revers de sa main. A cet intolérable affront, Albéric sort furieux de la salle, assemble ses amis et raconte l'indigne traitement qu'il vient de subir. On s'écrie de toutes parts : « Quels » outrages le tyran réserve-t-il donc aux simples » citoyens de Rome, s'il traite ainsi des princes

» ses égaux ? » Les cloches s'ébranlent, le peuple est appelé aux armes; Rome n'est plus qu'un vaste camp. On ferme les portes aux troupes lombardes campées hors des murailles, et l'on court assiéger dans le château Saint-Ange le roi Hugues à qui son armée est dans l'impossibilité de porter secours ; car cette armée, rassemblée pour lui servir de pompeuse escorte dans les solennités de son hymen avec Marosie, n'eût pas été en nombre pour résister aux efforts réunis de tous les habitans de Rome. Aux menaces, aux cris de mort qui l'entourent, Hugues ne pense plus qu'à opposer la fuite. Il se fait glisser avec des cordes du haut d'une fenêtre dans les fossés de la forteresse ; il en franchit à grand'peine les escarpemens, parvient, après beaucoup de fatigues et d'obstacles, à rejoindre ses troupes, et peu soucieux du sort que la rébellion réserve à sa nouvelle épouse laissée par lui éperdue, mourante d'effroi au *môle d'Adrien*, il se hâte de fuir loin de Rome et de reprendre le chemin de la Lombardie.

Les Romains, après ce triomphe, déclarent qu'ils ne veulent plus s'assujettir à la capricieuse autorité d'une femme qui, par son humeur fantasque et ses passions désordonnées, semble devoir leur imposer une honteuse série de despotes

étrangers. On lui retire le pouvoir que l'on confie à Albéric, dans cette même capitale qui jadis resplendissait si fière de l'éclat des pontificats des Adrien, des Léon et des Nicolas Ier. Il est vrai qu'en ce moment la tiare des papes pesait sur le front d'un enfant... Albéric eut hâte de jeter sa mère dans une étroite prison ; et il entoura Jean XI d'une si rigoureuse tutelle, que ce jeune pontife ne fut plus que le faible et misérable instrument de la despotique volonté de son frère.

L'absence de Hugues avait enhardi les conspirateurs en Lombardie. Fidèles à cette versatilité que l'on retrouve dans tous les actes des Italiens de cette époque, les conjurés avaient tourné de nouveau leurs vues vers Rodolphe de Bourgogne dont s'était déjà jouée leur inconstance. Hugues, pour empêcher le retour de ce prince, se hâte de lui abandonner quelques contrées qu'il possède en Provence (1). Délivré de ce dangereux compétiteur, justice faite des hommes qui s'étaient le plus imprudemment prononcés contre son autorité en Lombardie, le cœur toujours plus gonflé de l'affront qu'on lui a fait subir à Rome, Hugues rassemble une ar-

(1) GIULINI. — ANQUETIL.

mée nombreuse et marche contre cette ville à qui sa fureur réserve un châtiment proportionné à la grandeur de l'offense reçue. Mais Albéric, qu'entoure et encourage l'enthousiasme des Romains, attend sa venue sans s'émouvoir.

Le roi de Lombardie attaque vivement les remparts de la capitale de la chrétienté ; les assiégés font bonne contenance ; chaque jour un assaut nouveau provoque de la part des habitans la résistance la plus vigoureuse. Hugues, de plus en plus irrité de voir l'inutilité de ses efforts contre les murs de la grande cité, ravage, digne émule des Hongrois et des Maures, la campagne romaine. Enfin sa rage, qui n'a pu obtenir d'autre triomphe que la dévastation d'un territoire sans défense et le carnage de populations inoffensives, va se cacher, honteuse et sanglante, au fond du splendide palais (1) que son orgueil vient de faire élever à Pavie.

Mais dans cette capitale se tramaient sourdement de nouveaux complots contre son autorité (2). Il apprend à son retour que des offres ont été faites par des seigneurs lombards à Henri-l'Oiseleur, roi des Germains, de lui livrer le trône de Lombardie. Hugues, depuis long-temps,

(1) MURATORI, *Antiq. italic.*, dissert. 31.
(2) LIUTHPRAND.

et pour cause, se tenait dans les bonnes grâces de ce redoutable souverain, à force de présens, sorte d'argumentation qui, pour les grands comme pour les petits, eut de tout temps une singulière puissance. Henri fut sourd aux instances des Lombards dont la capricieuse inconséquence lui était connue, et il se contenta de leur or que le roi de Lombardie lui faisait tenir comme un tribut (1).

L'insuccès de cette négociation ne décourage pas les conjurés. *Rathier*, évêque de Vérone, fait offrir à *Arnolphe*, duc de Bavière et de Carinthie, de lui livrer la métropole de son diocèse, lui laissant entrevoir comme facile la conquête du royaume de Lombardie.

Arnolphe, écoutant son ambition plus que sa prudence, se rend en Italie; Hugues, qui avait pénétré le secret de ses ennemis, marche à la rencontre du duc de Bavière. Ses troupes, à la sortie de *Gussolengo*, attaquent avec impétuosité un corps nombreux de Bavarois qui marchait en première ligne et qu'elles taillent en pièces; quelques soldats échappés au carnage portent la nouvelle de ce désastre à Arnolphe, qui, trouvant prudent et sage de renoncer à ses pro-

(1) GIULINI, *Stor. di Mil.*, T. II. — MURATORI, *Ann. d'It.*, T. V.

jets d'agression, se hâte de retourner en Carinthie avec le reste de son armée (1).

L'évêque Rathier fut, par les ordres de Hugues, conduit à Pavie et jeté dans un cachot où il eut le temps, dit Muratori (2), de décrire, dans des pages aussi piquantes que gracieuses, les phases diverses de sa bonne et de sa mauvaise fortune. Hugues déclara en outre cet évêque déchu de son siége épiscopal de Vérone, qu'au grand scandale de l'Église il confia à l'archevêque d'*Arles*, *Manassès*, sa créature. Ce prélat ambitieux trouva bientôt le moyen de se faire encore octroyer par ce monarque, contrairement à toutes les règles canoniques, les évêchés de *Trente* et de *Mantoue*; il en obtint même le titre de *marquis de Trente* avec toutes les rentes attachées à la double qualité d'*évêque* et de *marquis*.

Oublieux de sa fuite honteuse du château Saint-Ange; oublieux du récent échec de ses armes sous les remparts de Rome; méprisant les ennemis dont son orgueil a entouré un trône

(1) MURATORI. — GIULINI, anno 934.
(2) *Ann. d'It.*, T. V, p. 299.
RATHIER de *Vérone* avait autant de bizarrerie dans le style que dans le caractère. Son traité des *Canons* et sa lettre *du* CORPS *et du* SANG *du Seigneur*, renferment des témoignages précieux sur le dogme et la discipline ecclésiastiques.

qu'il croit pour jamais à lui ; fasciné surtout par la victoire qu'il vient de remporter sur Arnolphe, et par le succès de sa politique qui l'a délivré de la dangereuse rivalité de Rodolphe et d'Henri-l'Oiseleur, Hugues a recouvré son audace, sa présomption et son mauvais génie.

Pendant que le roi de Lombardie disputait au dedans et au dehors la possession de son trône; pendant qu'il bravait la haine de ses sujets par les faveurs dont il chargeait ses créatures au détriment de ceux qu'il dépouillait de leurs richesses et de leurs dignités ; pendant que le scandale coulait à pleins bords dans cette cour dissolue, et que la Lombardie s'usait en conspirations toujours avortées ou déçues contre son despote éhonté, le duc de Spoletti soutenait avec honneur une guerre sanglante contre les Grecs ; Venise s'emparait de *Comachio* qu'elle livrait aux flammes et dont elle décimait les habitans ; les Sarrasins, fortifiés plus que jamais sur les sommets de leurs Fressinets, portaient le ravage et la dévastation jusque dans le Montferrat dont les braves habitans, réduits au désespoir, s'armaient en masse et repoussaient vaillamment l'agression de ces hôtes féroces.

Dans le même temps, des Maures venus d'A-

frique débarquaient à Gênes dont ils massacraient les citoyens (1); si les femmes, les enfans étaient épargnés dans ce grand carnage, ce n'était que pour aller grossir la riche proie que les barbares avaient enlevée aux temples et aux palais de cette grande cité, rivale de Venise (2).

Du temps des rois carlovingiens et de Bérenger, l'épée royale de Lombardie eût été promptement tirée du fourreau pour se mêler victorieuse aux luttes de Venise ou de Spoletti, pour venir en aide aux héroïques habitans du Montferrat, et pour prévenir ou venger les maux des Génois.

Nous avons vu que d'autres soins préoccupaient la pensée du roi Hugues... Et cependant c'était la seule égide qu'en ce moment on pût invoquer.

Quelle sera donc l'influence qui parviendra à émouvoir ce monarque contre tant de maux et de périls?...

Depuis trois ans, Rome reconnaissait la loi d'Albéric dont la domination était devenue de

(1) MURATORI, ann. 935.

(2) On raconte que, peu de temps avant ce désastre, les habitans de Gênes avaient vu avec effroi jaillir d'une source nouvelle, de l'eau rouge comme du sang.

plus en plus pesante et tyrannique, quand le malheureux Jean XI, dominé, maltraité par son frère, jeté enfin comme sa mère Marosie, dans un cachot par son barbare oppresseur, y termina sa triste existence. Il eut pour successeur au trône pontifical *Léon VII* (1). Loin d'ambitionner cette dignité devenue si fatale, le nouveau pape avait cherché à l'éviter, par l'appréhension moins des périls dont elle était entourée que de l'immensité des devoirs que lui imposait cette grande charge.

Un esprit de forte trempe se rend maître d'une situation où la faiblesse et l'impéritie n'ont rencontré que honte et péril; la main de l'homme fort trouve à manier un sceptre là où un bras pusillanime a subi l'étreinte d'une chaîne honteuse.

Jean XI courbait sa tiare, rampait en esclave sous Albéric et mourait son captif et sa victime; Léon VII, relevant la couronne pontificale et lui rendant en partie son éclat, osa prétendre et parvint à dompter le maître farouche de Rome. Malheureusement ce pape, remarquable par la grandeur de ses vues, par la sagesse de ses démarches, par son aménité et sa douceur jointes à une grande vigueur d'esprit et de résolution,

(1) GIULINI. — MURATORI, ann. 936.

fournit une carrière trop courte pour les besoins de la chrétienté.

Nous venons de voir reparaître de toutes parts les redoutables ennemis de la Péninsule : les Sarrasins continuer leurs rapines et redoubler d'audace ; les Grecs inquiéter quelques parages d'Italie ; les Hongrois, de leur côté, recommencer à faire acte de présence sur les frontières du Nord... Et nous avons gémi de voir, au milieu de tant de maux, le roi de Lombardie rester inactif et laisser la chrétienté en butte à mille nouveaux périls.

Léon VII, qui attribue en partie cet abandon à la discorde soulevée depuis trop long-temps entre Albéric et Hugues, cherche à rapprocher ces deux cœurs irrités l'un contre l'autre.

D'abord ses démarches sont vaines ; mais il ne se rebute pas : il sait qu'*Odon* (1), abbé de Cluny, est doué de la plus persuasive éloquence, que sa parole est entraînante et irrésistible. Il fait venir de France le saint abbé dont les pieux efforts opèrent, au moins en apparence, le double prodige d'effacer du cœur de Hugues le ressentiment de son expulsion de Rome, et d'étouffer dans l'âme du fier Albéric l'amer sou-

(1) *Hist. de l'Egl.*, B.-B., T. V.

venir de l'outrage que lui a fait son beau-père. Cette réconciliation fut scellée par le mariage d'*Alda*, fille de Hugues, avec Albéric.

La mort vint surprendre Léon VII au moment où, par suite de cette victoire sur deux cœurs ulcérés et pervers, il méditait le salut de Rome et de la chrétienté. Cette mort livra de nouveau Albéric aux penchans et aux inspirations de sa nature haineuse. Le premier acte de ce prince, que poursuivait toujours le souvenir de l'outrage reçu, fut, dès qu'il ne se sentit plus sous l'influence de Léon VII, de signifier à Hugues, dont il se méfiait du reste à juste titre, qu'il ne lui laisserait plus remettre les pieds dans Rome. On sent ce que dut être pour un homme tel que Hugues cette brusque provocation à une nouvelle rupture; plus que jamais le beau-père et le gendre se vouèrent une haine implacable.

Ainsi se dissipa en un moment ce rêve qu'on avait cru réalisé par suite des pieux efforts de Léon VII et de la sainte entremise d'Odon. Rome et la chrétienté retombèrent dans le plus triste abandon devant les périls dont elles étaient menacées, et qu'eût conjurés la réconciliation de Hugues et d'Albéric, si elle eût été sincère et durable.

Le roi de Lombardie, soit par une incurie coupable, soit pour se venger d'Albéric et de Rome, soit enfin qu'il jugeât que le temps de son intervention tutélaire dans ces graves conjonctures n'était pas venu encore, fit sourde oreille aux clameurs qui s'élevaient vers lui comme jadis vers Louis II et Bérenger; et il donna le triste spectacle d'un roi puissant, froid et insensible à l'aspect de tant de malheurs publics, satisfait de quelques succès momentanés contre des conspirations intérieures, absorbé par de misérables intrigues, croupissant dans la fange des débauches les plus effrénées, et ne cédant qu'à l'impulsion de ses caprices fantasques et de ses haines meurtrières.

Hugues avait ravi le duché de Toscane à un frère utérin, pour en doter Boson, son autre frère. Maintenant c'est Boson qui déplaît, c'est Boson qu'on ne trouve pas encore assez docile, dont on se méfie et que l'on accuse de tendance à la révolte (1). Hugues chasse Boson, le jette dans les fers, s'empare de ses richesses et donne le duché de Toscane à un de ses nombreux bâtards, *Hubert*, fils de *Waldemonde*.

Sur ces entrefaites, *Ilduin*, archevêque de Milan, vient à mourir. L'historien *Arnolphe* ra-

(1) LIUTHPRAND, lib. IV, cap. V.

conte (1) que le roi de Lombardie, voulant remplacer ce prélat par un autre de ses bâtards, trop jeune encore pour occuper le siége épiscopal, fit nommer archevêque le vieil *Aldéric* qui, en raison de son grand âge, semblait ne pas devoir prolonger long-temps encore sa carrière; mais, ajoute Arnolphe (2), voyant que le prélat ne se hâtait pas de faire le grand voyage, Hugues rassemble une diète à Pavie et soulève contre les Milanais, surtout contre leur archevêque, des griefs tels que l'on fait marcher des troupes sur cette ville, qui est attaquée et envahie sur tous les points à l'improviste. Hugues espérait avoir, dans ce conflit, bon marché de la vie du prélat; mais Aldéric échappa au péril. Quatre-vingt-dix nobles milanais périrent victimes de cette injuste agression.

Le roi, dit encore Arnolphe, donna dans la suite, à l'église de Milan, en expiation de sa faute, l'abbaye de *Nonantula*, située dans le comté de Modène, *et quæ propter nonagenta sui juris curtes sic vocata perhibetur*.

Muratori n'admet ni ne repousse toutes les assertions de ce récit; il n'ose pas non plus

(1) ARNULFUS, *Historia Mediolanensis*, T. IV, *Rer. ital.*
(2) Nous reproduisons ce récit d'Arnolphe sans y ajouter une foi entière.

accueillir sans réserve, malgré tout le scandale de la honteuse vie de Hugues, le fait suivant que rapporte la *Chronique novalaise*.

D'après ce vieil écrit, Hugues, à peu près à la même époque, aurait forcé un de ses fils à prendre une épouse de son choix, et cette épouse ne serait arrivée au lit du fils que déshonorée par la brutale passion du père. *O nefas!* s'écrie le moine chroniqueur : O LIBIDO INDOMITA (1)!

Au milieu de toutes ces turpitudes paraît, pour la première fois, un nom dont le pur éclat brille dans les tristes annales de cette époque, comme une étoile solitaire dans un ciel chargé de tempêtes. Saluons la venue de cet astre si doux, d'Adélaïde, fille de Rodolphe II et sœur de Conrad que la mort de son père a fait roi de Bourgogne ; d'Adélaïde, ange de grâce et de bonté, enfant qui compte huit années à peine, fleur d'innocence dont le suave parfum se mêlera, sans rien perdre de sa pureté, aux miasmes délétères d'une cour corrompue !

Adélaïde est fiancée à Lothaire (2), cet aimable et bon jeune homme, ce fils de Hugues, as-

(1) *Chronic. Novalensis*, Part. II, T. II, *Rer. ital.*, cité par MURATORI, T. V, p. 310.
(2) GIULINI. — MURATORI, 938.

socié par son père à la royauté, mais non pas aux infamies qui souillent ce triste règne. Lothaire était digne d'Adélaïde ; une mort prématurée le punira d'avoir cédé à l'élan d'une noble générosité : la fille de Rodolphe, devenue veuve, persécutée par le meurtrier de son mari, désolée et long-temps fugitive, finira, épouse vertueuse, par partager la couche du plus grand homme de son siècle et deviendra l'ornement du plus beau trône de l'univers.

Nous arrivons à la dernière période de ce drame qui s'ouvre à Charlemagne et finit à Othon-le-Grand.

La catastrophe qui se prépare n'est à nos yeux qu'une conséquence logique de la trop longue victoire du génie féodal sur les grandes monarchies ; cette division indéfinie et toujours croissante des sociétés, ce grand fractionnement des États, cet affaiblissement général de toutes les royautés, ce conflit tumultueux et sans arbitre d'ambitions subalternes et rivales, ces désastres récemment éprouvés, ces périls prêts à fondre encore de toutes parts et qu'aucun de ces princes secondaires ne saurait conjurer, soit que le sentiment de leur propre faiblesse glace leur courage, soit qu'un égoïsme desséchant ait engourdi, paralysé leurs cœurs et leurs bras ; tous

ces maux appellent un remède; et par une réaction nécessaire, inévitable, les esprits fatigués, remontant aux causes de tant de désastres, vont plus que jamais sentir le besoin d'évoquer une puissance forte, compacte, protectrice, telle que la chrétienté la vit apparaître et quelquefois lui venir en aide aux beaux temps de Charlemagne et de sa dynastie... Mais c'en est fait des carlovingiens; leur règne est fini : l'abus du principe qui avait fait leur puissance et qu'ils n'ont su ni régler ni combattre, a entraîné leur ruine.

Un nouvel ordre de choses va se faire jour sous l'influence de la nation qui, jusqu'alors, a su le mieux se prémunir contre les excès d'un régime fatal aux peuples et aux rois, sans toutefois s'en être complètement préservée. Nous insistons sur cet étrange jeu de la destinée. Le gouffre qui, avec Hugues et ses deux successeurs, va engloutir la puissance séculaire en Italie de la lignée tant française qu'italienne de l'exterminateur des *Saxons*, va se refermer pour servir de base dans la Péninsule, à la domination d'un prince d'origine *saxonne;* le trône impérial d'Occident va devenir le partage de ce même prince qui, comme le glorieux fils de Pepin-le-Bref, recevra de ses contemporains le surnom de

Grand, que sanctionnera plus tard l'impartiale postérité.

Depuis quelque temps, nous l'avons vu, les princes de Germanie auraient pu ajouter la Lombardie et la couronne impériale à leur diadème ; cette double conquête eût été facile pour eux, si Rome et la Lombardie avaient été seules consultées ; mais les bords du Danube avaient, eux aussi, leur bonne part d'embarras et de vicissitudes. Nous ajouterons que l'humeur changeante, inquiète, intraitable des Italiens, n'était pas le moindre obstacle qui retardât la prise de possession définitive par les princes germains de ces deux couronnes naguère si enviées. L'étoile et le génie d'Othon-le-Grand sauront triompher et de ces appréhensions et de ces obstacles.

Nous allons voir Hugues, et après lui Bérenger II, ces deux indignes descendans de Charlemagne, lutter d'intrigues, d'astuce et d'iniquités pour précipiter à leur insu le dénoûment de cette grande révolution.

Combien, dans l'aveuglement de leur orgueil, les hommes s'imposent d'efforts pour hâter leur propre ruine, croyant ne travailler qu'au profit de leur ambition !

Quos Deus perdere vult dementat.

Avant de pénétrer dans cette voie dont la

pente devient si rapide, jetons un regard sur la cité de Venise, dont les mille canaux, dont les îles déjà si peuplées et si florissantes retentissent d'hymnes tristes et funéraires.

Pierre Candiano est mort et la république le pleure (1). Sage, probe, expérimenté; aussi résolu dans l'action que prudent au conseil; n'ayant qu'une pensée, qu'un but, le bonheur et la gloire de la patrie commune; ferme protecteur des intérêts privés, ne mettant en oubli que ses intérêts propres; soutien inébranlable de l'ordre au dedans, basé sur le respect et le maintien des droits de tous et de chacun; inflexible pour le redressement des griefs de la république contre l'étranger dont il ne laissa jamais aucune insulte impunie, aucun tort sans juste réparation : tel avait été ce doge que venait de perdre Venise, et dont cette ancienne reine de l'Adriatique et des mers continue à honorer la mémoire.

On se souvient encore à Venise que les fiers habitans de *Justinopolis* (aujourd'hui *Capo d'Istria*) furent contraints par ce doge de venir tous les ans dans la ville des lagunes porter un tribut, en expiation de graves dommages causés par ces pirates à la république.

(1) DANDULUS, *In Chronic. Rerum italic.*, ann. 939.

Ainsi *Winter*, marquis d'*Istrie*, qui depuis long-temps désolait par d'intolérables vexations le commerce et les marchands vénitiens, avait dû subir à son tour la loi de *Pierre Candiano*, et d'oppresseur de Venise en devenir le tributaire.

Le gondolier du *Canal-Grande*, le marchand de la place de *San-Marco* et du pont de *Rialto*, le gardien du palais *ducal*, s'émeuvent encore au nom de *Pierre Candiano* quand ils vous font le récit et vous expliquent les causes de la fête commémorative et annuelle si long-temps conservée à Venise sous le nom de la *Fête des Mariés*...

Voici ce qu'ils vous racontent :

La république de Venise dotait annuellement douze jeunes filles. La veille de la *Chandeleur*, ces heureuses fiancées recevaient l'anneau de l'hymen, et le même jour était consacré aux plus brillantes unions dans les classes élevées. Ces cérémonies nuptiales se célébraient dans l'île d'*Olivolo*, située à l'extrémité de la merveilleuse ville qui, fraîche et brillante, se mirait dans les flots de sa mer paisible.

Un jour, c'était la veille de la *Chandeleur*, on vit des myriades de gondoles étincelantes de riches ornemens, serpenter, glisser le long des

édifices de la cité, et porter à l'île heureuse des essaims de jeunes épouses magnifiquement parées qu'entouraient leurs parens, leurs amis, et que suivaient des fiancés ivres de bonheur et d'espérance. L'île d'Olivolo, ornée de banderoles et de guirlandes de fleurs dont les mille festons parfument les airs, reçoit cette foule élégante qui, en abordant au rivage, la salue de ses chants joyeux et se dirige vers la sainte demeure..... Des couples d'amans et d'époux moins riches en parures, mais aussi fraîchement costumés, aussi radieux de joie, aussi beaux et plus bruyans encore, suivaient les élus de la richesse et du luxe; partout et pour tous il y avait là écho de chants d'allégresse, échange de douces paroles. Toute cette foule, s'acheminant vers la sainte chapelle du lieu, alla s'agenouiller sur les dalles du sanctuaire. Elle priait, elle chantait de saints cantiques, quand tout à coup retentit un cri sauvage suivi de féroces clameurs : les chants pieux s'arrêtent; les voix menaçantes s'approchent et redoublent d'éclat; chacun pressent un danger terrible : on frémit, on se presse, on se porte en foule vers les portes de la pieuse demeure pour essayer de fuir, mais il n'est plus temps..... Des pirates d'*Istrie*, dans l'espoir d'une riche proie, étaient venus se cacher en

embuscade dans l'île d'Olivolo. Au moment où les jeunes époux et leurs familles étaient tous réunis dans l'église, les forbans, sortant de leur repaire, s'étaient précipités vers l'enceinte sacrée : ils en franchissent le seuil; l'effroi est à son comble; les cris d'épouvante redoublent à cette affreuse apparition. Les Vénitiens, jeunes et vieux, étaient sans armes; vainement ils tentent de lutter contre les agresseurs armés de toutes pièces, et dont le nombre s'accroît de moment en moment... Les brigands arrachent les jeunes fiancées des bras de leurs pères, de leurs amans, de leurs mères éplorées, les entraînent ou plutôt les emportent en luttant contre leur impuissant désespoir, les entassent dans des barques amarrées sur la plage, et gagnent bientôt le large avec ce riche butin.

Pierre *Candiano* surpris, lui aussi, sans armes au milieu de la fête, n'avait pu comme les autres, opposer qu'une vaine résistance; mais le cœur ulcéré de l'affront sanglant que vient de recevoir la république, il jure d'en tirer vengeance à l'instant même. Venise le voit bientôt dans ses murs. Le peuple s'assemble en foule à sa voix; partout on apporte des armes. Les habitans de *Santa-Maria-Formosa* réunissent toutes leurs barques; c'est à qui secondera

le mieux la fureur de Candiano. On se lance à la poursuite des ravisseurs, on les pourchasse avec une ardeur si grande que les brigands sont atteints à *Caorlo;* on les attaque, on leur coupe la retraite : tous tombent au pouvoir des Vénitiens qui en font un horrible carnage; et le doge, couvert de sang, rayonnant de bonheur et de gloire, ramène en triomphe les belles Vénitiennes à leurs parens, à leurs époux, qui déjà croyaient ces pauvres victimes perdues à jamais pour eux.

En mémoire de cet événement, et en reconnaissance pour le vengeur de l'hymen outragé, il fut décidé que tous les ans les jeunes filles de Venise se rendraient en procession dans l'île d'*Olivolo* où les accompagnerait le doge.

Cette solennité fut religieusement observée pendant plus de quatre siècles.

CHAPITRE III.

Anscar et Bérenger font ombrage à Hugues. — Mort d'Anscar.— Trame contre Bérenger. — Lothaire sauve ce prince.— Nouvelle tentative de Hugues contre Rome. — Appel de Marin II à toute la chrétienté contre les infidèles. — Hugues, généralissime. — Il attaque les Maures et traite ensuite avec eux au moment de les réduire. — Indignation de l'armée et de toute l'Italie. — Conséquences de cette conduite.— Dévouement d'un jeune seigneur pour Bérenger. — Une fille naturelle de Hugues épouse l'empereur d'Orient. — Nouveaux complots contre Hugues. — Sa déchéance. — On agrée son fils Lothaire pour son successeur. — Régence de Bérenger.— Mort de Hugues.— Périlleuse situation de Lothaire. — Mort de ce prince. — Abrutissement intellectuel de l'Italie à cette époque.

— *De* 939 *à* 949. —

Nous avons vu, le 29 juillet 923, un jeune homme, fils d'Adalbert, marquis d'Yvrée et de Ghisla, combattre dans les rangs de Rodolphe à la bataille de *Fiorenzuola*. Rodolphe disputait alors le trône de Lombardie à Bérenger, et le jeune prince qui combattait pour le roi bourguignon s'appelait *Bérenger*, du nom de son aïeul.

A la mort d'Adalbert, le marquisat d'Yvrée avait été le partage de ce prince. *Anscar*, autre fils d'Adalbert et de Ghisla, avait eu le duché de Spoletti et de Camerino.

On se rappelle qu'Adalbert, poussé par les intrigues d'Hermengarde, sa seconde femme, et sœur de Hugues, avait abandonné dans le temps le parti de Rodolphe pour pousser Hugues au trône de Lombardie.

Ainsi Bérenger était le fils d'un des hommes qui avaient le plus contribué au triomphe de Hugues; ce souvenir pouvait tôt ou tard influer sur le plus ou moins de soumission que le roi de Lombardie rencontrerait dans le nouveau marquis d'Yvrée... De plus, le petit-fils de l'empereur Bérenger ne pouvait sans doute oublier que la couronne impériale et celle de Lombardie avaient ceint le front de son aïeul.

Anscar pouvait aussi subir l'influence de ces souvenirs importuns pour l'ombrageux monarque. Et puis enfin, Anscar et Bérenger avaient de grands biens qui, s'ils tombaient en la possession de Hugues, doubleraient son trésor et enrichiraient ses créatures ou quelques uns de ses nombreux bâtards. Que de raisons pour attirer sur ces deux princes l'animadversion du roi de Lombardie!

Anscar était moins à redouter que Bérenger. Hugues, prétextant la découverte d'une conspiration dont le duc de Spoletti aurait été le chef, ce qui resta sans preuve, envoie contre

ce prince une armée sous les ordres de *Sarlion* ou *Sarilon*, comte du palais.

Anscar se porte vaillamment à la rencontre de l'ennemi, qui cède d'abord à l'impétuosité de son premier choc (1); mais de nouvelles troupes viennent renforcer l'armée de Sarilon.

Le duc de Spoletti lutte long-temps contre des forces trop supérieures en nombre; ses colonnes, débordées de toutes parts, s'ébranlent, fléchissent, la confusion se met dans leurs rangs; enfin tout fuit en désordre, malgré les héroïques efforts tentés par Anscar pour rétablir le combat : le prince lui-même, enveloppé, entraîné par le flot des fuyards, est jeté avec son cheval au fond d'un ravin, où il périt percé de cent coups de lances, comme naguères Burcard dans les fossés de Novare.

Sarilon, pour prix de sa victoire, fut investi du duché de Spoletti et de Camerino, dont Hugues le dépouilla bientôt après pour accroître les possessions d'un de ses bâtards, de cet *Hubert* qu'il avait déjà gratifié du duché de Toscane après en avoir dépouillé d'abord son frère utérin Lambert, puis Boson, son frère de père et de mère.

(1) GIULINI, *Stor. di Mil.*, T. II. Ann. 939.

Bérenger était plus difficile à vaincre. Hugues, désespérant de le réduire par les armes, emploie son arme habituelle, la ruse et la trahison. Ses perfides prévenances attirent à la cour de Pavie le marquis d'Yvrée qu'il comble de caresses et de présens. Pendant que le jeune prince se laisse fasciner par les séductions de cette cour dissolue, le roi de Lombardie assemble son conseil; on délibère à la hâte sur le sort d'un ennemi dangereux qui, si imprudemment, s'est laissé prendre au piége. Les infâmes conseillers, dignes de leur maître infâme, décident en masse qu'on fera grâce de la vie à cet hôte de leur roi, mais qu'on lui crèvera les yeux (1), sous le prétexte encore d'une conspiration dont on se dispensera de prouver l'existence. Un seul cœur se soulève dans le conseil contre cet arrêt inique. Lothaire, trop jeune et trop timide pour oser élever la voix contre la volonté de son père qui, en sa présence, ose donner son adhésion à une telle sentence, résultat de ses secrètes inspirations et de ses ordres tyranniques, Lothaire sort du conseil tout atterré de ce qu'il vient d'entendre et de ce qu'il ose à peine croire. Le

(1) MURATORI, *Ann. d'It.*, T. V. — GIULINI, *Storia di Mil.*, T. II. — VERRY, *Storia di Mil.*, T. Ier.

candide jeune homme court à Bérenger, l'avertit que des périls l'environnent... Autant pour éviter un crime abominable à son père que pour satisfaire au secret besoin de son cœur, qui le pousse à sauver un jeune prince tombé dans un infernal guet-apens, Lothaire conseille une prompte fuite à Bérenger et lui en fournit les moyens... Grâce à cet élan généreux du fils de Hugues, le marquis d'Yvrée échappe au supplice qui l'attendait, et va chercher un refuge auprès d'*Hermann*, duc de Suève, dans la crainte sans doute que des satellites du despote n'aient été d'avance, et à tout événement, apostés sur la route de son marquisat, ou n'y soient envoyés à sa poursuite dès le premier bruit de son évasion.

Nous verrons comment ce même Bérenger paya sa dette de gratitude envers le généreux Lothaire.

La fuite du frère d'Anscar n'est bientôt plus un mystère à Pavie. Après bien des recherches infructueuses, Hugues parvient à découvrir le refuge de celui dont il espérait faire sa victime. Furieux de voir sa proie ainsi lui échapper, il somme le duc de Suève de lui livrer un ennemi qu'il dit convaincu de conspiration flagrante contre sa personne. Cette sommation est accom-

pagnée de menaces. Hermann, fidèle aux lois de l'hospitalité, brave par un refus formel le ressentiment du roi de Lombardie. Mais, soit dans la crainte, ce que du reste son caractère rend peu probable, d'être une cause de guerre et de ruine pour un peuple et un prince qui lui avaient donné asile dans son infortune, soit plutôt dans l'espoir d'être plus en sûreté derrière la puissance d'Othon, le marquis d'Yvrée crut devoir, peu après le refus généreux d'Hermann, se retirer à la cour du roi de Germanie. Othon accueillit en lui, avec autant de distinction que de bienveillance, le petit-fils de l'empereur Bérenger. Hugues poursuit encore là sa victime ; mais là ce ne sont plus les menaces qu'emploie sa flexible politique, hautaine envers les faibles, humble et rampante avec les grands et les forts. Il essaie de la prière ; il plaide sa cause ; il expose des griefs plus ou moins fondés ; la flatterie, la soumission, les présens, toute voie est employée par ce prince astucieux. Le roi Othon qui peut-être, dit Muratori, nourrissait déjà dès cette époque des vues secrètes sur l'Italie, se contenta de répondre aux émissaires lombards qu'il n'avait besoin des dons et des largesses de personne, et qu'il jugeait convenable d'accorder un sûr et bon refuge à un

prince qui était venu se mettre sous sa sauvegarde (1).

Toute nouvelle instance à cet égard auprès d'un tel monarque eût été aussi déplacée qu'importune, et n'aurait fait qu'exposer le roi lombard à l'affront d'un refus réitéré. Hugues le sentit, et se garda d'autant plus d'insister, que le roi de Germanie, bien qu'il eût permis que sa cour servît d'asile au prince fugitif, ne s'était pas pour cela montré disposé à prendre en main la querelle de son hôte, et n'avait pas demandé au roi de Lombardie compte de sa prise de possession des États d'Anscar et de Bérenger. Or, de nouvelles démarches dans le même but pouvaient irriter Othon, et le porter à cette extrémité si pleine de périls pour Hugues; force fut donc à ce prince de renoncer à ses atroces desseins contre Bérenger, et de se contenter de ses dépouilles ; il s'était en effet emparé du marquisat d'Yvrée aussitôt après la fuite de ce prince, comme il l'avait fait de Spoletti et de Camerino après la mort d'Anscar.

Mais cet accroissement de puissance, loin de satisfaire son ambition, ne la rend que plus impatiente; maître d'une grande partie de l'Italie,

(1) MURATORI, *Annal.*, T. v, p. 315, anno 940.

ne voyant autour de lui aucun prince qui lui paraisse un obstacle sérieux à l'accomplissement de ses audacieux projets, il tourne de nouveau son regard vers Rome où l'appellent doublement le besoin de la vengeance et la perspective de la couronne impériale : il rassemble son armée et marche à sa tête (1) sur l'ancienne capitale des Césars. Mais Albéric l'attendait plein du souvenir de ses succès récens contre le despote, et brûlait, aussi bien que tous les Romains, du désir de le combattre encore. Hugues, à son arrivée devant Rome, somme la cité de lui ouvrir ses portes. Sur le refus hautain du fils de Marosie, le roi attaque les remparts avec toutes ses forces et sur plusieurs points à la fois; partout il est vaillamment repoussé : ses Lombards reviennent à la charge et rencontrent toujours une si vigoureuse résistance, que Hugues, désespérant de se rendre maître de la ville, se résigne à lever le siége. Le cœur plein de rage, il s'apprête à reprendre le chemin de Pavie; mais avant de quitter les environs de Rome, il y fait promener par ses soldats l'incendie et la dévastation.

Satisfait de cette lâche vengeance, Hugues

(1) Ann. 941.

venait de donner le signal de la retraite ; son armée, gorgée de rapines et de butin, s'ébranlait déjà pour retourner en Lombardie, quand un cri soudain, une voix depuis trop long-temps méconnue, la voix du chef de l'Église romaine retentit au milieu de son camp et ranime toutes ses espérances.

Cette voix venait aussi de se faire entendre sur les bords du Bosphore, dans toute l'Italie et jusques au fond de la Provence.

Étienne VIII, successeur de Léon VII, était mort. Marin II l'avait remplacé sur le trône pontifical (1). Le nouveau pape s'était indigné de voir les princes de la chrétienté user leurs forces, décimer leurs peuples par des guerres intestines, tandis que les Sarrasins, postés aux *Fraxinets* (2), recommençaient leurs excursions dévastatrices, et, redoublant d'audace, osaient passer les Alpes et menacer de là l'Italie. Le pontife invoquant auprès des princes chrétiens les exemples de Charlemagne, de Louis II et de Berenger, les appelait aux armes. Comme avait fait naguère Jean X à l'égard du dernier de ces monarques, il flatta l'ambition de Hugues en lui offrant pour cette *guerre sainte* le bâton de com-

(1) Année 942.
(2) Ou *Fressinets*.

mandement que la victoire pouvait changer en sceptre impérial. Hugues, qu'exalte cette offre brillante, se hâte de mêler au belliqueux appel du pontife son cri de guerre contre les infidèles.

Constantin et Romain, empereurs de Constantinople, envoient une nombreuse flotte commandée par *Anastase*. Gênes arme ses vaisseaux sous la conduite de *Jérôme Doria* (1). Une foule de princes et de seigneurs puissans courent aux armes; toutes les villes de Provence et d'Italie mettent sur pied leur contingent de guerre.

L'un des premiers mois de l'année suivante est fixé pour la concentration de toutes les forces non loin des *Fraxinets* de Provence. L'armée de terre, rassemblée à cette époque sous les ordres immédiats de Hugues (2), d'abord dans la plaine de Draguignan, combine ses mouvemens de manière à paraître devant le refuge des Maures en même temps que les vaisseaux de Constantinople et de Gênes.

(1) GIUSTINIANI, *Annal. di Genova*. — *Hist. de Nice*, par Louis DURANTE, T. Ier, p. 139 et suiv.

(2) Selon l'historien de Nice, Hugues se serait embarqué sur la flotte greco-italienne et aurait laissé le commandement des troupes de terre à *Guy de Balbs*.

Muratori pense, au contraire, que le roi de Lombardie vint aux *Fressinets* avec son armée de terre.

Ugo nel medesimo tempo (pendant l'attaque tentée par la flotte), *arrivò per terra a Fressinetto colla sua armata*. (MURATORI, T. V, p. 319, anno 942.)

Anastase et Doria, arrivés au golfe de *Sembracie*, trouvent les nombreux navires des corsaires réunis les uns aux autres par de fortes chaînes, présentant le front d'un rempart inabordable. Anastase jette aussitôt sur cette formidable ligne le feu grégeois dont la découverte récente a déjà servi utilement les flottes du Bosphore (1); en un moment les vaisseaux ennemis deviennent la proie des flammes : une barrière terrible, une ceinture de feu s'élève entre les chrétiens et les corsaires. Ceux-ci, épouvantés par les progrès de l'incendie qu'ils s'efforcent vainement de maîtriser, abandonnent leurs navires et gagnent en désordre les premières hauteurs qui dominent le Golfe; mais là de nouveaux périls les attendent; Hugues, à la tête de l'armée de terre, fond sur eux avec impétuosité. Cette vive attaque, qui met l'ennemi entre deux feux, achève de porter le désordre et la terreur dans les rangs des Sarrasins.

Un seul refuge reste aux vaincus, c'est leur *Fraxinet;* ils s'y portent en foule : l'armée chrétienne, pleine de courage et d'ardeur, les poursuit à travers les ravins et les rochers escarpés,

(1) GIUSTINIANI, *Ann. di Genova.*—DURANTE, *Hist. de Nice.*

jusqu'aux pieds des formidables retranchemens de cette redoute fameuse.

L'héroïque résolution des troupes de Hugues prêtes à renverser tous les obstacles, effraie les infidèles, même derrière ces remparts (1) qu'ils avaient si long-temps crus inattaquables; ils s'y défendent encore toutefois et y soutiennent quelques nouveaux assauts. Bientôt décimés par la famine et par le feu de l'ennemi, pressés de plus en plus par les progrès des assaillans, ils abandonnent cet asile pour se replier sur les sommités presque inaccessibles qui s'élèvent au dessus du golfe de Sembracie... Là encore leurs oreilles épouvantées entendent les cris de mort partis des rangs de l'armée chrétienne; partout on y demande le signal d'une nouvelle attaque; un peu de persévérance, encore un effort et le triomphe des troupes coalisées est complet... Mais l'esprit de Hugues était depuis quelque temps livré à de graves perplexités. Ce monarque, détournant ses regards du théâtre de la guerre, les reportait incessamment sur l'Italie, où de loin son inquiète imagination lui faisait entrevoir d'éminens pé-

(1) Les montagnes où se retranchèrent les Sarrazins prirent dans la suite le nom de *Monts Maures* qu'elles ont conservé depuis. (PAPON, *Hist. génér. de Prov.* — DURANTE, *Hist. de Nice.*)

rils pour sa couronne dans la Péninsule. Cédant enfin à cette inquiétude poignante, Hugues, au lieu de poursuivre jusqu'au bout sa victoire, ose, dans ce moment suprême, abandonner le fruit de ses premiers succès et un triomphe assuré. Sourd aux conseils des chefs comme aux plaintes des soldats, il suspend les attaques, reçoit les Sarrasins à capitulation, signe avec eux un honteux traité d'alliance qui leur ouvre une voie de refuge, et il les autorise à transporter leurs familles et leurs tentes sur les frontières de Frioul (1).

Il est à croire que, comme jadis l'empereur Bérenger, Hugues se flatta de trouver au besoin, par cette détermination aussi étrange qu'imprévue, d'utiles auxiliaires dans ces barbares qu'il venait de sauver d'une ruine inévitable. En même temps qu'il délivrait de leur fatale présence une partie de ses possessions méridionales, il comptait élever par leur aide, sur les limites nordiques de ses États, une forte barrière contre le danger dont il se sentait menacé de deux côtés opposés, savoir, la fermentation, les révoltes au dedans, et au dehors les intrigues du fils d'Adalbert auprès de la cour de Trèves,

(1) DURANTE, *Hist. de Nice*, T. Ier. — PAPON, *Hist. génér. de Provence*.

dans le but de recouvrer son ancienne puissance ; enfin peut-être se flattait-il, au moyen de ces meutes acharnées qu'il pourrait jeter à volonté sur les provinces germaniques, d'entraver l'essor de plus en plus inquiétant du glorieux Othon.

Mais il ne parvint à aucune de ces fins. Sa lâche conduite ne fit que lui attirer les imprécations de son armée et de la chrétienté toute entière. Ses peuples de Lombardie rougirent d'avoir pour souverain un prince qui désertait la victoire. Leur exaspération fut au comble quand ils virent les nouveaux et dignes alliés de leur roi, exercer les plus affreux ravages en traversant le territoire lombard pour se rendre vers l'établissement qu'il leur avait concédé. Là, ces barbares qu'aucun frein n'eût pu maîtriser, furent bientôt moins les instrumens de la politique de Hugues, qu'un surcroît d'embarras pour lui-même et de malheurs pour son royaume qui lui imputait cette nouvelle calamité.

La Provence ne gagna rien non plus à cette émigration de ses oppresseurs : Hugues avait eu l'imprudence, en s'éloignant du *grand Fraxinet* de ne pas détruire ce repaire fortifié. Peu de temps après le licenciement de l'armée formidable que le zèle de Marin II avait à grand'peine

réunie sous un même drapeau, et dont les glorieux efforts devaient aboutir à un si triste résultat, des hordes de pirates reparurent dans les eaux du golfe de Sembracie, et s'emparèrent aussitôt du *grand Fraxinet.* Bientôt la Provence fut de nouveau ravagée par des barbares ; dans le même temps des hordes dévastatrices débarquaient sur les rivages de l'Italie méridionale, et y commettaient les mêmes excès (1).

Plus tard, enhardis par la faiblesse, l'incurie et la division des princes de la chrétienté, les infidèles se rendirent maîtres de tous les passages des Alpes maritimes, et interceptèrent, par ce moyen, les communications entre la Provence et la Ligurie, la Savoie, le Piémont et la Suisse.

La position du col de la *Turbie* (2) entre Nice et Menton, liée au *petit Fraxinet* du promontoire de *Saint-Hospice* et aux fortifications de *Castillon,* ferma de ce côté, dit l'historien de Nice, les passages des montagnes (3); ils s'y re-

(1) DURANTE, *Hist. de Nice.* — GIUSTINIANI, *Ann. di Genova.*

(2) La magnifique route de la *Corniche*, tracée et confectionnée par les Français sous le règne de Napoléon, et qui conduit de Nice à Gênes, traverse aujourd'hui cette position.

(3) *Hist. de Nice*, T. Ier, p. 143 et 144. — BERETTI, *Chorog.*, T. X. *Rer. ital.*

tranchèrent en élevant de fortes murailles autour des ruines de l'ancien monument d'Auguste, dont il reste quelques vestiges encore. Tous les passages des Alpes furent aussi bien gardés.

L'avilissement des chrétiens à cette époque fut poussé au point, s'écrie Frodoard, que tous les voyageurs qui, de la Provence, de la Bourgogne et de la Suisse, voulaient se rendre en Italie, étaient obligés de transiger avec les infidèles pour obtenir la permission du passage.

Telles furent, en partie, les conséquences plus ou moins immédiates de la lâche détermination de Hugues en face des derniers remparts des Maures qu'il lui eût été si facile d'enlever. La complète destruction de ce repaire et des barbares qui s'y étaient retranchés, eût peut-être pour long-temps préservé la chrétienté de ce fléau que les faux calculs de sa politique ne firent que rendre plus désastreux.

D'autres calamités menacèrent l'Italie peu de temps après le retour de Hugues dans la Péninsule. Les Hongrois reparurent sur les frontières du Nord ; l'or du roi de Lombardie les refoula momentanément loin de ses possessions. Mais un ennemi plus redoutable dont il avait réveillé l'ambition et la haine en le persécutant, en le dépouillant de son patrimoine, Bérenger

dont le souvenir, importunant Hugues au milieu de ses premiers triomphes sur les Maures, avait peut-être le plus contribué à la désertion de ce roi devant des retranchemens près de tomber en son pouvoir, Bérenger, justifiant enfin toutes les appréhensions du despote, s'apprêtait à porter le coup mortel à cette puissance que les mains de son père avaient édifiée en partie. Hugues, tyran voluptueux, violent et farouche, allait, après un trop long règne, céder le trône à un tyran non moins dissolu, non moins fourbe, non moins cruel... Un descendant de Charlemagne par Bérenger, allait prendre la place d'un autre descendant de Charlemagne par Lothaire de Lorraine, pour la céder un peu plus tard à Othon de Germanie.

Le marquis d'Yvrée demandait depuis longtemps, mais en vain, à Othon un corps de troupes qui pût lui frayer le chemin de la Péninsule italique. Othon avait encore dans son royaume trop d'affaires sur les bras, dit Muratori (1), pour prendre prématurément fait et cause dans une querelle dont les suites pouvaient avoir tant de gravité.

Un jeune seigneur, désigné dans l'histoire

(1) *Ann. d'It.*, T. V.

sous le nom d'*Amédée* (1), ami de Bérenger, et compagnon de son exil à la cour de Germanie, conçoit le hardi projet de préparer lui-même la rentrée de son maître en Italie, sans recourir à la protection toujours dangereuse de l'étranger.

« L'Italie, » dit Amédée au fils d'Adalbert, « est lasse de son roi : les grands et le peuple ne » subissent plus qu'avec impatience un joug qui » fait leur malheur et leur honte : permettez » que j'aille sonder moi-même les cœurs, dis- » poser les esprits et hâter la chute du tyran. »

L'audacieux jeune homme part avec l'assentiment de Bérenger. Travesti en mendiant, armé du bourdon et de la besace, en compagnie de quelques pauvres pèlerins qui faisaient par dévotion le voyage à Rome, il parcourt avec autant d'adresse que de bonheur les États de Hugues; visite en secret des évêques, des comtes et les seigneurs les plus puissans d'Italie; il sonde leurs sentimens à l'égard du roi, s'ouvre à ceux qu'il trouve les plus exaspérés, et conspire avec eux la ruine du despote. Ses intrigues, bien qu'ourdies avec habileté, ne purent s'envelopper d'assez de mystère pour échapper complètement à l'inquiète inquisition de Hu-

(1) LIUTHPRAND. — MURATORI. — GIULINI.

gues, dont le royaume était encombré d'espions.

Des ordres rigoureux pour un renouvellement de surveillance, partirent aussitôt de la cour de Pavie; mais Amédée, chaque jour et même plusieurs fois par jour, changeait de rôle et de déguisement; sa longue et belle barbe, ornement des hommes de cette époque, ses sourcils, ses cheveux changeaient à chaque instant de teinte et de nuance : tantôt il était borgne, tantôt aveugle, puis sourd ou boiteux. Il osa, sous un de ces déguisemens, se présenter un jour au roi lui-même, au milieu d'une caravane de pèlerins tout courbés sous le poids de l'indigence; et il obtint une vieille défroque, pour sa part des largesses du souverain.

Quand il eut bien noué ses intelligences avec les grands, quand il se fut bien assuré de leurs dispositions et de leur concours, Amédée reprit le chemin de la Germanie; mais apprenant qu'aux frontières tous les voyageurs étaient soumis par ordre du roi aux plus sévères perquisitions, il se jeta dans les montagnes, suivit des chemins ignorés, des sentiers inconnus, et parvint enfin à rejoindre son maître à la cour d'Othon.

Noble et beau dévouement! Pourquoi faut-il que le prince qui l'inspira et qui le mit à profit,

en fût si peu digne ! Les plus belles causes ont des renégats et des félons, comme bien souvent les causes les plus injustes trouvent des cœurs loyaux mais abusés, prêts à les soutenir.

La fortune allait abandonner Hugues, et, comme pour l'éblouir, comme pour lui cacher l'abîme qui s'ouvrait devant lui, elle lui jetait en fuyant une nouvelle et dernière faveur.

Au milieu de ces sombres préoccupations de Hugues, *Romain-le-Jeune*, empereur d'Orient, lui fit demander une de ses filles pour épouse. Le roi de Lombardie n'avait plus de fille légitime dont il pût disposer; son audace, sans s'en émouvoir, envoie à Constantinople la jeune *Berthe*, enfant qu'il avait eue d'une de ses courtisanes. L'orgueilleuse cour d'Orient, se montrant satisfaite de ce choix, fit à Berthe la plus brillante réception. La jeune princesse, selon l'usage de cette cour, changea de nom en montant sur le trône d'Orient, et fut appelée *Eudoxie*... Ce fut le dernier triomphe de l'orgueil du roi Hugues.

Le prince qui avait trahi, persécuté, dépouillé tous ceux qui l'avaient fait puissant, allait à son tour subir les amères atteintes de l'ingratitude. Ceux qu'il avait le plus comblés de faveurs et de largesses, ceux là même dont l'ambition

toujours inassouvie l'avait le plus entraîné à affronter le blâme public, devaient être les premiers à l'abandonner, à le trahir. Cela s'est toujours vu, cela se verra toujours. Quant à Hugues, jamais prince ne mérita plus que lui de rencontrer des ingrats : ce qui à nos yeux n'excuse ni l'ingratitude, ni la trahison. Mieux vaut l'homme qui, de bonne foi et même pour son seul intérêt propre, soutient une cause mauvaise, que celui qui la trahit en lâche, quand une fois il en a pris la défense, et surtout quand il a aidé à la compromettre par les excès de sa propre ambition. Ainsi fit Manassès, ce fameux archevêque d'Arles, à qui, sans égard aux lois et aux règlemens de l'Église, nous avons vu Hugues confier les évêchés de Vérone, de Mantoue, de Trente et le gouvernement du Trentin. Manassès, en reconnaissance de tant de faveurs et de largesses, donne le premier le signal de la révolte contre celui dont il fut constamment le complice provocateur et la créature la plus rémunérée.

L'importante forteresse de *Formigara* était la clé de la marche de Trente et de l'Italie. *Adhélard*, affidé de Manassès, en avait le commandement. Bérenger, à la tête de quelques troupes qu'il a ramassées dans la Suève, se présente

devant cette place qui lui ouvre ses portes (1). Le marquis d'Yvrée, pour prix de cette première conquête, promet à Adhélard l'évêché de *Como*, et à Manassès l'archevêché de *Milan*. *Guy*, évêque de *Modène*, séduit par des promesses non moins brillantes, court fortifier le parti du fils d'Adalbert qu'avait rejoint *Milon*, cet ancien comte de Vérone qui, dans le temps, s'était fait le vengeur du meurtre de Bérenger. Le soupçonneux Hugues tenait depuis long-temps Milon captif à sa cour; mais ce comte était parvenu à briser sa chaîne en enivrant ses gardes dans un festin. Il n'était au moins ni traître, ni défectionnaire : persécuté sous le règne de Hugues, n'ayant jamais salué l'étoile triomphante de ce monarque, Milon en prenant parti contre le despote, en courant se ranger sous les drapeaux du petit-fils de son ancien maître, comprit et fit son devoir en homme de cœur.

A la nouvelle de la défection de l'évêque de Modène, Hugues rassemble des troupes (2) et va menacer le château important de *Vignola* (3), situé sur le *Panaro* et appartenant à ce prélat. Pendant qu'il s'épuise en vains efforts contre

(1) MURATORI. — GIULINI. — GIANNONE.
(2) *Ann. d'It.*, T. v, p. 324, anno 945.
(3) Patrie de Muratori.

cette forteresse, Bérenger se dirige vers Milan où l'appellent l'archevêque Ardéric et les plus puissans seigneurs de la Lombardie qui l'accueillent comme un libérateur, et à qui il prodigue les plus flatteuses promesses (1).

Le roi de Lombardie voit, mais trop tard, que tout lui échappe; il sent de toutes parts crouler l'édifice de sa puissance; il comprend alors tout le néant d'une grandeur qui ne repose ni sur ses droits, ni sur l'affection des peuples, d'une grandeur que la force et l'astuce ont créée, que la violence et la trahison ont si peu de peine à détruire.

Une diète s'assemble à Milan en présence de Bérenger, pour prononcer la déchéance de Hugues et pourvoir ensuite à la vacance du trône. Hugues retourne brusquement à Pavie; mais voyant que sa mauvaise fortune a glacé pour lui tous les cœurs, il cède à l'orage; toujours souple, cauteleux, il prend le parti d'envoyer à la diète de Milan, son fils Lothaire, associé par lui à la royauté, jeune prince doux, aimable, bon, que ni le peuple, ni les grands ne rendaient responsable des fautes et des crimes du père. Il fait représenter aux membres de la diète que si

(1) Nous venons de voir qu'il avait promis à Manassès l'archevêché d'Ardéric.

la royauté de Hugues leur est devenue intolérable, il leur convient de reconnaître et de continuer celle de son fils qui ne leur a fait aucun mal, et dont ils pourront diriger eux-mêmes l'éducation comme roi. Le spectacle de l'abaissement du bon Lothaire touche les seigneurs qui, sans que Bérenger cherche à y mettre obstacle, le proclament leur roi d'une voix unanime (1).

Hugues, profitant du moment où on le croit abattu par l'adversité, amasse ses trésors, les dirige vers les Alpes et suit son riche convoi; mais arrivé au pied des monts élevés qu'il va franchir, il reçoit l'avis que les Lombards, mécontens d'avoir changé de maître, et se méfiant de Bérenger à qui ils ont confié la tutelle de Lothaire, songent à lui rendre la couronne. Hugues, qui connaît la versatilité de l'esprit lombard, croit à cet avis si flatteur pour son orgueil; il revient sur ses pas (2) avec tout son bagage,

(1) LIUTHPRAND. — MURATORI. — GIULINI. — VERRY. Il est, dans ce récit et dans ce qui va suivre, quelques circonstances qui nous semblent un peu étranges et à peine croyables. Il ne nous paraît pas nécessaire de les préciser ici. Nous les reproduisons telles qu'elles nous sont racontées par les historiens les plus accrédités, les moins sujets à caution et les meilleurs sinon les seuls à consulter sur l'histoire de cette époque reculée. Nous avons expliqué ces faits le mieux qu'il nous a été possible.

(2) LIUTHPRAND. — MURATORI. — GIULINI, etc.

et n'est pas peu surpris, à son retour à Pavie, de voir Bérenger l'accueillir avec toutes les marques du respect dû à la majesté royale.

Mais Bérenger lui avait tendu un piége; les trésors immenses que Hugues faisait filer vers les Alpes, pouvant plus tard venir en aide à ce roi pour reconquérir, par la corruption et par la force, le sceptre de Lombardie, son rival préfère qu'il reste en Italie, qu'il y conserve sa royauté plus compromise et moins redoutable sur un trône avili que dans l'exil : car s'il rend le titre de roi à Hugues, il s'en réserve toute l'autorité sous celui de *marquis d'Yvrée*.

L'astuce de Bérenger exploita merveilleusement cette position équivoque, à double fin, en éludant, sous prétexte d'une autorité plus forte que la sienne, l'accomplissement des promesses prodiguées naguère pour se créer des partisans, tout en usant de la plus large faculté pour combler ses affidés de faveurs et de biens au détriment des amis et même des parens du roi.

Ainsi, par exemple, on le vit (1) retirer des mains du marquis ou duc de Toscane, fils naturel de Hugues, le duché de Spoletti pour le conférer au comte Boniface, ce seigneur puis-

(1) MURATORI, *Ann. d'It.*, année 946.

sant, beau-frère du roi Rodolphe, dont l'habile manœuvre à la bataille de Fiorenzuola avait ramené la victoire sous les drapeaux du prince bourguignon.

Hugues ne put se courber long-temps sous le poids d'un aussi humiliant abaissement. Il ne subit ce supplice que tout le temps nécessaire pour faire secrètement passer en Provence les trésors dont il avait dépouillé l'Italie, et qu'il avait eu l'adresse de soustraire à l'ardente convoitise de Berenger.

Quand il se sentit en mesure, il quitta furtivement la Lombardie, laissant son fils à la discrétion du marquis d'Yvrée, et repassa les Alpes.

Selon quelques historiens, Hugues se serait retiré dans un couvent d'Arles, qu'il aurait doté d'une partie de ses richesses et où il serait mort bientôt après.

D'autres écrivains, sur la foi de Liuthprand, croient avec plus de fondement selon nous, que ce prince trop fameux, à peine arrivé en Provence, sentant sa fin prochaine, se borna à s'envelopper, selon l'usage de ces temps-là, dans un habit de moine, et qu'il attendit la mort sous ce vêtement, en signe de repentir et en expiation de ses fautes.

Hugues avait régné en Italie vingt et un ans,

neuf mois et trois jours. Si son génie, qui le poussa au mal, s'était tourné au bien, ce prince eût été peut-être un grand homme. Le problème d'une si longue domination sur un peuple remuant, indocile, inconstant, une grande habileté seule a pu le résoudre, surtout au milieu des scandales publics et privés dont la cour de ce roi donna le triste spectacle, et qui peut-être l'engagèrent dans la voie périlleuse où il trouva sa perte.

Bérenger, qui le suivit de près sur le trône, eut tous les vices de Hugues sans en avoir le génie.

Confier Lothaire au perfide marquis d'Yvrée, c'était vouer le jeune prince à des périls incessans, à des malheurs plus grands que l'exil ; c'était livrer l'innocente proie aux serres du vautour. Dieu n'accorde pas la faveur de l'exil à tous les fils de rois déchus. Il en est, comme Lothaire, comme le fils de Louis XVI, qu'il livre, jeunes et innocentes victimes, à la férocité de leurs bourreaux ; il en est, comme Joas, que dans sa sagesse providentielle il écarte à propos des marches du trône, pour l'accomplissement de ses vues mystérieuses, laissant à d'autres les angoisses et les périls d'une grandeur trop environnée d'abîmes.

Habitué, sous le joug paternel, à ne porter la couronne que comme un joyau brillant, Lothaire, dans les premiers temps de son règne, depuis la fuite de son père, ne connut pas davantage, *sous* Bérenger, les droits et les prérogatives de la royauté.

La fille de Rodolphe de Bourgogne, *Adélaïde*, d'abord fiancée de Lothaire, était devenue (1) sa femme quand elle eut atteint sa seizième année. Absorbé dans la contemplation de la beauté de sa jeune épouse, sous le charme des précieuses qualités et des rares vertus de cette douce compagne, ajoutant bientôt à cette première félicité l'ivresse non moins grande de se voir renaître dans un enfant adoré (2), tout à ce bonheur intime, calme comme sans mélange, le fils de Hugues ne s'était pas aperçu qu'il ne portait qu'une couronne avilie, et qu'il n'était roi que de nom.

(1) En 947, contre l'opinion des pères Mabillon et Pagi, qui font remonter les noces à l'année 937. Muratori, se fondant sur ce qu'écrit saint Odillon dans la *vie de sainte Adélaïde,* et sur un document existant dans l'église de *San-Salvador* de Pavie, pense avec raison que les fiançailles eurent lieu en 937 et le mariage en 947. (T. v, p. 235, anno 950.)

(2) Cette enfant, du nom d'*Emma*, monta quinze ans après sur le trône de France, par son mariage avec Lothaire, souverain de ce royaume.

Le jeune monarque, réveillé enfin de son enivrante léthargie par les remontrances de quelques amis dévoués, parut un moment s'apercevoir que le double bonheur de père et d'époux n'était pas le seul but d'une vie royale ; on lui fit même comprendre tout le péril d'être ainsi à la discrétion d'un homme tel que Bérenger. Mais que faire? Les bras qui enlaçaient la victime n'auraient fait que l'étouffer plus tôt, si elle eût cherché à se débattre. Il n'était plus temps de recourir à des voies énergiques. Un autre moyen s'offrit au zèle des amis dévoués de Lothaire. Il est probable que les soins qu'on se donna pour conjurer le péril ne firent que précipiter la catastrophe.

On raconte que Constantin, empereur d'Orient et beau-père de Berthe ou Eudoxie, sœur du jeune roi, prévenu des justes appréhensions des amis de Lothaire, fit représenter à Bérenger que la jeunesse du fils de Hugues était confiée à sa sagesse et à sa loyauté ; il lui fit dire encore qu'il verrait avec plaisir des ambassadeurs de Lombardie à la cour de Constantinople, venir lui porter l'assurance que la *tutelle* du jeune roi était en de sûres et fidèles mains (1).

(1) LIUTHPRAND. — MURATORI. — GIULINI, etc.

L'historien Liuthprand, évêque de Crémone et ancien page de Hugues, était en ce moment l'un des secrétaires de Bérenger. Ce fut lui que le marquis d'Yvrée chargea d'aller porter, en son nom, à l'empereur d'Orient, les plus formelles protestations d'amour et de fidélité à son jeune souverain.

Liuthprand raconte qu'il partit pour Constantinople, fier et heureux d'être le porteur auprès de l'impératrice Eudoxie de ces consolantes assurances. Mais Bérenger, prodigue de belles paroles, et avare en fait de largesses et de dons, avait feint d'oublier que les ambassades princières n'approchaient du trône impérial d'Orient que chargées de riches offrandes... A la vue des présens magnifiques que portaient aux souverains du Bosphore les ambassadeurs d'Othon de Germanie et de Ramire II, roi d'Espagne, Liuthprand fut saisi de honte, lui qui n'avait rien à offrir que des phrases pompeuses de la part de son maître. Plutôt que de se résoudre à paraître les mains vides au pied de ce trône éblouissant de magnificence, il prit le parti d'offrir à l'empereur, au nom de Bérenger, quelques riches joyaux et quelques élégantes parures qu'il avait achetées de ses propres deniers. Ces présens et les protestations de fidélité présentées au nom

du marquis d'Yvrée par un homme aussi connu de l'impératrice que Liuthprand, reçurent bon accueil à la cour de Constantinople (1).

Tandis qu'on rassurait la princesse Eudoxie sur le sort de son frère, le jeune et malheureux prince approchait du moment où Bérenger allait lui payer sa dette de reconnaissance.

Ses amis dévoués et la vertueuse Adélaïde s'aperçurent bientôt avec effroi d'une grave altération dans la santé de Lothaire. Un mal intérieur, inconnu, rongea sourdement cette jeune existence de roi ; enfin, trois ans, sept mois et deux jours après la mort de Hugues, et dans la vingtième année d'un règne éphémère, Lothaire rendit le dernier soupir (2).

Frodoard, Liuthprand et les autres écrivains qui ont traité ce triste point de l'histoire, ne doutent pas que l'époux d'Adélaïde ne soit mort empoisonné, et imputent ce crime au marquis d'Yvrée. Tous les hommes dont la clairvoyance parut suspecte et capable de soulever le voile de ce sombre mystère, furent écartés, privés de leurs emplois, et bientôt même persécutés par Bérenger.

Liuthprand, en sa qualité d'ancien page du

(1) *Hist. de l'Egl.*, par B.-B., T. v, p. 90, note 1re.
(2) Année 949.

père de la victime, ne pouvait être mis en oubli dans cette proscription commune des hommes qui faisaient ombrage au tyran. Il fut dépossédé de son évêché de Crémone, et pour se soustraire à de plus grandes disgrâces, il se réfugia à la cour d'Othon qui, dans la suite et après la déchéance du meurtrier de Lothaire, le rétablit dans son siége épiscopal.

La dépouille mortelle du malheureux fils de Hugues fut transportée à Milan pour y être inhumée.

Un fait rapporté à cette occasion par Giulini, Verry et d'autres historiens (1), démontre à quel point de stupidité l'ignorance était tombée en Italie vers le milieu du xe siècle.

Ces écrivains racontent que Milan, se trouvant dépourvu de marbre pour la tombe du royal défunt, on brisa une grande table où était gravée la disposition testamentaire par laquelle *Pline* (Caïus) dotait la ville de Milan pour l'entretien perpétuel d'un bain, d'une bibliothèque, d'un collége de garçons et de jeunes filles. Ce marbre, divisé en plusieurs compartimens, servit à former le tombeau; on eut soin seulement

(1) TRISTIANI, *Calchi. hist.*, part. lib. I, p. 18. — ALCIATI, lib. II, p. 125. — GIULINI, T. II, p. 231 et suiv. — VERRY, T. Ier, p. 132.

de retourner vers l'intérieur (1) les côtés où étaient tracés les caractères qu'avait mutilés et à demi effacés cet acte de vandalisme.

Ainsi, tel devait être dans la Péninsule, au bout d'un siècle et demi, le résultat des efforts persévérans tentés par Charlemagne, son fils, et quelques uns de ses petits-fils pour y rallumer le flambeau des lumières !

(1) On lit dans un ouvrage récemment publié, * qu'en Orient, là où furent des cités opulentes, nombreuses et civilisées, on ne rencontre plus que de majestueux vestiges, des murs tombés, des théâtres et des aquéducs brisés, et, au milieu de ces restes des temps passés, des populations éparses, rares, dégénérées, à demi sauvages, les exploitant comme des carrières.

Quand ces Grecs, qui ont oublié jusqu'à leur langue originelle, se décident à élever quelques misérables cabanes ou édifices, ils vont chercher les pierres de ces ruines imposantes, et ont grand soin de *tourner en dedans* les bas-reliefs et les sculptures où l'Europe savante cherche à retrouver quelqu'indice des siècles écoulés.

Ce rapprochement, ces mêmes signes d'ignorance stupide et sauvage chez des peuples dégénérés, nous ont paru dignes de remarque.

* *Voyage à Constantinople, dans l'Asie-Mineure*, etc., etc., par B. Poujoulat. (T. 1er.)

CHAPITRE IV.

Bérenger II, roi de Lombardie. — Infortunes d'Adélaïde. — Sa captivité. — Sa délivrance. — Embarras de sa situation. — Elle ne peut compter sur l'aide, ni de la Bourgogne, ni de la France, ni de Constantinople. — Pourquoi il n'en est pas de même de la Germanie. — *Othon-le-Grand.* — Son fils pénètre dans la Péninsule. — Othon y fait reconnaître son autorité. — Entrevue de ce prince et d'Adélaïde à Pavie. — Leur mariage. — Othon convoite la couronne impériale. — Il échoue une première fois. — Révolte ee son fils Ludolphe. — Othon retourne en Germanie. — Démarches de Bérenger auprès de ce monarque. — Généreuse intercession d'Adélaïde. — Othon pardonne à Bérenger. — A quelles conditions. — Troubles nouveaux en Germanie. — Guerre sanglante. — Fatal appel aux Hongrois. — Bataille du *Lech.* — Complète déroute des Hongrois sur le théâtre de notre immortelle campagne de 1809.

— *De* 950 *à* 960. —

Après la mort de Lothaire, une diète générale fut réunie à Pavie par Bérenger qui, le 15 décembre de la même année (1), ou vingt-quatre jours après le décès de sa victime, fut proclamé roi de Lombardie sous le nom de Bérenger II.

Ce roi nouveau se sentit bientôt mal à l'aise sur le trône. Les affreux soupçons soulevés par la mort de Lothaire avaient glacé toutes les

(1) Année 950.

âmes. On pressentait partout que Bérenger marquerait parmi les plus intraitables et les plus farouches de tous ces rois que le malheur des temps avait fait passer sur le trône de Pavie. Partout on prévoyait qu'un régime de méfiance et de terreur allait plus que jamais peser sur les Lombards. La disgrâce, les persécutions qui atteignirent dans les premiers temps les amis trop dévoués du dernier roi, ne firent qu'assombrir cette disposition générale des esprits. Il ne fallut pas long-temps à Bérenger pour se sentir dans une voie de péril. Un moment il fit trêve aux mesures rigoureuses ; un moment ce prince songea à donner une direction nouvelle aux ténébreuses conceptions de sa politique.... La reine Adélaïde ne s'était pas éloignée de Pavie. Bérenger n'ayant pas osé encore se délivrer par la contrainte de la présence de la veuve de sa victime, son audace conçut le projet de tirer parti de cette même présence qui lui avait tant pesé jusqu'alors. Aucune preuve n'établissant que Lothaire est mort par suite d'un empoisonnement, le crime n'étant que soupçonné, un moyen s'offre à l'imagination du despote, d'anéantir le fait et le soupçon même du meurtre. Cet expédient qu'un tel homme pouvait seul imaginer, et qui semble à Bérenger devoir lui ra-

mener les esprits les plus prévenus, le réconcilier avec les partisans de Lothaire, et lui faire un ami et un allié du nouveau roi de la Bourgogne transjurane, frère d'Adélaïde, cet expédient curieux n'est rien moins qu'un projet de mariage entre la veuve de Lothaire et le fils du meurtrier de ce malheureux roi.

Willa, épouse de Bérenger, femme hautaine, emportée, vindicative, se chargea de la réussite de ce beau dessein. D'abord elle eut recours aux douces manières et aux caresses; mais Adélaïde n'opposant que des refus à des offres que d'autres qu'elle eussent peut-être trouvées brillantes, Willa se livra contre cette malheureuse princesse aux emportemens d'une brutale fureur.

Adélaïde, après avoir subi les plus affreux traitemens (1) sans que sa résolution s'en ébranlât, fut enfermée dans une tour isolée, sur le lac de *Benaco*, aujourd'hui lac de *Garda* (2).

(1) *Saint Odillon* * nous montre Willa, faisant subir à Adélaïde les plus cruelles tortures, lui arrachant les cheveux, l'accablant de coups, et la foulant même aux pieds.

Innocens capta, diversis angustiata cruciatibus, capillis cæsarici distractis, frequenter pugnis exagitata et calcibus; unâ tantumdem famulâ ad ultimum tretris inclusa carceribus.

(2) Quelques historiens pensent qu'elle fut retenue pri-

* Saint Odillon, *abbé de Clugny*, dans sa *Vie de sainte Adélaïde. Apud Canis.....*

Là encore, la veuve infortunée fut assaillie par les instances et les menaces de ses persécuteurs; mais tous ces nouveaux efforts échouèrent contre un cœur disposé à tout souffrir avec résignation, à ne jamais murmurer dans les afflictions de la vie, et à remercier Dieu des maux comme des biens. Cette douce et jeune femme qui devait ceindre la triple couronne de reine, d'exilée et d'impératrice, car l'exil et l'infortune noblement endurés sont aussi une royauté, était destinée à porter dans le ciel la plus belle des couronnes, la couronne des saintes. La postérité chrétienne l'appelle, depuis bientôt mille ans, *sainte Adélaïde*.

Quand Dieu permet que le malheur frappe des têtes augustes, sa divine sollicitude fait éclater de nobles dévouemens qui, s'ils ne parviennent pas toujours à vaincre le malheur lui-même, en adoucissent au moins l'amertume pour ceux qu'a atteints l'adversité, pour ceux à qui l'on se dévoue.

Un prêtre, et toujours il s'en présente quand

sonnière sur le lac de *Cômo*, et s'étayent pour émettre cet avis, d'une inscription découverte à Trèves et citée par l'analiste BROWERUS, *Trèves*, lib. IX.

Muratori croit avec Donizon, et nous paraît établir qu'Adélaïde fut renfermée dans une prison d'Etat, située sur le lac de *Garda*.

il y a des larmes à essuyer ou quelqu'infortune à adoucir, un prêtre nommé *Martin* (1), avait suivi de la pensée et de l'œil la trame tissue contre Adélaïde. Il avait su les souffrances de la jeune reine, les indignes traitemens qu'elle avait subis, sa noble fermeté et son angélique résignation. Épiant toutes les démarches des lâches persécuteurs de la veuve de Lothaire, il les suit, inaperçu, jusque sur les bords du lac de *Benaco*, et voit les portes de la tour isolée se fermer mystérieusement sur cette reine de dix-neuf ans, à qui il ne reste qu'une servante pour toute compagne (2), et Dieu seul pour espérance.

Comment tromper la surveillance des sbires nombreux préposés à la garde de la précieuse victime ? Comment parvenir jusqu'à elle ? Comment lui donner à entendre que de fidèles amis songent à sa délivrance? Comment l'arracher de sa prison ? Un zèle persévérant surmonte les obstacles qu'au premier abord on a pu croire invincibles.

A force de soins, d'investigations, de recher-

(1) SAINT ODILLON, *Vie d'Adélaïde.*
(2) *Ibidem.*
Nous n'avons trouvé dans aucun récit que la jeune enfant ait partagé sa captivité.

ches, le prêtre Martin parvient à connaître enfin la chambre où la reine languit captive. Cédant à l'inspiration d'un sublime dévouement, il creuse (1) pendant de longues nuits, dans la direction du fort, un chemin souterrain, comme des soldats mineurs pratiquent dans les flancs de la terre une secrète voie pour s'élancer à l'improviste au cœur même d'une ville assiégée; ses persévérans efforts le conduisent sous la tour; il en perce les fondemens, parvient jusqu'à la triste demeure de la princesse qu'il entraîne avec son unique compagne loin de ses barbares geôliers (2).

Grande fut l'alarme dans la tour quand on s'aperçut de la fuite d'Adélaïde, et non moins grande fut la fureur de Bérenger quand cette nouvelle lui parvint. Partout on envoya à la poursuite de la royale fugitive... Tout fut exploré, fouillé, mais vainement.

Des bois solitaires offrirent un refuge assuré à Adélaïde qui, ainsi que la compagne de sa captivité et de sa fuite, avait dû prendre des vêtemens d'homme; et de simples pêcheurs furent envoyés là par celui qui veille à tout, pour pour-

(1) SAINT ODILLON. — *La poétesse* ROSWEDA. — MURATORI. — GIULINI et autres.
(2) 20 août 951.

voir aux besoins de cette infortunée reine qui, plus forte que l'adversité, était appelée à donner bientôt sur le trône impérial l'exemple des plus rares vertus.

Adhélard, évêque de Reggio, était un des partisans les plus dévoués d'Adélaïde. La veuve de Lothaire envoie le prêtre Martin pour lui faire connaître sa situation. Le prélat appelle aussitôt à lui *Albert Azzon*, noble et loyal serviteur de race lombarde, qui possédait comme fief de l'évêque, le château de *Canossa*, forteresse que sa position semblait rendre inexpugnable (1).

Azzon réunit en secret quelques hommes d'armes; fier de la grande mission confiée à son zèle, il pénètre dans la retraite d'Adélaïde, lui fait agréer les offres de son dévouement, et lui sert d'escorte avec ses guerriers jusqu'au château de Canossa.

Tout avait été conduit si secrètement que la vigilance de Bérenger n'avait pu suivre la trace de cette nouvelle fuite; mais on pouvait plus tard la découvrir : d'ailleurs, quelqu'inexpugnable que fût la forteresse, on pouvait, avec le temps, la réduire par la famine. Il fallait au zèle d'Adhélard et d'Azzon plus de sécurité pour le pré-

(1) SAINT ODILLON. — MURATORI. — GIULINI, etc.

cieux dépôt confié à leur garde qui, en définitive, sauf les respectueux égards dont on l'entourait, n'avait fait que changer de prison. Il fallait donc d'autres protecteurs... Mais où trouver une puissance qui pût et voulût embrasser contre Bérenger la querelle de la fille de Rodolphe?

Son frère, le roi de la Bourgogne transjurane ?... Mais ce prince, enfant encore, était peu fait pour intimider un roi de Lombardie; d'ailleurs la voix du sang et de la parenté entraîne bien rarement les grands de la terre à des hostilités que ne leur conseille ni la prudence, ni la politique.

Pouvait-on compter sur la France ?... Voyons en quel état était alors ce royaume.

Des descendans de Charlemagne en occupaient encore le trône qu'entourait le mépris public. Dès la mort de Louis IV, roi de Germanie, nous avons vu les Austrasiens conférer la couronne à Conrad, et fouler aux pieds les droits qu'eût pu invoquer Charles-le-Simple dont ils redoutaient peu le ressentiment.

Comme pour Charles-le-Simple, ce qui restait de la France à son fils *Louis d'Outre-Mer* n'était plus qu'une agglomération sans unité, informe, monstrueuse de petits États pressurés par de petits tyrans, jaloux les uns des autres et

guerroyant entre eux, n'ayant d'autre frein que l'ambition et la cupidité de rivaux plus ou moins puissans. Le roi retenu long-temps prisonnier par Hugues-le-Grand, n'était qu'un fantôme et son autorité qu'une vaine ombre....Les choses, dans ce malheureux pays, en étaient venues à un tel point de désordre et de désorganisation, qu'il importait peu à la France, à l'Espagne, à la Germanie, à la cour du Bosphore, à l'Italie enfin, que le roi de France s'appelât Charles-le-Simple, Raoul, Louis IV ou Lothaire. Où était le roi dans tous ces rois qui s'entrechoquaient, qui se succédaient? Où était la main qui tenait le sceptre de Pepin-le-Bref? Il n'y avait plus qu'une royauté réelle en France, la *féodalité*... Venant en aide aux funestes dévastations des barbares, la féodalité avait successivement détruit la filiation des lois, interrompu la succession des coutumes, anéanti la législation de Charlemagne, et elle finissait d'engloutir dans l'abîme creusé par elle, la royauté des carlovingiens qu'elle même avait fondée.

L'Orient ne pouvait pas plus que la France.

Constantin Porphyrogénète avait, comme nous l'avons dit, vu s'asseoir près de lui, sur son trône, Romain *Lécapène* et les enfans de cet audacieux aventurier. Les intrigues intérieures de la cour

du Bosphore continuaient à la rendre impuissante au dehors. Délivré enfin de Romain et de ses enfans, Constantin s'était trouvé un moment seul maître de l'empire. Sa faiblesse, sa cruauté et son intempérance donnèrent un libre cours à la vénalité, à l'intrigue et à la corruption. Habile dans les sciences et les arts, il eût pu aider puissamment à leurs progrès, et il les laissa s'ensevelir dans l'abîme commun.

Son fils *Romain, le jeune,* époux d'Eudoxie, associé à l'empire en 948, et, bientôt las de la tutelle de son père, s'était délivré par le poison de cet incommode collègue que froidement il avait vu mourir dans une lente et incurable langueur. Ce règne, commencé par un parricide, devait se traîner pendant trois ans encore à travers de nouveaux crimes non moins odieux ; et Romain, rongé par la débauche, devait finir à vingt-quatre ans sa misérable existence.

Constantinople, depuis long-temps voyait se succéder sur le trône d'Orient, des maîtres qui osaient bien encore conserver le titre d'empereurs romains, mais pour fomenter des troubles dans la Péninsule, et souvent même pour y favoriser les incursions des Sarrasins, plutôt que dans la pensée de reconquérir hardiment l'autorité en Italie. Enfin, ne venons-nous pas de

voir la cour de Constantinople, cette cour naguère si hautaine, tombée assez bas pour agréer, comme fiancée d'un de ses empereurs, la fille bâtarde d'un simple roi de Lombardie?

Tandis qu'à l'Occident et à l'Orient deux grands empires, jadis rivaux et maîtres l'un après l'autre de l'Italie, traînaient une existence toujours plus compromise au milieu de leurs propres débris, le Nord avait vu des démembremens épars de l'empire de Charlemagne, se former un royaume que le patriotisme des princes germains avait rendu redoutable, en se liguant sous un seul et même roi, contre les *Hongrois*, les *Slaves*, les *Vénèdes* et autres barbares qui désolaient la Germanie.

Henri qui aux talens du législateur joignait les vertus militaires, avait reculé les frontières du royaume, chassé les barbares et mis l'ordre dans le chaos féodal; mais, trop absorbé par ces nobles travaux, nous l'avons vu peu désireux de compliquer les embarras de sa royauté par la conquête de la Lombardie et même de la couronne impériale des Romains. Un autre devait avoir ce courage.... Cette gloire, nous l'avons dit, était réservée au génie de son fils.

Les commencemens du règne d'Othon furent troublés par le soulèvement de ses plus puissans

vassaux (1). Ce prince, étant parvenu à les soumettre, les avait dépouillés de leurs États dont il avait doté ensuite sa famille. Le roi de Danemarck, vaincu par ses armes, était devenu son tributaire et avait embrassé la religion du vainqueur.

Depuis le VIIe siècle, Mahomet, Charles Martel, Aaron-Al-Raschid, Charlemagne, étaient successivement apparus au monde comme des phares lumineux; le xe siècle, ce siècle de fer, de barbarie et d'ignorance, eut aussi son grand homme dans Othon de Germanie.

Bientôt l'Orient et l'Europe eurent leurs regards fixés sur ce monarque, et l'on pressentit de grands événemens à la venue d'un de ces hommes qui, dans des momens de crise décisive, arrivent sur la scène du monde comme des solutions vivantes et providentielles de quelque grand problème.

Quand le génie féodal dut au VIIIe siècle remporter sa victoire sur les vieilles royautés, Pepin et Charlemagne furent là pour accomplir l'œuvre, mais aussi pour comprimer le principe qui les avait fait triompher. Nous avons vu ce principe, dans son développement logique et son ap-

(1) PUFFEND. — ROWS. — DE HEISS.

plication rigoureuse, ruiner les arrière-descendans de ces deux grands hommes. Puis l'esprit des peuples, désillusionné par l'excès et l'abus de ce même principe, n'a bientôt plus aspiré qu'à un autre ordre de choses. Et quand un moment s'est fait sentir le besoin d'une réaction des grandes monarchies contre le fractionnement des empires ou l'isolement des petits États, *œuvre* fatale de la féodalité, l'homme qui avait mission d'accomplir ce grand acte, Othon de Germanie, n'a pas tardé à paraître sur les pas de Henri l'*Oiseleur* qui lui avait préparé la voie, comme jadis Pepin-le-*Bref* l'avait fait pour Charlemagne... Comprenant les tendances et les besoins de l'époque, compris lui-même par son siècle, il fut pour les peuples comme une boussole de salut dans leur grand naufrage. La Lombardie eut sa part de cette fascination ou plutôt de ce juste enthousiasme, et elle ne tarda pas à entrevoir dans Othon le futur réparateur de tous ses maux.

Peu de temps avait suffi à ce monarque pour inspirer la plus entière confiance aux princes, aux nations, aux individus, à tous enfin. La reine Berthe, la veuve vertueuse de Rodolphe, la mère d'Adélaïde, avait besoin d'un tuteur pour son jeune fils, roi de la Bourgogne transjurane:

elle crut, dans sa tendre sollicitude de mère, ne pouvoir porter son choix que sur Othon (1).

Ce fut encore à Othon qu'Adhélard, dans la position critique où se trouvait la veuve de Lothaire, crut devoir adresser ses doléances et ses demandes de secours (2). Un fidèle messager fut chargé par l'évêque de Reggio, de se rendre auprès du roi des Germains.

La beauté d'Adélaïde, ses angéliques vertus, les malheurs de son veuvage, les indignes traitemens qu'elle avait supportés avec tant de résignation, enfin sa captivité et sa fuite mystérieuse avaient eu du retentissement à la cour de Germanie.

Othon n'avait pu entendre le récit de tant de merveilleuses choses sans en éprouver quelqu'émotion... Ce que vint lui raconter l'envoyé secret d'Adhélard ne fit qu'augmenter l'intérêt déjà si vif que lui inspirait la fille de Rodolphe.

La politique, peut-être aussi un autre sentiment plus tendre et moins désintéressé que la pitié, vinrent donner plus de force aux sympa-

(1) PUFFEND., *Introd. à l'hist. de l'Univ.*, liv. V, chap. II, *Emp. d'Allem.*

(2) SAINT ODILLON et les autres poètes ou historiens déjà cités.

thies de ce prince pour l'auguste victime qui faisait invoquer son assistance.

Et d'abord, la démarche qu'on demandait à sa générosité n'allait-elle pas lui ouvrir les voies de la Lombardie, de cette Lombardie qu'avaient déjà possédée des rois germains? Elle était belle cette couronne qu'Henri-l'Oiseleur, son père, avait refusée, soit par crainte, soit par dédain; mais qui ne lui paraissait à lui, Othon, ni tant à dédaigner, ni tant à craindre (1). Et puis, Othon s'en souvient : la Lombardie ne servit-elle pas jadis d'échelon à Charlemagne et à d'autres rois après lui, pour monter au trône impérial des Romains?

Quant à l'autre cause, quant au doux espoir dont put se flatter en secret le cœur d'Othon, ne peut-on pas présumer que, veuf d'*Édithe* depuis six ans, peu satisfait du seul fils qu'il avait eu de son premier hymen, et privé ainsi dans l'éclat de sa gloire des plus douces conso-

(1) Qui peut dire si dès cette époque le développement progressif de Gênes, de Venise et de quelques autres points maritimes de la Péninsule, ne fit pas pressentir au génie clairvoyant du grand homme toute l'importance de l'Italie pour les contrées germaines, comme transit et débouché commercial, et aussi comme moyen puissant d'influence et de domination sur le reste du monde. Le monde alors, quant à ses limites connues, était encore l'ancien monde romain, et la Méditerranée en était le centre vital.

lations et des affections les plus nécessaires de la vie, ce monarque ait conçu dès lors le dessein d'associer à sa brillante destinée celle de la plus belle et de la plus vertueuse des femmes?

Préoccupé de toutes ces pensées, il se montre touché des plaintes de l'émissaire d'Adhélard, lui promet de concourir à la délivrance d'Adélaïde, dirige aussitôt des troupes sur la Lombardie, et donne le commandement de cette expédition à son fils *Ludolphe*.

Si l'on en croit le continuateur de Rhéginon et le chroniqueur de Saxe, cités par Muratori, le jeune prince aurait rencontré dans son expédition des difficultés, des obstacles de tous genres, suscités par son oncle paternel, *Henri*, duc de Bavière, qui, jaloux de l'importance de la mission confiée à son neveu, aurait persuadé aux Lombards qu'Othon méditait leur complète ruine et les aurait excités à la résistance.

Muratori pense au contraire, avec la religieuse Rosweda, poétesse qui fleurit au xe siècle, et dont la muse nous a transmis le récit poétique des hauts faits d'Othon-le-Grand et des aventures d'Adélaïde, que Ludolphe ne trouva aucun obstacle dans sa marche, que tout se soumit à sa voix, que partout on reconnut la souveraineté d'Othon, et que le jeune prince dont Béren-

ger avait évité la rencontre, retourna à la cour de Germanie après ce triomphe pacifique (1).

Othon, dès le retour de Ludolphe, se hâte de se rendre en Italie pour y consolider sa domination nouvelle, et sans doute aussi dans un autre but que l'on devine; il y conduit des forces imposantes (2), prêtes à refouler Bérenger dans son refuge fortifié, s'il ose en sortir pour lui opposer de la résistance; mais le roi de Lombardie reste prudemment caché au fond du château-fort qui lui a servi de refuge lors de l'apparition récente de Ludolphe.

Othon arrive à Pavie et y est reçu en souverain. Il envoie aussitôt après de riches présens à Adélaïde et la fait prier de venir dans son ancienne capitale, où l'attendent tous les honneurs dus à une reine. Adélaïde se rend aux vœux du roi de Germanie. Azzon et Adhélard, suivis de nombreux et brillans cavaliers, ac-

(1) Per paucis secum sociis secreto resumptis
Italiam petiit fortique manu penetravit :
Exhortans patris imperio populum dare collum;
Moxque redit, clarum referens sine marte triumphum.

(ROSWEDA, *De gestis Oddonis*, cité par Muratori, T. V, p. 339, anno 951.)

(2) Tel est du moins le récit de Muratori, dont la version nous paraît la plus exacte. *Dithmar* raconte, au contraire, que le roi germain partit pour l'Italie sans troupes et sous prétexte de faire un pèlerinage à Rome. (T. V, p. 340, anno 951.)

compagnent la royale veuve... Le duc de Bavière, Henri, se porte à leur rencontre à une assez grande distance de Pavie, avec les plus nobles seigneurs lombards et germains.

La merveilleuse beauté, la dignité calme et gracieuse de la jeune reine, captivent tous les cœurs déjà si profondément touchés par le récit de ses infortunes et de ses admirables vertus. Othon, subjugué comme les autres et plus que tous, par l'empire de tant de charmes, n'a plus qu'une pensée, ne forme plus qu'un vœu; et ce vœu, peut-être était-il donné à Othon seul de le réaliser.

Touchée des égards, du respect, du tendre dévouement dont l'entourait le roi de Germanie, et de plus, sous le prestige de la brillante renommée du monarque, Adélaïde se sentit de son côté doublement heureuse des sympathies qu'elle inspirait à un si noble cœur, et du ferme soutien qu'elle assurait à l'avenir de son *Emma*, de son enfant adoré, en lui donnant pour second père le glorieux Othon... Aussi ne tarda-t-elle pas, comblant les vœux de ce grand prince, à devenir la compagne de sa vie.

Les habitans de Pavie (1) furent témoins de

(1) Quelques auteurs disent à tort que ce mariage eut lieu à *Vérone*.

cette royale union le jour de Noël de l'année 951.

Ce n'était pas assez pour Othon que d'avoir replacé sur le front d'Adélaïde une couronne de reine ; il se hâta de sonder Rome (1) : car, amant aussi passionné que prince ambitieux, il brûlait de pouvoir saluer sa nouvelle épouse du titre d'impératrice.

Agapet II était alors pape ; mais Albéric, à qui Rome obéissait toujours, empêche le souverain pontife de souscrire au vœu du prince germain... Quand il n'aurait pas pris conseil de sa propre prudence, Othon, comme époux de la pieuse Adélaïde, n'aurait pas voulu, par une rupture, par un éclat fâcheux contre la ville des pontifes, enlever de force ce que le temps ne pouvait manquer de lui donner.

D'ailleurs de graves soucis allaient préoccuper son âme.

Ludolphe, ce seul enfant mâle qu'eût le roi de Germanie, n'avait vu qu'avec un extrême déplaisir le nouveau mariage de son père. Le jeune prince ne put bientôt plus maîtriser son ressentiment et partit subitement pour la Saxe, où il ne tarda pas à fomenter une rébellion contre son père et son roi.

(1) FRODOARD.

Othon, à cette triste nouvelle, se hâte de retourner en Germanie où il emmène Adélaïde, et laisse à Pavie son gendre *Conrad*, duc de Lorraine, avec des troupes suffisantes pour défendre cette capitale contre toute agression du roi dépossédé (1). Mais déchu du trône, fugitif, réduit à se cacher, Bérenger savait bien qu'il n'avait aucun secours à attendre de ceux qu'avait pressurés son farouche despotisme; loin donc de penser à lutter contre les Germains, il ne songea qu'à fléchir le puissant monarque devenu l'époux de celle qu'il avait si brutalement persécutée : les prières, les flatteries, les présens, tout fut employé par ce prince pour se rendre Conrad favorable, et pour obtenir enfin de lui qu'il l'accompagnerait en Germanie pour l'aider, par son influence, à gagner les bonnes grâces d'Othon et le pardon d'Adélaïde.

Othon, malgré les instances de Conrad, refusa pendant trois jours de recevoir Bérenger. Toutes les démarches du prince italien eussent été infructueuses, même avec l'appui du gendre, si la veuve outragée, si la sainte épouse,

(1) MURATORI. — GIULINI, d'après SAINT ODILLON, ROSWEDA et autres.

si la reine Adélaïde n'eût fait entendre sa voix d'ange et n'eût plaidé la cause de son barbare oppresseur, soupçonné, mais non convaincu, du plus lâche des crimes. Othon finit par se rendre aux prières de celle qui demandait qu'on oubliât, comme elle-même, les persécutions qu'elle avait endurées. Il *permit* à Bérenger et à son fils Adalbert de retourner en Italie avec le titre de *rois*, se bornant à exiger que par serment ils se reconnussent ses vassaux, et à détacher du royaume de Lombardie les Marches de Vérone et d'Aquilée qu'il donna au prince Henri, son frère (1).

De cette époque datent sérieusement les prétentions des empereurs d'Allemagne à la souveraineté de la haute Italie, qui entraîne le vasselage du reste de la Péninsule (2).

Bérenger supportait de mauvaise grâce le joug qu'Othon avait imposé à sa royauté restée depuis sans force comme sans prestige dans ses mains. Son âme nourrissait en secret une violente rancune contre les évêques et les seigneurs qu'il savait avoir appelé le prince germain en Italie. Azzon surtout, ce loyal guerrier qui, échap-

(1) *Continuateur* de RHÉGINON. — *L'annaliste* SAXON. — OTHON, *évêque de Frisinga*, cités par Muratori, T. V, p. 343 et suiv., anno 952.

(2) PUFFEND., *Hist. Univ.*, T. V, *Emp. d'Allem.*

pant à toutes les poursuites, avait donné un refuge à Adélaïde; Azzon qui de Canossa avait escorté triomphalement la reine captive, et qui peut-être avait eu le premier la pensée de l'asseoir au trône de Germanie; Azzon était celui de tous les seigneurs lombards contre qui Bérenger méditait les plus sanglans projets de vengeance; mais Bérenger redoutait les représailles d'Othon, et cette crainte maîtrisait les élans de sa haine.

De nouveaux troubles d'une haute gravité survenant tout à coup en Germanie, rendent enfin à Bérenger toute son audace.

Ludolphe, une première fois vaincu et amnistié, mais se sentant secondé par son beau-frère Conrad (1), avait osé de nouveau lever l'étendart de la révolte contre son père, à la nouvelle qu'Adélaïde venait de donner un fils à Othon (2).

Othon dut reprendre les armes pour combattre

(1) Ann. 953.

Quelques auteurs pensent que le concours prêté par *Conrad* à la révolte de Ludolphe, eut pour première cause l'insuccès de ses démarches auprès d'Othon en faveur de Bérenger. L'orgueil du duc de Lorraine, disent-ils, fut profondément blessé de rencontrer dans le roi, son beau-père, si peu de déférence pour sa médiation.

Nous ajouterons qu'Othon avait depuis quelque temps ôté le commandement de l'armée d'Italie à Conrad.

(2) FRODOARD, *Chronic.*

cette rébellion parricide. Le sang coula. Des batailles meurtrières, l'incendie, le pillage, les massacres, toutes ces désolations qu'entraînent les guerres civiles, épouvantèrent pendant trois ans la Germanie.

Ludolphe, pour parer aux revers qu'éprouvait sa cause, eut la malheureuse pensée d'appeler à son aide les Hongrois dont le fatal concours vint fournir un aliment nouveau à la conflagration qui dévorait l'Allemagne. Enfin, après trois longues années de luttes exterminatrices, Othon, à force de victoires, fait déposer les armes à son fils rebelle et à son gendre; le pardon, l'oubli du passé sont la seule vengeance de cette grande âme où se reflètent les douces vertus d'Adélaïde.

Mais la lutte entre le père et le fils avait, tout en se terminant, laissé les germes de nouvelles guerres! L'imprudent appel de Ludolphe aux Hongrois, avait élargi la voie à ces barbares; d'innombrables hordes qui s'étaient armées à son signal, et que sa voix impuissante voulut vainement arrêter quand il n'eut plus besoin de leurs secours, se ruèrent affamées de sang et de pillage sur tous les points de la Germanie. Le danger était immense : personne n'osait espérer que le roi pût refouler tant d'ennemis; mais le

génie d'Othon est plus grand que le péril qu'il affronte. Ce prince vole au devant des barbares jusqu'à *Augusta* (Augsbourg) en Bavière ; l'ordre, la discipline de son armée, et ses habiles dispositions triomphent du nombre (1). Tout cède au choc impétueux de ses troupes ; partout le champ de bataille se couvre de morts et de mourans ; ceux qui échappent au fer des Germains se noient dans les eaux du *Lech*. Rarement l'histoire des peuples eut à consigner dans ses annales le souvenir d'une bataille aussi sanglante et d'une aussi épouvantable boucherie d'hommes.

Neuf siècles et demi après, là aussi, près du *Danube* et du *Lech*, dans une merveilleuse campagne de cinq jours dont chacun fut marqué par un trait de génie, par les plus savantes dispositions et par un nouveau triomphe (2), Napoléon ouvrait cette grande guerre de 1809 qui rendit les armées françaises maîtresses de Vienne, et leur brillant empereur, arbitre de la destinée de ceux qui occupaient alors le trône d'Othon-le-Grand.

Déjà, trois ans avant cette campagne immor-

(1) Ann. 960.

(2) Voir l'histoire très remarquable de la campagne de 1809, par M. le général *Pelet*.

telle, le grand capitaine avait forcé l'empereur François II, à qui il avait arraché l'Italie, de dissoudre la confédération germanique, d'abdiquer le titre d'empereur d'Allemagne et de se contenter de celui d'empereur d'Autriche. Et cinq ans après *Wagram*, l'homme géant, l'empereur et roi, à qui les limites de l'empire de Charlemagne avaient paru trop étroites pour son ambition, languissait vaincu et captif sur l'aride rocher d'une petite île perdue dans l'immensité de l'Océan; et par contre-coup, François II, agrandissant son empire des débris de l'empire de Napoléon, ressaisissait son influence en Allemagne et sa royauté en Italie!

CHAPITRE V.

Bérenger cherche à secouer le joug d'Othon et à se venger des partisans d'Adélaïde. — Siége du château de Canossa. — Une armée germaine fait lever ce siége. — Mort de Ludolphe. — Soupçons contre Bérenger. — Tyrannie toujours croissante de ce prince. — Plaintes à la cour de Germanie. — Le prêtre Adelmann. — Griefs de Venise. — Rome se joint aux ennemis du roi de Lombardie. — Othon part pour la Péninsule. — Défection des troupes de Bérenger. — Othon est couronné roi de Lombardie à Milan, et empereur d'Occident à Rome des mains de Jean XII. — Willa et Bérenger tombent aux mains du vainqueur. — Vaines intrigues d'Adalbert, leur fils. — L'avènement d'Othon comme roi de Lombardie et empereur est le terme définitif de l'influence française en Italie et le triomphe de la puissance germanique dans la Péninsule.

— *De* 954 *à* 962. —

Othon, lors de sa première apparition en Italie, s'était borné à y faire reconnaître sa souveraineté, sans prendre explicitement le titre de roi des Lombards. En se rendant aux vœux de l'impératrice Adélaïde, en pardonnant à Bérenger, en le continuant lui et son fils dans la royauté de Lombardie, le prince germain n'avait fait que prendre incomplètement possession de ce royaume. Avec un homme tel que Bérenger, user de tant d'indulgence c'était compro-

mettre un premier triomphe, c'était s'exposer à un prochain repentir, et se préparer le souci d'une invasion nouvelle. En effet, la haine de Bérenger et son besoin de vengeance ne restèrent pas inactifs pendant les troubles de Germanie suscités par la rébellion de Ludolphe, et qui, tout en étant pour Othon une occasion de gloire immortelle, furent aussi un sujet de grave préoccupation pour ce monarque.

Le roi de Lombardie, à la première nouvelle de cette révolte, avait rassemblé à la hâte et dirigé contre le château de *Canossa* un nombreux corps de troupes pour recommencer le siége de cette forteresse, occupée par celui qu'il considérait comme la première cause de ses revers. L'intrépide Azzon, livré à ses seules ressources, repoussa victorieusement pendant trois années les attaques des troupes du despote ; mais le temps pouvait faire ce que n'avaient pu amener des agressions de vive force ; les vivres, qu'il avait été impossible de renouveler pendant un aussi long siége et un blocus des plus rigoureux, commençaient à manquer dans la forteresse... Azzon, sachant l'empereur de Germanie aux prises avec son fils rebelle, n'avait pas osé, tant qu'il avait cru pouvoir soutenir le siége, invoquer son secours ; mais au moment d'être

réduit par les maladies et la famine, ce brave guerrier se décida à faire connaître sa position désespérée au roi de Germanie. Othon, lorsque lui parvint ce message, venait de se réconcilier avec son fils ; d'autres succès récens contre les Hongrois et les Esclavons lui laissaient un moment de trêve. Il se hâta d'envoyer ce même fils Ludolphe au secours du défenseur d'Adélaïde (1).

A l'approche de l'armée germaine, Bérenger leva prudemment le siége de Canossa. Le fils d'Othon-le-Grand eut peu de peine à s'emparer de presque toute la Lombardie, et il allait la soumettre toute entière, quand il fut arrêté dans le cours de ses triomphes par une mort prématurée que l'on attribua généralement au poison.

(1) Quelques historiens * affirment qu'Othon vint lui-même au secours de la forteresse où se défendait Azzon ; qu'il défit l'armée de Bérenger dans la plaine de Canossa, à *Fontana ;* qu'il l'emmena prisonnier en Germanie où ce prince mourut bientôt après. Ils ajoutent qu'Adalbert fut reconnu par les Italiens roi de Lombardie, après la défaite de son père ; qu'il reprit le siége de Canossa ; que Ludolphe, alors seulement, fut envoyé contre lui, et que le fils d'Othon fut tué d'un coup de lance par le fils de Bérenger.

Des actes publics cités par les écrivains dont nous avons adopté l'opinion, établissent la présence d'Othon en Germanie, quand les autres le font combattre à *Fontana,* et la présence de Bérenger en Lombardie, quand on le fait prisonnier à la cour du prince germain.

* Donizon et plusieurs écrivains d'après lui.

Les soupçons durent se porter et s'arrêtèrent en effet sur celui qui avait payé par le poison sa dette de reconnaissance envers Lothaire, sur Bérenger, le cruel persécuteur de la veuve de sa victime.

Ludolphe, par ses deux révoltes successives, avait donné de grands sujets d'affliction à son père; mais Othon avait pardonné au fils rebelle, et il pleura d'autant plus amèrement le fils repentant et soumis, qu'il ne se sentit pas en mesure de venger sur-le-champ le lâche attentat dont on accusait Bérenger. En effet, au moment où lui parvint cette triste nouvelle, sa lutte contre les Hongrois que Ludolphe avait dans le temps appelés à son aide, et dont le jeune prince, réconcilié avec son père, avait tenté plus tard mais vainement d'éloigner de la Germanie, cette lutte venait de recommencer plus active, plus acharnée que jamais. Othon était condamné, avant de pouvoir venger la mort de son fils, à soutenir pendant trois ans encore cette guerre, à laquelle enfin vint mettre un terme son immortelle victoire sur les bords du *Lech*.

Ce dut être un temps de bien dure épreuve et d'intolérable oppression pour la Lombardie, que ces trois années de répit accordées encore à

son farouche tyran. Les historiens du temps ne précisent pas toutes les vexations auxquelles les citoyens de Lombardie furent en butte sous ce prince ombrageux ; mais une seule des mesures prises par Bérenger peut nous aider à comprendre la situation des choses dans ce pays à cette triste époque.

Condamné, comme les despotes et les usurpateurs de tous les temps, à une vie empoisonnée par d'incessantes méfiances et bourrelée de mortelles inquiétudes, ne voyant autour de lui que trames contre son autorité, que complots contre sa vie, Bérenger osa, ce qu'avant lui n'avait osé aucun roi des Lombards, exiger de tous ses sujets, grands ou petits, ecclésiastiques ou séculiers, des otages qui lui fussent garans de la fidélité et de la soumission des familles. Jusqu'à présent, nous avons vu des rois de Lombardie chercher ces sortes de sûretés dans le mode d'organisation de leurs milices. Le but, s'il pouvait être le même, n'était pas du moins hautement proclamé, et les moyens employés n'avaient rien qui pût, comme dans la mesure reprochée à Bérenger, constituer entre les sujets et les rois un état de permanente méfiance et d'hostilité ouverte.

En l'absence des diètes et des assemblées

d'évêques que le despote avait interdites, de peur qu'elles ne devinssent un centre de censure, un foyer de rébellion, on en fut longtemps réduit à des doléances partielles dépourvues d'autorité parce qu'il leur manquait cette force que seuls peuvent avoir des griefs articulés au nom d'une assemblée nombreuse et compacte. On s'écrivait, on échangeait ses plaintes pour se donner réciproquement le courage de résister à la tyrannie : « On nous demande aussi » des otages, » écrivait à ses collègues *Atton*, évêque de Vercelli, « à nous qui sommes les » prêtres du Seigneur. Si jamais on avait le » droit d'exiger de telles garanties, cela ne de- » vrait être que de ceux qui n'ont pas la crainte » de Dieu : un homme sage et chrétien ne fera » pas pour la crainte des otages, ce qu'il ne » doit pas faire pour la crainte du Seigneur et » le salut de son âme. Nous devons fidélité aux » rois nos maîtres, mais nous ne devons pas les » servir autrement que nos prédécesseurs; s'il » nous est possible d'y ajouter quelque chose, » ce ne peut être que pour quelque grande uti- » lité publique, par l'autorité du pape et le con- » seil des plus sages évêques (1). »

(1) ATTO, *De Pressuris ecclesiasticis.* — SPILIC., T. 8.

Mais si toutes les plaintes étaient isolées, toutes aboutissaient à un centre commun où elles prenaient la force et l'unité qui leur avaient manqué sur le théâtre même de l'oppression; et ce centre c'était la cour d'Allemagne où régnait

— Bér.-Berc., *Hist. de l'Eglise*, T. v, p. 64 et 65.

Ce même Atton a laissé quelques écrits où s'exhalent d'autres plaintes et d'autres reproches que la conduite de Bérenger peut à la vérité n'avoir pas seule dictés, mais dont une grande partie lui est bien certainement applicable :

« Les princes peu religieux, dit ce prélat à l'occasion des » ordinations des évêques, méprisant les règles, veulent que » leur seule volonté l'emporte, et trouvent très mauvais que » l'évêque soit élu par d'autres que par eux, quel que soit » son mérite, ou que l'on rejette celui qu'ils ont choisi, » quelle que soit son indignité. Ils ne comptent pour rien » la science et la vertu, et ne considèrent que les richesses, » la parenté ou les services ; l'une de ces qualités leur » suffit. S'ils ne vendent pas les évêchés pour de l'argent, » ils les donnent à leurs parens ou à ceux qui leur font la » cour. D'autres sont tellement aveugles, qu'ils élèvent des » enfans à l'épiscopat, et font juges et docteurs ceux qui ont » encore besoin des premières instructions. Aussi ces évê- » ques ordonnés contre les règles, sont-ils accusés sans res- » pect, opprimés injustement, chassés avec violence et quel- » quefois cruellement mis à mort. »

On voit encore, par les plaintes d'Atton, que sous Bérenger les ecclésiastiques mis en jugement, étaient distraits de ce qu'ils appelaient leurs juges, selon les canons et les coutumes de l'Eglise.

« A présent, dit ce prélat, la puissance séculière op- » prime souvent l'autorité de l'Eglise ; d'où il résulte, par » la faute des mauvais juges, que le crime ne fait point per- » dre la dignité épiscopale, et que cette dignité ne met point » à couvert de l'accusation. »

Othon, en qui chacun pressentait le grand homme dont le bras puissant devait affranchir l'Italie des étreintes du plus honteux despotisme.

Chaque jour voyait grossir à cette cour le nombre des mécontens qui s'en venaient demander justice du tyran, les uns articulant des griefs particuliers, d'autres invoquant l'intérêt général.

Othon qui, lui aussi, était sollicité par un besoin personnel de vengeance et par une secrète ambition à satisfaire dont la couronne de Charlemagne était le but, Othon attendait impatiemment l'heure de marcher contre Bérenger. Mais il lui fallait pour cela réduire des ennemis qu'il eût été trop dangereux de laisser sur ses derrières avant de les avoir mis hors d'état de lui nuire.

Parmi les hommes les plus ardens dans leur haine contre Bérenger, on distinguait à la cour de Germanie un prêtre du nom d'*Adelmann*. Nous dirons quelques mots sur la cause de cette extrême irritation.

On se souvient qu'à la mort d'*Ilduin*, archevêque de Milan, Hugues, dans le secret espoir d'élever à ce siége un de ses bâtards trop jeune encore pour l'obtenir immédiatement, y avait

fait appeler Aldéric, dont le grand âge semblait promettre une prochaine vacance. Mais Hugues perdit le trône avant la mort du vieil archevêque qui n'eut lieu qu'en 943. Dès que cette mort fut connue, Bérenger, cette fois fidèle à un de ses engagemens, avait voulu imposer à ce siége l'intrigant *Manassès*. Une partie du clergé et du peuple milanais l'avait secondé, tandis que l'autre portion de l'Église milanaise et de la population s'était prononcée pour Adelmann, prêtre lombard. Des troubles sérieux s'étaient élevés. Chacun des deux élus avait pris le titre d'archevêque de Milan, sans avoir été consacré. Tous les deux avaient fait main basse sur les revenus de cette métropole, l'une des plus riches de l'Italie, et s'en étaient servi pour grossir le nombre de leurs partisans.

L'impérieuse *Willa*, femme de Bérenger, avait soutenu avec ardeur la faction de Manassès, que toute son influence n'avait pu cependant parvenir à faire complètement triompher.

Ce déplorable schisme désola pendant plusieurs années l'Église de Milan ; il durait encore en 953. Enfin les Milanais, fatigués de tant de scandales ruineux, forcèrent les deux rivaux à se soumettre à une élection générale dont le résultat fut l'éloignement de l'un et l'autre prélat,

et la consécration d'un troisième compétiteur, de *Guàlpert* ou *Walpert*.

Bérenger n'endura qu'impatiemment l'outrage fait à sa créature à qui Willa voulut conserver le vain titre d'archevêque de Milan ; et Adelmann, le cœur ulcéré des obstacles que lui avaient suscités le roi et son impétueuse épouse, alla grossir auprès d'Othon le nombre des plus violens adversaires de Bérenger.

Aux plaintes parties de tous les coins de la Lombardie était venue se joindre la voix de Venise, demandant aussi au roi de Germanie satisfaction de ses griefs contre Bérenger, et dont voici l'origine et la cause.

Pendant que le roi des Germains luttait contre la rébellion de son fils Ludolphe, Pierre Candiano III (1), doge de Venise, avait eu de son côté à réprimer une révolte parricide.

Un de ses fils qu'il avait fait nommer son collègue, s'étant joint à ses ennemis, une lutte sanglante s'était engagée sur la place de Rialto. Le jeune Candiano, battu, n'avait échappé que par l'exil au dernier supplice.

Guy, un des fils de Bérenger, était alors en possession du duché de Spoletti, dont le roi de

(1) DANDULUS, *in Chronic.*, T. VII, *Rer. italic.*

Lombardie avait dépouillé Théobald pour l'en investir. Le doge fugitif vint lui demander asile et secours : Guy, avec l'agrément de son père, fournit aux révoltés quelques navires armés, à l'aide desquels le jeune doge proscrit porta pendant quelques années le trouble et la dévastation sur les côtes de la république, inquiéta le commerce vénitien et lui fit d'importantes captures. C'est contre ces actes de piraterie et contre Bérenger, qui par son assistance en était le premier fauteur (1), que Venise avait cru devoir réclamer.

Enfin Othon a battu et détruit les Hongrois sur les bords du *Tech;* il peut, par suite de cette mémorable victoire, disposer de ses forces, venger la blessure faite en Italie à son cœur paternel, et répondre aux vœux qui, de Pavie, de

(1) Hâtons-nous d'ajouter, comme une des mille preuves que l'histoire fournit de l'inconstance des peuples dans leurs affections ou leurs haines, que tandis que la cour d'Othon se préoccupait des griefs de Venise contre Bérenger, Candiano III vint à mourir, et que le sénat, les évêques et le peuple, qui avaient solennellement juré de ne jamais plus accorder le titre de doge au jeune Candiano, du vivant comme après la mort de son père, le proclamèrent unanimement *Doge* sous le nom de Pierre IV. Trois cents barques furent envoyées à Ravennes où vivait l'exilé, pour le ramener en triomphe à Venise. *

* MURATORI, *Ann. d'Ital.*, Tom. V. — DARU, *Hist. de Venise*, T. 1er.

Milan et de Venise, s'étaient élevés vers lui pour le rendre juge et arbitre des abus et des vexations dont l'Italie était depuis long-temps victime.

Cette couronne de Lombardie, que trop d'indulgence lui a fait conserver à Bérenger, faiblesse qu'il a cruellement payée par la mort d'un fils, cette brillante couronne, on la lui montre, on la lui offre... De toutes parts on le supplie de passer dans la Péninsule et de s'asseoir sur ce trône qui si long-temps fut un marchepied au trône impérial des Romains. Othon, qui semblait n'attendre que d'avoir réduit les Hongrois pour se rendre à ces vœux, Othon, après la victoire, hésite au moment d'accomplir un aussi grand acte. Les mêmes appréhensions qui naguère tinrent en frein l'ambition du père, viendraient-elles aussi enchaîner la résolution du fils? L'exemple d'Henri-l'Oiseleur exercerait-il, au moment où il faut agir, une influence ou prudente ou insensée sur celui que le monde salue du nom d'*Othon-le-Grand?*

On s'étonnait en Lombardie d'une hésitation qu'on ne savait expliquer, qu'on ne pouvait comprendre..... Bérenger, qui sentait que son heure aurait sonné du jour où Othon remettrait le pied en Italie, Bérenger ne se rendait pas mieux compte d'une telle temporisation.

La cause, le secret de tout ce retard étaient à Rome !

Rome, qui seule jusqu'alors avait donné la couronne impériale d'Occident, et ce titre de *César* auquel aspirait la noble ambition d'Othon, Rome n'avait rien dit encore, ou plutôt, comme nous l'avons vu, elle avait, par l'influence d'Albéric, repoussé Othon sous le pontificat du vertueux Agapet II. Cette fois le roi de Germanie voulait, comme jadis Charlemagne, n'arriver dans la Péninsule qu'appelé par le souverain pontife, et n'y plus paraître que pour y recevoir, de la main du successeur de saint Pierre, le diadême impérial. Chose étrange ! le plus indigne des papes devait placer cette brillante couronne sur le front du plus grand des rois.

Albéric était mort; son fils Octavien avait hérité de son pouvoir en qualité de patrice et de seigneur de Rome.

Agapet II, ayant suivi de près Albéric dans la tombe, le jeune Octavien avait eu l'audacieuse pensée, à l'âge de dix-neuf ans, de réunir dans ses mains l'autorité spirituelle et celle de prince temporel.

Proclamé patrice de Rome par les Romains, il s'était fait reconnaître pape sous le nom de

Jean XII par l'Église, que déjà il gouvernait depuis quatre années, lorsque, de tous les points de la Lombardie, des prélats, mécontens de Bérenger, lui demandèrent de joindre ses instances à leurs démarches pour attirer Othon dans la Péninsule.

Othon n'attendait plus que le signal de Rome pour se décider à ce grand acte qui opéra une immense révolution dans le monde. Il partit sur le simple signe d'un enfant, sur l'appel d'un jeune voluptueux, sans pudeur et sans frein, qui avait ajouté aux malheurs et à la honte de cette triste époque en osant s'asseoir sur la chaire de saint Pierre.

Le roi de Germanie, avant de s'éloigner, veut assurer sa couronne à Othon, devenu son fils aîné depuis la mort de Ludolphe. Le jeune prince, fils d'Adélaïde, avait alors sept ans. Une diète générale, réunie à *Vormazia*, le proclame roi des Germains (1), et Othon-le-Grand part aussitôt après pour la Péninsule avec de nombreuses troupes.

Le *chroniqueur* (2) *anonyme de Salerne* raconte qu'Adalbert, fils de Bérenger, s'était porté au devant des troupes germaines, à la tête d'une

(1) Année 961.

(2) ANONYM. SALERNIT., T. II, p. 1. *Rer. ital.*, p. 299.

armée de soixante mille combattans sur les bords de l'*Adige*. Mais là, les comtes, les gouverneurs, tous les chefs de l'armée, entourant un jour le jeune prince, lui déclarent qu'ils sont las du joug de son père; que toute l'armée est décidée à s'affranchir de cette intolérable oppression; que toute domination leur sera meilleure que celle de Bérenger, et qu'ils vont prononcer sa déchéance. Cependant ces hommes dont la plupart peut-être ont hâté de leurs vœux et de leurs instances la venue d'Othon, soit qu'une honte secrète les ait subitement saisis à la veille de voir leur patrie envahie de nouveau par des troupes étrangères, soit qu'ils aient été touchés par les remontrances ou les prières d'Adalbert, ces chefs de l'armée, au moment d'effectuer leur menace, semblent vouloir mettre de la mesure dans l'explosion même de leur mécontentement.

Le souvenir de ce qui fut fait en faveur de Lothaire lors de l'expulsion de Hugues, leur revient à la mémoire. Si leur haine poursuit Bérenger, elle ne veut point atteindre son fils. Qu'Adalbert se rende à Pavie; qu'il obtienne de Bérenger une abdication immédiate, sans réserve; qu'Adalbert prenne en main les rênes de l'État, et, à ce prix, le concours de leurs ar-

mes est garanti au nouveau roi. Que ce vœu s'accomplisse, et tous promettent de combattre quiconque viendrait disputer la couronne à leur jeune monarque.

Adalbert se rend à la cour de Pavie.

Bérenger, sur le rapport de son fils, se montre disposé à un sacrifice dont il sent l'inévitable nécessité. Mais Willa, la perverse et ambitieuse Willa, triomphe de ce qu'elle appelle la lâche condescendance de son époux. Adalbert rapporte à l'armée un refus formel du roi. Aussitôt les chefs irrités replient leurs tentes, déclarent que Bérenger n'est plus leur maître, et désertent le camp avec tous leurs guerriers. Le plus grand nombre court au devant d'Othon et va se ranger sous ses drapeaux.

Ce monarque pénètre en Italie, la traverse sans rencontrer ni obstacle, ni résistance, et les portes de Pavie s'ouvrent à son approche.

Bérenger et sa famille avaient quitté la capitale sans chercher à la défendre.

Les princes et les prélats italiens accourent de toutes parts. Une diète se réunit à Milan (1). On y déclare Bérenger et son fils Adalbert

(1) LANDOLPHE *le vieux*, *Hist. Mediol.*, liv. II, c. XVI, T. IV, *Rerum italic.*, ann. 961.

déchus du trône. Othon y est proclamé roi de Lombardie, et reçoit en grande pompe, dans la basilique de Saint-Ambroise, la *couronne de fer* des mains de *Walpert*, archevêque de Milan.

Aussitôt après cette solennité, Othon se dispose à joindre à ses deux couronnes lombarde et germaine, celle de l'empire d'Occident qui l'attend à Rome ; mais, avant de se diriger vers la capitale de la chrétienté, le royal époux d'Adélaïde se fait précéder par des messagers chargés de remettre au jeune pape Jean XII la déclaration suivante sous la forme du serment :

« Si, Dieu aidant, Rome me voit dans ses » murs, j'élèverai de tout mon pouvoir la sainte » Église romaine et toi qui en es le chef : jamais » la vie et les honneurs dont tu jouis ne te se- » ront enlevés ni par mes conseils, ni de mon » consentement ; jamais je ne tiendrai aucun » *placite* dans Rome ; jamais je ne rendrai une » décision qui serait dans tes attributions ou » dans celles du peuple sans t'avoir consulté. » Je te ferai restituer tout domaine, toute con- » trée qui étant tombés en ma possession seraient » reconnus appartenir au Saint-Siége. Et tout » seigneur à qui je confierai le gouvernement » de l'Italie promettra, par serment, protection

» et sûreté au souverain pontife et à ses posses-
» sions (1). »

Othon fit à Rome une entrée solennelle. Les mêmes honneurs, les mêmes acclamations qui avaient salué la venue de Charlemagne, furent prodigués à l'heureux roi de Germanie, qui reçut la couronne impériale des mains du pape, le 2 février 962.

Jean XII et le peuple romain lui prêtèrent le serment qu'avaient reçu le fils de Pepin-le-Bref et ses sucesseurs à l'empire.

De son côté, le nouvel empereur combla le pape et le clergé de présens de toutes sortes, et confirma les anciennes donations, tant de Pepin que de Charlemagne, par un acte authentique écrit en lettres d'or, et conservé en original au château Saint-Ange (2).

(1) GRATIONIUS, *Dist.* 63, c. XXXIII. — BARONIUS, *in Annal. eccles.*, anno 962.

(2) Fidèle à ses engagemens, Othon fit bientôt restituer à l'église romaine tout ce que les petits tyrans d'Italie lui avaient enlevé. Il expédia en conséquence des lettres patentes qui furent signées par lui, par les évêques et les plus grands seigneurs. Une des principales conditions fut que, « suivant l'accord fait autrefois avec le pape Eugène et ses » successeurs, le clergé et la noblesse romaine s'obligeraient par serment que l'élection du pape ne serait point » canonique, et que le pape élu ne serait point consacré » qu'il n'eût, en présence des ambassadeurs de l'empereur » ou du roi son fils et de tout le peuple, fait auparavant la

Azzon, déjà fait comte de Canossa, ne pouvait être oublié dans les faveurs que l'empereur répandit autour de lui à l'occasion de son sacre. L'impératrice Adélaïde obtint pour lui les fiefs de Reggio et de Modène, et fit joindre à ses titres celui de *marquis* (1).

La famille de Bérenger s'était dispersée depuis l'invasion des troupes germaines. La reine Willa avait entassé dans la forteresse du lac d'*Orta*, qui lui servit de refuge, tous les trésors sauvés du naufrage par sa cupidité. Othon se rendit maître, en deux mois, de ce château-fort, regardé jusqu'alors comme imprenable. Il s'empara des riches coffres de Willa et remit la reine en liberté. Willa courut rejoindre son époux qui s'était réfugié à *Montefeltro*, dans un château situé sur un roc et qui ne pouvait être réduit que par famine. Othon les y fit assiéger. Bérenger et Willa, contraints de se rendre, furent envoyés à *Bamberg*, où le premier mourut deux ans après ; sa veuve se retira dans un monastère.

» même promesse que le pape Léon III avait, *de sa bonne* » *volonté*, faite sur ce sujet.* »

(1) Le brave et loyal Azzon fut l'aïeul de la célèbre comtesse *Mathilde*.

* De Hess., *Hist. Dan.* — Liuthprand, lib. vi, cap. i. — Baronius, ad ann. 961. — Puffendorff, *Introd. à l'Hist. génér.*, T. v. ; *Emp. d'Allem.*, liv. v, chap. ii.

Le jeune Adalbert se remua, intrigua quelque temps dans la Péninsule. Après avoir fomenté, de concert avec l'imprudent Jean XII, des troubles à Rome et attiré, sur son complice et sur la capitale du monde chrétien, des malheurs que put bien atténuer mais non complètement leur épargner la magnanimité d'Othon, Adalbert alla, comme autrefois le roi lombard Adelchis, fils de Didier, fatiguer la cour de Constantinople, pour en obtenir, dans le but de soulever et de reconquérir l'Italie, un secours qui ne lui fut jamais accordé. Le reste de la vie de ce prince fut obscur aussi bien que sa mort.

« Le couronnement d'Othon à Rome, dit
» Muratori, fit passer l'empire romain, vacant
» depuis la mort de Bérenger Ier, aux rois de
» Germanie, ou plutôt, selon l'observation de
» quelques historiens, le rendit aux rois *francs;*
» car la Germanie portait le nom de *France,*
» et Othon s'appelait *roi de la France orientale,*
» attendu que la Gaule portait le nom de *France*
» *occidentale.* »

Muratori aurait pu ajouter que, par les femmes, Othon, comme Guy et comme les deux Bérenger, descendait de Charlemagne, et qu'à ce compte le sceptre impérial ne sortit pas en

quelque sorte de la famille du grand fondateur de l'empire d'Occident.

Il peut résulter de l'artifice et de la subtilité des mots, que le couronnement d'Othon à Rome rendit l'empire aux rois francs; mais, par le fait, Othon, ce descendant de Charlemagne, ce roi de la France orientale, était surtout *Saxon et roi de Germanie*. Son couronnement fut pour l'Italie le terme définitif de la domination française, restée jusque là indécise et comme tenue en suspens, soit par la faiblesse des rois de France, soit par l'impéritie, la crainte ou le dédain des princes d'Allemagne. L'état de transition cessa, la transformation fut opérée, la révolution consommée. L'empire fondé par Charlemagne devint le partage d'un prince saxon, et l'Italie, long-temps incorporée à l'empire des Francs, fut dès lors soumise à l'empire germanique; elle subit ainsi l'impulsion d'une politique nouvelle et l'influence d'intérêts tout opposés.

Cette belle Péninsule, après la conquête d'Othon, fut loin de retrouver l'ère heureuse des règnes de Pepin, de Bernard, de Louis II. On n'y connut guère de meilleurs jours que du temps où nous avons vu les grands vassaux de Bourgogne, de Provence et d'Italie, se disputer,

dans des luttes sanglantes, ce lambeau de l'empire d'Occident, cette riche dépouille des fils de Charlemagne. La position des Italiens ne fit qu'empirer long-temps encore.

Ce qu'Othon-le-Grand concéda ou reconnut d'autorité aux pontifes romains, et ce qu'il se réserva de cette autorité, devint bientôt, pour l'Italie toute entière, sous son propre règne et sous des princes moins habiles que lui, une cause fatale de mille calamités, et y fit couler, durant plusieurs siècles, des flots de sang.

Disons toutefois, pour être juste, que l'Italie dut à ce grand prince un inappréciable bienfait qui lui fit pardonner par la Péninsule bien des rigueurs, ce fut *l'établissement du gouvernement municipal*... La reconnaissance des Italiens pour cette institution salutaire les attacha aux enfans d'Othon, et ils ne songèrent à secouer le joug de l'Allemagne que lorsque la mort du dernier de ses descendans les dégagea de tout lien envers la maison de Saxe (1).

Ainsi, les *libertés municipales* en Italie se trouvent devoir leur origine à une réaction de l'esprit des grandes monarchies personnifiées

(1) *Annal. saxon. de Witikind.* —*Hist. des Rép. ital.*, par *M. Sismondi.* — *Biog. univ.*, publiée par *Michaud*, art. *Othon-le-Grand.*

dans Othon-le-Grand, contre le génie féodal qui, après avoir fondé la puissance des carlovingiens, l'avait bientôt compromise par les seules conséquences logiques de son premier triomphe, et puis en avait complété la ruine par ses abus et ses excès.

LIVRE RÉTROSPECTIF.

—

CHAPITRE PREMIER.

Première Époque.

Pendant que les rois mérovingiens, cédant en France à l'esprit des temps et aux attaques de la féodalité, s'effaçaient devant les *maires du palais* qui, dans la seconde moitié du VIIIe siècle, devaient finir par prendre la place de leurs maîtres sur l'ancien trône de Clovis, trois puissances rivales étaient en présence en Italie.

La puissance des empereurs d'Orient qui s'en allait déclinant de jour en jour; celle des Lombards qui, maîtres depuis deux siècles du nord de la Péninsule, convoitaient la possession du reste de l'Italie;

Enfin celle des papes.

Les papes, trouvant insuffisante leur auto-

rité spirituelle qui ne leur était qu'un faible rempart contre les insultes du plus fort, cherchaient à se constituer un pouvoir temporel qui pût donner plus de poids à leur influence.

Les empereurs grecs hâtèrent les progrès de leur propre agonie dans la Péninsule par une faute que mirent à profit, avec des chances inégales de durée, les deux puissances leurs rivales.

Cette faute fut l'acte tyrannique de Léon-l'Arménien pour abolir le culte des images. L'Italie se souleva contre l'oppression de Constantinople. Rome secoua le joug et constitua, en faveur des papes, le simulacre d'un premier pouvoir temporel qui ne reçut une sanction définitive que lors de l'invasion de l'Italie par les Francs.

Les Lombards, après avoir secouru Rome dans sa révolte pour pouvoir plus tard mieux la réduire, tentent de se la donner pour sujette.

Mais Rome, s'il lui faut subir encore des maîtres, veut les choisir plus puissans et plus dignes de le devenir, que les successeurs d'Alboin.

L'appui du royaume des Francs lui promet une plus sûre sauvegarde contre le ressentiment des Grecs que la protection des rois de Pavie. Elle appelle à son aide la France, disons mieux, ses maires du palais, qui comprennent aussitôt le prix pour eux d'une telle intervention.

Charles Martel, qui avait en France toute l'autorité des rois sans en avoir osé prendre le titre, meurt au moment où il se dispose à marcher sur Rome qui lui offre le double titre de *patrice* et de *protecteur*. Pepin, son fils, plus audacieux, s'assied sur les débris du trône des Mérovingiens, s'empare de leurs couronnes, et en retour de l'onction sainte reçue des mains du pape par sa jeune et nouvelle royauté, il court en Italie, venge le Saint-Siége des outrages et des agressions d'Astolphe, et donne au pontife romain, malgré les clameurs de Constantinople qui a cessé d'être redoutable pour l'Occident, le domaine utile de quelques unes de ses rapides conquêtes sur lesquelles il se réserve un droit de souveraineté.

Ainsi la consécration d'une dynastie nouvelle en France et la fondation d'un pouvoir temporel pour les évêques de Rome, furent le résultat de cette alliance contractée par le besoin d'un secours réciproque, entre les maires du palais devenus rois et les papes impatiens de le devenir.

Charlemagne vient ensuite : il passe les Alpes sur les instances d'Adrien Ier.

La défaite d'un roi traître à ses engagemens envers Rome, ne suffit pas à son triomphe. Didier, vaincu par lui, est le dernier des rois

lombards. Le trône de Pavie, premier but d'une guerre dont les droits de la papauté sont le prétexte, passe aux princes de la nation des Francs au moment où les rois qui l'occupaient, trompés par quelques succès de guerre, croyaient soumettre à leur domination toute la Péninsule italique. Ainsi parfois se cache aux yeux des rois, sous des lauriers décevans, la voie qui les conduit à l'abîme.

On voit que dès cette époque il devenait dangereux de s'attaquer à Rome.

Les Grecs, en soutenant une aveugle hérésie, perdirent leur influence dans la Péninsule ; peu après, les Lombards, pour avoir tenté de s'emparer sur leurs brisées, du territoire et des possessions de Rome, consommèrent leur propre ruine.

Par suite de cette double faute, s'établit en Italie la domination des Francs.

Les premiers actes de Charlemagne en Lombardie sont, la fusion réelle des vainqueurs et des vaincus en un seul et même peuple, le rétablissement de l'ordre et de la régularité dans l'administration, de puissans efforts pour le rétablissement des lettres et le triomphe des arts.

Le grand monarque, que d'autres soins appellent trop souvent loin de sa nouvelle conquête,

lui donne, de son vivant, un de ses fils pour roi, Pepin, digne reflet de sa puissance et de ses grandes pensées. Angilbert et Adhélard suivent le jeune prince à Pavie et siègent dans ses conseils. Jeunesse et gloire sur un trône qu'étayaient la sagesse, la vertu et l'expérience, tel fut le règne trop court de Pepin. Une mort prématurée l'enleva jeune encore à ses soldats qu'il menait à la victoire et à ses peuples dont il était l'idole.

Charlemagne, pour attendre peut-être que Bernard, fils de Pepin, sortît de l'enfance, garde pendant trois années le sceptre de la Lombardie : il signe avec Grimoald, duc de Bénévent, successeur de cet autre Grimoald, brillant adversaire de Pepin, un traité par lequel la principauté de Bénévent devient tributaire des rois de Lombardie.

Une fois la paix assurée de ce côté, l'empereur envoie le jeune Bernard à Pavie, avec le titre de roi. Adhélard, ministre et conseil du père, demeure le conseil et le guide du fils : le célèbre Walla, son frère, est préposé, lui aussi, pour alléger par son expérience le poids de la couronne à cette jeune tête de roi où germent les vertus et le noble courage de Pepin.

Mais la mort de Charlemagne vient livrer

l'empire d'Occident aux débiles mains de Louis. Vainement Louis a juré à son père d'être le soutien de son neveu et de respecter sa couronne ; vainement Bernard, par une sage administration et de brillans exploits guerriers, se rend digne d'un trône que son père a si noblement occupé, les précieuses qualités, la gloire même de ce prince, l'amour que lui porte son peuple, ne font que précipiter sa ruine. Une femme hautaine et jalouse est assise au trône impérial près de Louis. Abusant de sa tyrannique influence sur l'esprit de l'empereur, cherchant à faire tourner au profit de sa haine le vice d'institution qui mine la royauté de Lombardie dans son essence, elle rend suspect à son faible époux l'éclat d'un règne qui compte plus de gloire que de durée. Roi de nom, mais simple gouverneur de provinces par le fait, compromis dans sa dignité, dans son indépendance, dans l'exercice des prérogatives d'une royauté qu'un empereur lui a concédée, et qu'un autre empereur peut lui ravir au mépris d'engagemens sacrés dont les puissans de la terre gardent rarement la mémoire, Bernard ne marche bientôt plus qu'entouré de périls dans une voie que chacun croyait être, pour lui et pour son peuple, une voie de gloire et de prospérité.

D'abord, une faute d'étiquette, disons-mieux, l'oubli d'un devoir que lui a imposé une autorité plus forte que la sienne, devient un crime dont on a l'air d'absoudre le jeune prince repentant, mais dont on le punit en lui enlevant ses deux plus sages ministres. Privé de ce puissant secours, Bernard n'en continue pas moins à se rendre l'idole de son peuple; mais la haine qui le poursuit, veille persévérante près du trône impérial. On veut le pousser à la révolte, sorte de moyen et de prétexte pour le fort d'opprimer le faible; chacune de ses attributions comme roi tombe une à une, offerte en holocauste à l'implacable impératrice. Enfin, pour comble d'outrage, un partage de l'empire se fait à Aquisgrana. L'empereur ose disposer de la Lombardie, et la destine, après sa mort, à Lothaire, comme si Bernard n'en occupait pas le trône. Le jeune roi s'indigne de cette cruelle insulte : poussé par les seigneurs et les prélats d'Italie, dont une pensée patriotique sert cette fois l'esprit inquiet et turbulent, il ose recourir aux armes. Louis vient à lui avec une armée formidable : le fils de Pepin se soumet, est jeté dans les fers et meurt, bientôt après, dans les tourmens.

L'Italie avait pleuré le père, elle pleura le

fils. La domination des Francs, depuis un quart de siècle, s'était résumée dans ces trois noms de glorieuse mémoire : Charlemagne, Pepin et Bernard, auxquels la gratitude du peuple mêlait les noms d'Adhélard, d'Angilbert et de Walla.

Les résultats de cette domination avaient été la réconciliation de la Lombardie avec le Saint-Siége, la soumission de quelques grands vassaux rebelles, tels que les ducs de Frioul et de Bénévent, la défaite des Maures dans les îles de la Méditerranée qu'ils étaient venu ravager, et d'où ils commençaient à menacer l'Italie ; la résurrection momentanée des arts et des lettres; enfin, la réintégration progressive des Italiens, naguère traités presqu'en îlotes par les Lombards, dans leur indépendance et leur dignité de citoyens.

Quelque temps après la mort de Bernard, Louis, à l'exemple de Charlemagne, laisse inoccupé le trône de Pavie; mais l'ambition de Lothaire, mécontente du stérile titre d'empereur que son père lui a octroyé sans la puissance, obtient enfin cette belle couronne lombarde que lui avaient dès long-temps ménagée les intrigues de sa mère.

Fils ingrat et rebelle, frère dénaturé, fléau de l'empire qu'il couvrit de sang et de ruines,

Lothaire pesa moins sur l'Italie que sur les autres possessions de son aïeul et de son père. Le déplorable drame qui prit naissance en 830, et qui eut ses péripéties si fortes, si variées, quelquefois si providentielles ; ce drame honteux où l'orgueil des grands et du clergé, forts de l'abaissement de la royauté, vint malheureusement trop en aide à des projets parricides ; ce drame, qui finit par le démembrement de l'empire de Charlemagne, après tant de phases sanglantes, eut pour théâtre d'autres contrées que la Lombardie. Ce royaume vit, il est vrai, son roi engagé dans la lutte ; mais il n'y porta que le tribut de son or et du sang de quelques uns de ses citoyens, tandis que la France ajoutait à ces maux la désolation et la ruine de ses provinces.

Lothaire, dont les premières années eurent pour conseils et pour guides Adhélard et Walla, dut paraître à la Lombardie, mais pour la Lombardie seule, l'heureux continuateur de Pepin et de Bernard, ces deux rois si regrettables et si regrettés. De sages décrets pour le soutien des sciences et des arts, de bonnes mesures d'administration publique, la fameuse constitution de *neuf articles* qui démarque si lumineusement les droits des papes et des empereurs,

prennent leurs dates de ce règne, dont l'insolence des grands et l'ambition toujours croissante des évêques, venant en aide à la mauvaise nature du monarque, amenèrent, par de funestes conseils, les déplorables écarts.

Les évêques d'Italie, et à leur tête Angilberto, ce célèbre et impérieux archevêque de Milan, allumèrent le fatal brandon qui, à cette époque, incendia l'Europe. Mais il nous est démontré, nous le répétons, que pour la Lombardie la domination française continua, sous Lothaire lui-même, à être un bienfait, et que ce royaume eut la moindre part des calamités que ses grands et ses prélats, déjà si dangereux conseillers de Bernard, contribuèrent à attirer sur l'empire fondé par Charlemagne.

La bataille de Fontenay démembre cet empire : la France reste à Charles-le-Chauve; Louis de Bavière prend pour sa part la Germanie, qui fait dater de cette époque son droit public et sa haine contre les Français.

La Lombardie et quelques provinces sont le lot de Lothaire, qui conserve le titre d'empereur. Rome, chose remarquable dans un moment où la royauté reçoit tant d'affronts de la part des papes et des évêques, Rome est comprise dans la part de Lothaire.

Le Saint-Siége, comme pour protester contre cet acte qui blesse des droits qu'il croyait avoir pour toujours acquis, cherche à rendre l'empereur étranger à l'élection du pape. Lothaire châtie Rome. Le successeur de Grégoire IV, le fier Sergius, tout en subissant la loi de la force (ajoutons et du droit consacré par le temps et les traités), fait entendre des paroles hautaines, et établit, en prêtant un serment auquel il ne peut se refuser, que Louis II reçoit ce serment comme délégué de l'empereur, mais non comme roi de Lombardie. Enfin, ce même Sergius s'érige le juge des évêques qui, par l'ordre de l'empereur, se sont faits ses juges... On le voit, les papes trouvaient de plus en plus étroit le cercle de leur autorité qui allait toujours s'élargissant.

Malgré cet éclair d'énergie de Lothaire contre Rome, de toutes parts croule l'autorité des rois carlovingiens par la faute des rois eux-mêmes, disons mieux, par suite de l'irrésistible développement des principes qui fondèrent leur puissance. L'esprit de la féodalité subdivise et fractionne la société ; les races vont toujours se démarquant entre elles de plus en plus ; la France, qui, la première, a donné l'impulsion contre les vieilles et grandes monarchies, se morcèle la

première et devient la curée d'une foule de petits tyrans plus despotes, plus puissans en réalité, plus rois que les rois eux-mêmes. La noblesse et le clergé dictent des lois aux têtes couronnées; les grands s'arrogent l'hérédité des charges et des fonctions publiques.

A leur tour, les grands vassaux ou les princes tributaires en Italie, se querellent, vident leurs démêlés entr'eux sans daigner s'apercevoir qu'un empereur et roi a droit de se porter arbitre de leurs différends; mais, dans des temps de désordre, le droit pour prévaloir a besoin de la force.

Deux de ces princes italiens, qui ensanglantent l'Italie par de tristes dissensions, commettent la faute fatale d'appeler les Maures à leur aide, et livrent leur patrie à des maux dont la domination française et l'admirable énergie de quelques papes ne parviennent à délivrer momentanément la Péninsule qu'après des efforts qui eussent lassé d'autres âmes que les âmes de Léon IV et de Louis II.

Louis, déjà roi et empereur du vivant de Lothaire, se voit, à la mort de ce dernier, réduit avec ce double titre d'empereur et roi, au seul royaume de Lombardie. Il se plaint d'une injustice qui peut-être est le secret de sa gloire.

Exempt des soucis que lui eût attirés l'administration d'un vaste empire, il vit au milieu de son peuple de Lombardie, y réprime les abus, y rétablit l'ordre, y publie de sages règlemens, veille à leur exécution, réduit l'insolence de ses grands vassaux, fait avorter les complots tendant à rejeter la Péninsule sous le joug de Constantinople, et, après de longs et rudes efforts, purge l'Italie de la nuée de barbares qui depuis trop long-temps la désolent.

Mais telle est la force des choses que, tandis que Louis II fait courber le front de ses plus fiers et de ses plus puissans tributaires, partout en Italie, comme dans le reste de l'Europe, le géant féodal grandit. Les excursions et les dévastations des barbares font surgir sur tous les points de la Péninsule des remparts de défense. Les villes, les bourgs même se changent en forteresses; les châteaux de plaisance deviennent des places de guerre et servent de refuge, dans les temps calamiteux, aux populations des campagnes que la féodalité, d'abord protectrice et plus tard oppressive, va bientôt enlacer dans ses redoutables réseaux.

Un siècle après la prise de Pavie par Charlemagne, Louis II meurt, et la Lombardie pleure une mort qui termine si tristement cette période

de cent années d'une prospérité qui n'eut que bien peu de lacunes.

Avec Louis II s'éteint, pour ainsi dire, la domination en Lombardie des descendans français en ligne directe et masculine de Charlemagne; car le rapide passage de Charles-le-Chauve, de ce prince un moment si hautain envers les papes, et plus tard si lâchement humble à Rome et à Pavie, dans le but d'obtenir la double succession de Louis II, n'est plus qu'un triste éclair suivi de violens orages.

Nous reproduirons en passant quelques observations propres à faire ressortir la différence qui doit exister dans l'appréciation de la domination française et de celle qui l'a précédée; et nous rappellerons ensuite succinctement quels rapports réciproques la conquête de la Lombardie par les Francs devenus les protecteurs de Rome, établit entre les empereurs d'Occident et les pontifes romains.

Au dire de Paul Diacre, écrivain lombard, dont presque tous les historiens ont suivi l'assertion partiale et intéressée, ce fut une calamité pour le nord de l'Italie que le terme de la puissance des Lombards, domination modèle, reflet de l'âge d'or des temps antiques.

De modernes et véridiques écrivains ont fait justice de cette étrange prétention. Manzoni et Maffei, en nous rappelant la loi meurtrière qui punissait de mort les mariages entre Romains et Lombards (1), en nous montrant les Romains exclus des conseils et des charges publiques, étrangers à l'interprétation et à l'application des lois dont la balance et le glaive étaient aux mains de leurs vainqueurs, de telle sorte que les Lombards étaient juges et parties dans les différends qui pouvaient s'élever entre les citoyens des deux peuples, Manzoni et Maffei ont fait apparaître cet âge d'or sous son véritable jour, et l'ont marqué du stigmate des âges d'oppression et d'îlotisme.

On a loué Charlemagne d'avoir laissé aux Lombards et aux Romains la législation de leurs ancêtres. Une semblable tolérance se fait remarquer chez tous les rois et chez tous les peuples conquérans de cette époque. Avant lui, les Lombards eux-mêmes en avaient ainsi usé à l'égard des Romains; mais ce qu'il n'eut pas de commun avec eux, ce qui sépare incommensurablement la domination des Francs de la domination lombarde, c'est l'admission du peuple conquis aux

(1) Italiens.

charges publiques en concurrence avec les Francs; c'est la réintégration de l'Italie dans sa dignité, quand, par le bienfait de Charlemagne, ses citoyens purent concourir comme leurs vainqueurs à l'octroi de la justice, et quelquefois même à la confection des lois.

Ce qui recommande le fils de Pepin à la gratitude des Italiens, bien autrement que le maintien de leurs usages et de leurs lois, c'est d'avoir cherché à modifier ces mêmes lois, ces mêmes usages, à mesure que sa haute intelligence lui montrait des abus à réprimer et des améliorations à introduire.

La domination lombarde fut inquiète, pesante, oppressive; la cause en était dans sa propre nature. Les Lombards, en se ruant sur l'Italie, y portèrent leurs pénates: ce fut toute une nation qui, pour s'établir sur le sol qu'occupait un autre peuple, dut dépouiller la population qui l'avait précédée.

Il n'y avait pas seulement entre les Lombards et les Italiens cette démarcation que le temps et une bonne administration souvent effacent entre les vaincus et les vainqueurs, mais bien cet abîme que rien ne comble, et qui toujours semble s'élargir entre le spoliateur et le dépossédé.

Charlemagne passa les Alpes, non avec un

peuple sans patrie et avide de s'en faire une, mais avec une armée qui laissait derrière elle familles, clochers et foyers domestiques. Le génie de la gloire et de la conquête poussa à cette invasion plus que la soif du butin et des rapines.

La domination des Lombards dut rencontrer plus d'obstacles, et conséquemment être défiante et peser sur l'Italie.

Sous la domination des Francs qui fut plus facile, l'Italie put, pendant de longues années, oublier qu'il y avait, dans ses belles et riches provinces, des vainqueurs et des vaincus.

Nous n'accusons les Lombards ni d'inhabileté, ni d'un inutile système d'oppression. Nous n'exaltons ni le génie civilisateur, ni la tolérance des Francs : nous signalons l'erreur de certaines assertions, erreur que les faits et des actes publics démontrent. Ces actes ne sont que les effets des causes auxquelles nous venons de remonter, et nous nous applaudissons que les Francs n'aient pas eu à subir la dure nécessité de rendre leur domination en Italie aussi oppressive que celle des Lombards.

La conquête avait peu coûté à Charlemagne; la conservation fut dans les premiers temps plus mal aisée; mais la turbulence et la révolte de

quelques grands, les intrigues d'Adelchis que soutenait l'audacieuse et jalouse Irène, l'invasion de quelques peuples barbares, les hostilités des Huns, des Saxons, des Sarrasins, ne servirent qu'à mettre en relief le génie du grand homme.

Charlemagne, dans près de quarante ans de guerre et de conquêtes, avait agrandi son patrimoine de plus de la moitié; déjà, par le fait et aux yeux du monde, il était le maître de l'Occident, quand Léon III lui en déféra la couronne aux acclamations du peuple romain. Des auteurs en ont induit que Charlemagne avait reçu l'empire des mains du pape!... Cet empire, c'est son épée qui le lui donna : il le tint par le droit d'une conquête juste et légitime.

Les papes, jusqu'à Pepin, n'avaient eu, comme nous l'avons dit, que la puissance spirituelle.

Quelques auteurs ont nié les donations faites aux pontifes par Pepin-le-Bref, son fils, et ses premiers descendans. Ces concessions ne peuvent plus aujourd'hui être sérieusement révoquées en doute.

Ce qui nous paraît avoir été combattu avec plus de fondement, c'est la prétention de quelques papes qui voulurent que dans ces libéralités fussent compris le domaine utile et la souveraine puissance sans contrôle. Nous

croyons avoir établi que les rois, dans tous ces actes, se réservèrent, au moins implicitement, les droits de souveraineté... Ces droits, du reste, nous les leur avons vu exercer quelquefois, de l'aveu et sur les instances même de certains papes.

Quelques auteurs disent encore qu'en reconnaissance de ces donations, les papes accordèrent aux rois francs le droit d'investiture des évêchés et des autres dignités ecclésiastiques dans leurs États. D'autres historiens font observer qu'il n'y eut point là octroi de la part du Saint-Siége, mais simple reconnaissance d'une prérogative comprise dans ce que l'on appelle les droits *régaliens*. « Et il faut, » dit un auteur allemand (1), « pour contester ces droits à un » souverain, lui disputer ou lui ôter même sa » couronne... » Le même historien compte au nombre de ces prérogatives des empereurs d'Occident, l'investiture des papes.

Rome, si elle avait toujours bien compris sa situation à l'égard des empereurs francs, et, plus tard, à l'égard des souverains d'Allemagne qui tinrent l'empire d'Occident sous leur loi, eût évité de grands désordres, d'affligeans scanda-

(1) DE HEISS, *Hist. d'Allem.*

les et une foule de maux qui, à diverses époques, fondirent sur la chrétienté.

Revenons à la Lombardie en nous résumant... Si elle ne fut pas exempte de quelques vicissitudes sous les rois ou empereurs francs, ces maux ne furent que les faibles contrecoups des sanglantes agitations qui, à cette époque, travaillaient l'Europe. La période française fut, pour ces contrées, presque un temps de paix et de bien-être au milieu du trouble général; et quand elle dut subir les nécessités de la guerre, la Lombardie apparut le plus souvent dans les champs de la lutte, comme le bouclier et le glorieux soutien du reste de la Péninsule.

Des abus qui tenaient aux mœurs des temps, et dont n'était exempt aucun autre peuple; des exactions de quelques grands vassaux que les progrès de l'esprit féodal encourageaient dans leur ambition et leur cupidité, mais que les monarques francs cherchèrent à réprimer et que souvent ils châtièrent; quelques guerres lointaines où se prodiguaient le sang et l'or de ses citoyens aussi bien que l'or et le sang de ses maîtres, et dont l'issue, à la vérité, n'intéressait pas toujours directement la Lombardie; enfin, d'autres guerres d'où dépendaient quelquefois son bien-être, souvent le salut de toute l'I-

talie, mais dont elle ne fut que bien rarement le sanglant théâtre : telles furent les misères qu'elle connut sous les Francs.

Mais ces sortes de maux se retrouvent aux époques les moins calamiteuses et les plus civilisées dans l'histoire de toutes les nations. Dommages passagers que rachetèrent de glorieux triomphes et les efforts des Francs pour ramener au sein du royaume conquis, le bienfait des lumières et d'une législation progressive : malaise enfin qui, mis en balance avec les biens dus à cette domination de l'étranger, ne doit laisser dans la mémoire des peuples vaincus que des souvenirs de gratitude, et de la sympathie dans tous les cœurs.

Un trône à la fois électif et héréditaire, un pouvoir tantôt déféré par l'élection dans des assemblées de grands et d'évêques, sous l'empire de passions violentes et d'ambitions effrénées; tantôt légué par la seule volonté du prince qui le quittait; quelquefois échu par le droit et sous l'invocation de la primogéniture et de la légitimité; d'autres fois enfin, tombant aux mains du plus fort et du plus prompt à le saisir, un tel pouvoir portait dans sa propre nature le germe de sa destruction prochaine.

L'abaissement de la royauté carlovingienne

amena en Italie l'écroulement de la domination française établie par elle, et minée comme elle par le double vice de son origine, et d'une constitution encore plus flottante, encore plus indécise.

Trop dépendant de la couronne de France, le trône de Lombardie, outre les embarras et les périls qui lui étaient propres, dut chanceler à chaque coup de bélier porté à la base de l'édifice qui l'étayait. Et nous avons vu des mains lombardes pousser, elles aussi, à ce fatal ébranlement qui amoncela de nouvelles ruines sur les débris d'une domination à laquelle la Lombardie dut de si longues années de gloire et de prospérité.

Les véritables maux vont, du fond de la Germanie, fondre incessamment sur les contrées italiennes et se mêler aux tourmentes dont les germes dissolvans surgiront du sol même de la Péninsule.

Ère nouvelle, ère de troubles, de confusion, d'anarchie qui aura aussi ses momens d'éclat et de gloire, époque fiévreuse de transition, crise sanglante où va s'opérer en Lombardie la transformation définitive de la domination française en domination germanique.

CHAPITRE II.

—

Deuxième Époque.

—

Le testament de l'empereur Louis II faisait passer l'empire et la Lombardie à Louis-le-Germanique ; mais le moment de cette double prise de possession par la Germanie n'était pas venu encore.

L'ambition de Charles-le-Chauve, en entravant l'exécution des dispositions testamentaires de son neveu, ne fit que hâter l'heure des collisions et des troubles que ne pouvait manquer d'occasionner la mort de celui que Louis II avait désigné pour son héritier.

Le court passage de Charles-le-Chauve sur le trône impérial compliqua ces causes de désordres ; et ce fut une fatale déclaration que celle qu'arracha à ce monarque l'ardente convoitise de l'héritage de Louis II.

En effet, en reconnaissant aux papes le droit de disposer de la couronne impériale, et aux évêques de la Lombardie celui de déférer la couronne de fer, Charles jeta l'Église plus avant

qu'elle ne l'était déjà dans le tourbillon des événemens humains.

Assigner à l'Église un rôle aussi dangereusement actif dans ce triste conflit de nos passions, c'était tenter sa prudence ; lui reconnaître une telle prérogative sans la force et la puissance nécessaires pour la soutenir, c'était compromettre sa dignité ; c'était livrer le sanctuaire de la catholicité et le bandeau impérial à la brutale merci des compétiteurs les plus audacieux et les moins dignes ; et ce danger était plus que jamais menaçant.

D'autre part, en sanctionnant par un décret l'hérédité des dignités et des charges, en créant ainsi des droits là où il n'y avait eu encore avant lui que des abus tolérés, Charles-le-Chauve élargit les voies d'envahissement à la féodalité. Les grands vassaux, las d'obéir, voudront être maîtres ; leurs fronts essaieront des couronnes de rois, leurs armes se disputeront des trônes, et l'audace de quelques uns grandira au point d'oser venir demander aux successeurs de saint Pierre l'octroi du diadème impérial.

Carloman, fils de Louis-le-Germanique, marche sur l'Italie pour disputer le royaume lombard à Charles-le-Chauve et prend le titre de roi de Lombardie du vivant encore de Charles,

sans avoir ceint la couronne de fer. Il demande le serment des Romains : Jean VIII le lui refuse parce qu'il n'est pas empereur, et peut-être aussi parce que la santé chancelante de ce prince lui fait peu redouter les suites de son ressentiment. On trouve le secret de l'énergie de bien des hommes dans la faiblesse ou l'impuissance de ceux qu'ils osent braver.

Le pape qui, pour obtenir une trève des Maures, consent à leur payer un tribut, court implorer contre ces barbares le secours du fils de Charles-le-Chauve qui, trop affaibli par les usurpations de ses grands vassaux, n'a que des vœux impuissans à offrir au pontife.

Jean VIII lui montre la couronne impériale et celle d'Italie; le monarque français n'ose accepter ce lourd fardeau.

Boson, gendre de l'empereur Louis II et duc de Provence, aspire au trône de Pavie. Jean VIII le conduit au delà des Alpes : au lieu d'une couronne qu'il promet à Boson, le pontife lui fait partager la honte d'une démarche qui partout rencontre le blâme et le dédain.

L'audace de Boson a réveillé l'ambition des plus puissans seigneurs de Lombardie; et tandis que Jean VIII, harcelé par les Sarrasins, fatigue vainement les cours de France et de Ger-

manie, et même la cour de Constantinople, par les offres incessantes et simultanées soit de la couronne impériale d'Occident, soit de la souveraineté en Italie, cette même Italie voit surgir de son propre sein d'audacieux aspirans à la succession de Louis II.

Le double couronnement de Charles-le-Gros, comme roi de Lombardie et comme empereur, précède de peu de temps la triste déchéance de ce prince, dont le règne fatal au reste de l'empire est marqué pour l'Italie par une expédition heureuse contre les Maures.

Ainsi, au milieu du désastre général de la chrétienté, nous voyons la dette de reconnaissance toujours s'accroître pour l'Italie, envers les descendans de Charlemagne.

Aux bienfaits de la domination des carlovingiens était venu se joindre, pour la Lombardie et surtout pour Milan, la tutélaire et féconde administration de l'archevêque Ansperto. Tout, à cette époque, prospérait dans ces belles contrées; tout y paraissait calme; mais sous ce calme bouillonnait sourdement la tempête qui, pour éclater dans la Péninsule italique, n'attendait que l'embrasement du reste de l'Europe.

Le génie féodal marchait aux conséquences extrêmes de son premier triomphe.

La faiblesse de Charles-le-Gros trouvant une égide dans le génie et l'audacieuse ambition de l'évêque Luitward, on écarte, on brise le bouclier et l'on frappe au cœur la monarchie. La tourmente qui renverse le trône de Charles-le-Gros, parsème le sol de rivaux ardens qui vont s'en disputer les débris; les plaines de Lombardie sont ensanglantées par les luttes de Guy, duc de Spoletti, et de Bérenger, duc de Frioul, tous deux descendans de Charlemagne par les femmes.

L'un et l'autre rival se font couronner rois à Pavie, et tous les deux offrent l'hommage de leur royauté à Arnolphe, bâtard de Carloman, proclamé empereur par la seule diète de Tribur, assemblée où n'ont comparu ni les évêques d'Italie, ni ceux de France.

Cet exemple de vasselage donné par Guy et Bérenger, sera plus tard invoqué comme précédent par des rois germains qui, n'ayant pas même le titre d'empereur, exigeront l'hommage des souverains de la Lombardie.

Arnolphe, qui déjà avait sanctionné la royauté de Bérenger, hésite à reconnaître celle de Guy après la victoire du duc de Spoletti à la Trebbia. Guy, pour se venger de cet affront, court à Rome, se fait couronner empereur par Étienne V,

et force bientôt après le pape Formose, successeur d'Étienne, à sacrer sous le même titre son fils Lambert.

Assiégé dans Pavie par les troupes d'Arnolphe, il lasse leur constance, leur fait lever le siége et bat l'armée de Bérenger qui s'était fait l'auxiliaire des Germains ; mais le bâtard de Carloman vient lui-même pour châtier le hardi vassal qui a osé s'emparer de la pourpre impériale. Guy et Lambert quittent Pavie à son approche. Arnolphe pénètre dans cette capitale, s'y fait couronner roi de Lombardie, et en laisse l'administration à Bérenger avec le titre de roi.

Bientôt il reparaît en Italie ; il dépouille Bérenger de sa royauté, et poursuit à Rome, puis à *Fermo*, sans pouvoir s'en rendre maître, le jeune empereur Lambert que les Lombards, à la mort de Guy, son père, ont proclamé leur souverain.

Arnolphe, couronné empereur à Rome, y reçoit des Romains et du pape un serment équivoque qui rend le souverain pontife comme l'arbitre et le régulateur de son autorité impériale. Roi de Lombardie, il voit bientôt, du fond de sa cour germaine où le retient une santé languissante, Bérenger et Lambert se partager ce beau royaume sans lutte entr'eux, comme sans

crainte de son ressentiment : et il laisse assiéger dans Milan, il laisse périr dans les tortures, ceux des seigneurs d'Italie qui s'étaient faits ses plus chauds adhérens.

Nous venons de voir l'influence germanique essayer ses forces en Italie ; mais la capricieuse versatilité des Lombards, avant de la subir complètement, va prolonger encore pour leur patrie la désastreuse épreuve des discordes intestines ; elle va même livrer cette riche proie à l'ambition subalterne de quelques grands vassaux de l'antique couronne de France, jeunes et nouveaux rois, qui déjà trouvent que ce n'est plus assez pour eux que de régner sur la Bourgogne ou la Provence.

Bérenger, par la mort prématurée de Lambert, devient seul maître de la Lombardie ; le vœu des Italiens l'appelle à ce brillant héritage; mais leur turbulente inconstance, source de tant de maux, lui suscite bientôt un rival dans le fils de Boson.

Louis de Provence passe les Alpes, se fait proclamer roi à Pavie, va prendre à Rome la couronne impériale sous le nom de Louis III, et trouve à son retour à Pavie, la faveur des Lombards changée en haine. Tombé au pouvoir de Bérenger qui lui fait crever les yeux, il rap-

porte dans son royaume héréditaire, le vain titre d'empereur et la cécité.

A cette époque les Hongrois pesaient sur les limites nordiques de l'Italie; l'or de Bérenger les tenait hors de ses frontières sans trop pourtant les éloigner; car sa politique, alarmée par l'humeur changeante des Lombards, entrevoyait dans ces barbares du Nord, de futurs auxiliaires contre l'hostilité plus ou moins prochaine de ses propres sujets.

Le midi de la Péninsule, livré plus que jamais aux dévastations des Maures, pousse vers Bérenger le même cri de détresse qui naguères avait ému le cœur de Louis II. La voix de Jean X se mêle à ces cris d'alarmes. Bérenger met un prix à son concours dont il sent qu'on ne peut se passer. Ce prix est la couronne impériale qu'il vient recevoir à Rome. Puis, sous les yeux même de Jean X, il extermine les brigands d'Afrique dans leur repaire de Garigliano, et délivre l'Italie de ses hôtes désastreux.

L'ingratitude et le parricide paient Bérenger de cette brillante victoire et des bienfaits de la longue paix dont il a fait jouir son peuple.

Dès son retour, un rival nouveau lui est suscité par les Lombards dans la personne de Rodolphe, roi de la Bourgogne transjurane, et peu

après il meurt victime d'un lâche assassinat motivé sur le malencontreux appel fait par cet infortuné monarque aux bandes hongroises. Ce meurtre odieux, commis par un habitant de Vérone, que Bérenger avait comblé de ses bienfaits, fut vengé sur la malheureuse Pavie qui, livrée aux barbares, n'offrit bientôt plus qu'un monceau de ruines.

Ici, les enfans de Berthe, de cette fille célèbre de la non moins célèbre Waldrade et de Lothaire, vont occuper et dominer la scène.

Une fille de Berthe, Hermengarde, après avoir poussé son époux, Adalbert d'Yvrée, dans les rangs de Rodolphe contre l'empereur Bérenger, et prostitué son veuvage à ce jeune et fougueux monarque devenu roi des Lombards, Hermengarde enlace son amant dans les perfides lacets d'une intrigue qui le rejette au delà des Alpes, et livre la couronne de Lombardie à un de ses frères utérins, fils de Berthe, au trop fameux Hugues.

Félon, hypocrite, parjure, dévoré d'avarice et d'ambition, jaloux et persécuteur de ceux qui l'avaient élevé au trône, spoliateur du faible par la violence et du puissant par l'astuce, frère ingrat et barbare, tel fut ce roi selon l'histoire, mais non pas selon Liuthprand, dont la partia-

lité n'est point douteuse. Hugues, pour servir sa cupide ambition, outrage la mémoire de celle à qui il doit le jour, renie, persécute et dépouille ses frères, conspire la ruine et la perte des petits-fils de l'empereur Bérenger qui lui font ombrage, et ose devenir l'époux de l'impudique Marozie, veuve d'Albéric et de Guy, son frère, monstrueux hymen qui semble lui promettre l'empire : honteux calculs, cruautés odieuses, perfide habileté, qui aboutiront à la déchéance et à l'exil de celui qui avait osé rêver le trône des Césars.

Ce trône venait d'être vainement offert par Rome à Henri-l'Oiseleur qui l'avait dédaigné, ou plutôt qui en avait redouté le décevant éclat.

Mais à Henri va bientôt succéder Othon, dont la main puissante ne trouvera pas trop lourd le double poids du sceptre royal de Lombardie et du glaive des empereurs d'Occident.

Les querelles, les exactions, les turpitudes des rivaux subalternes qui se disputent en Lombardie la souveraine puissance, vont faciliter les voies au grand homme pour la réussite de ses projets ambitieux.

Comme son aïeul Bérenger après la victoire de Guy, le fils du marquis Adalbert avait été chercher contre l'injuste oppression de Hugues,

un refuge à la cour de Germanie. Rappelé par la trahison des hommes les plus chargés des faveurs du despote, Bérenger reparaît dans la Péninsule. Tout à son approche abandonne Hugues, qui obtient à grand'peine que le jeune Lothaire, son fils, dès long-temps associé à sa royauté, et qui naguères sauva le marquis d'Yvrée d'un grand péril, soit maintenu sur le trône des Lombards.

Le farouche Bérenger, maître de cette jeune et belle vie confiée à sa loyauté, l'abrège par le poison et paie ainsi sa dette de reconnaissance.

La veuve de Lothaire est belle, vertueuse, adorée des Lombards ; elle serait l'ornement et peut-être l'égide de la nouvelle puissance de Bérenger s'il associait la cause d'Adélaïde à la sienne. Le nouveau roi veut lui imposer pour époux son fils Adalbert ; l'héroïque veuve brave et supporte en sainte les plus cruels outrages : elle préfère une dure captivité à la honte d'une telle alliance ; et tandis que la voie de l'exil va la conduire au trône impérial, Bérenger, croyant affermir sa puissance en la persécutant, marche à sa propre ruine.

La Lombardie s'émeut enfin. Les collisions intestines, les troubles incessans qui déchirent

ses propres entrailles dans le seul intérêt de quelques rivaux effrontés, avides de puissance et d'or ; ce régime précaire, convulsif, qui l'épuise et la fait se dévorer elle-même dans son isolement ; tout ce présent ruineux, sans gloire, absorbé par de misérables intrigues, souillé par de honteux scandales, font revivre dans sa mémoire et dans ses regrets, un passé qui, s'il ne fut pas exempt de vicissitudes, avait du moins, nous le répétons, fait de la Lombardie le soutien et l'arbitre de la Péninsule italique.

Une nation forte et puissante, égarée dans de fausses voies, peut d'elle-même, quand sonne l'heure des désillusionnemens, couper court aux épreuves funestes et fermer l'abîme ouvert sous ses pas ; mais il est rare qu'un peuple secondaire échappe ou n'ait pas recours, dans les crises qui l'agitent, à l'intervention de quelque grande puissance. Cette fatale extrémité, la mobile et capricieuse Lombardie dut souvent la subir et la subit cette fois encore ; mais à qui demander aide et protection ? Où trouver un pouvoir fort, compact, protecteur, qui, dissipant le chaos, fonde un nouvel état de choses plus régulier, plus stable, moins sujet enfin à des secousses violentes ?

D'un côté, la France, trop affaiblie par le mor-

cellement de son territoire, par l'incapacité des derniers carlovingiens et par l'ambition toujours plus inquiète des grands vassaux devenus rois ou impatiens de l'être; et, d'autre part, la cour de Constantinople plus que jamais livrée aux intrigues et aux collisions intestines, sont l'une et l'autre impuissantes pour répondre au cri de détresse parti du fond de la Péninsule italique.

Il n'en est pas de même de la Germanie dont les rois ont enfin muselé l'hydre féodale et où règne en ce moment un de ces hommes providentiels, solution vivante des grandes crises qui bouleversent les peuples. Cet homme, ce roi, c'est Othon-le-Grand. Son œil rayonnant de gloire a pénétré dans la retraite lointaine de la victime de Bérenger; la voix des amis de la royale exilée s'est fait entendre à son oreille au milieu de l'éclat de ses triomphes. Othon, le tuteur du frère, devient le libérateur et l'époux de la sœur; accouru en Italie comme soutien de la veuve opprimée, il en chasse le tyran Bérenger et s'empare de sa couronne; bientôt, comme pour Charlemagne, le royaume de Lombardie lui sert de marchepied pour monter à l'empire.

Ainsi les abus, les excès du principe qui avait fondé la puissance des carlovingiens, conquérans de la Lombardie, ayant amené dans les

esprits un retour à un principe opposé, un grand homme, Othon de Germanie fut là pour mettre à profit cette nouvelle tendance des peuples, et une grande révolution fut consommée.

Du double couronnement d'Othon à Pavie et à Rome, date réellement la longue domination de la Germanie sur le royaume des vieux Lombards, et, disons-le, sur l'Italie entière : domination de plusieurs siècles à phases diverses, souvent troublée par de sanglantes collisions, quelquefois suspendue, jamais complètement détruite, et qui, à aucune époque, malgré le bienfait de l'établissement des *municipalités* par Othon, ne donna à l'Italie une somme de biens assez forte pour y effacer le souvenir des règnes de Charlemagne, de ses petits-fils, et surtout de Louis II.

La France, depuis cette grande révolution, a parfois tenté de faire flotter encore sa bannière sur la Péninsule italique où l'attirèrent, de tous temps, ses sympathies plus encore que son ambition; mais cette glorieuse bannière n'y parut plus que comme une brillante voyageuse sans pouvoir s'y fixer long-temps.

Charles VIII, Louis XII, François I[er], y laissèrent successivement des traces de grands revers.

Les armées de Louis XIV y ont eu leur fatale

journée de Turin. Sous Louis XV, le maréchal de Maillebois et l'infant don Philippe ne purent réunir, après le désastre de Plaisance (en 1746), sous les murs de Tortone, que seize mille hommes de toute une armée destinée par le roi de France à subjuguer l'Italie.

Enfin, Napoléon s'en vint par des prodiges de gloire venger tous ces désastres.

Conquête brillante et glorieuse autant que passagère !

L'épée de ce nouveau Charlemagne replaça l'Italie sous l'égide et la puissance de la France. Comme au IXe siècle, nous avons vu de nos jours promulguer des décrets, des institutions tendantes à la fusion des mœurs et des coutumes des peuples de France et d'Italie que l'heureux vainqueur avait réunis sous son sceptre.

Un demi-siècle s'est à peine écoulé depuis les premiers triomphes du grand capitaine sur Beaulieu, Alvinzi et Wurmser, et déjà, depuis plus de vingt-cinq ans, les Codes napoléoniens sont rayés de la législation d'Italie, et déjà Milan, déjà Venise ont salué deux rois du royaume lombardo-vénitien, dans deux empereurs d'Autriche.

Malgré ces vicissitudes, notre orgueil national, notre *furia francese* nous pousseront peut-être plus d'une fois encore vers cette belle Lom-

bardie que parmi nous on se figure être une fraction, une annexe naturelle de la France, et dont les habitans s'appellent eux-mêmes, non sans un sentiment de vanité : *les Français de l'Italie.*

Il y avait naguère deux Lombardies bien distinctes, comme aussi deux influences opposées qui la subjuguaient.

La Lombardie, nord de la Péninsule italique qu'elle commande et qu'elle protège au besoin, poste avancé d'où l'Europe surveille et menace la France. Cette Lombardie, les traités de 1815 la donnèrent ou la rendirent à l'Autriche. Courbée sous un joug qu'elle détestait, elle rendit long-temps sa position plus dure encore par des conspirations et des révoltes que réprimait toujours la main puissante de ses maîtres ombrageux et vigilans.

L'Autriche, telle que l'ont constituée les traités de Vienne, aurait incendié et incendierait encore l'Europe plutôt que de renoncer à ce royaume *lombardo-vénitien*, bordé, le long de ses côtes orientales, par l'Adriatique, et devenu l'une de ses conditions essentielles de vitalité politique et commerciale.

Cette Lombardie armée, matérielle, territoriale, est depuis vingt-cinq ans et sera probable-

ment long-temps encore le partage de l'Autriche.

Il est une autre Lombardie, brillante, brave, enthousiaste, toute vouée aux progrès des arts et de l'intelligence, amie des plaisirs et de la gloire, peuple à l'esprit vif, pétulant et quelquefois fantasque. Cette Lombardie a long-temps paru se souvenir que les fondateurs de la plus belle de ses capitales franchirent autrefois les Alpes venant de la Gaule, et que des dangers communs et une gloire commune l'ont comme liée aux destinées de la France à une époque récente de fusion... Là étaient des esprits, là étaient des cœurs toujours tournés vers la France comme vers leur étoile polaire.

Eh bien ! il faut le reconnaître, il faut oser le dire : ces dispositions ne sont plus les mêmes ; elles se sont du moins modifiées. Les désillusionnemens, depuis quelques années, ont remplacé des espérances trompeuses ; la génération de l'empire a vieilli ; la jeune et nouvelle génération a reçu dans les colléges de la Péninsule comme au sein des familles, une direction plus calme, plus appropriée aux nécessités de l'époque et des choses ; le gouvernement autrichien lui-même, rencontrant moins d'indocilité, a allégé le poids de son joug ; certes il n'inspire pas en Lombardie de fortes sympa-

thies; mais il n'y rencontre plus du moins de ces haines vivaces, implacables, mortelles, qui amenèrent de si déplorables rigueurs dans les premiers temps de sa domination.

Si nos gouvernans avaient mieux connu la disposition actuelle des esprits dans la Péninsule, ils se fussent abstenus, lors de la crise orientale de 1840, de la menace irréfléchie de soulever, d'incendier ces belles contrées à la seule apparition d'un drapeau.

On souriait en Italie quand on y répétait ces propos malencontreux, qui n'avaient d'autre résultat que de compromettre la dignité de la France, et qui sans doute produisirent sur les bords du Danube le même effet qu'à Rome, à Naples et à Milan. Il ne faut pas prétendre à la puissance d'ameuter, d'électriser un peuple, quand on a donné l'exemple d'un appel à la Pologne, suivi d'un si triste abandon, et quand l'épisode d'Ancône est encore vivant comme un reproche dans tous les souvenirs.

Au reste, quand nous avons parlé des vieilles sympathies de la Lombardie pour la France, ce que nous pourrions rendre applicable à l'Italie toute entière, nous n'avons point entendu y faire entrevoir un vœu de ces peuples pour une nouvelle réunion à la France.

Et quand ce vœu eût existé, la France aurait-elle dû s'y associer? Aurait-elle intérêt à cette réunion? Quel est le précédent, hormis l'époque qui a fait le sujet de notre livre, quelle est la tentative faite dans un pareil but, qui ne nous aient pas été funestes? Et encore, rappelons-nous, pour ce qui regarde la conquête de Charlemagne, qu'à peine maître de la Lombardie, ce monarque dut y créer un royaume qui, pour lui comme pour ses successeurs, fut souvent un embarras et jamais une bien grande ressource.

La domination française fut, à cette époque, plus profitable aux vaincus qu'aux vainqueurs.

On se souvient que Louis XIV ne voulut pas de Gênes quand elle s'offrit à lui.

Enfin, que gagna Napoléon lui-même à sa conquête de l'Italie, si ce n'est d'en déposséder l'Autriche et d'en avoir fait le théâtre de ses plus étonnantes campagnes? Quant à lui, il dut la morceler en vice-royautés et en royaumes.... Et l'on sait ce que Naples et Murat furent, en 1814, pour la France et son empereur.

Mais, dira-t-on, que signifiaient ces sympathies de l'Italie pour la France sans le vœu d'une nouvelle réunion de territoire?

Nous nous sommes expliqué sur une partie

des causes de cette affinité de sentimens, du reste réciproques entre les deux peuples. Nous ajouterons que, dans le nombre de ces Italiens à forte intelligence ou à rêves fantasques, il en est beaucoup dont l'esprit s'était laissé fasciner par les mots de *liberté* et d'*indépendance*, que depuis long-temps les Français faisaient retentir sur tous les points du globe, et ce prestige avait complété la sympathie qui, dans le temps, valut à beaucoup d'habitans de la Péninsule l'échafaud, l'exil ou le *carcere duro*.

Quand la France, qui elle-même sait si peu diriger sa marche, se déshabituera-t-elle donc de vouloir régenter, exalter, révolutionner les autres peuples? N'a-t-elle pas assez des tristes épreuves qu'elle a faites de cette influence qui va toujours s'amoindrissant, grâce à tous les mécomptes et aux adversités que certaines théories traînent à leur suite?

Que la France guérisse ses propres plaies au lieu d'envenimer, d'élargir celles des autres, tout en prétendant les cicatriser. Qu'elle ne berce plus les peuples, et en particulier l'Italie, de tous ces rêves décevans qu'elle a trop longtemps contribué à nourrir.

Ces utopies, aboutissant au même but, l'indépendance de la Péninsule, mais différentes

quant aux moyens de les réaliser et au mode de leur application, préoccupent toutefois encore quelques esprits en Italie.

On s'y demande pourquoi l'Italie, comme l'Espagne, le Portugal, la Hollande et tant d'autres royaumes moins populeux qu'elle; pourquoi l'Italie, qui occupe près de onze mille lieues carrées de territoire, et qui compte plus de vingt millions d'habitans, ne formerait pas une seule et même nation ?

Les uns y dressent le plan d'une république, une et indivisible; d'autres y appellent de leurs vœux une organisation démocratique et fédérale à l'exemple des États-Unis d'Amérique.

Quelques uns voudraient y fonder une seule monarchie; d'autres enfin diviseraient l'Italie en trois États distincts, savoir :

1° Le royaume lombard, qui comprendrait la Sardaigne, la Corse, Gênes, Turin, Milan, Venise, et qui aurait pour limites méridionales, sur la presqu'île, les États pontificaux. Et, en ce cas, aux yeux du plus grand nombre, nulle maison royale en Europe ne paraîtrait plus fondée à revendiquer cette belle partie de l'Italie que l'illustre maison de Savoie.

2° Les États romains avec le souverain pontife et leurs dépendances.

3° Enfin, le royaume de Naples avec la Sicile, et bornée au Nord par le domaine de saint Pierre : royaume déjà tout constitué, dont le souverain, noble descendant de saint Louis, se fait aimer de ses peuples et sait commander le respect au dehors.

Les trois États pourraient, d'après les partisans de ce projet, former entre eux une ligue offensive et défensive pour assurer à tout événement l'indépendance et la nationalité de l'Italie.

Cette dernière utopie, qui nous paraîtrait la plus sensée de toutes, ne semble pas plus près de sa réalisation que les autres.

Le temps marche.

Les nations, comme les hommes, ont leurs phases de grandeur, de décadence et de ruine ; rarement elles se relèvent une fois tombées : quelquefois néanmoins elles reviennent à la vie.

Autour de l'Italie, et avec les débris de son ancienne domination, se sont fondés de nouveaux États ; et de maîtresse du monde elle est devenue la vassale de ses anciennes provinces qui se disputent ses lambeaux.

Jadis sa tranchante épée tailla, découpa le monde à sa convenance; aujourd'hui elle est mutilée suivant la convenance des autres.

C'est une cruelle vérité pour l'Italie. L'Eu-

rope est partagée de telle sorte qu'on n'y a pas laissé de place pour l'indépendance et la nationalité de cette Péninsule. D'autres nécessités ont prévalu dans la politique européenne. Cette politique peut-elle être vaincue par les efforts partiels des Italiens ? Nous ne le croyons pas. De tels efforts, on n'en a que trop l'expérience, n'ont eu jusqu'à ce jour, et n'auraient encore d'autre résultat que d'aggraver, à l'issue de chacune de ces fatales crises, la situation de ces belles contrées. Dès lors n'y a-t-il pas démence et crime à entretenir un secret malaise dans les esprits, à attiser le feu de la sédition et de la haine chez un peuple qui a besoin d'attendre patiemment des temps meilleurs plutôt que de brusquer les événemens, et de consommer sa propre ruine par trop de hâte et de violence ?

Ne désespérons pas pourtant de l'Italie.

De grands événemens se préparent pour un avenir plus ou moins éloigné. Il peut se faire que, par suite de nouvelles combinaisons d'États et d'un nouveau partage de l'Europe, l'Autriche acquière des territoires qui lui rendent moins indispensable la possession des provinces italiennes que lui ont concédées les traités de 1815 ; il peut se faire aussi que l'Europe fasse trêve à ces préoccupations hostiles et méfiantes qui lui

ont fait constituer l'Italie comme un rempart, comme un poste avancé et menaçant contre la France. De cette nouvelle révolution dans les choses et dans les esprits, il peut surgir tôt ou tard pour la Péninsule des chances heureuses qui, par la force des choses, seront conduites à une fin meilleure que ne pourraient l'obtenir des tentatives intempestives, irréfléchies et condamnées d'avance à de désastreux échecs.

Qu'elle se résigne et qu'elle attende; sa nationalité peut sortir de la solution de la grande crise orientale...

Un autre état de choses, qui la flatterait moins peut-être, pourrait aussi se constituer pour elle et pour nous, par suite du grand ébranlement qui se prépare. Mais ceci, nous le disons d'avance, est une de ces idées qui viennent parfois à l'esprit, mais qui ne se réalisent pas. Un mot cependant sur ces grandes éventualités.

Depuis quelque temps, les préoccupations politiques de l'Europe ont pris une direction nouvelle.

L'ambition de la Russie en pressant toujours de plus près Constantinople, l'Angleterre en cherchant par l'Euphrate et la mer Rouge une route moins longue et moins périlleuse vers ses

riches possessions de l'Inde, vont jeter le monde dans une large voie de conflits et de perturbations. Il va falloir poser de nouvelles bases d'États et de distributions de territoires pour assurer l'équilibre européen.

L'Autriche, la France, la Prusse, ont un immense intérêt à empêcher que, par des accroissemens démesurés, l'Angleterre et la Russie ne deviennent les deux seules grandes puissances du monde.

Il importe à la France et à l'Autriche, à la France surtout, que la Méditerranée ne soit pas complètement convertie en un lac britannique.

L'Angleterre, si elle devient maîtresse d'Alep et du cours de l'Euphrate, de Suez et de la mer Rouge, tiendra les clés du commerce de l'Orient.

Déjà elle ferme l'Adriatique par Corfou; elle veille à l'entrée du bassin oriental de la Méditerranée par Malte, entre Tunis et la Sicile, comme elle en ferme le bassin occidental par Gibraltar.

Ainsi procède la politique anglaise. Quelques points habilement choisis lui suffisent pour dominer une vaste mer où nous n'occupons que la seconde place malgré nos côtes méditerranéennes, depuis le Var jusqu'aux Pyrénées, malgré encore ce polype africain qui étend son stérile

rivage depuis Bone jusqu'au delà d'Oran (1).

Or, voici quel serait notre rêve :

S'il est vrai qu'un temps doit arriver où les États secondaires s'effaceront de la scène politi-

(1) Trois points fortifiés sur les côtes de l'Afrique feraient plus pour la prépondérance de la France sur la Méditerranée et dans le monde, que tout ce territoire algérien dont la conquête absorbe tant d'hommes et de trésors.

Ces points seraient :

Tanger ou *Ceuta*, fortifié et opposé à *Gibraltar;*

Alger, point intermédiaire ;

Et *Tunis*, pour neutraliser *Malte*.

On aurait moins à craindre alors que l'Angleterre n'établît pour le commerce des Indes ses fourches caudines à Alep et à Suez.

Il ne faut pas induire de nos paroles que l'abandon de l'Algérie soit dans nos vœux.

Un mauvais système d'occupation, depuis onze ans, a fait à la vérité de cette brillante conquête d'une autre époque, un legs presque funeste pour nous ; mais le sol de l'Algérie n'en doit pas moins être considéré désormais comme une annexe de la France. Le sang et la gloire de nos braves ont étroitement cimenté cette union. En l'état actuel des choses, il y aurait lâcheté, il y aurait félonie dans l'abandon complet ou restreint de ces contrées.

Mais un remaniement général de l'Europe peut amener des combinaisons telles, et de telles compensations pour la France, que l'occupation de l'Algérie, réduite à quelques points sur ses côtes, entre dans nos intérêts sans blesser aucune susceptibilité nationale.

Toutefois l'Europe, si un jour elle ne voit plus aux mains de la France que le flambeau de la civilisation, au lieu de la torche des incendies révolutionnaires, l'Europe elle-même, dans l'intérêt de l'humanité, conjurera notre belle et puissante France d'extirper, par une occupation complète et continue, la barbarie des régions africaines. Cette grande mission, tâche onéreuse, mais de haute humanité, et qui, par cela même, fut de tous les temps dans les instincts de

que pour faire place à quelques grandes puissances qui, à elles seules, absorberont le continent et les mers, la France, dans ce vaste remaniement du monde, la France aura à revendiquer sa part.

Que la Russie prenne la vieille Bisance, le Bosphore et la mer Caspienne ; que l'Angleterre étende son avide main de Bombay à Canton, en passant par la mer Rouge et l'Euphrate ; que la Prusse s'élargisse en Allemagne, qu'elle partage avec la Russie ou la Pologne les territoires qui bordent la Baltique jusqu'aux glaces de la Laponie ; que l'Espagne et le Portugal, les îles Açores et les Baléares ne fassent qu'une seule nation ; que l'Autriche s'enrichisse sur le Danube et sur les bords de la mer Noire des débris de l'empire ottoman ; qu'on lui donne, outre les côtes illiriennes que déjà elle possède, l'Albanie et même la Grèce, pour mieux protéger son commerce de l'Adriatique et de l'Archipel ; mais que dans ce grand partage de peuples la France reprenne ses limites du Rhin, qu'elle s'adjoigne l'Italie, la Sicile, trois points tels

notre glorieux pays, ne nuirait en rien, et serait, au contraire, un droit de plus aux agrandissemens et compensations que la France pourrait attendre d'un nouveau remaniement du monde.

que *Tunis*, *Alger* et *Ceuta* sur les bords africains, quelques îles de relâche et de protection sur les diverses mers du globe, un point sur la mer Rouge, un point sur le golfe Persique, et la France, sans opprimer personne, n'aura à abaisser la pointe de son glaive devant aucune puissance de la terre. Elle ne fera, au milieu de cet accroissement général des autres grandes puissances, que recouvrer le rang qu'elle occupa toujours parmi les nations prépondérantes de la terre, et d'où la jalouse Europe semble vouloir la précipiter.

Mais trêve à des utopies dont la pensée ne nous est venue qu'en entrevoyant des chances nouvelles d'extension pour les autres grandes puissances de l'Europe, et dont la réalisation, du reste, ne nous semblerait rien moins qu'à souhaiter, tant un trop grand développement de territoire est à nos yeux une cause d'embarras et un sujet d'incessantes perturbations pour un royaume.

Voyons les choses dans leur réalité, dans cette triste réalité que les traités de 1815 nous ont faite.

Ne revenons pas sur cette question résolue pour nous, du plus ou moins d'intérêt qu'il y aurait pour la France à occuper l'Italie, et des

vœux plus ou moins favorables à cette occupation que peut former la Péninsule.

Reportons notre sollicitude sur un fait évident, incontestable, non pas sur la domination autrichienne en elle-même, mais sur l'esprit qui présida en 1815 à l'établissement de cette domination. Ce ne fut, nous le répétons, qu'une pensée d'hostilité flagrante de l'Europe qui, à cette époque, constitua l'Italie comme un rempart et une menace contre la France.

On amoindrit notre pays; on resserra nos frontières: on nous rendit vulnérables de ce côté comme on l'avait fait du côté du Rhin.

Eh bien! c'est contre cet acte de spoliation, c'est contre ce monument de défiance et de haine que la France ne devra jamais cesser de protester.

Ici ce n'est point un rêve d'envahissement et de conquêtes qui nous préoccupe, mais une pensée de sécurité et de dignité nationale.

Il faudra que l'Europe finisse par le comprendre. Elle a trop abusé de nos revers de 1815, cette Europe qui ne se sent forte que quand elle s'est formée toute entière en faisceau contre la France.

Il faudra qu'elle comprenne que ce malaise, ces inquiétudes, ces bouleversemens intérieurs

de la France qui ont eu leurs tristes retentissemens au dehors, et qui, depuis si long-temps, tiennent le monde dans l'effroi, eurent de tous temps leur première cause dans une révolte généreuse de l'orgueil national trop profondément blessé.

Il faut pour l'honneur de la France, il faut donc pour le repos du monde, que cette plaie irritante se cicatrise. Il n'y a pour cela qu'un seul remède, et ce remède... c'est la révision des traités de 1815!

Honneur aux hommes d'État, monarques ou ministres, qui amèneront l'Europe à modifier ces funestes traités, soit par des négociations pacifiques, moyen préférable à la voie des armes, soit par la voie des armes, moyen extrême, mais qui toujours vaudra mieux que la honte.

FIN.

Ghisla ou Giselle
Everard, Duc de Frioul
Mort en 867.

...Frioul.

Bérenger, Duc ou Marquis de Frioul
après la mort de son frère
puis Roi et
Empereur.

Ghisla ou Giselle
Femme d'Adalbert Mis d'Ivrée

Bérenger II.
Roi de Lombardie.

Adalbert

N.B. Le Père Daniel dit, sans bien l'établir, que le célèbre ... de Bérenger, Guy, Duc de Spoletti et ensuite Empereur ... fils d'une fille de Pépin Roi d'Italie, fils de Charlemagne.

TABLE DES SOMMAIRES.

LIVRE IV (SUITE). — CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

LIVRE Ier. — DEUXIÈME ÉPOQUE.

CHAPITRE Ier.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

LIVRE II. — CHAPITRE Ier.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

LIVRE III. — CHAPITRE Ier.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

LIVRE RÉTROSPECTIF. — CHAPITRE Ier.

CHAPITRE II.

FIN DE LA TABLE.

HISTOIRE

DE LA

CONQUÊTE DE LA LOMBARDIE

PAR

CHARLEMAGNE,

ET DES CAUSES QUI ONT TRANSFORMÉ DANS LA HAUTE-ITALIE

LA DOMINATION FRANÇAISE EN DOMINATION GERMANIQUE,

SOUS

OTHON-LE-GRAND,

PAR T. DE PARTOUNEAUX.

Verba utilia quæsivi.
(ECCLÉS., C. XII.)

TOME SECOND.

Paris,

JULES RENOUARD ET Cᵉ, LIBRAIRES.

1842.

